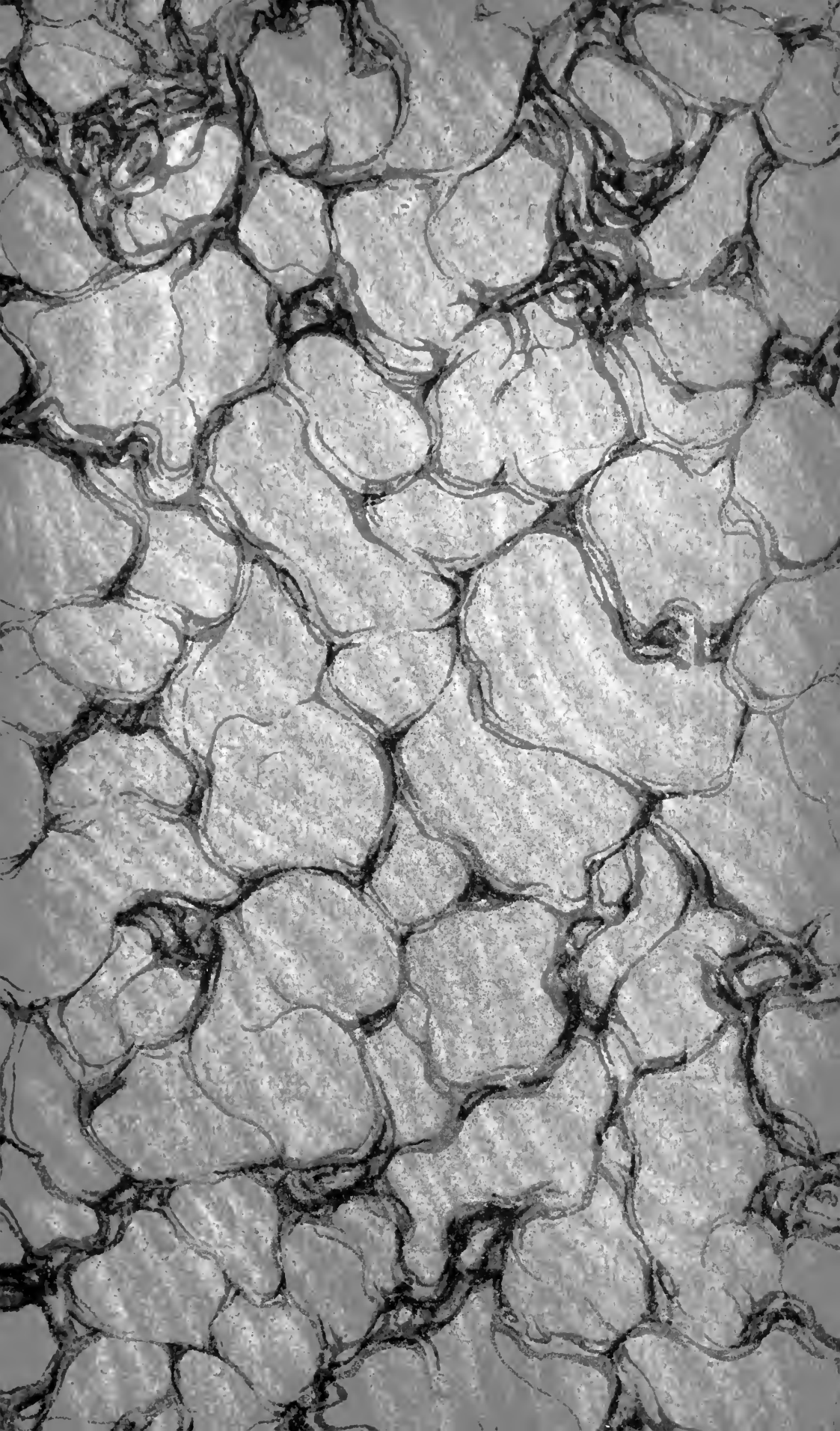


U d/of OTTAWA



39003003338125





L
17
8



UNIVERSITAS

O. M. I.

OTTAWIENSIS

CORRESPONDANCE

DE

LOUIS VEUILLOT

TOME IV

IMPRIMERIE PILLET ET DUMOULIN

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5, A PARIS

CORRESPONDANCE

DE

LOUIS VEUILLOT

TOME IV

LETTRES A SON FRÈRE

ET A DIVERS



PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL, RUE DES SAINTS-PÈRES

BRUXELLES

RUE DES PAROISSIENS, 12

GENÈVE

RUE CORRATERIE, 4

1885

Reproduction et traduction réservées.

PQ

2471

.V7C7

1885

v. 4

AVANT-PROPOS

En publiant le premier volume de la *Correspondance de Louis Veuillot*, j'ai dit pour quelles raisons, après avoir suivi, quant aux lettres de 1838 à 1845, l'ordre des dates, je m'en étais ensuite écarté. Je rappelle, en deux mots, ces raisons : De nombreuses lettres de mon frère, dont plusieurs demandaient des notes, ayant été livrées aux journaux, il me paraissait bon de les rassembler; d'autre part, dans des intentions diverses, on avait écrit sur lui tant de contes plus ou moins absurdes, que je voulus, par une correspondance variée, présenter tout de suite comme un résumé de son œuvre et de sa vie. Le rôle que Louis Veuillot a joué, celui que ses écrits lui donnent encore, et continueront de lui donner dans les combats pour la

cause de Dieu, s'ils n'imposaient pas cette façon de procéder, à coup sûr l'expliquaient. Le résultat que je poursuivais, en vue des choses du jour, ayant été obtenu, j'observe pour ce volume l'ordre chronologique.

Le classement actuel a, d'ailleurs, un caractère provisoire. La correspondance de mon frère n'est pas, il s'en faut, tout entière entre mes mains. Certains de ses correspondants tiennent à garder encore ses lettres, même celles qui, dès à présent, pourraient être publiées, non seulement sans froisser personne, mais à l'avantage de l'écrivain et de l'ami, comme au profit de l'art, de l'histoire et des intérêts religieux. Je constate ce fait uniquement pour expliquer des lacunes qui pourront être remarquées et que l'on croirait calculées. Je n'écarte rien.

Du reste, bien des abstentions cesseront pour la suite de la *Correspondance*. Déjà l'on m'annonce des lettres antérieures à beaucoup de celles qui composent ce volume. Il en sera ainsi pendant des années. Ce n'est pas à moi, c'est, tout au plus, à mes fils qu'il sera donné de publier la correspondance générale de Louis Veuillot.

Ce quatrième volume embrasse une période de dix-huit ans : 1836-1854. Le charme litté-

raire, la hauteur des vues, la délicatesse des sentiments, n'en font pas tout l'attrait. On y trouve aussi de nombreux et précieux renseignements sur les questions les plus graves de ce temps. Combien de ces confidences sont des leçons ! combien de ces souvenirs du passé expliquent certaines choses du jour ! Les lettres adressées à notre cher collaborateur Melchior Du Lac, à M^{sr} Parisis et au comte Gustave de la Tour sont, sous ces rapports, particulièrement importantes.

Mon frère a longtemps caressé le projet d'écrire l'histoire du journal *l'Univers*. Lorsque le travail lui devint pénible, il voulut laisser toute autre besogne pour se consacrer uniquement à celle-là. « Je servirai mieux le journal et notre cause, » me disait-il, « en racontant ce que nous avons fait, et pourquoi et comment nous l'avons fait, qu'en m'épuisant à revenir au jour le jour sur des questions que cent fois déjà j'ai traitées. Comme journaliste, ce que je dirai encore, tout autre, il me semble, peut le dire à ma place ; mais seul je puis écrire l'histoire de *l'Univers*. J'y vois un devoir : laisse-moi donner ma démission pour le remplir. »

Nous avons tant besoin de lui pour le combat quotidien, sa vie était si absolument liée à notre

œuvre, il était si impossible que, lui présent, un autre prît sa place, que je fis opposition à ce projet. Le livre qu'il eût écrit avec tant d'amour ne fut pas même commencé. C'est à peine si sa main fatiguée en a, par quelques notes, indiqué le plan.

Si nous n'avons pas le livre, nous en avons la moelle : c'est la correspondance de Louis Veillot. L'histoire de *l'Univers*, elle est là, non pas avec l'ordre qu'il y eût mis, mais dans son essence. Le livre nous eût donné des jugements plus réfléchis et plus unifiés, des détails plus contrôlés; les lettres, avec leur liberté d'allure, leur impromptu, disent l'essentiel. Les lecteurs, surtout les lecteurs catholiques, se joindront à moi pour remercier ceux des correspondants de mon frère qui, répondant à mes appels, m'ont permis de faire sous cette forme l'histoire de notre œuvre, et de réaliser ainsi l'un de ses vœux les plus ardents.

EUGÈNE VEILLOT.

1^{er} février 1885.

CORRESPONDANCE

DE

LOUIS VEUILLOT

LETTRES A SON FRÈRE

ET A DIVERS

I

*A M. Vidal, docteur-médecin et conseiller de préfecture
à Périgueux.*

Château d'Escoire (Périgord), 1835.

MONSIEUR ET RESPECTABLE AMI,

Les plaisirs d'Escoire¹ et les fonctions que vous m'avez déléguées auprès de votre meilleure malade, me retiendront plus longtemps que je n'avais d'abord pensé. C'est une heureuse circonstance pour les lecteurs du *Mémorial*, puisque vous avez eu assez d'obligeance et de bonté pour prendre soin de leur curiosité. Je ne voudrais pourtant pas être trop indiscret; je me l'avoue, tout en poussant aussi loin que possible l'indis-

1. Château de M. Lavareille.

création. Si vous vouliez tracer quelques petites lignes, cela me ferait un énorme plaisir ; si vous voulez vous contenter de prendre un bout d'article dans le premier journal venu, je me consolerais de n'avoir pas le plaisir de vous lire, par le plaisir de penser que le journal vous aura moins dérangé. Enfin, Monsieur et respectable ami, quoi que vous fassiez, ce sera bien. Agréez d'avance et comme un petit à-compte de reconnaissance mille remerciements.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'attendre la correspondance : elle arrive fort tard, et ne contient ordinairement rien d'intéressant. Mieux vaut vous débarrasser tout de suite. Je vais vous dire une supercherie de journaliste : on prend dans la correspondance de la veille une vingtaine de lignes, on leur donne la date du lendemain, et le cher abonné n'en veut pas davantage¹.

Adieu, Monsieur. Je remets au moment de vous voir mes excuses et mes actions de grâces.

Votre bien respectueusement dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

P.-S. — M. Lavarelle vous sollicite à deux genoux de venir le voir.

1. Cette lettre montre avec quel aimable abandon se faisaient les journaux de province en 1835. *Le Mémorial de la Dordogne* paraissait trois fois par semaine pendant la session des Chambres, et deux fois le reste du temps. Son format était très petit.

II

A M. Parrot-Lagarenne, à la Couture (Dordogne).

Paris, 2 novembre 1836¹.

Me voici bien loin de la Couture, Monsieur et cher ami, bien loin d'Henri, bien loin de vous. Aussi préparez-vous à entendre des lamentations comme tous ceux à qui j'écris, et vous plus encore que les autres, car votre nom me rappelle des jours trop heureux pour que je ne m'attriste pas en y pensant, maintenant que je ne sais quand ces beaux jours reviendront. Mes souvenirs sont si présents; je vois si bien la maison, M^{me} Parrot, vous, Henri, M^{lle} Aline, et jusqu'à ce cher benêt de père X...; je vois si bien la grande chambre blanche, la salle à manger et la bonne omelette sur la table, que je ne peux pas me figurer être à cent vingt lieues de tout cela. Aussi, quand j'ouvre les yeux sur ce qui m'entoure et que je me sens bien réellement à Paris, je voudrais donner Paris au diable ou au général Pilet. Je suis, grâce à vous tous, Périgourdin dans l'âme. Je renie mon pays; je veux dire que je suis né à Grignole : franchement, me le conseillez-vous?

1. Louis Veillot, appelé à Paris pour rédiger *la Charte de 1830*, journal fondé sous les auspices de M. Guizot, avait vingt-trois ans. Il venait de quitter le Périgord, où, depuis quatre ans, il rédigeait *le Mémorial de la Dordogne*. M. Parrot-Lagarenne, père d'Henri Parrot, l'avait souvent reçu dans sa propriété de la Couture.

Henri m'a écrit que vous avez été malade : qu'est-ce que cela signifie ? Il me semble qu'il est bientôt temps que vous commenciez à vous bien porter. Dites à Henri de me promettre qu'à l'avenir vous ne ferez plus de ces farces-là. Je prends la liberté d'adresser les mêmes recommandations à M^{me} Parrot et à M^{lle} Aline.

A part mes regrets du Périgord, ma vie est ici assez douce. J'ai retrouvé toute ma famille, que je ne connaissais guère : un père et une mère qui me rappellent par leur simple et franche bonté les châtelains de la Couture ; ce que vous m'avez appris de l'amour paternel m'est resté dans le cœur. Quand je songe à la joie que vous me laissiez voir des succès d'Henri, je suis bien content, parce que je me dis que mon père et ma mère éprouvent de temps en temps cette joie-là. J'ai aussi un frère qui habite avec moi, et dont la présence continue fait de moi un saint. Enfin, j'ai deux sœurs qui ne sont encore que deux jolies enfants, mais qui, je l'espère, deviendront deux sages et honnêtes filles. Si j'étais en Périgord, et elles aussi, je leur donnerais pour modèle quelqu'un que vous connaissez bien. Tout ce que je pourrai faire de loin sera de mettre à profit mes souvenirs de la Couture, et je le ferai. Adieu, Monsieur et ami. Comme je suis sûr de ne vous avoir point ennuyé, ce n'est point à vous, c'est à vos betteraves et à vos semailles que je demande pardon du temps que je viens de vous prendre.

Adieu. Ne m'oubliez pas ; parlez de moi quelque-

fois avec Henri. Dites, s'il vous plait, à M^{me} Parrot et à M^{lle} Aline que je me recommande à la province, et que je leur envoie par la poste, ainsi qu'à vous, une amicale embrassade.

Votre affectueusement dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

III

A MM. Armand d'Hautefort, Albert de Calvimont, Henri Parrot, Justin Peyrot, Léonce Pessard, Eugène de l'Isle, Eugène Veillot¹.

Naples, 3 avril 1838.

Amis et frère toujours regrettés, reconnaissez-vous la voix qui vous vient de si loin, et que depuis si longtemps vous n'avez pas entendue ? C'est la voix amie dont jadis vous connaissiez si bien l'accent, la voix qui se mêlait aux vôtres dans les refrains du soir, la voix qui soutenait des avis pareils aux vôtres et qui semblait souvent un écho de vos cœurs, tant elle savait réveiller les plus intimes secrets du cœur de chacun de vous. Hélas ! hélas ! que je serais empêché maintenant, s'il me fallait continuer ces causeries si chères ! Je ne suis plus au courant, sans aucun doute : le flot qui passait quand je vous ai quittés, qu'est-il devenu ?

1. Cette lettre est antérieure de quelques semaines à la conversion de Louis Veillot. Je la publiai en avril 1838 dans *le Mémorial de la Dordogne*. Plusieurs passages ont paru ensuite dans un chapitre de *Rome et Lorette*.

Nous étions alors à l'âge où le fleuve des pensées, des impressions, des passions, est tumultueux, bruyant ; mais si rapide, si rapide, qu'à grand-peine l'œil en suit le cours. Ses vagues se succèdent grosses comme des montagnes, et s'enfoncent tout près de là dans une envahissante mer qui s'appelle l'oubli ; plus vite, hélas ! qu'une larme ne se sèche aux paupières d'une veuve, et qu'un atome de rosée ne disparaît au soleil.

Savez-vous, entre toutes les choses affligeantes de ce bas monde, une chose souverainement triste et dure ? C'est que nos plus tendres sentiments, pour vivre, veulent être transplantés : le sol où ils ont pris naissance ne leur vaut rien ; dès qu'ils ont jeté leurs premières fleurs, il leur faut un autre ciel : sinon, la réalité remplace le rêve, et devient odieuse aussitôt. Rêve et réalité ! deux ennemis mortels et dont la mésintelligence nous tue ; chèvre et chou dont nous avons également besoin et que nous ne pouvons conserver. La réalité avale toujours le rêve, la chèvre dévore toujours le chou : de telle sorte qu'il faut exiler la chèvre dans les pays lointains, et abandonner dans l'Éden des premières illusions ce bien-aimé chou qu'on souhaite et qu'on n'ose revoir. Réfléchissez-y bien, et vous verrez qu'il y a du vrai sous tout ce galimatias. Cependant, parlons d'autre chose.

Il n'y a pas encore un mois que je suis parti ; il n'y a pas encore un mois que je me suis décidé à entreprendre ce voyage, qui va tant et pour si

longtemps m'éloigner de vous. Vous le voyez, je suis à peine coupable de ne vous avoir point dit adieu. En route, le temps seul, non le désir, m'a manqué. C'était un lundi. Je venais de souper avec Gustave : Gustave, un des vôtres que vous ne connaissez pas, qui m'aime comme vous m'aimez, que j'aime comme je vous aime. Je n'étais pas gai. Je vous assure qu'il ne m'arrive pas souvent d'être gai maintenant. Il faisait froid ; au milieu de la rue j'avais rencontré dans la boue et la pluie quelques misérables masques enroués, car ce lundi c'était le lundi gras. La cheminée de la salle à manger — notez bien cette circonstance — fumait, et l'on n'avait pu faire que très peu de feu, ensuite remarquez combien cette journée fut féconde en choses néfastes : la cuisinière de Gustave avait manqué sa crème. Je me mis à songer aux diners de la Julie¹ que je trouvais toujours si bons. (Dites-moi donc le cabaret où vous allez maintenant dîner en famille : est-ce Pourquéry ? est-ce Émery ? est-ce la Julie ou la Sèche ?) Oh ! me disais-je, où sont les rires, les verres qui se choquent ? où est le soleil ? où est le passé ? Et Gustave, me voyant tout encornifistibulé, et matagrobolisé du cerveau : « Qu'as-tu ? me demanda-t-il ? — Hélas ? lui répondis-je, j'ai l'hiver, j'ai Paris, j'ai des journaux à lire ce soir, j'ai un journal à faire demain. Nomme-moi donc un chagrin, un malheur que je n'aie pas. — Eh bien ! reprit-il, il faut te débarrasser de tout cela : viens avec moi.

1. Maitresse d'auberge près de Périgueux.

— Où vas-tu? demandai-je. — En Italie, répliqua-t-il avec le sourire de satisfaction particulier à tous ceux qui s'embarquent pour cette terre promise de l'artiste et du frileux. — L'Italie! répliquai-je : n'est-ce que cela? Je ne me dérangerai pas pour si peu. Revenir au bout de trois mois après avoir vu le Colisée de Rome, les gondoles de Venise, le volcan de Naples, la grotte d'azur de Caprée, les temples de Pesto; enfin, ce que tout le monde a vu, ce que tout le monde connaît : ma foi, non ! — Je visiterai, continua Gustave, toute la Sicile. — On ne peut guère s'en dispenser, ajoutai-je tranquillement ; tu vas sans doute aussi à Malte ? — Oui, dit-il, et à Alexandrie. — Ah ! ah ! fis-je avec quelque émotion. — Mon intention, poursuivit-il, est de parcourir également l'Allemagne, la Grèce, la Palestine, l'Asie Mineure; je veux voir Smyrne, Athènes, Constantinople, Jérusalem, et je serai fort trompé dans mes projets et dans mon attente si je ne pousse pas jusqu'à Téhéran. — Quoi ! en Perse? m'écriai-je. — En pure Perse, répéta-t-il. — Et quand pars-tu? — Lundi prochain, dans huit jours. — On ne peut pas retarder un peu? repris-je avec une sorte d'inquiétude. — Oh ! si, on peut retarder jusqu'à mardi soir. — Et combien durera *notre* voyage? demandai-je encore pour en finir. — Peu de temps, dit Gustave : si la peste ne nous oblige pas à des quarantaines trop multipliées, nous serons de retour dans dix-huit mois ou deux ans, tout au plus. »

Que vous dirai-je? amis et frères! Quinze jours après cette conversation, j'étais à Rome, doutant encore si j'avais bien réellement quitté Paris; moi qui, pendant quatre ans, ai nourri, sans l'accomplir, l'immense projet d'aller de Périgueux à Bordeaux! J'avais fait cinq cents lieues; j'avais traversé montagnes, fleuves, villes, villages, et forêts, et la mer. J'avais fait bien plus: j'avais fait *ma malle*! Où aurais-je pris le temps de vous écrire? J'y ai bien songé pourtant. Je voulais dater ma lettre du bateau à vapeur: car je croyais qu'en bateau à vapeur, on ne pouvait rien faire de mieux qu'écrire, lire et bâiller. Mais Léonce, qui est un vieux marin, vous dira comment le novice voyageur emploie son temps sur les paquebots:

Aux petits des poissons il donne la pâture.

Je ne me suis point soustrait à cette loi commune. Permettez-moi de ne point m'appesantir sur ce souvenir. J'ajoute seulement, pour votre instruction particulière, que le mal de mer oblige à des exercices de gosier qui doivent beaucoup faciliter l'étude de la prononciation anglaise. Voyez-vous, l'italien se chante, le français se parle, l'allemand se crache, l'anglais se vomit. C'est, jusqu'ici, la principale observation que j'aie faite dans mon voyage.

A Rome, je me suis dit encore: « Il faut pourtant que je leur écrive. » *Ma signori Roma è Roma.* Bien niais, bien stupide fut votre ami, lorsqu'il se

vanta de connaître l'Italie et prétendit dédaigneusement n'avoir ni envie ni besoin de la parcourir. Lorsque je touchai terre à Civita-Vecchia, que j'entendis autour de moi parler cette langue harmonieuse, que je vis les haies en fleurs, les arbres en feuilles; lorsque, en m'éveillant le lendemain, je vis, de ma fenêtre, le dôme de Saint-Pierre et des débris de colonnes ou d'architecture qui s'appelaient le temple de Jupiter Stator, le Colisée, etc., oh! mes amis, mon Armand, mon Albert, mes deux Eugène, mon Justin, mon Henri, mon Louis, mon Léonce, *et tutte le altre*, je vous désirai bien, je vous appelai bien de tout mon cœur; mais que je devienne Anglais, si j'eus un moment l'envie de m'asseoir tête à tête avec un encrier et de passer une heure à vous parler de tout ce que je voyais, de tout ce que j'admirais. Rome, cette fiancée éternellement jeune de toutes les jeunes âmes, était là qui m'attendait, parée de sa vieille gloire et des fleurs renaissantes de son précoce printemps. Il y a dans Rome autant de fleurs que de débris : la verveine et la giroflée sauvage fleurissent dans les lézardes du Colisée; les roses couvrent les ruines du palais de Néron, et j'habite une des rues du *monte Pincio*, où s'étendaient les jardins impériaux de Salluste. Tout cela n'est pas pour rassasier bien vite les yeux et le cœur. Ce n'est pas tout : l'art a laissé ici plus de souvenirs peut-être et plus de charmes que l'histoire et la nature. Là, vous allez voir des tableaux de Raphaël, et là des statues de Michel-Ange, et là des

ouvrages de Benvenuto. Le temps passe vite, et les lettres ne se font pas.

Enfin je vous écris. Mais savez-vous pourquoi ? Je ne suis plus à Rome : je suis dans un pays froid et brumeux, au milieu d'un peuple couvert des plus sales guenilles qu'on puisse imaginer ; quand je mets le nez à la fenêtre, je vois circuler dans la rue une population abrutie, de grands vilains parapluies verts et bleus. Le brouillard se condense sur les feuilles naissantes, et coule tristement le long des branches noircies par un hiver qui n'en finit pas. Mes oreilles sont aussi désagréablement frappées que mes yeux : les cris rauques des petits marchands qui salissent le pavé montent jusqu'à moi, plus lugubres que le cri du ramoneur à la fin de l'automne. Je fume de mauvais tabac qu'on me fait payer fort cher ; et, le croirais-tu ? Henri, dans une ville de cinq cent mille âmes il m'est impossible de trouver un misérable cahier de papier à cigarettes. Si je veux m'aventurer un peu dehors, il faut affronter la boue, les gouttières ; et tout, dans la principale rue de l'endroit, me rappelle les agréables aspects de la rue de la Grande-Truanderie : même bruit, même tumulte, même lumière, même odeur de mauvais fromage et de vieux poisson, moins la dignité et la propreté des habitants. Eh bien ! mes frères, cette rue se nomme la Serada-Toleda ; cette ville maussade, criarde, enguenillée, qui distille le rhume, comprime les poumons et serre le cœur, c'est Naples ! Oui, Naples, *Neapolis*, *Parthenope*,

la ville des poètes, la ville des *lazzaroni*, la ville du soleil; cette Naples dont on a dit : *Voir Naples et puis mourir!* — Mourir! ah! bien oui! il faut vivre, au contraire, pour se sauver bien vite, pour revenir plein d'amour et d'admiration sur les bords de l'Isle, de la Dordogne et de la Dronne, pour courir à Chancelade, pour flâner, ivre de joie, dans l'horizon de la rue Taillefer. Mes pauvres amis, pour trouver un peu de soleil à Naples, j'ai fermé portes et fenêtres; j'ai fait du feu, et je pense à vous. Là-bas, m'écrit-on, l'air est doux, les fleurs s'ouvrent, et les petits pieds courent les petits chemins. Chers petits chemins de la Combedes-Dames, de la Croix-Ferrade, du Petit-Change, sentiers d'Écorne-Bœuf et du Camp-de-César, d'où le soleil se lève si beau, ne vous parcourrai-je plus? L'autre jour, j'avais profité d'un demi-beau temps pour courir jusqu'à Pouzzalis. En descendant de la Solfatare, je me laissai aller dans la campagne au gré de mon cheval, et bientôt j'arrivai, par des sentiers à lui connus, au milieu d'une gorge dont l'aspect me frappa singulièrement. Des deux côtés, la montagne s'élevait avec des formes et une végétation tellement pareilles à celles des collines qui entourent Périgueux, que, pendant un moment, l'illusion fut complète. De plus, l'Angelus sonnait aux Camaldules, et, pour un catholique, toutes les cloches du monde parlent le langage de la patrie... Oh! je crus que j'étais de retour, que j'avais reculé de deux ans dans ma vie, et qu'en débouchant de la

montagne, j'allais saluer le bon vieux clocher de Saint-Front. Hélas! je ne vis que la mer Tyrrhénienne, Ischia, Capri, Naples sur le bord, dans le fond Sorrente, et le Vésuve dominant le tout. Beaux noms, grandes images; mais que m'importait? Ce n'était pas là le spectacle que je demandais à Dieu. Un instant, le soleil, comme s'il eût voulu me dédommager, se montra dans toute sa splendeur et couvrit de ses rayons l'immense tableau que je contemplais. Je vis sans voiles ce golfe bordé de volcans et de fleurs; le vent m'apporta les parfums de la terre et les murmures des flots; la pensée me redit toutes les grandes choses dont la plage est semée; enfin, je touchai du doigt le miracle de mes rêves passés; je me sentis bien réellement là où, si souvent dans notre vie, tous nous avons désiré d'être..... Baste!

Non é questo 'l mio nido
Ove nutrito fui sì dolcemente;
Non é questa la patria...

Pardonnez-moi de vous parler italien, mes amis. Je vous donne tout ce que j'en sais, et tout ce que j'en veux savoir. Une chose très utile, c'est de ne pas connaître la langue du pays que l'on visite. On a toujours un compagnon qui possède cette science, et qui se trouve par là tout naturellement chargé des commissions, détails et menus arrangements du voyage. C'est lui qui va chercher les lettres à la poste, arrêter les places à la diligence et s'informer des chemins à prendre; il s'en-

trétiert avec les douaniers, les agents de police, interroge les *cicerone*, paye les faquins, et reçoit leurs bénédictions lorsqu'ils ne sont pas contents du prix que votre générosité met à leurs services. Tous ces petits tracas lui procurent infiniment de plaisir, et vous n'en éprouvez pas moins à en être débarrassé. Car, du reste, les ruines, les monuments, les fleurs, les grandes peintures, parlent un langage que tout le monde comprend, les Anglais exceptés, bien entendu. Mes amis, que la terre serait belle s'il n'y avait pas d'Anglais!

On ne saurait guère parler de Naples sans dire un mot du Vésuve. Quelle mauvaise plaisanterie encore que celle-là! Le soir de mon arrivée, on me fit remarquer, dans le fer à cheval de montagnes qui borde le golfe, un méchant vieux mamelon pelé, échancré au sommet, comme un bénédictin portant un surtout de neige sur sa robe noire. « Regardez, me dit-on. — Je vois parfaitement, répondis-je. — Eh bien! — Eh bien? — Vous ne reconnaissez pas le Vésuve? — Eh! au fait, m'écriai-je, où est-il donc, le Vésuve? — Mais, le voilà! — Ça, le Vésuve! — Certainement, reprit, d'un air un peu piqué, le patriote napolitain qui me faisait voir la chose. Tenez, ajouta-t-il avec une incroyable emphase de satisfaction : IL LANCE DES FLAMMES! » Et, en effet, un toupet rougeâtre venait de briller au front chauve de la montagne. J'aurais pris certainement cette lumière pour un feu de pâtre, si elle n'avait aussitôt disparu. Après ce bel exploit et ce grand effort, le Vésuve se tint coi, et

mon Napolitain de répéter : IL LANCE DES FLAMMES ! — Le brave homme avait l'air fort satisfait de sa machine ; mais, franchement, ce n'est pas ainsi qu'on se conduit avec les étrangers. Le Vésuve, voyez-vous, est vieux, éreinté ; il n'en peut plus : il vit sur sa réputation. Les Napolitains font tout pour la lui conserver, cette réputation, qui leur vaut tant de visiteurs, tant de consommateurs, tant de tributaires de tous les pays. Ils sont les dévoués claqueurs de leur volcan, ils applaudissent frénétiquement ses plus piteuses pétarades, ils feignent d'avoir peur toutes les fois qu'il éternue ; mais les habitants de Portici, de Resina, de Torre del Greco, villages bâtis sous l'ombre du cratère, poussent surtout jusqu'à l'hyperbole ces flagorneuries. S'ils entendent le moindre bruit souterrain, s'ils éprouvent la moindre secousse de tremblement de terre, si seulement le Vésuve couvre de laves et de roches brûlantes une ou deux lieues de son diamètre, ils commencent à déménager. A les entendre, le voyageur arrive toujours le lendemain, ou repart toujours la veille d'un désastre. Pure blague ! Le Vésuve grogne tout au plus ; mais jamais, malgré l'*horizon couvert de nuages*, le *Constitutionnel* n'a dormi plus tranquille sous son bonnet de coton. L'étranger, quelle que soit sa stupidité habituelle, commence à s'en douter : aussi l'on assure que le gouvernement napolitain va désormais entretenir sur le bord du cratère un lazzaroni qui, armé d'un briquet phosphorique, sera chargé de produire tous les quarts d'heure une petite érup-

tion factice, pour sauver l'honneur du volcan et faire pâmer les Anglais¹.

J'ai cependant, comme les autres, voulu grimper jusqu'à la gueule de cette vieille cheminée d'enfer. J'avoue franchement que, vu de là, le volcan conserve encore une certaine tournure. Lorsqu'on marche sur ce sol brûlant, entouré de vapeurs suffocantes, qui s'échappent par des milliers de crevasses, à travers lesquelles on voit et l'on peut toucher le feu immense qui brûle et fermente sous vos pieds; lorsque l'on sent remuer la mince croûte de terre qui recouvre ces abîmes inouïs, et qu'on ne peut pas nier la possibilité instantanée d'un court voyage aux ramifications de l'Etna, on se prend à trouver bien belles la verdure et les fleurs de Portici. Dans le fait, il n'y a réellement pas de danger. Y en eût-il, on se laisserait encore séduire aux charmes de ce spectacle, si neuf pour un œil parisien, si grand pour une tête pensante. Je suis resté là près d'une heure, changeant de place quand la pierre sur laquelle j'étais assis devenait trop chaude, et faisant redire avec une joie d'enfant aux échos du cratère les noms que j'aime le plus. J'attendis que la nuit fût tout à fait venue avant de pouvoir m'arracher aux délices de cette contemplation. Chaque étoile qui naissait aux cieux

1. Cette description fantaisiste de Naples et du Vésuve irrita très fort un Napolitain, réfugié politique à Périgueux. Il m'adressa un cartel au nom de sa patrie outragée, et, sur mon refus de le prendre au sérieux, il écrivit une brochure pour venger le Vésuve et Naples.

m'apportait une pensée sainte. J'éprouvais un besoin pressant d'incliner mon intelligence et mon cœur devant Celui qui a fait les étoiles, les fleurs et les volcans.

On stationne, avant de quitter la montagne, chez un fameux ermite (en français : cabaretier), qui vous fait manger d'un grand vilain macaroni au *cacio di cavalla*, et boire une infernale drogue qui se nomme vin de *Lacryma-Christi*. Cet ermite (vous savez tout cela mieux que moi) offre encore aux pèlerins du Vésuve une espèce de registre où ils déposent leurs pensées. J'ai cru qu'il vous serait agréable d'avoir un échantillon de la littérature qui se fait en cet endroit-là. Vous allez voir comme l'esprit de l'homme se tient à la hauteur des œuvres de Dieu :

« J'ai vu, à Naples, qu'un seul homme est impuissant à rendre un peuple heureux.

« Le Vésuve m'a appris que la science ignore encore la nature.

« Je vais rentrer en France plus républicain, plus sceptique que jamais.

« Vive la liberté et l'égalité pour tous ceux qui sauront la comprendre !

« JULES DELANOUÉ, *géologue.* »

J'ai l'honneur de connaître M. Jules Delanoue, qui, je crois, habite Nontron; je le sais homme d'esprit, et certainement je lui joue un bien mauvais tour en vous répétant ces quelques lignes : car, réellement, il suffit de les analyser pour.... Bref,

M. Delanoue, aujourd'hui revenu des impressions de l'homme qui voudrait n'être pas trop inférieur au volcan qu'il vient de visiter, pense, comme nous, qu'on a tort de lutter d'éloquence avec le Vésuve, et qu'il aurait bien fait de livrer ses sentences aux seuls applaudissements de ses amis de Nontron. J'espère donc qu'il sera mortifié de les entendre répéter pour le public. Vous allez penser entre vous que je suis devenu méchant. Du tout ! je suis bien trop paresseux pour cela, hélas ! Mais sachez, ô mes amis, qu'un soir M. Delanoue, durant une bonne heure, se divertit à m'exposer ses théories politiques, dans un moment où j'avais en tête tout autre chose que le salut de la patrie. Je ne sais comment la chose se fit, mais M. Delanoue m'ennuya parfaitement, et je me promis bien de ne pas laisser échapper la première occasion qui se présenterait de lui revaloir cela. J'avais oublié ce serment comme tant d'autres ; il m'est revenu chez l'ermite du Vésuve. Du reste, ce que j'en fais n'est pas par rancune : c'est seulement pour me venger. Maintenant, nous sommes quittes ; et, comme j'ai mis aussi ma petite bêtise sur le livre de l'ermite, M. Delanoue peut encore gagner la belle. Je désire, pour ses amis de Naples, qu'il en ait bientôt la fantaisie.

P. S. — Me voici de retour à Rome, et à la veille de la quitter de nouveau pour de plus lointains pays. Il est temps que je finisse cette lettre, bien longue déjà, mais cependant trop courte encore, j'en

suis sûr, pour vos cœurs comme pour le mien.

Je vais bientôt m'embarquer à Trieste pour l'Égypte. Dans deux mois je serai à Thèbes, dans trois à Jérusalem. Je resterai quelques jours dans un monastère du mont Liban, pour m'y reposer et apprendre un peu d'arabe; puis, j'irai je ne sais où, mais le plus loin possible : tels sont, du moins, mes projets. Je ne veux pas entreprendre une pareille course sans avoir fait ma paix avec tout le monde. Si donc j'ai eu des torts envers quelqu'un, je les oublie. Je n'ose me flatter qu'il me reste des ennemis; mais, dans le cas où j'en aurais encore, dites-leur que ce n'est pas la peine de me haïr : moi, au moment où vous lirez cette lettre, je serai peut-être un grain de sable de plus dans le sable du désert. Je ne sais pas si je m'amuserai beaucoup; entre nous, j'ai peine à le croire. A la grâce de Dieu! Quand on pèse les joies passées et qu'on analyse celles du présent, peu importe où l'on passera sa vie. Je ne me passionne pas pour le jeu, lorsque le dessous des cartes est si facile à deviner.

La vie est une table où, pour jouer ensemble,
On voit quatre joueurs : le Temps tient le haut bout,
L'Homme passe, l'Amour va de son reste et tremble,
Et la Mort tire tout.

On m'assure que je verrai des lieux magnifiques; mais un voyageur qui revient des bords du Nil affirme qu'après avoir, en une seule nuit, changé sept fois de chemise, il a encore trouvé soixante-sept petits insectes, vulgairement nommés *poux*,

dans le collet de la huitième. C'est payer bien cher le plaisir de bâiller aux pieds des Pyramides, n'est-ce pas?... Allons, adieu. N'oubliez pas le voyageur, et comptez sur son souvenir. Mes amis, s'il m'arrive de vous regretter dans mes peines, je suis encore plus sûr de vous désirer dans toutes mes joies.

LOUIS VEUILLOT.

IV

A M. le vicomte Albert de Calvimont.

Florence, 9 mai 1838.

ALBERT, MON PAUVRE VIEUX,

Est-ce que je n'ai point quelques remords de ne t'avoir pas encore écrit ? Si vraiment. Je ne sais quoi me chante ton nom à l'oreille, et me reproche de rester ainsi bouche close, quand mon cœur parle tant. Nous voici bien loin l'un de l'autre, vieux ; et, pour ma part, je n'en suis pas content plus qu'il ne faut, vois-tu. Je t'écris cela de Florence, cependant ; mais Florence a beau être magnifique, elle ne me montrera jamais ce qu'ensemble nous avons vu ailleurs. Ah!..... ; mais qu'importe les ah ! il faut passer. J'ai vu sur ma route de charmants paysages ; je ne m'y suis pas plus arrêté que dans les lieux arides et déplaisants : il faut tout prendre en compensation. — Tu ne serais pas fâché de me voir résigné, mon

pauvre ami, toi qui sais te résigner si grandement à la mauvaise fortune, et qui te contentes stoïquement de ce bonheur-là.

Je tourne un peu au noir; mais c'est justement pour cela que je t'écris. Je vais à toi parce que je suis triste, vieille habitude. Malheureusement, tu ne peux plus me consoler; il faut que je me rende moi-même ce service-là, et vraiment je ne m'y entends pas du tout. Aussi, n'ayant plus là aucun de mes fidèles, et me sentant tout à fait incapable par moi-même, je m'approche chaque jour davantage de Celui qui tient lieu de tous, qui console de tout et partout. Je voudrais bien te voir en faire autant et plus ¹.

Tu sais que je vais entreprendre une course bien longue; il est probable que je la ferai seul. Si tu vas chez nous, tu n'as pas besoin de dire à ma mère quels sont les pays que je vais parcourir, ni combien de temps je serai absent; mais, en vérité, je ne sais pas moi-même quand je reviendrai.

Si tu voulais n'être pas paresseux et me répondre tout de suite, j'aurais le temps de recevoir à Venise, poste restante, une lettre de toi. Je désirerais bien que tu me fisses ce plaisir-là. Parle-moi de tout, mais de toi d'abord, où tu en es, ce

1. Albert de Calvimont, par son éducation, ses opinions politiques et quelques-unes de ses relations, était moins ignorant des choses de la religion que la plupart des anciens amis de Louis Veillot : aussi fut-il le premier auquel mon frère parla de son mouvement vers Dieu.

que tu fais, si tu engraisse ta bourse un peu mieux que ton individu, comment se comportent *la Gazette*¹ et le comité². Dis-moi aussi qui m'a remplacé au *canard*³. J'ai, avant de partir, donné à Baudouin, à tout hasard, le nom et l'adresse de Morère, appuyés de la plus chaude recommandation. Cela a-t-il fait quelque chose ? Hé ! Morère ! c'est à toi que je parle : réponds donc, grand échalas.

As-tu vu Émile Perrin ? lui as-tu été utile pour son tableau ? Si, de fortune, tu le rencontres avant de m'écrire, demande-lui ce qu'il en a fait, et si le tableau de Debon a eu du succès ; mais surtout dépêche-toi.

Eugène, mon frère, m'a écrit que tu iras passer l'été en Périgord. Je le voudrais pour lui, et même pour toi, bien que tu me paraisses courir à un désappointement. Tu voudras refaire ce qui n'est plus, et tu ne le referas pas. Dans tous les cas, je te recommande mon frère : donne-lui quelques leçons comme journaliste, et comme homme, quelques conseils ; cause avec lui sérieusement ; prémunis-le un peu contre l'enthousiasme, contre l'illusion, contre le désir qui veut s'accomplir. Je sais bien que les paroles apprennent peu de choses, et qu'il faut tomber souvent avant de marcher à peu près ; mais il y a des bourrelets qui rendent

1. *La Gazette de France*, où Albert de Calvimont écrivait.

2. Le comité légitimiste.

3. *Le Moniteur parisien*, journal du soir, où écrivait Louis Veillot quand il partit pour Rome.

les chutes moins dures, et, si tu veux t'en donner la peine, mon ami, tu es l'homme le plus propre du monde à confectionner les bourrelets protecteurs.

Il faut que je te dise adieu, mon ami : j'ai peu de temps à moi. Le voyageur est forcé de courir, et j'ai cinq Raphaëls à voir aujourd'hui. Ne regarde cette lettre que comme une carte posée chez ton portier. De Jérusalem, ou plutôt du monastère du Liban, où je veux passer quelques jours, je t'écrirai plus à loisir, et plus utilement peut-être aussi. Je cherche un grand trésor. Si je le trouve, je t'en offrirai ta part bien vite : car on s'enrichit à partager ces choses-là. Je t'aime trop sincèrement, mon pauvre Albert, pour t'oublier en rien. Réponds-moi vite que tu le crois.

LOUIS VEUILLOT.

Où en est le roman ? Si tu vas en Périgord, je t'en supplie, ne manque pas d'y travailler. — Et *le Montaigne*¹, s'il va toujours, peut-être t'enverrai-je quelque petite chose de là-bas. Veux-tu ?

1. Revue périgourdine fondée par Calvimont.

V

A M. *Émile Lafon.*

Paris, le 20 septembre 1840.

TRÈS CHER AMI,

Il n'est point de termes odieux par lesquels je ne dusse commencer cette lettre, si j'écoutais les justes sentiments de fureur que ton long silence a fait naître *à la maison*¹ et chez moi.

M^{me} la Supérieure, M. l'abbé, sœur Marie-Louise, sœur Rose, mère des Anges, tout le monde me demandait de tes nouvelles; tout le monde était furieux, autant qu'on peut l'être sans péché, de n'en point recevoir.

Heureusement pour toi, je n'ai pas vu mère Xavier, car nous aurions fait un concert de plaintes sur l'indignité de ta conduite. On disait: Il est mort d'indigestion, il a été lapidé par les Périgourdins, il s'amuse trop pour penser à nous; c'est un ingrat, c'est un paresseux, c'est une vieille bête, etc., etc. Enfin, il était temps que tu te fisses pardonner, et je te réponds que tu le seras ce soir, quand je porterai ces nouvelles si impatiemment attendues. Il y a bien des tristesses dans la vie, mon pauvre Émile; mais c'est une grande joie d'être si bien aimé, et en semblable lieu. Reviens, va! toute ta

1. Le couvent des Oiseaux, où M. Émile Lafon donnait des leçons de dessin, et dont l'aumônier, M. l'abbé Aulanier, était notre ami.

famille n'est pas en Périgord, et le meilleur air du monde ne vaut pas celui qu'on respire aux Oiseaux. C'est un air qui mûrit le cœur et qui lui fait porter de bons fruits. On le voit bien lorsque l'on s'en écarte, n'est-ce pas ? J'aime à voir, cher vieux, que je te fais faute ; je t'en offre bien autant. Nous jouissons ici d'un temps qui calme beaucoup mes idées de campagne ; cependant il y a des moments où je ne serais pas fâché d'être en plein champ : car il pleut des cheminées, et tu n'ignores pas que c'est très malsain. A force de me raisonner, je me suis fait une raison ; je me suis dit : Voilà le beau temps passé ! J'aurais vécu ailleurs au lieu de vivre ici, le beau temps serait passé tout de même : prenons en patience et en indifférence tout ce qui passe, dans l'attente du beau temps éternel, où nous arriverons par la pluie et l'orage, aussi bien que par le soleil le plus doux. Je trouve si niais et si ingrat de se plaindre, qu'à la fin, j'espère, je finirai par ne me plaindre plus. Au lieu de murmurer chaque matin des jours que Dieu nous donne, nous devrions le bénir chaque soir du jour qu'il nous a pris.

Mes sœurs m'ont d'ailleurs beaucoup aidé à passer ce triste mois ; elles t'ont remplacé. Chaque jour j'ai avec elles des conversations d'une ou deux heures, et je suis émerveillé des changements que les soins de leurs bonnes mères ont pu apporter en une seule année dans ces petits cœurs, que je croyais déjà incorrigibles sur une foule de points. Elles ont une piété douce et tranquille, qui se ma-

nifeste naturellement dans leurs discours, dans leurs actions. Ma mère a été émerveillée de les voir. Mon pauvre Eugène seul m'inquiète : il est malheureux, combattu; il ne peut se décider à rien; cependant il croit tout. Non, ce n'est pas la foi qui est difficile; c'est l'humilité, c'est de forcer au bien tant de penchants rebelles, c'est de renoncer à toutes sortes de misères que l'on n'avoue pas.

J'ai vu Rédier. Il va bien; il vient ordinairement me chercher le dimanche, et nous allons à la messe tous les deux. Il a déjà commencé à prêcher ses sœurs. Titus¹ m'est venu voir aussi une fois; il avait reçu une lettre un peu dure, il est vrai, de ton père; il attribuait ses duretés à des rapports que tu aurais faits contre lui, et ne pouvait retenir ses larmes. Je l'ai consolé de mon mieux, et j'ai profité de l'occasion pour lui donner quelque avis, lui faisant comprendre que ton père, ne le sachant pas, comme toi, sous la sauvegarde de la religion, avait lieu de douter de sa sagesse; je lui ai dit aussi que tu n'avais pu l'accuser, que tu l'aimais trop, et que tu étais trop juste pour cela; mais que peut-être tu avais regretté qu'il fût si sombre, et donné par là à ton père la crainte qu'il ne cherchât de dangereuses distractions. Il a répondu que l'on n'avait pas à redouter cela de lui; je lui ai répondu que je croyais à ses bonnes résolutions; mais que, pour être sûr de sa persévérance, j'attendrais qu'il fût chrétien. Nous nous sommes quittés bons amis. J'irai ce soir lui porter ta lettre.

1. Jeune frère de M. Émile Lafon.

Le tableau que tu me fais des pauvres Périgour-
dins n'est pas édifiant : ils abandonnent Dieu ;
Dieu les abandonne. Il ne peut sortir de là rien que
de fort laid. Je te remercie de me défendre auprès
de ceux qui m'attaquent ; mais c'est comme si tu
chantais, probablement. Vois, par la difficulté
qu'ils éprouvent à croire qu'un mauvais drôle
comme j'étais soit devenu chrétien, la haute idée
qu'ils ont des vertus que la religion nous prescrit.
Quelle raison pour nous de nous efforcer de n'être
point au-dessous d'un si beau rôle ! Fais mes com-
pliments à tous. Je les aime vraiment du fond de
mon cœur. Le vice qui résiste le moins à la reli-
gion, c'est la haine. Je n'imagine pas qu'un homme
puisse me forcer à le haïr. Tu embrasseras Charles.
Je suis impatient de te revoir, pour avoir des dé-
tails sur lui et sur toute la petite et trop petite
chrétienté de Périgueux. Fais mes compliments à
Desquers, présente mes très tendres respects à
M. l'abbé Querry, recommande-moi aux prières
de tous.

Que tu as bien fait, très cher frère, de te sou-
venir de moi à Saint-Front !

Renouvelles-y l'amende honorable du pécheur.
Le pauvre Gabourd était très souffrant : il est allé
passer quelques jours à la campagne ; Olivier est
allé à la campagne accoucher sa femme ; tout le
monde est à la campagne, comme tu vois.

Mille affectueux compliments à ton père et à ta
mère.

Travaille bien à rapatrier le curé. Si tu fais

cela, tu n'auras point perdu ton temps. A bientôt, cher Émile, et que le saint nom de Dieu soit toujours béni.

LOUIS VEUILLOT.

VI

A M. le vicomte Albert de Calvimont.

CHER ALBERT,

Nous ne nous écrivons plus, mais je suis sûr que nous sommes toujours amis : je viens t'en donner et t'en demander une preuve. Il faut que ta loyauté protège, à Périgueux, la mienne. On me dit qu'un malheureux livre, paru depuis un an, et dont depuis un an je ne m'occupe plus, vient d'arriver chez vous et qu'il y fait scandale¹. C'est un triste succès pour un chrétien : aide-moi à m'en débarrasser. Retrouve pour moi toute ta vieille tendresse ; arme-toi de ton esprit, de tout ton cœur : tu ne m'auras jamais rendu service plus grand. Il paraît qu'on reconnaît dans mon livre

1. *L'Honnête Femme*. Dans ce roman, dont tous les personnages habitent Chignac, ville imaginaire, mais où des descriptions et des souvenirs rappellent Périgueux, on voulut voir des portraits ; il y avait simplement des traits pris sur plusieurs, sans se rapporter absolument à personne et où l'imagination, l'esprit d'observation et de critique avaient la part qu'ils ont dans tout roman de mœurs. *L'Honnête femme* parut d'abord dans le *Correspondant*.

des gens que je ne savais pas connaître si bien, et l'on croit me faire plaisir en m'adressant des félicitations, qui, si elles étaient justifiées, me rendraient coupable de calomnie. Il y a surtout une de ces *reconnaisances* qui m'exaspère, et tu me comprendras quand je t'aurais nommé la famille de ***. Tu sais, et depuis longtemps, cher Albert, quels sont mes sentiments pour les personnes qu'on m'accuse maintenant de vouloir déchirer, et il n'est pas nécessaire que je cherche à t'exprimer ma douloureuse indignation. Je souffrirais volontiers toute autre interprétation et toute autre falsification de ma pensée. Mais celle-là me désole; et je te demande de défendre ici, comme pour toi-même, mon cœur et mes sentiments outragés. Fais cela, mon bon Albert, pour moi, pour tout le monde. Je te demande un de ces actes de chevalerie que tu n'as jamais refusés. Toi seul, là-bas, sais comment se fabrique un livre : explique-leur la sottise de leurs petites méchancetés. Je n'ai point à t'en dire davantage; je suis heureux, au milieu de cette infortune, de remettre ma cause à un si bon défenseur.

Je ne suis toujours rien. Les journaux vous ont compté qu'un Louis Veillot était à la fois chef de bureau au ministère de l'intérieur et directeur du *Messenger*. Je demande à tout le monde des nouvelles de cet heureux Veillot-là. Je ne suis, quant à moi, qu'un pauvre sous-chef, attaché par aventure au cabinet du ministre et ne trempant en rien dans *le Messenger*. Je puis cependant encore essayer

de rendre service à un ami. Écris-moi, cher Albert, dans tous les cas, et surtout si je puis t'être utile.

Bien des compliments là-bas.

Tout à toi.

LOUIS VEUILLOT.

VII

*A M. Sassier*¹.

Paris, 1843.

MONSIEUR,

Pardonnez-moi de vous remercier si tard des précieux cahiers que vous avez bien voulu m'adresser. Je n'ai pas encore eu le temps de les lire en entier, et déjà j'y ai trouvé d'excellentes choses, dont j'espère tirer parti pour le salut des âmes et l'honneur de la religion. J'espère aussi que vous me permettrez, Monsieur, d'aller prendre auprès de vous quelques renseignements sur l'auteur de ces pensées si justes et si parfaitement chrétiennes.

Agréez, Monsieur, l'assurance de tous mes sentiments en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LOUIS VEUILLOT.

1. Si je donne cette lettre, qui n'est guère qu'un accusé de réception, c'est parce qu'elle est la première d'une correspondance où il est parlé de M^r Dupanloup, dont M. Sassier, plus tard prêtre, mais alors précepteur laïque, fut un peu l'ami et l'élève.

VIII

A. M. Barrier.

Solesmes, 9 septembre 1843.

MON CHER BARRIER,

J'emprunte les yeux et la main de mon frère pour répondre à votre bonne lettre. J'étais fort malade d'œil et d'esprit quand elle m'est arrivée; actuellement, je vais mieux: les vésicatoires, les sangsues, les bains de pieds, purgations, etc., etc., ont nettoyé ces pauvres lanternes, et j'espère qu'elles pourront servir encore, en les ménageant. Malgré les belles offres que m'a faites votre amitié, j'ai trouvé profit à être malade à Solesmes: j'y ai trouvé des infirmiers, dont l'un est ici présent, mais des infirmiers, enfin..... suffit. Je resterai jusqu'à parfaite guérison. Cela peut durer jusqu'aux frontières d'octobre.

J'ai peu lu *l'Univers* tous ces jours-ci, et je ne vous en dis rien. Je voudrais seulement savoir ce que devient ma brochure, pourquoi il n'en est plus question¹. On se réserve sans doute, pour la faire paraître, d'attendre qu'elle ne signifie plus rien! Ce n'est plus moi que cela regarde, mais c'est moi que cela embête.

Je n'ai pas dicté d'article sur la cérémonie de Laval, attendu que je ne prends plus de tabac et que je n'ai plus d'idées. Généralement, d'ailleurs,

1. Lettre à M. Villemain, ministre de l'instruction publique.

je ne tricote qu'avec mes doigts, et pas avec les doigts d'autrui. Je ferai cependant mon possible, la semaine prochaine, si mes yeux continuent d'aller bien. Mais je ne veux rien compromettre : j'ai reçu un trop bon avertissement.

Mille choses à Taconet, au père Bailly et à tous les amis du journal. Je vous embrasse particulièrement, mon cher Barrier, et suis tout vôtre en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

IX

A M. Émile Lafon.

Solesmes, 26 septembre 1843.

J'ai depuis longtemps envie de t'écrire, et je veux m'en passer la fantaisie ce matin, quoique j'aie cinquante choses à faire plus pressées. Je pense beaucoup à toi ici, j'y vois des choses qui te charmeraient. Il me semble que j'habite un tableau gothique : le cadre est tantôt un cloître, tantôt une église, tantôt un jardin ; les figures qui s'y remuent, ont toute la naïveté chrétienne et toute la piété qu'on trouve dans les tableaux des vieux maîtres.

Le bon Dieu et le capuchon embellissent le plus laid visage. Là où est la foi, là est la beauté. Je m'étais souvent demandé, en Italie, par quel procédé les peintres du moyen âge rendaient char-

mants des types parfois si vulgaires, où ils prenaient ces figures communes et belles; où ils avaient vu des saints avec un nez camard, des anges louches, des vierges lippues, etc.

Ils trouvaient cela dans les couvents et dans les églises. A défaut d'autres preuves, leurs tableaux feraient voir combien il y avait de foi et de piété dans le moyen âge. Outre mes chers moines, mes novices, mes frères convers, qui ont tous le visage illuminé de ces beaux rayons de la prière, je vois ici des paysans qui fourniraient des apôtres admirables. Voilà ce que je voulais te dire. Si tu as jamais quinze jours à dépenser, viens à Solesmes. Cela te vaudra quinze mois d'étude.

Tu sauras ce que c'est qu'une physionomie de saint. On rencontre parfois des bonnes femmes qui ont l'air d'être sorties d'une toile du seizième siècle pour venir à la messe chez les moines. Tu seras reçu chrétiennement : c'est tout dire. On te donnera une chambre rococo qui a vue sur la campagne et la rivière; d'un côté, tu entendras chanter les oiseaux, et de l'autre, les moines. L'église t'offrira des sculptures admirables, et peut-être uniques dans le monde. Si jamais tu peux faire ce voyage, souviens-toi de moi dans cette église, où j'ai beaucoup prié pour toi.

Sais-tu que je vais me mettre en ménage avec mes sœurs? Prie le bon Dieu pour que je sois un frère édifiant. J'ai été presque aveugle ici pendant près d'un mois : je ne pouvais ni lire ni écrire. On m'avait donné un moine pour secrétaire, et je dic-

tais bravement à ce bon père, qui est aussi savant que je le suis peu. Actuellement, je me sers de mes yeux, mais j'ai grand'peur que cela ne dure pas. Quand je dis peur, c'est une façon de parler, puisque, après tout, ce malheur n'arrivera que par la permission de Dieu.

Si tu rencontres quelques-uns de mes amis, comme Gabourd et autres, tu leur entendras peut-être dire que je suis entré dans une voie dangereuse, que je me mets en opposition contre l'archevêque, etc. Laisse-les dire et ne crains rien. Je n'eus jamais moins d'envie de me damner qu'en ce moment.

Adieu, cher Émile. Que le bon Dieu te bénisse, toi et les tiens. Je resterai dans ton voisinage, car il me faut un logement près d'une église et près du journal : ainsi, nous nous verrons toujours.

Tout à toi en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

X

A M. Émile Lafon.

Solesmes, 4 octobre 1843.

MON BON AMI,

Je rends grâce à Dieu de la grande faveur qu'il vient de t'accorder ; j'espère que tu t'en ressentiras toute ta vie, et ton petit Georges aussi. Quel bonheur pour vous s'il devient prêtre ! On ne songe

pas assez à l'immensité de ce titre, le plus beau que les hommes puissent porter sur la terre.

Je te remercie d'avoir songé à me faire part de ce miracle, et de l'avoir fait avec tant d'amitié. Je connais ton cœur, mais le mien est toujours ravi quand il reçoit ces preuves de ton bon souvenir.

Prie pour moi : je suis préoccupé de plusieurs choses difficiles et sérieuses. Demande à Dieu que je prenne enfin cette pleine confiance en lui qui lui plaît tant, et à laquelle il accorde tout.

Si tu trouves, aux environs de Saint-Sulpice ou de la Croix-Rouge, un appartement dans les prix de huit cents à mille francs pour moi et mes sœurs, tiens-en note. Il faudrait une chambre pour elles, une pour moi, assez grande, un petit salon, une salle à manger, une cuisine et une chambre de domestique, dans une belle maison, belle, je veux dire honnête. L'appartement devrait être distribué de façon qu'on pût aller chez mes sœurs sans passer chez moi, et encore plus chez moi sans passer chez elles.

Cherche-moi aussi une bonne. Je la voudrais vieille, chrétienne, cela va sans dire, de façon à pouvoir chaperonner mes sœurs, ou bien toute jeune, pour qu'elle puisse les craindre et les respecter. Point de ces luronnes entre deux âges, dont on ne peut rien tirer.

Adieu. Je pars aujourd'hui, et je serai à Paris dans huit jours.

Nous parlerons de la gravure de ton tableau.

L'Univers en ferait bien vendre assez pour couvrir les frais.

Tout à toi en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XI

A dom Gardereau, bénédictin de l'abbaye de Solesmes.

Paris, novembre 1843.

CHER PÈRE,

Vous avez beau dire, je ne suis qu'un sot. Il ne m'était pas venu à l'esprit que, dans cette caisse de livres, chef-d'œuvre du P. Dannise, il pourrait bien y avoir une lettre de vous. La caisse était là, je ne pensais pas à l'ouvrir; et hier, par hasard, voulant y retrouver un papier scellé du sceau d'Abd-el-Kader, je n'ai rien retrouvé d'Abd-el-Kader; mais mes petites sœurs, ayant fourré par là leurs petites pattes, m'ont apporté votre paquet. Grâce à cet incident, j'ai reçu deux lettres de vous le même jour. Ma joie a été bien tempérée en voyant ce retard. J'en fais mon *mea culpa*. Qu'il n'en soit pas dit un *Ave Maria* de moins pour moi.

Vous avez mis la joie dans Babylone¹ avec votre idée de vouloir que mes sœurs aillent demeurer à Solesmes. Pourquoi pas? En attendant, ces deux tourterelles, qui sont les plus aimables enfants du monde, si je m'en crois, se recommandent à vos prières. Nous ferons un petit moustier plein de

1. Louis Veillot demeurait alors rue de Babylone.

joie, d'affection, de prières et d'innocence, car je me sens redevenir enfant.

Depuis le jour où j'ai quitté Paris pour aller me refaire chez vous jusqu'à ce moment, je n'ai fait que voyager dans le paradis; auparavant, j'étais dans l'enfer. On ne devinerait pas, à voir mon intérieur, que c'est de ce calme logis que partent les tirailleurs de l'armée catholique, dans la personne du plus indigne de leurs caporaux.

Je suis curieux de voir le *Théologien du monde*¹ et sa femme. Je ne comprends rien au portrait que vous me faites de cette dernière.

Voilà des balivernes; mais c'est aujourd'hui dimanche: pas de journal demain! Je suis incapable de dire des choses sérieuses. Que pourrais-je, d'ailleurs, vous écrire au moment où nous allons posséder votre très cher Père abbé? Je le guette, pour être des premiers à l'embrasser. Je ne cède le pas qu'aux moines.

Il n'y a d'ailleurs rien de nouveau, et *l'Univers* vous dit tout ce que je sais. Je suis allé deux fois chez le nonce, sans pouvoir le rencontrer. J'y retournerai. L'Archiconfrérie prospère de plus en plus, et menace d'enrôler l'Université elle-même. Pour cela, je le croirai quand je l'aurai vu; mais tout est possible. Nous verrons comment s'en tirera votre bon oncle, M. Revelière.

1. Jourdain, qui, sous son pseudonyme littéraire, Charles Sainte-Foi, avait écrit une sorte de cours de théologie à l'usage des gens du monde. Il était, comme Louis Veuillot, grand ami de Solesmes.

Tout le monde s'occupe de la question de l'enseignement. J'ai tous les matins trois ou quatre journaux sur le dos ; les abonnements viennent à *l'Univers*, et les gens d'esprit continuent à n'être pas gallicans. Ah ! si l'Église voulait pousser les choses ! Mais il ne faut pas trop se promettre là-dessus. Tout ce que je puis vous garantir, c'est que, quand je verrai du feu, je ne manquerai pas d'y jeter l'huile dont le bon Dieu m'a pourvu.

X. se démarie de plus en plus, et moi, je me marie de moins en moins. Dites, s'il vous plaît, cela, cher Père, à D. B. Je vous dénonce comme suspect que les cierges qui s'allument à Solesmes s'en aillent brûler sur les autels de l'hyménée.

Bonjour, dom Brandis ; bonjour, dom Segretain, dom Fonteinne, dom Daloneau, dom Bourgeteau, bonjour. Priez pour moi. Bonjour aussi, mes petits Pères inordonnés, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope.

Je suis très heureux, mais il me semble qu'il n'y a plus de sel dans ma cuisine depuis que je suis à cinquante lieues du P. Le Bannier, de Saint-Pierre-des-Bois, vieux, mais non pas moisi. Ne m'oubliez pas auprès de mes frères les novices et les postulants, et que M. B., qui n'a pas encore l'habit, embrasse pour moi la mère Legrand¹.

Adieu, très cher Père. Aimez-moi.

LOUIS VEUILLOT.

1. Vieille femme au service de l'abbaye. Elle avait connu les religieux qui occupaient l'abbaye lorsqu'elle fut fermée en 1793, et prétendait même avoir dansé avec l'un d'eux, qui s'était sécularisé.

XII

Au baron de Gerlache, premier président de la cour de cassation à Bruxelles.

A la Conciergerie, le 30 juin 1844¹.

MONSIEUR LE BARON,

Je n'ai reçu qu'ici, il y a seulement deux ou trois jours, la lettre et le volume que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Je connaissais déjà votre *Histoire des Pays-Bas*, et j'en ai fait mon profit; l'*Histoire de Liège*, d'après ce que j'en ai déjà lu, ne me procurera pas moins d'instruction et de plaisir. Ce sera ma distraction jusqu'à ce que je sorte de prison; et je ne manquerai point, si je ne puis moi-même faire un article sur ce travail si neuf et si intéressant, de marquer au moins certains passages qui semblent écrits exprès pour nous. Dieu dépose tous les jours dans l'histoire des leçons que le monde oublie, mais qui reparaissent ainsi au moment où elles sont le plus nécessaires. La beauté, la sagesse et la grandeur de la politique épiscopale sont une de ces leçons que l'on ne saurait faire trop retentir.

1. Louis Veillot avait été condamné à un mois de prison et trois mille francs d'amende pour son *Introduction* au compte rendu du procès de M. l'abbé Combalot : il subissait sa peine à la Conciergerie.

Daignez agréer, Monsieur le baron, l'expression de mes sentiments très respectueux et très dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

XIII

A M. Rivalland, instituteur primaire libre à Saint-Herminie
(Vendée)¹.

Le 4 janvier 1845.

MONSIEUR,

Je regrette de ne pouvoir vous donner des renseignements exacts sur le *Théâtre chrétien* de M^{me} de Lermin : je n'ai pas lu cet ouvrage ; je sais seulement que l'auteur a de bons sentiments, et que le premier éditeur était un juge assez capable et assez scrupuleux. Si mes occupations me

1. M. Rivalland, instituteur primaire libre, et lecteur de *l'Univers*, s'était adressé à Louis Veillot pour en obtenir quelques conseils. Cette lettre fut la première d'une longue correspondance. M. Rivalland, en me communiquant son trésor, m'écrit :

« Toutes ces lettres sont des reliques précieuses pour moi. Je les repasse toujours avec un nouveau plaisir, tant j'y trouve partout le langage d'un cœur qui ne cherche qu'à faire aimer Dieu comme il l'aimait lui-même ; il n'y en a pas une qui ne contienne un parfum céleste, et qui ne laisse jaillir un de ces rayons qui font entrevoir un saint.

« Partout il montre son sincère attachement pour moi. Toujours il s'est occupé de mon œuvre et de me soutenir à la lutte.

« Eh ! pourquoi, grand Dieu ? Je ne méritais pas cette atten-

l'avaient permis, j'aurais étudié le livre ; ce petit travail ne m'a pas été possible. C'est un grand regret pour moi, Monsieur : il m'eût été infiniment agréable de vous seconder un peu dans la bonne œuvre que vous faites avec tant de courage, et que vous mènerez, je l'espère, à bonne fin. Après le curé, il n'y a point de personnage plus utile à la religion dans une paroisse que l'instituteur, lorsque, comme vous, l'instituteur comprend son devoir.

Si notre pauvre société, accablée de tant de plaies et menacée de tant de catastrophes, se sauve, ce ne sera pas par ses généraux, par ses orateurs, par ses écrivains ; ce sera par le curé et par le maître d'école du village. Voilà les vrais ouvriers du bon Dieu !

Combien vous devez rendre grâce à la Providence de vous avoir appelé à cette fonction si humble et si obscure dans le monde, mais si glorieuse par les fruits de salut qu'elle peut produire ! Les difficultés que vous rencontrez sont une grande preuve du bien que vous faites. Le diable ne combat que ses ennemis ; mais il les combat pour leur gloire et pour la gloire de Dieu.

J'aimerais bien à connaître en détail l'histoire de sa part ; mais c'est qu'il ne parlait et n'agissait que pour le plus grand bien de ses amis et pour la gloire de Dieu.

« Ma plus grande peine, aujourd'hui, c'est de n'avoir pas toujours assez bien profité de ses avis ; mais ce qui me rassure en cette triste pensée, c'est que s'il m'aimait, s'il s'intéressait à moi dans le temps, il le fera dans l'éternité bienheureuse, où j'ai la douce confiance qu'il est couronné. »

des luttes que vous avez dû soutenir pour amener enfin votre école à l'état de prospérité où vous dites qu'elle est, et il serait à désirer que le temps ne vous manquât pas toujours pour faire ce récit : je suis persuadé qu'il s'y trouverait bien des choses inconnues, et cependant bonnes à connaître, sur l'état de nos campagnes et sur les moyens à employer pour y faire reflourir la religion.

Adieu, Monsieur. Je suis bien touché et bien reconnaissant de l'affection que vous me témoignez. Priez Dieu afin que je devienne digne de l'estime de ses amis.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

XIV

*A. M. le commandant de Maisonneuve*¹.

18 février 1845.

MON CHER COMMANDANT,

Se peut-il que je n'aie pas encore répondu à votre bonne lettre ? Vous êtes certainement un des hommes à qui je pense le plus, et avec plus de plaisir ; je veux continuellement vous écrire de longues pages, et, en somme, je vous écris d'autant moins que je le désire plus ardemment. C'est

1. Le premier volume de la *Correspondance* dit comment Louis Veillot avait connu M. de Maisonneuve, alors capitaine de frégate.

que je n'ai jamais que le temps de faire un billet ; et comment mettre dans un billet tout ce que je veux dire ? Enfin, dussé-je être obligé tout à l'heure de laisser ceci à la première page, aujourd'hui je vous écrirai ; je vous dirai du moins que l'absence ne vous fait pas oublier dans cette petite crique de Babylone, où vous avez relâché un moment, et laissé de si bons souvenirs.

Je vous dirai d'abord que tout va bien, sauf mes yeux, qui se contentent de ne pas aller plus mal ; et c'est très beau de leur part, attendu le travail forcé auquel je les soumets jour et nuit dans cette saison cruelle aux journalistes. Mon frère, très flatté que vous ayez songé à lui, vous fait ses compliments. Un autre ami, l'abbé Ratisbonne, me demande de vos nouvelles. Je le prie de ne pas vous oublier lorsqu'il dit la messe, et il s'y engage volontiers. Je ne vous parle pas d'Aubineau : il est plus près de vous que de moi.

La rue de Babylone est toujours très paisible ; mais au delà, dans la rue du Bac, commence la région des tempêtes ; on y est en plein dans la rue du Vieux-Colombier, au taudis où vous alliez lire quelquefois les journaux. Nous en avons eu de très longues, au milieu desquelles j'ai failli être jeté par-dessus bord, non par l'équipage, qui m'est resté fidèle, mais par les passagers¹. C'est une des raisons qui m'ont empêché de vous écrire. Tout est rentré dans l'ordre ; mais

1. Allusion aux premiers dissentiments avec M. de Montalembert, l'abbé Dupanloup, etc.

à présent, je fais des conditions de vainqueur, et je me ménage un loisir nécessaire, que vos bonnes et aimables offres me rendent plus désirable que jamais. Dans mes châteaux en Espagne, je vois cette chère galerie de *l'Achéron* si bien dépeinte et si amicalement mise à ma disposition. Je me vois là, causant avec vous, tandis que nous avançons du côté du soleil. Au milieu de ces rêves, combien la boue de la rue de Sèvres me paraît noire ! J'aurais voulu vous arriver pour le 10 mars en guise de lettre ; mais je suis encore trop fortement amarré pour un si long voyage. Je ne pense être libre qu'en avril ou mai. Ne me laissez point d'ici là ignorer vos aventures.

J'ai eu le plaisir de parler beaucoup de vous dernièrement avec M^{me} Récamier, chez qui je dînais : comme elle vous aime, nous nous entendons bien ; et hier encore, une circonstance heureuse m'a fait rencontrer un de vos amis que je désirais bien vivement connaître : c'est M. Marceau, qui vient d'obtenir une réponse définitive du ministre de la marine, lequel ne lui donne *rien*². Il n'en est pas plus troublé que le dernier de vos mousses, et pas plus ébranlé dans son projet que vous l'êtes, vous, mon ami, lorsqu'il s'agit de remplir un devoir. C'est un maître homme, qui, en vingt minutes de conversation, m'a beaucoup appris et s'est fait beaucoup admirer. Nous nous reverrons, et nous parlerons encore de vous.

2. M. Marceau, officier de marine, donna sa démission pour se vouer à une œuvre qui devait servir la propagation de la foi.

Quand je lui ai dit que je vous connaissais : « Ah ! » s'est-il écrié, « ce bon Maisonneuve ! Combien j'ai été heureux de le voir et de l'entendre ! Mais il était fait pour nous. » Il a raison, mon cher ami : oui, vous êtes fait pour nous, c'est-à-dire, pour marcher avec ceux qui veulent se détacher des turpitudes de la vie, afin d'avancer sans honte dans le chemin de la véritable vertu. Voilà quelle est la réelle destinée de votre noble cœur et de votre ferme esprit. Je n'ai pas besoin de vous engager à rester dans cette route-là : quelles qu'en soient les fatigues et les privations, vous y êtes plus à l'aise qu'ailleurs. On peut s'y rencontrer avec de pauvres esprits, mais non pas avec de méchantes âmes ; il y a des indigents, mais point de canaille. Vous rappelez-vous cet officier si chagrin, que nous avons vu chez vous, et qui nous a dit : « Nous ne mangeons pas le même pain » ? Le pauvre garçon ! le pain qu'il mange, lui, ne paraît pas si nourrissant ; le pain dont se nourrit Marceau fait plus de bien à l'âme.

Il paraît que vous êtes noté déjà comme chrétien. On dit que vous avez sur votre table *l'Imitation de Jésus-Christ*. Bravo ! cela est digne de vous.

Il faut que je vous quitte, et j'en ai grand regret. Je suis en train de remplir quatre pages encore ; mais vous n'en êtes pas quitte. Adieu, cher commandant. Je m'en vais, en passant devant mon église, qui est celle des missionnaires, prier pour vous. Vous commencez d'être missionnaire aussi.

Je vous remercie des renseignements que vous m'avez adressés ; ils me serviront. Songez à votre revue de la guerre maritime : cela nous ira très bien. Je demeure rue de Babylone, 21. Pour plus de sûreté, ne mettez pas sur vos lettres mon titre de rédacteur de *l'Univers*.

Bien à vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LOUIS VEUILLOT.

Il y a une prière à la sainte Vierge, *Ave, maris stella*, dont je vous recommande ces deux couplets :

*Monstra te esse matrem ;
Sumat per te preces
Qui pro nobis natus
Tulit esse tuus.*

*Virgo singularis,
Inter omnes mitis,
Nos culpâs solutos
Mites fac et castos.*

XV

A M. Fayet, professeur de rhétorique au collège
de Colmar (Haut-Rhin).

25 juin 1845.

MON CHER MONSIEUR,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre longue et intéressante lettre sur l'état de la religion dans le grand-duché de Bade. Nous l'insérerons très prochainement, en deux fois, à cause de son étendue; j'aurai soin d'envoyer, aux adresses indiquées, les numéros où elle paraîtra. Recevez tous mes remerciements pour cet excellent travail; je suis sûr qu'il sera médité partout où il doit l'être. J'espère que le grand et saint pontife, fidèle lecteur de *l'Univers*, vous entendra, et que ce malheureux pays de Bade occupera ses hautes pensées.

Je ne refuse pas du tout votre article sur la statistique des écoles. La place nous a manqué pour le faire passer; et, comme il peut attendre, il attendra: voilà tout. Je m'étonne de la réponse qui vous a été faite par la direction. Je sais qu'elle ne peut pas payer, mais elle peut être polie. Pardonnez cette incartade à la plume d'un secrétaire peu accoutumé à ces sortes de correspondances: il n'a certainement pas voulu vous offenser.

J'essayerai d'obtenir quelque chose pour l'article sur Bade, mais je n'en répons point: nul ne

sait mieux que la caisse du journal est pauvre, et même misérable.

Croyez, mon cher Monsieur, à mes sentiments d'estime et d'amitié.

LOUIS VEUILLOT.

XVI

Au T. R. P. dom Gardereau, prieur de Solesmes.

Juillet 1845.

MON BON PÈRE,

Voici M. Ourliac, de qui je vous ai tant parlé, et pour qui nous avons tant prié. Il est souffrant : je n'ai pas besoin de le recommander au prieur de l'hospitallière Solesmes. Redoublez pour lui vos prières. C'est rendre service à l'Église d'obtenir la guérison d'un si bon combattant.

Priez aussi pour moi, mon Père : je viens de me marier. J'en rougis ; mais ce qui vous paraîtra mériter le pardon d'une si grande sincérité, c'est que je me trouve fort heureux. Ma femme est bien chrétienne, bien obéissante et bien illettrée, non pas tellement illettrée pourtant, qu'elle ne connaisse et n'aime avec tout le respect possible les enfants de Saint-Benoît, et qu'elle ne puisse lire *l'Auxiliaire*¹. Elle serait ravie, et moi plus encore,

1. Revue fondée par les bénédictins. Par « illettrée », Louis Veillot indiquait que sa femme n'était pas et ne voulait pas être au courant de la littérature contemporaine.

si le bon Dieu permettait qu'un jour je la conduisise jusqu'à votre parler. En attendant, que Votre Paternité nous protège par ses bonnes prières. Nous avons les meilleures intentions du monde, mais un peu d'aide fait grand bien sur le chemin difficile du ciel.

Je suis, mon très révérend Père, votre bien dévoué en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

XVII

A M. Eugène Veillot.

15 septembre 1845.

Aujourd'hui lundi 15 septembre, le terme de notre voyage approchant, grâce à Dieu, je t'écris, cher frère, que nous sommes bien portants, sauf un gros rhume de moi, et un certain malaise de Mathilde. Ce gros rhume n'a rien qui m'empêche de fumer, et ce malaise de Mathilde, rien qui ne me charme au dernier point. S'il plaît à Dieu, il viendra quelque chose, vers le mois de mai prochain, qui t'élèvera à la dignité d'oncle. Du cœur que je te connais, c'est à peu près comme si tu devenais père. Cette pensée me remue un peu les entrailles. Nous nous doutions déjà de quelque nouveauté durant notre course à Chamounix ; mais c'est à Annecy même, à deux pas du tombeau de saint François de Sales et de sainte Jeanne de

Chantal, que nous avons eu toutes les certitudes possibles en semblable occasion. Je te laisse à penser si nous avons ménagé les prières. Dans le cas où il aurait plu à Dieu de nous donner un enfant, c'est à lui-même qu'il le donnera : car déjà nous le lui avons cent fois offert, et nous n'en resterons pas là.

La présence et l'état de Mathilde ont changé tous mes plans. Nous n'avons pas plus tôt été en Suisse, que j'ai vu l'impossibilité et la cruauté de l'abandonner pendant huit jours. Dès que nous avons pu croire qu'elle était enceinte, il a fallu renoncer aux courses, qui sont très dangereuses, dit-on, dans ces premiers moments. N'ayant pas à ma portée, pour me tranquilliser, la parole du docteur Jacques, je me suis établi à poste fixe aux portes de Genève, à Onex, d'où je rayonne chez les curés des environs. Des circonstances que je te conterai m'ont interdit même la petite course de Fribourg; et j'ai des nouvelles de Berne, Lucerne, etc., quand je peux mettre la main sur un journal de Paris. En somme, j'aurais fait *chou-blanc* (Bonjour¹) sous le rapport de l'instruction, si je ne possédais la république de Genève, comme Vincent les choses qu'on lui confie. J'ai fait aussi provision de repos, de bon air et de rien faire; mais j'ai mon compte, et le mal du pays me prend. Président, Précision², petit frère, vous m'êtes plus chers et vous me sem-

1. Allusion à une brochure de M. Bonjour, avocat, où cette expression revenait plusieurs fois.

2. Nos sœurs.

blez plus charmants que les lacs et les montagnes.

J'ai *l'Univers* de temps en temps. Presque tous les curés le reçoivent, mais ils ne le laissent pas moisir chez eux, en sorte que beaucoup de numéros m'échappent. Il me semble que Charlot se lâche un peu sur la matière électorale. Que ce garçon-là est donc abondant ! Du Lac a bien cité Bossuet à propos des baisers que le Pape et Louis-Philippe se donnent ; mais, quoiqu'il soit plaisant d'entendre le *Journal des Débats* se glorifier au sujet de l'ambassadeur du roi des Français admis à baiser la pantoufle du Saint-Père, ces mamours ont quelques aspects affligeants. Si Aubineau est à Paris, remercie-le ; tu aurais tout de même mieux fait de ne pas me jouer ce tour¹ ! Je vois Taconet préparant le bureau de M. de Coux². C'est une peinture parfaite. Dis-lui que je l'embrasse.

Adieu, frerot : je n'ai rien de plus à te marquer. Embrasse tout le monde, et les petits Desquers deux fois, et Président deux fois ; n'oublie ni maman ni Antoine. Je te quitte pour aller dîner, par le plus bel orage du monde, chez un curé qui m'attend, et que cet orage effraye. Le curé de Bretagne ne te donne qu'une faible idée du curé de Genève à l'endroit de *l'Univers* et de son ex-rédacteur en chef.

Tout à toi en Notre-Seigneur. LOUIS.

1. Un article où M. Aubineau le louait.

2. M. de Coux allait entrer au journal comme rédacteur en chef, et M. Taconet, qui trouvait Louis Veuillot trop ardent, attendait merveille de cet arrangement.

XVIII

A M. le commandant de Maisonneuve.

4 juillet 1846.

MON CHER AMI,

J'aurais depuis longtemps répondu à votre excellente lettre, si j'avais un peu plus de loisir ; mais, outre l'insatiable journal, qu'il faut remplir toujours, j'ai ma femme à promener et ma fille à regarder dans son berceau, où elle commence à sourire. Grande joie que je ne soupçonnais pas, et dont je m'abreuve avidement !

Je rougis, mon cher Maisonneuve, des remerciements que je reçois de vous et de votre excellente mère. Je n'ai rien fait, surtout en comparaison de ce que je voudrais faire. Soyez persuadé que je regarde comme un devoir de religion, encore plus que d'amitié, de servir des hommes comme vous. Je croirais avoir été utile à tout ce qu'on doit secourir dans le monde, si je pouvais avancer d'un jour le moment où vous serez en position de donner un plus large développement à cet amour du bien dont je vous sais enflammé.

Je ne puis pas grand'chose, malheureusement ; mais soyez bien convaincu que tout ce que je puis faire par moi-même, par mes amis proches ou lointains, je le ferai.

J'ai dit à Vignetti (ceci bien entre nous) que je chercherais toutes les occasions d'être agréable

dans le journal à M. de Mackau¹. L'excellent M. de Coux, que vous avez vu chez moi, s'y est associé de tout son cœur. Je vous dis la même chose. Si vous avez quelque chose à publier qui puisse lui faire plaisir, envoyez-moi cela tout de suite; je l'arrangerai, et nous le ferons parvenir au ministre.

Je sollicite pour Aubineau, afin de le faire venir à Paris. Je ne désespère pas de réussir, malgré la difficulté. Si vous aviez le bonheur de passer chez Salvandy, parlez-lui-en. Ne craignez pas même d'amener la conversation sur moi, et de lui dire que nous sommes amis. Quoique je lui fasse la guerre, cela aura plus d'avantage que d'inconvénient.

Le mariage de F*** me surprend aussi. Je ne sais pas si je dois le féliciter, ne connaissant pas M^{lle} M. L. Mais F*** me semble bien philosophe pour faire un bon mari.

Adieu, mon très cher commandant. Souvenez-vous bien de moi, et recommandons ensemble nos affaires à Dieu, qui sait bien gouverner malgré les ministres, quand ces petits messieurs-là veulent trop se mêler d'en faire à leur tête. Vos mousses parleront pour vous. Ils seront bons avocats dans le ciel et sur la terre, comme toutes les bonnes actions auxquelles l'homme de cœur et le chrétien savent forcer une nature déçue et naturellement rebelle.

Bien à vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LOUIS VEUILLOT.

1. Le vice-amiral baron de Mackau était alors ministre de la marine.

XIX

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

1^{er} octobre 1846 ¹.

TRÈS CHER AMI,

Je n'ai pas vu le Père abbé, et j'en suis bien fâché; témoignez-lui tous mes regrets. Votre lettre me fait grand plaisir, en me laissant cependant mes inquiétudes; mais c'est une bonne chose d'obéir, et lorsqu'on croit et qu'on veut faire la volonté de Dieu, il serait bien étonnant qu'on ne la fit pas. Il vous conservera la paix qu'il vous fait goûter en ce moment, et que vous avez si bien gagnée. Dussiez-vous n'en jouir que durant une année, c'est toujours cela. Oubliez donc l'inquiétude jusqu'au jour où elle reviendra. Ce n'est pas à vous qu'il faut dire que cet oubli est l'unique défense contre les inévitables chagrins de toute destinée humaine. A la vérité, j'en parle à mon aise : car, continuant de n'être pas fort, je continue d'être ménagé. Ma femme et ma fille se portent bien, après m'avoir alarmé un instant. Ma femme n'avait plus de lait, et la petite ne voulait pas prendre le sein de la nourrice qu'on lui a présentée. Elle s'y est décidée au bout de huit jours, après avoir fait des façons qui m'ont beaucoup attristé et beaucoup

1. D'autres lettres de Louis Veillot à Du Lac ont certainement précédé celle-ci. Elles ont dû être portées à Solesmes; mais elles n'y ont pas été retrouvées.

enorgueilli sa mère. Tout va bien maintenant. Nous avons été en même temps délivrés heureusement d'un plus grave péril. L'enfant de ma sœur a failli mourir. Dieu et Lebaudy sont arrivés à temps pour nous tirer de peine, et les nuages disparaissent aussi de ce côté. Eugène et Élise florissent. Tout ce monde est grandement sensible à votre bon souvenir. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous n'êtes oublié nulle part. Nous n'appliquons pas aux vieux amis la théorie que je vous indique à l'usage des maux futurs.

J'espère être assez influent pour vous faire rendre le journal, surtout moyennant les deux articles¹. Demandez-les à dom Pitra, qui est toujours prêt. Il ne faut pas que vous soyez privé de votre *Univers*. Je regarde cette lecture comme une consolation, même au milieu du bonheur. N'avez-vous pas vu notre petite passe d'armes avec *l'Ami*, au sujet des deux nominations épiscopales annoncées? Notre cri d'alarme a fait grand bruit.

Faites-nous les articles liturgiques, et hâtez-vous; cependant, n'effarouchez pas. Quand je tiendrai le paquet, il faudra bien qu'il passe. Nous ferons comprendre à M. de Coux que la liturgie nous est nécessaire, et où la pourrions-nous prendre meilleure qu'à Solesmes²?

1. L'envoi gratuit de *l'Univers* avait été supprimé par l'administration.

2. Ces articles, où Du Lac résumait les admirables travaux de dom Guéranger sur les *liturgies françaises*, parurent bientôt. Ils firent grand bruit et grand bien.

Tout va bien et très bien à Rome. Le P. Ventura a été reçu du Pape et du cardinal Gizzi¹, et il en est enchanté. On croit qu'il sera nommé cardinal. Chéruelet², notre correspondant, a eu, en cette qualité, une audience du cardinal Gizzi. La conférence a duré longtemps; elle a été d'un bout à l'autre charmante, et très encourageante pour nous.

Le Pape, qui fait tout avec mesure, étudie les besoins de l'Église, qu'il ne pouvait bien connaître (du moins en homme pratique) de son trou d'Imola. Tous ceux qui l'approchent disent qu'il commencera d'agir dès qu'il verra bien la situation, et qu'il ne reculera jamais d'un pas. Il a toute la fermeté des hommes de bon sens.

Adieu, cher frère. Écrivez-moi, écrivez-nous.

LOUIS VEUILLOT.

XX

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

14 octobre 1846.

MON CHER AMI,

J'ai lu votre lettre à Taconet, au sujet de l'envoi à faire à votre père. Tout était déjà réglé et parti : soyez tranquille de ce côté.

Le grand format ne réussit pas trop mal jusqu'à

1. Le premier secrétaire d'État de Pie IX.

2. M. l'abbé Chéruelet est mort curé de Saint-Germain des Prés, à Paris.

présent. Les deux premiers jours, nous ne savions comment remplir le journal; maintenant, il est encombré selon la bonne et vieille méthode. Cette belle taille et cette belle impression nous font honneur. L'imprimerie Bailly, étonnée de tant d'éloges, se rattrape de son mieux en nous faisant le plus souvent possible manquer le départ.

J'attends avec impatience les articles que vous annoncez. Pour l'amour de Dieu, soyez exact. Outre qu'il faut que le journal soit bien fait, Taconet rentre dans des transes de mauvais augure. Vous avez dû deviner cela aux essais de suppression dont vous avez souffert comme beaucoup d'autres.

M. de Coux vous a remis, avant de partir, le dernier tome des *Bollandistes*. C'est un beau volume, et qui mérite d'être mieux traité que ceux qui encombrent l'armoire; d'ailleurs, les *Bollandistes* réclament l'article. C'est un des premiers que vous deviez faire, et ce ne sera pas sans doute le moins intéressant. Je l'attends avec impatience. Vous aurez plaisir à parler de sainte Thérèse et nous à lire ce que vous en direz. Est-ce que cela ne vous ferait pas venir l'idée d'un bon et ample abrégé français, qui aurait grand succès? Il n'y a point de *Vie de sainte Thérèse* : les deux tomes de l'abbé Boucher sont insuffisants, et d'ailleurs on ne les trouve plus guère; les autres *Vies* ne valent pas l'honneur d'être nommées. *Vie de sainte Thérèse d'après les Bollandistes!* il me semble que tout le monde sauterait là-dessus. Ajoutez que vous avez

à Solesmes un Père espagnol très capable de vous aider, s'il vous restait quelques documents espagnols à consulter.

Tout va bien chez moi : ma fille grandit et grossit, le petit Desquers est hors de danger, Eugène veille à l'impression de son livre. Adieu. Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XXI

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

10 novembre 1846.

CHER FRÈRE,

Je vous réponds pour Eugène, qui finit son livre et qui vous l'enverra bientôt. Vous m'avez écrit une lettre que je n'ai point reçue. Voyez à qui vous l'avez confiée, et tâchez qu'on me la rende : je ne veux rien perdre de ce côté-là.

Comment soupçonnez-vous *l'Univers* d'être, de vouloir être, de pouvoir être hostile aux religieux tant que j'y serai ? L'article que vous avez vu était un serpent de l'abbé Hiron, qui n'y reviendra plus, je vous assure, et qui s'est excusé en disant qu'il n'avait pas lu le livre. Pour moi, j'étais si furieux d'avoir été pris pour dupe, que, si j'avais eu l'ouvrage sous la main et quelqu'un pour m'aider, je l'aurais écharpé de grand cœur, lui et tous ceux qui lui ressemblent.

Je vous engage à vous hâter pour le livre du P. Le Bannier : car, si je ne m'abuse, Henry de Riancey s'est avisé de traduire saint Bonaventure, et son ouvrage est prêt. J'en ai vu de longues épreuves, qu'il me voulait lire; mais nenni. Prenez les devants dans *l'Univers*. Je tremble tous les matins de voir arriver une réclame.

Si vous m'en croyiez, vous annonceriez immédiatement, dans vos articles sur sainte Thérèse, que vous faites d'après les Bollandistes, une *Vie* française : vous décourageriez les concurrents, et vous feriez la meilleure spéculation du monde : il n'y a aucun doute qu'une *Vie de sainte Thérèse* se vendrait fort bien.

Nous ne connaissons que vaguement le projet du journal épiscopal¹. Je sais que l'archevêque de Besançon s'en est fort occupé ici, et je ne crois guère que la chose se fasse. Si elle a lieu, le côté plaisant n'y manquera pas. Comme on voudra certainement nous faire la leçon, nous aurons de jolies occasions de bataille. Je me promets une joie non pareille à vous voir épiloguer sur les hérésies que ce *Moniteur* servira par douzaines à ses abonnés. Tout ce mouvement est d'ailleurs excellent.

Je regrette que vous ne soyez pas ici, malgré tout le bonheur dont vous jouissez à Solesmes, pour vous régaler d'une correspondance amicale

1. Un journal qui devait être rédigé par des ecclésiastiques et des laïques, sous le patronage d'un grand nombre d'évêques; on disait même de « l'épiscopat ».

qui a lieu en ce moment entre M. de Montalembert, M. de Coux et moi. M. de Montalembert, tandis que l'abbé Dupanloup était à Rome, lui a écrit une lettre où il était dit que *l'Univers* est *la honte du catholicisme* : ce sont les termes mêmes dont il s'est servi. Il paraît que l'abbé Dupanloup a confié copie de cette lettre aux soins obligeants de l'abbé Lacroix, et que la chose a couru Rome. C'est par Chéruel que nous avons su cela, et c'est pourquoi il a été écrit à Montalembert, qui a confirmé son dire. Avouez, frère, que nous sommes heureux de ne pas tenir à la gloire humaine. Vous ne pouvez rien imaginer, vous qui pourtant connaissez l'homme, de plus déraisonnable et de plus enragé que les cinq grandes pages où notre héros explique et amplifie son agréable opinion sur nous autres. *L'orgueil intraitable* de Taconet, les basses spéculations de Veillot avec *l'Alliance* (?), l'imbécillité et l'inexpérience de M. de Coux, forment la matière de son accusation, qu'il porte solennellement, dit-il, devant la postérité catholique. Si on publiait cela, comme il y faudrait répondre, il ne s'en relèverait jamais.

Adieu, cher frère. Tout mon petit monde va bien, et les abonnements aussi. Présentez mes tendres respects au Père abbé et à tous les Pères.

Votre dévoué

LOUIS VEUILLOT.

XXII

A M. le commandant de Maisonneuve.

Paris, 15 novembre 1846.

MON CHER AMI,

Madame votre mère a compris tout le plaisir qu'elle me ferait en m'apprenant la mission dont vous êtes chargé, et elle a bien voulu venir me le dire elle-même hier. Je vous félicite de tout mon cœur. On rend service aux hommes de votre trempe toutes les fois qu'on leur permet d'agrandir le cercle de leur expérience et de leurs études. Dans votre course jusqu'au Maroc, vous regarderez bien, vous observerez bien, j'en suis convaincu; mais, je vous en supplie, observez de façon à pouvoir *amuser* les futiles esprits de ce temps : c'est la meilleure manière de les instruire. Vos compagnons verront pour le ministère; voyez pour le public, c'est-à-dire, ne négligez pas le pittoresque, tout en cultivant le solide. Sachez bien comment est fait le pays, quelles ressources il présente, si une armée pourrait parcourir la route que vous allez faire, et quelle armée; en même temps, comment vivent, comment demeurent, comment cultivent, comment trafiquent, comment prient les populations. Ces détails pourront être précieux un jour, et je compte sur vous pour les obtenir.

Vous voyagerez avec un homme que je connais

beaucoup, et qui m'a montré jadis de l'amitié. Je vous donne une lettre pour lui. Vous n'en aurez pas besoin; mais je saisis avec plaisir cette occasion de faciliter le premier nœud. Du reste, laissez-le venir. Quoique je n'aie jamais eu à m'en plaindre, je crois qu'il n'est pas inutile de se tenir sur ses gardes envers lui. Son caractère a été fort attaqué; pour moi, je ne le crois ni si Arabe qu'on le dit, ni si chrétien qu'il se montre. Vous savez qu'après avoir été musulman, il s'est refait catholique à Rome. Il a été sincère au moins à ce moment-là : il m'a écrit alors une de ces lettres qui sont la véritable expression de l'âme. Mais où en est-il aujourd'hui? Je crains que son imagination n'ait été plus frappée que son cœur, et qu'après ces grandes oscillations, il ne se repose tranquillement dans cette honnête indifférence qui sacrifie tout sans scrupule aux exigences de la fortune. Vous verrez mieux que moi où il en est véritablement, et ce que les bienfaits de Dieu ont gagné sur lui.

Je pense qu'après cette expédition, vous reviendrez à Paris et que vous irez en rendre compte à M. Guizot. Ce sera un bon moment. Je désire bien ardemment vous voir au débotté, afin de vous donner quelques avis sur la manière de parler à ce grand personnage.

Descendons maintenant de ces hauteurs. Je voudrais bien qu'il vous fût possible de me rapporter quelques petites étoffes *indigènes* pour ma femme ou ma fille, une de ces mousselines rayées,

par exemple, dont on s'entoure le cou et la tête et qui flottent sur le visage, ou un petit burnous d'enfant en laine blanche, car Marie Veuillot ne porte que du blanc, comme vouée à la sainte Vierge; plus une paire ou deux de pantoufles en maroquin, pour un pied de femme qui n'est pas celui de Cendrillon, mais qui n'est pas non plus celui de Charlemagne; plus un yatagan ou quelque autre sabre de forme baroque et de peu de prix. Je vous prie de mettre à ces diverses acquisitions une centaine de francs. Je consacrerai bien la somme entière à un joli tapis, s'il y en avait, ou à quelque belle peau de bête féroce; mais je doute qu'on puisse s'en procurer une à si bon marché. Je ne m'en veux pas de vous donner ces ridicules commissions, qui ont pour objet de me rendre agréable en ménage, parce que, après tout, si cela vous est le moins du monde difficile, vous en serez quitte pour n'y pas songer.

Vous m'avez écrit, de Sardaigne, une lettre excellente, et que je garde précieusement pour m'en servir un jour. Vous complerez mes vœux en me donnant quelque chose d'analogue sur le Maroc. Adieu, très cher ami; bon courage et bon espoir. Rappelez-vous que l'homme a inventé la machine à vapeur pour se moquer des caprices du vent, et qu'un cœur courageux triomphe également des caprices de la fortune. Que Dieu soit avec vous!

LOUIS VEUILLOT.

Ma femme vous fait ses compliments, et ma

petite Marie annonce qu'elle ne tardera guère à vous témoigner son amitié : elle aime visiblement les barbes. Vous avez tous les vœux de mon frère, comme les miens.

 XXIII

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

Novembre 1846.

MON TRÈS CHER AMI,

J'ai reçu votre lettre arriérée, et j'y avais répondu d'avance. Je ne vous écris cette fois que pour vous donner un petit bonjour, à l'occasion de l'*épistre* que j'adresse au P. Le Bannier; laquelle je ne puis mettre à la poste avec l'adresse folichonne que j'y ai griffonnée en l'honneur de la spécialité du Père. Ce diable de P. Le Bannier est si bien de son temps, que je ne saurais lui écrire avec le style du nôtre. J'ai d'ailleurs espéré que cela serait lu en récréation, et que, par ce moyen, j'aurais part à tous les souvenirs, tant de ceux que je connais que de ceux que je ne connais pas. Assistez-moi en cette occasion; ne me laissez pas périr dans la mémoire de Solesmes, surtout dans celle du très digne et très cher Père abbé, pour lequel il me semble que je sens redoubler ma vénération tous les jours.

Vos articles ont un succès fou¹. On nous écrit de

1. Les articles sur la liturgie.

Reims, en nous faisant entendre que l'archevêque n'est pas étranger aux félicitations que la lettre renferme à ce sujet. L'opinion générale est que vous devez faire une brochure de tout cela, et que rien ne sera plus capable de faire marcher la question. Entre les articles de Saint-Denis, qui lui plaisent fort, et ceux-ci, qui démolissent si cruellement son cher *Parisien*, Taconet rayonne et se sent plus laïque, plus prolétaire et plus Romain que jamais. L'abonnement est le plus beau du monde : nous avons gagné quatre cents abonnés depuis deux mois.

Nous venons d'avoir une affaire bien amusante avec les deux Riancey, à propos d'un article de M. de Coux où il est dit que le principe représenté par M. le duc de Bordeaux *a été vaincu*. Oh! là là! Henry, malade, a écrit une protestation, dont il n'a pas demandé l'insertion; Charles a commencé un discours, qui, depuis trois jours qu'il dure, n'est pas encore fini¹.

Montalembert n'a pas répondu à ma lettre, ni à une autre du même style qu'il a reçue de M. de Coux. L'une et l'autre ont dix pages, et la question est traitée à fond. On lui déclare, en somme, qu'il s'abuse d'une étrange sorte, s'il croit qu'on redoute ses colères et ses calomnies; qu'on les lui a pardonnées par égard pour son talent et pour ses services, par pitié pour son caractère malheu-

1. MM. de Riancey étaient beaucoup plus légitimistes que le journal, et surtout que M. de Coux, qui s'imaginait l'être un peu, et, au fond, ne l'était pas du tout.

reux ; qu'on les lui pardonnera tant que ses attaques ne deviendront pas publiques, et qu'il peut commencer la guerre quand il le voudra ; qu'étant tel qu'il est, il ne peut s'attendre à avoir jamais la moindre autorité sur nous ; qu'on ne veut ni subir ses hauteurs, ni accepter sa direction, etc. Ce serait une rupture entière et définitive avec tout autre ; mais qui peut savoir si nous ne recevrons pas demain des compliments ? Cependant je puis vous dire que, sans sortir des bornes du respect et de la politesse, je n'ai jamais traité si durement personne. J'étais véritablement indigné.

Vous avez vu notre polémique contre ce pauvre hère de Thions¹. Je crois que c'est Lamartine qui a la bêtise de lui faire ses lettres.

Adieu, cher frère. S'il vous tombe un sujet de premier-Paris sous la main, faites-le. Cela vous coûtera moins que vos beaux articles. Je n'ai pas négligé de dire à Taconet que cela vaut un peu plus qu'on ne le paye ; mais il s'en félicite, et voilà tout. Je crois néanmoins que les sept suffiront amplement pour deux mois.

Tout à vous en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

Nous avons signifié, de bouche, à l'abbé Dupanloup la déclaration qu'il a fallu faire par écrit à Montalembert. Il a été fort penaud. Je crois qu'en définitive, ce système n'est pas le plus mauvais.

1. Un abbé qui demandait la réforme du clergé en s'inspirant du *Jocelyn* de Lamartine. Les journaux voltairiens et universitaires lui faisaient fête.

Songez à *Sainte Thérèse* ; envoyez-nous une réclame où l'on dira que le livre est en train ; ne manquez pas cette affaire d'or¹.

XXIV

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

25 novembre 1846.

Vous aussi, mon bon frère, vous ressemblez bien à la santé, dont on connaît mieux les avantages dès qu'on ne l'a plus. Je savais bien qu'il m'était agréable de vous avoir sous la main ; mais je ne le savais pas autant qu'aujourd'hui, et j'ai sans cesse quelque démangeaison de vous écrire, moi qui voudrais n'écrire à personne.

Vos réclames passeront, je pense, ce soir, et vous les aurez lues avant de recevoir cette lettre. Je fais filer tout de suite l'annonce de *Sainte Thérèse*.

Montalembert m'a répondu ; mais je n'ai pas encore vu sa lettre, parce qu'il l'a envoyée d'abord à un ami qu'il consulte dans les occasions importantes, et qui ne me l'a pas fait parvenir. Cette solennité vous dit où nous en sommes. Il a également répondu à M. de Coux, qui lui avait écrit cinq ou six jours après moi. Malheureusement, il n'a

1. Du Lac, par suite d'affaires de famille, avait de pressants besoins d'argent.

pas pris pour cette réponse les mêmes précautions que pour celle qui m'est destinée. Je vous assure qu'aucun homme de bon sens ne l'aurait rien laissé écrire de semblable. Je n'en suis pas moins surpris qu'indigné.

Vos articles sur Digne seront bien reçus¹. Nous serons contents s'ils font seulement moitié du bruit que font les liturgiques. Je suis bien pressé d'avoir votre *erratum* pour Lyon² et votre pensée sur la colère de Paris. M. de Coux a fait une excellente réponse dans le sens que je vous ai indiqué. Langres est très satisfait du journal en masse.

Je pense que le cardinal Altieri ne vous déplaît pas. C'est l'abbé Dupanloup qui nous apporte cela de Rome. Il cherche visiblement à faire sa paix ; mais il trouvera des défiances invincibles.

J'aurai soin de faire passer bientôt les articles sur dom Pitra. Tenez pour certain que nous sommes plus embénédictinés que jamais.

Mathilde vous remercie beaucoup de votre bon souvenir et prie pour vous de tout son cœur, qui ne doit pas être sans crédit auprès du bon Dieu. C'est vraiment une excellente créature. Marie grossit, grandit, embellit ; elle a deux dents ; elle dit papa depuis trois semaines ; elle m'amuse et

1. Articles sur un livre où M^{gr} Sibour, alors évêque de Digne et très ultramontain, traitait des tribunaux ecclésiastiques. Cet ouvrage fit alors assez grand bruit dans le monde ecclésiastique.

2. Du Lac avait commis, au sujet de la liturgie de Lyon, une erreur contre laquelle le cardinal de Bonald avait réclamé par une lettre confidentielle.

m'attendrit cinq ou six fois par jour. Mon bonheur serait complet, si je ne me trouvais pas trop heureux et si je n'avais une horrible peur de payer plus tard toutes ces joies que je n'ai pas méritées.

28 novembre 1846.

En réponse à la lettre que M. de Coux avait écrite dans le sens que je vous ai dit, il en est arrivé une autre, où notre archevêque se montrait beaucoup plus doux pour nous, beaucoup plus dur pour le Père abbé. Il nous priait de concevoir la douleur qu'il devait éprouver, ainsi que l'archevêque de Toulouse, en voyant le seul journal religieux qui fût recommandable par le caractère et le talent de ses rédacteurs se mettre à soutenir les doctrines d'un religieux qui....., et tout le résumé des brochures de Toulouse, d'Orléans, de Paris et d'ailleurs, s'il y en a. Ah ! mon très cher et très vénéré Père abbé, si l'on ne vous aimait déjà, que ces violences vous rendraient cher à tous les bons Romains ! Je ne vous envoie pas copie de ces quatre pages : ce serait trop long, et vous n'y apprendriez rien. Mais voici le plus beau. Taconet et M. de Coux, qui étaient furieux, se sont laissé attendrir. Il a fallu batailler longtemps pour faire passer l'article en réponse au cardinal¹, et il n'est pas sorti de la mêlée sans quelques égratignures. C'est ainsi que nous ne dirons pas que les auteurs de la

1. S. Ém. M^{gr} d'Astros, archevêque de Toulouse.

parisienne¹ étaient des *libertins*; nous nous contenterons de dire qu'ils étaient suspects sous le rapport des mœurs. C'est moi qui ai eu l'honneur de faire accepter ce changement, qui va tout à fait charmer Paris et Toulouse. Nous ne dirons pas aussi qu'ils étaient jansénistes. Pourquoi ne le dirons-nous pas? C'est ce que je n'ai pu découvrir. Nous ne dirons pas que les évêques n'avaient point le *droit* de changer la liturgie, parce qu'on ne se rappelle pas que les papes les aient formellement condamnés nulle part. Sur ce point cependant, il est convenu que le frère Du Lac pourra y revenir, s'il est sûr de son droit. Moyennant quoi l'article sera jugé irrépréhensible, et verra le jour mardi matin.

Il faut, mon cher frère, continuer, mais avec beaucoup de précautions et de mesure, quand ce ne serait que pour m'éviter ces discussions, que je n'aime point. Par beaucoup de raisons trop longues à dire, je suis obligé de céder, et je ne veux pas me trouver souvent dans cette position-là. Ménagez donc vos termes; et, quand vous aurez un coup de poignard à donner, faites qu'il y ait le nom d'un pape bien lisiblement sur la lame.

Vous savez que le P. D. a quitté la Compagnie de Jésus, par *motif de santé*. C'est un grand malheur de ne pas vouloir mourir dans un ordre si saint, lorsqu'on y a été élevé, qu'on y a fait ses grands vœux et passé vingt-six ans. Il a été relevé

1. La liturgie parisienne.

par les soins d'un cardinal, et M^{gr} l'archevêque, qui l'a vu à Caunterets cette année, lui offre, dit-on, une chaire et une place à Paris. Qu'en dites-vous ?

J'attends toujours la lettre de Montalembert.

Adieu, mon frère. Priez le bon Dieu pour moi. Tout à vous en J.-C.

LOUIS VEUILLOT.

J'ai vu ce matin l'archevêque de Besançon; il m'a dit qu'il n'était à Paris que pour l'affaire de Picpus, qui est en bonne voie d'arrangement. La supérieure de Paris ne voulait pas se soumettre au supérieur général, et elle refuse toujours; mais elle est seule, et il faut espérer que, quoique religieuse, elle cédera, d'autant plus que l'archevêque de Chalcédoine fait toutes les concessions possibles. M^{gr} de Besançon m'a fait mille amitiés, sans me parler de rien; il m'a donné sa bénédiction, pour que Dieu *me soutienne et m'encourage*. Je ne m'attendais pas à cela.

Les articles sur dom Pitra passeront la semaine prochaine.

XXV

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

30 novembre 1846.

Les choses deviennent de plus en plus amusantes. Paris nous dit que Reims désapprouve les articles; Reims nous fait dire que Paris et Tou-

louse se plaignent, mais que c'est à peu près tout le mal qu'il y voit; que cependant on fera bien de ménager les anciens autant qu'on le pourra. Voici maintenant ce qu'écrit M^{gr} de Fréjus, « enchanté », nous dit-il, « d'être cité (pour son *Instruction sur les mauvaises lectures*, qui est vraiment très belle) à la suite des plus glorieux noms de l'épiscopat français » :

« J'ai lu avec un vif intérêt vos articles sur la *liturgie*. Il y a là une abondance de solides raisons, qui, relevées et fortifiées par une parfaite modération de langage, donneront une nouvelle impulsion à ce mouvement si heureux de retour vers la sainte unité romaine en toutes choses. Je travaille, pour ma part, à ce retour, avec des ménagements qui sont compris, qui ne dissimulent aucune de mes espérances, et qui ne feront, je le pense, qu'en hâter la réalisation très désirée. — Le moment n'est pas venu, cependant, de donner de la publicité à cette communication. Je n'ai d'autre intention, Monsieur le rédacteur, en vous la faisant, que de vous laisser savoir (l'occasion s'en offrant) qu'il y a un évêque de plus en France qui appelle de ses vœux et de ses efforts le rétablissement d'un ordre de choses qui n'aurait pas dû cesser d'exister. »

Inutile de vous recommander la discrétion là-dessus : il faut le laisser mener sa barque. Le Père abbé sera assez content de la nouvelle, et n'a pas besoin de triompher publiquement.

J'ai parlé à Lecoffre et à Waille pour la réim-

pression des articles. Ils y paraissent disposés ; mais il ne faut pas s'attendre qu'ils en donnent grand'chose. Je pense qu'il faut leur laisser faire les frais, et en passer par leurs conditions pour le surplus, en prenant les meilleures. Qu'en pensez-vous ? Je vous demande l'impression pour Desquers.

Il paraît que Paris¹ est en dispute réglée avec la Cour. Il a écrit à Louis-Philippe que le clergé l'aimait moins aujourd'hui qu'en 1830. Sur quoi Martin² tout effaré a trainé son petit ventre jusqu'à l'île Saint-Louis, et a demandé à l'archevêque de quoi il se plaignait ; si on n'avait pas fait pour lui tout ce qu'il pouvait désirer ; s'il n'avait pas eu un mobilier neuf, des tableaux, des ornements, etc. Il a fini par lui offrir un *calorifère* ! L'archevêque stupéfait lui a demandé pour qui il le prenait, et l'a même fait en termes qui ne rappelaient nullement la politesse de l'ancienne cour. Ils se sont séparés au plus mal.

Adieu, frère : il est temps que cette lettre finisse.

Je n'ai pu encore voir Lenormant³. Mais je n'entends pas du tout, mon très cher ami, que vous donniez à d'autres que nous un article sur le *Vanini* de Cousin. C'est notre bien. Arrangez-vous comme vous pourrez, mais il nous faut cela.

1. M^{sr} Affre.

2. Le ministre des cultes.

3. M. Charles Lenormant était alors directeur du *Correspondant*.

XXVI

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

11 décembre 1846.

MON CHER FRÈRE,

Vous nous laissez le bec dans l'eau d'une façon fort inopportune pour les articles liturgiques, qui continuent de remuer le monde. Votre article *intercalaire* en annonce un second, qui ne vient pas. Envoyez-le-nous vite, ou dites-nous si nous avons mal compris et s'il faut reprendre la suite des autres, votre parenthèse étant fermée.

Vous recevrez par Sagnier un *Bréviaire d'Amiens*, que vous envoie, avec une lettre fort bien faite, un enragé Romain de l'endroit, plus une lettre fort sotté d'un *Parisien* quelconque.

L'archevêque de Reims a cru devoir nous adresser, à Taconet et à moi, les observations les plus longues et les plus futiles sur la rédaction, où il reprend : 1° des indiscretions; 2° des annonces; 3° des violences; 4° des articles inopportuns, etc. Quant à la liturgie, il ne peut pas désapprouver la façon dont on s'en occupe, mais peut-être aurait-il mieux valu qu'on ne s'en occupât point. M. Dupanloup est entré au moment où j'allais répondre; mais j'ai fait immédiatement une longue lettre, où je dis en substance à l'archevêque que ses observations n'ont qu'une solution pratique, qui serait de supprimer le journal. Je lui fais comprendre

que nous n'entendons nullement prendre ce parti, et que nous continuerons de réveiller les catholiques qui voudraient s'endormir. J'ajouté que, s'il est vrai, comme on l'assure, que les évêques veulent faire un journal, j'en serai ravi pour *l'Univers*, qui deviendra libre, et à qui l'on ne pourra plus dire qu'il engage l'épiscopat; mais que les évêques ne parviendront pas à se contenter de leur propre feuille ni à s'y mettre d'accord, à moins qu'ils ne fassent le *Diario di Roma*¹.

J'ai reçu dix grandes pages de Montalembert, pleines de flatteries et d'impertinences, où il est dit que vous l'avez appelé *voleur*², et qui me semblent écrites dans le dessein de semer la division entre M. de Coux et moi. J'en suis plus mortifié et plus indigné que de tout le reste, et je vais lui répondre sur un pied qui ne le charmera pas.

Chavin est venu au journal tout effaré, disant qu'il faisait une *Vie de sainte Thérèse*, et demandant à s'aboucher avec le concurrent qu'on lui annonce. On lui a dit de s'adresser à moi, et il n'est pas revenu. Il n'y a rien du côté des jésuites.

Nous avons trouvé, pour nous traduire l'encyclique, un brave homme nommé l'abbé Martinet, que j'ai connu en Savoie, et qui a fait *Platon-Polichinelle* et d'autres ouvrages meilleurs. *L'Ami de*

1. Le journal officiel du Saint-Siège. Il ne donnait guère que les actes officiels et des nouvelles diverses.

2. Du Lac avait dit un jour à M. de Montalembert, qui prétendait être le maître du journal parce qu'il était *le plus fort* : « La force ne donne pas le droit de disposer de la propriété d'autrui, un chrétien ne devrait pas l'oublier. »

la religion a donné de son côté une version libre, où l'on trouve des lacunes et des contre-sens, dont quelques-uns paraissent intéressés. Vous devriez nous écrire une lettre de province sur ces contre-sens. Ce serait de bonne guerre et d'utile guerre, surtout en face de Rome, où Veyssièrè s'est fait rendre son Monsignor¹.

Lecoffrè imprimerait volontiers les articles liturgiques; il propose de faire les frais et de partager le bénéfice. Cela vous va-t-il? Voulez-vous que j'en parle à Sagnier?

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

Tout mon petit monde va bien, sauf l'enfant de Desquers, qui a la coqueluche. Priez pour nous et écrivez-nous.

XXVII

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

Saint jour de Noël 1846.

Je croyais vos bons Pères espagnols bien tranquilles d'esprit comme de fait, et c'est uniquement pourquoi je ne vous ai point écrit à leur sujet.

1. L'abbé Veyssièrè était propriétaire et directeur de *l'Ami de la religion*. Il n'avait aucune fonction dans le diocèse, et nulle part aucune autorité.

Qu'ils n'aient aucune alarme. Aussitôt votre lettre reçue, j'allai trouver tout ce que j'ai d'amis au ministère, Gabourd et le successeur de Mallac. Ils m'ont dit qu'il n'y avait rien à craindre, et que les bons Pères s'étaient mépris. On leur a signifié l'amnistic par mesure générale; mais on n'*oblige* aucun réfugié à rentrer en Espagne, et surtout eux n'y seront pas contraints. Leclerc en a parlé au préfet de la Sarthe. Si les bons Pères veulent prier un peu pour moi, j'en serai reconnaissant, mais je n'y ai nul titre : ils ne me doivent rien.

Parlons maintenant de nos affaires, mon cher ami, et d'abord de votre santé. Qu'est-ce que c'est que cette indisposition si longue? Écrivez-m'en un peu, dites-moi si c'est grave.

Nous faisons traîner un peu la liturgie, parce que c'est une affaire de renouvellement, et que l'intérêt ne se ralentit pas. On est d'accord que rien n'a été dit de plus clair, de plus solide, de plus convaincant. Vous pouvez vous vanter d'avoir donné un fameux coup d'estoc au *Parisien*¹. Vous verrez probablement un article avant le 1^{er} janvier, l'autre dans le courant du mois, et nous attendrons vos compléments, qui fileront après la presse des annonces et avant la discussion de l'adresse, pour n'être pas écrasés dans le vacarme législatif.

C'est une idée excellente que cette suite sur *les Ancêtres des libres penseurs*. Lorsque vous en serez à Vanini, prenez, je vous en prie, un Code pé-

1. Le *Bréviaire parisien*.

nal, et mettez en présence des punitions que l'Inquisition lui fit subir celles que lui infligerait aujourd'hui une cour d'assises¹. Cela égayera le dialogue et produira son effet. Envoyez vos paquets par la diligence ou par la poste : pourvu que nous les tenions, nous ne regarderons point au port. Je crois pourtant que la diligence serait moins chère.

Je suis étonné que vous n'ayez point reçu le *Bréviaire d'Amiens* ; je verrai cela chez Sagnier, qui m'a dit que le paquet était parti. Vous n'y trouverez qu'une lettre : l'autre était simplement stupide, et venait, selon toute apparence, de quelque vieux gallican sans orthographe. Lecoffre et Sagnier ont également appétit aux articles liturgiques : je verrai qui fera les meilleures conditions. Vous allez recevoir le livre d'Eugène². J'espère que vous en serez content ; pour moi, j'en suis fier. Il me semble qu'il ne pouvait faire mieux qu'en faisant un volume de plus.

Vous ai-je dit que j'avais écrit à l'archevêque de Reims, une heure après notre conversation, seize pages des plus nettes ? Il ne m'a pas répondu, mais il n'importe. Sans rien froisser, nous voulons décidément nous mettre hors de page, et je suis convaincu qu'on n'attend que de le savoir pour nous laisser en paix.

De mon côté, je n'ai pas répondu aux huit pages grand in-8° de Montalembert, et je n'entends plus

1. Ce travail de Du Lac sur *les Ancêtres des libres penseurs* ne fut fait qu'en partie.

2. *Les Guerres de la Vendée et de la Bretagne*.

parler de lui ; mais nous avons acquis la preuve de la duplicité de l'abbé Dupanloup, et nous l'avons administrée au noble pair. Il fera là-dessus ses réflexions.

L'abonnement va toujours très bien : nous avons gagné plus de trois cents aux deux éditions sur décembre, environ six cents depuis le grand format. Janvier s'annonce à merveille. *L'Univers seul* est dans cette prospérité ; tous les autres journaux perdent, ce qui est presque inouï à cette époque. Les feuilles légitimistes croulent : *la Quotidienne* tire dix-huit cents ; *la Gazette*, deux mille ou un peu plus ; *la France*, quinze cents. On reprend les projets de fusion d'autrefois, et toujours sans pouvoir s'accorder ; mais il faut se fondre ou mourir¹. *L'Époque* a plus de deux pieds dans la tombe² ; vous avez vu comme Eugène a fait filer Girardin. Le député et rédacteur en chef de *l'Esprit public* doit à Avond trois cents francs, qu'il ne peut lui rendre ; *le Constitutionnel* perd, et *le Siècle* est en baisse. Taconet est bon à voir lorsqu'il raconte tout cela : il est grand comme le monde.

Le projet de journal épiscopal ne tient plus guère que dans la tête de l'archevêque, qui voudrait faire concurrence à *l'Ami*. On dit que dé-

1. *La Quotidienne*, *la France*, organe des royalistes non parlementaires, et une autre feuille légitimiste, *l'Écho français*, se fusionnèrent sous le titre : *l'Union monarchique*.

2. Journal que rédigeait M. Granier de Cassagnac, et qu'un certain Dutacq, entrepreneur de journaux, avait lancé avec grand bruit.

cidément les Leclère se retirent de ce journal.

L'archevêque de Tours a positivement refusé d'être primicier.

Je ne doutais pas de l'admiration que vous inspirerait cette conférence du P. Lacordaire. Il en est de même pour tout le monde : la foule, le succès, l'estime, tout croît autour de lui. Et de fait, il y a longtemps, cher frère, que nous n'avons rien vu de pareil. Quels beaux cadeaux Dieu sait faire à son Église !

C'est l'abbé Plantier qui prêchera le Carême à Notre-Dame. Il est de Lyon, et auteur d'*Études* sur les prophètes, qu'il appelle *poètes bibliques*, ce que je n'aime point. Dieu veuille qu'il réussisse, et que l'œuvre de Pâques ne soit point compromise ! Il a bien prêché la retraite ecclésiastique à Saint-Sulpice.

C'est à la Sorbonne qu'il est question de mettre le P. D***. Il est relevé de son vœu d'obéissance, à condition d'obéir à l'archevêque de Paris, et de son vœu de pauvreté, à condition de n'avoir jamais que le nécessaire. Je trouve que le pauvre homme s'est fourré dans un nid de scrupules.

Nous avons eu une messe de minuit à notre paroisse, qui a été la plus admirable chose du monde. L'église était archipleine ; *tout le monde* a communé, tout le monde a entendu deux messes ; et un ordre, un recueillement, une dévotion à faire pleurer. Qui pourrait se défendre d'espérer beaucoup, d'espérer tout, quand on voit de pareilles choses ? A ce propos, je vous félicite de la lettre du frère

Léandre dans le dernier numéro des *Annales*. Vous devriez bien, si vous avez quelque nouvelle de lui, nous la donner ; ce serait un bel honneur pour la jeune congrégation de Solesmes.

Ne lâchez pas votre *Sainte Thérèse*¹. Chavin voulait se réserver cela, mais il n'y a pas touché, et je tiens de Sagnier qu'il est occupé pour deux ans au moins à d'autres travaux, qu'il ne peut remettre.

Mon pauvre petit neveu est toujours malade ; mais, à force d'être malade, il finit par nous faire admirer la force de sa constitution. On dit qu'il s'en tirera et qu'il sera magnifique. Pour Marie, c'est une merveille de santé, de force et de gaieté ; elle commence à bégayer, elle veut marcher, elle se sèvre d'elle-même : bref, je n'ai rien à désirer de ce côté-là. Pour ma femme, vous savez que je la regarde avec les yeux dont un évêque regarde sa liturgie ; mais du moins elle est Romaine. Elle a toujours de vous le plus fraternel souvenir, comme nous tous. Je vous assure qu'il ne paraît rien d'un peu bon ou d'un peu poivré sur la table, quand nous sommes réunis, qu'on ne dise aussitôt de tous côtés : « Ah ! si le frère Du Lac était là ! » jusqu'à ma mère qui faisait la remarque, mardi dernier, à propos d'un pot de moutarde de Dijon. Votre nom ne manque pas de sortir aussi d'une bouteille de kirsch qu'on nous a donnée il y a deux mois, et qui aurait dû venir plus tôt. Les choses ne

1. Du Lac avait adhéré à l'idée que Louis Veuillot lui soumettait dans sa lettre du 14 octobre.

se passent pas autrement au journal. Vous êtes très vivant dans tout ce que vous y connaissez de *vieux* et de *demi-vieux*.

Savez-vous que le pauvre X..., notaire, a dû vendre son étude, et qu'il est ruiné? Son frère le docteur est au désespoir, et se conduit d'ailleurs de façon à me faire grandement admirer son cœur et sa vertu. Si vous ne connaissez pas cet événement, n'en dites rien, et surtout taisez que vous le savez de moi. Personne ne connaît encore l'étendue de la catastrophe. X... reste à Paris et fait courageusement tête à l'orage : ce n'est pas peu de chose en ce temps-ci, où rien n'égale la fureur de quiconque perd de l'argent¹.

J'ai vidé mon sac, très cher frère; il ne me reste qu'à vous embrasser et à vous charger de mes compliments pour l'abbaye. Dites au Très Révérend Père Abbé que je lui demande sa bénédiction. Envoyez-nous tout de suite une belle réclame sur le deuxième tome du *Temps de Noël*. Ne m'oubliez pas auprès de votre frère, quand vous lui écrirez.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

1. Du Lac fut une des victimes de cette faillite. Sa famille avait confié ses intérêts au notaire X... Louis Veillot ignorait alors cette circonstance.

XXVIII

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

17 janvier 1847.

CHER FRÈRE,

Votre œil exercé a vu pourquoi les articles liturgiques ont souffert tant de retards. De plus, la clameur est universelle, et tant de voix parisiennes s'élèvent, que Taconet commence à dresser les oreilles, et l'œil de M. de Coux à s'effarer. Pour conjurer le péril, je serai obligé de jeter quelque chose à la mer : ce sera votre article sur Nevers, que je vais réduire aux faits et qui passera comme troisième Paris. Que n'avez-vous pu faire le dernier article en un seul morceau ? Dépêchez-vous de finir. Envoyez-nous aussi vos *Causeries éclectiques* dont je suis très content.

Vous avez vu cette condamnation d'un livre intitulé : *le Miroir des collègues*. C'est un fort bon livre, sauf quelques plaisanteries ratées ; un second tome de Desgarets. L'ouvrage a déplu à Champagny, qui l'a tout de suite dénoncé dans *le Correspondant* ; sur la dénonciation du *Correspondant* et sur une visite comminatoire d'Hébert¹, l'archevêque a écrit la circulaire qui condamne l'ouvrage. Il n'en a rien lu que le premier chapitre.

1. Procureur général près la cour royale de Paris et député de Rouen.

Le pauvre diable d'auteur, un abbé Masson, excellent homme, mais sans caractère, craignant d'être traduit en cour d'assises et surtout *interdit*, a retiré son ouvrage. Ainsi l'Université s'est trouvée quitte d'un pétard des mieux faits, car le livre avait assez de côtes faibles pour tenter la polémique de ces poltrons qui ne s'en prennent jamais aux ouvrages entièrement solides. Ils auraient attaqué celui-ci, et nous aurions en beau jeu à le défendre. Ce qui prouve que l'archevêque leur a tiré du pied une véritable épine, c'est que les feuilles universitaires n'ont pas fait la moindre réflexion sur sa circularité, et que *les Débats*, *le National*, *le Constitutionnel*, ne l'ont pas même donnée : ils craignaient nos remarques. Pourquoi nous sommes-nous tu ? Demandez-le à M. de Coux. J'ai failli me retirer du journal sur cette affaire ; et, très certainement, ou j'aurais défendu l'abbé Masson, ou j'aurais donné ma démission, si l'aventure avait fait plus d'éclat.

Le pauvre Th. X... est en prison, sur la plainte de l'abbé Ratisbonne. Jacques est dans un état à faire pitié et presque fou de douleur. L'abbé Ratisbonne était, hélas ! dans son droit : il perd près de cent mille francs. Je vous tiendrai au courant de cette triste aventure, qui me désole de toutes les façons, puisque vous pouvez en recevoir quelque contre-coup. L'instruction est commencée.

Cher frère, demandez donc au Père abbé s'il n'a pas compris une petite note sur son buste, que j'ai glissée dans une réclame à propos d'une sta-

tuette du P. Lacordaire. Cette note, dans le cas où il faudrait mettre les points sur les *i*, a pour objet d'obtenir une copie de ce buste. Je suis assez l'admirateur et le serviteur du très cher Abbé pour avoir un petit droit d'y prétendre. Voyez adroitement ce qu'on en penserait. Ce buste me tente plus que je ne puis le dire.

Adieu, mon bon frère. Tout à vous en N.-S.

LOUIS VEULLOT.

Ma femme va bien; ma fille dit maman; le petit Desquers pousse à plaisir, vainqueur de la coqueluche. Je suis toujours trop heureux.

Ne pourriez-vous pas nous découvrir d'où vient la traduction de la *Defensio* dont Genoude s'est servi? Elle est ancienne et plus habile qu'on ne la ferait aujourd'hui: quelque janséniste retors doit en être l'auteur.

Le National s'indignait l'autre jour des immenses acquisitions d'immeubles que font les bénédictins¹!

1. Les bénédictins étaient pauvres alors, comme ils le sont encore aujourd'hui, et ne pouvaient faire aucune acquisition.

XXIX

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

Mars 1847.

MON CHER FRÈRE,

Je vous envoie la suite de Nevers, que j'ai retrouvée ; vous recevrez aussi le numéro du 26 janvier ; j'y joins une réclame sur un Giordano Bruno patronné par Cousin, qui a déjà couru tous les journaux. Je vous ferai envoyer le livre ; vous verrez s'il y a quelque chose à dire.

Je trouve que vous raisonnez un peu mieux que moi sur Saint-Denis, quoique je n'accepte pas toutes vos raisons¹. Ainsi il sera bien plus facile de trouver de mauvais évêques dans un séminaire *ad hoc* que de les choisir dans la masse, isolés, ignorants, susceptibles de se tourner contre l'État par le seul effet de leur foi sacerdotale, entière malgré leur faiblesse. Vous savez que je pense comme vous sur la source de ces articles, d'où j'ai ôté beaucoup de signes d'origine trop significatifs.

Je vous remercie infiniment de vos bonnes prières ; je vous les rends, non en qualité, mais en quantité. Je suis enchanté du premier sur Digne.

1. Il s'agissait d'un projet de loi en vue d'une nouvelle organisation du chapitre de Saint-Denis. Ce projet plaisait assez à Du Lac, parce qu'il y voyait le principe de l'exemption ; il inquiétait Louis Veuillot, parce qu'il craignait que le gouvernement ne cherchât là un instrument pour façonner un haut clergé d'État.

Ne nous faites pas trop attendre la suite, mais cependant priez Dieu.

Adieu, mon bon frère. Ceci n'est qu'un mot en courant; je vous écrirai bientôt plus au long. Mes tendres respects au bon Père abbé.

Tout à vous en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

Le Comité est allé hier en corps faire une visite à O'Connell. Montalembert a parlé au nom de tous, admirablement. Mais le pauvre O'Connell est mort. Je tremble qu'il ne puisse arriver à Rome. Il a eu peine à répondre quelques mots. C'était un grand et triste spectacle.

Carné est sur la sellette d'une façon horrible : on l'abime de tous côtés¹. Il trouve mauvais que *l'Univers* ne le défende pas ; mais il ne sait pas se défendre lui-même, et puis que pouvons-nous faire que le laisser aller ?

XXX

Au T. R. P. dom Guéranger, abbé de Solesmes.

Mars 1847.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

En écrivant ce billet, que j'ai été si heureux de recevoir, vous ne vous êtes pas douté, bien certainement, de la peine que vous me feriez. Vous

1. M. de Carné, le représentant très modéré et néanmoins le plus accentué du parti catholique dans la Chambre, venait d'être nommé directeur au ministère des affaires étrangères.

m'ouvrez une perspective charmante, vous m'appelez avec un son de voix qui me va au cœur, et tout cela me fait sentir que j'ai un fil à la patte. Au bout de ce fil, il n'y a pas seulement une grosse pierre, qu'on appelle le sacrement de mariage, mais cinq boulets, qui sont les projets de loi de Salvandy, l'animal! (si je puis m'exprimer ainsi, sans manquer de respect pour les puissances). Le sacrement me donnerait encore congé, moyennant l'application du texte de saint Paul : *Femmes, obéissez*. Les projets de Salvandy sont inexorables. Pourtant, Très Révérend Père, j'ai la résolution arrêtée d'aller vous présenter mes respects avant qu'avril ait fini son cours. J'irai débrouiller avec vous cette question de savoir d'où vient l'amitié que vous daignez avoir pour moi. Je dois dire modestement que je n'en sais rien. S'il s'agissait d'expliquer d'où viennent le profond respect, le dévouement profond que je ressens pour vous, cela ne souffrirait point d'embarras, mon bon Père, et je serais prêt à mettre la chose en un tel jour, que l'univers en serait promptement convaincu. *Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.*

Mon bon Père, en attendant d'avoir débrouillé le mystère de votre bonté, qui n'est un mystère que pour vous, priez bien pour moi. Ma femme est ravie d'espérer qu'elle pourra vous présenter ses respects et sa fille, et se mettre avec elle dans la manche de saint Benoît. Cette fille est, comme vous savez (qui l'ignore?), une enfant merveil-

leuse, le plus hâtif bourgeois du printemps de 1847. Peut-être n'attend-elle que votre bénédiction pour marcher; et, si elle marche lorsqu'elle aura l'honneur de vous être présentée, votre bénédiction fera pousser au moins quelque grosse dent.

Je suis, mon Très Révérend Père, avec un dévouement tout filial,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

XXXI

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

Mars 1847.

Moi aussi, cher frère, je trouvais que notre correspondance languissait beaucoup; mais j'attendais la fin de toutes sortes de choses pour vous écrire; cependant rien ne finit, et je ne veux pas attendre davantage. Vous voyez où nous en sommes avec Montalembert. On m'assure qu'il en a assez, qu'il demande que cela finisse, mais qu'il se gardera bien d'intervenir. Tant mieux! Je suis sans haine et même sans mauvaise humeur, et je n'ai pas du tout l'envie de tirer l'épée contre lui. Veysseyre non plus ne paraît pas trop décidé à s'avancer, de peur de quelque camouflet. Je pourrais bien lui raconter que la première origine de nos brouilleries avec Montalembert vient d'un article

que « l'homme éminent » m'avait apporté contre *l'Ami* et contre son rédacteur en chef, et que je n'ai pas voulu recevoir à cause de sa violence. J'espère donc que la chose en restera là, et je le souhaite, quoique déterminé à ménager « l'homme éminent » jusque dans les plus grandes extrémités. Du reste, nous ne sommes pas sans secours extérieur. Chéruel est ici : la mort de son père l'a forcé de revenir. Il est arrivé avec des lettres de l'abbé Gerbet pour quatre ou cinq salons, dans lesquelles (lettres) Montalembert et Dupanloup sont travaillés assez dru, sur le propos de cette fameuse phrase et de la publicité qui lui a été donnée. Au milieu de tout cela, l'abonnement va comme un charme : nous tirons à six mille cinq cents, sur lesquels il n'y a pas cent gratuits. Jamais nous n'avons été si haut. Où est le temps où nous disions que nous ne pourrions jamais avoir six mille abonnés sans devenir bêtes ? Maintenant, nous reportons la bêtise à dix mille.

Une chose qui a fini, et même un peu trop court, ce sont vos articles. J'ai dû céder aux instantes prières de M. de Coux, et même à celles de l'évêque de Langres, qui voient partout des conjurations contre *l'Univers*, et qui redoutent tout ce qui peut les fortifier. Je vais vous envoyer tous les articles, avec ce qui me reste en manuscrit. Revoyez et imprimez promptement la chose. L'évêque de Gap¹ nous a fait dire qu'il en prendrait à lui seul presque une édition.

1. M^{sr} Depéry.

L'article épiscopal qui a paru nous venait de Montauban par Cazalès, toujours gai, bien portant, les poches pleines de miracles, et ivre de *Pio nono*, qu'il a vu à Rome. J'ai vu avant-hier l'évêque de Troyes : il est des nôtres, et je le soupçonne même d'être des vôtres.

La loi du chapitre de Saint-Denis va être présentée ces jours-ci à la Chambre des pairs ; elle sera portée là afin que Dupin puisse la défendre à la Chambre des députés, puisqu'elle aura été combattue par les ultramontains du Luxembourg. Cette session sera très chargée, à cause des projets de loi de Salvandy, qui va présenter une organisation de l'enseignement, médecine, droit, instruction primaire et secondaire, en quatre ou cinq chapitres. Pourtant, on doute fort que le chapitre sur l'instruction secondaire puisse se produire : il n'a pas encore été présenté au conseil, et le conseil ne s'en soucie pas.

Nous n'avons pas de ministre des cultes, et on ne sait qui choisir. L'aventure de Martin paraît décidément vraie¹.

Il n'y a rien de nouveau sur l'affaire X... Le pauvre diable est toujours au secret. Il paraît accepter très chrétiennement son infortune, comme une expiation méritée. Il se soumet à toute la rigueur du régime des prisons, et prie Dieu continuellement. Que Dieu est bon dans ses punitions et dans

1. Martin (du Nord), ministre de la justice et des cultes. On faisait courir sur lui une histoire gaillarde, qui fut démentie.

ses rigueurs! Jacques commence à se relever et à regarder cette double ruine sans désespoir.

M. de Coux, en partant pour le Limousin, vous recommande le volume des Bollandistes. Faites un article le plus tôt possible, pour nous débarrasser des visites du libraire.

Eugène vous prie de faire quelque chose quelque part pour son livre, puisque vous en êtes content. Il a quelque intérêt à ce que l'ouvrage se vende, parce qu'il en placerait ensuite plus avantageusement un autre.

Je vous remercie de m'avoir envoyé M. Lanier. Je lui donnerai un petit fagot en attendant mieux.

Vous me faites venir l'eau à la bouche en me parlant d'une visite à Solesmes. C'était un projet que je caressais déjà; mais je ne sais point si je n'irai pas à Nice, chercher deux volumes inédits de M. de Maistre. Je suis en relations à cet effet avec la famille. Dans le cas où cette affaire n'aurait aucune suite, j'essayerai d'obtenir de ma femme un congé de huit ou quinze jours, dont j'espère que vous voudrez bien recevoir la plus grande part. Remerciez bien pour moi le Père abbé. Rien ne m'est plus doux que toutes les marques qu'il veut bien me donner de son bon et paternel souvenir; mais comment ce moule a-t-il disparu¹? Ah! que cela est dur après les espérances que j'avais formées! Dites bien au P. Jean que je ne le

1. Le moule d'un buste de dom Guéranger, œuvre d'un bénédictin, le P. Jean.

tiens quitte de rien. Je ne me résignerai qu'à la dernière extrémité.

Adieu, cher frère. Donnez-nous le plus tôt possible la suite des *Causeries*. Tout mon monde va bien, tout mon monde vous aime et vous chérit autant que je le fais moi-même. Nous nous recommandons à vos prières, et nous prions pour vous.

Tout à vous en Jésus-Christ.

LOUIS VEUILLOT.

XXXII

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

Mardi, mars 1847.

MON CHER AMI,

Rassurez-vous, rien n'est perdu ; je croyais le paquet arrivé, il n'est pas parti. Toupenay est le seul coupable, et s'en repent. Vous recevrez demain ou après-demain cet envoi trop retardé. J'ai une autre brochure en tête : ce sont les *Causeries éclectiques*. Elles ont un succès universel, et dont je jouis comme s'il était pour moi, en pensant que j'ai eu l'esprit de vous mettre la plume à la main sur ce chapitre ; mais vous avez eu plus d'esprit encore. Il me semble que M. Lanier pourrait prendre cela, et en tirer parti pour tout le monde : pour lui, pour vous, pour nous. Voulez-vous que je lui en écrive ? S'il ne le prend pas, je le pren-

drai. Je souffrirais trop de laisser cette excellente mousquetade au fond de nos catacombes. Ne manquez pas votre Vanini, au moins ! Il faut que ce soit un feu d'artifice avec du canon. J'aimerais bien, tous les *ancêtres* finis, un épilogue ou résumé, âpre et calme, qui montrerait la fourberie de ces drôles qui ne savent pas, ou qui ne savent que pour falsifier effrontément. Ce serait un bon avis à ceux qui veulent croire à leur bonne foi, pour avoir un prétexte à leur faire des compliments. Je pense à Dupanloup, sur lequel je suis encore tout chaud.

Que dites-vous de la façon dont nous avons pris sa brochure ? Me suis-je trompé en pensant que je vous ferais plaisir ? J'ai fait, en tous cas, plaisir à plus de gens que je ne croyais. Pour lui, il est consterné. Il avait voulu nous faire annoncer la brochure en réclame, d'avance : point ; lorsqu'elle a paru : point. Il a fallu payer l'annonce. Le lendemain de l'article, il nous a député Lecoffre, pour obtenir que nous revinssions un peu sur le jugement. J'ai dit à Lecoffre : « Non seulement j'ai voulu réparer le tort que la maladresse de M. Dupanloup a pu faire à la cause ; mais j'ai voulu surtout lui donner personnellement une leçon et lui apprendre qu'il est mortel, et que *l'Univers* n'entend rien lui passer, et qu'il faut qu'on nous respecte. S'il a quelque chose à dire en faveur de sa brochure, qu'il nous écrive. — Mais il craint que vous ne continuiez. — Certainement, nous continuerons. — Mais vous compromettez le Comité.

— Tant pis pour le Comité! (Il faut savoir que Montalembert a publié la brochure sans consulter le Comité et sans la lire.) — Mais il vous siérait de vous montrer généreux. — Nous l'avons été, et on a multiplié les insolences. Il faut qu'on nous craigne. »

Le plus plaisant, c'est le déchirement du pauvre Montalembert. Il est de notre avis sur la brochure, je n'en doute pas; mais, d'un autre côté, son amitié pour Dupanloup se désole, et il est aussi un peu embarrassé de la responsabilité qu'il a prise. « Certainement, » a-t-il dit à Riancey et à Lecoffre, « je pense comme Veillot; mais l'article est fâcheux, *parce qu'il donne à supposer qu'il y a des divisions parmi nous.* » Comment trouvez-vous cela?

Savez-vous une chose? Je me persuade maintenant que nous aurons plus fait pour la réconciliation en montrant les dents pendant huit jours, qu'en supportant avec patience tous les mauvais procédés pendant deux ou trois années. O hommes!

Je suis bien étonné de n'être pas de votre avis sur Saint-Denis; mais je me persuade que cette entreprise tournera mal. C'est du gallicanisme sous couleur de romain: il n'y a rien de pire. Les exemptions n'entreront pas en France par cette porte, soyez-en sûr, et les organiques ne s'en porteront que mieux.

Vous ai-je dit que Carné est placé? Vingt-cinq mille francs par an et en eau douce! Le voilà pro-

blement fort loin de la liberté comme en Belgique; mais il a la direction des consulats, et il pourra être utile. Si nous ne gagnons rien, nous ne perdons pas grand'chose. On le charivarise à cause d'une circonstance plaisante : il occupe la place de Drouyn de Lhuys, qui en fut destitué pour avoir voté un amendement proposé par lui, Carné. C'est une petite pilule ; mais vingt-cinq mille francs ! Vous n'ignorez pas aussi que Carné a trois enfants. *Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?*

Martin est mort très convenablement, comme vous l'avez vu. Paix à son âme ! Quant à son histoire, les dénégations, qui étaient fort rares, ont repris quelque force, mais peut-être à l'abri de la pitié.

Passant du grave au doux, je vous apprendrai, si vous ne le savez pas, que François-Émile-Henri-Iago-Catherine-de-Sienne Chavin de Malan est à Rome, avec une mission littéraire quelconque. Je pense qu'il ne se gênera guère pour nous écharper, et ce serait le cas de dire deux mots de son dernier livre¹. Parlez-en à qui de droit. Seulement, comme le P. Lacordaire protège l'écrit à cause de la couleur, il faudrait dans le préambule soigner saint Dominique.

Ce voyage et cette mission de ce Chavin ne vous empêcheront pas, je pense, de tourner vos pen-

1. M. Chavin avait un esprit critique très développé, qu'il exerçait volontiers contre les autres écrivains catholiques.

sées vers *Sainte Thérèse*. Je vais écrire à dom Pittra que nous acceptons ses articles, de grand cœur.

A propos d'article, Eugène vous prie très fort d'attendre que Bonnetty se soit refait : il ne veut pas que vous preniez l'habitude de travailler pour rien, et surtout que vous commenciez par lui ; de quoi je l'approuve¹.

Chéruel est en Normandie, auprès de sa mère. Je lui parlerai du Père Ventura, lorsqu'il sera de retour. Je le connaissais peu, et je l'ai trouvé charmant.

Il est à peu près décidé que j'aurai les manuscrits de M. de Maistre. Le comte Rodolphe me l'a écrit. Je vous laisse à deviner ma joie. Ce sera une besogne tout à fait improductive pour moi ; c'est ainsi que vous auriez voulu le faire ; mais je ne compte pas pour rien l'honneur et le plaisir d'en être chargé.

Adieu, mon bon frère. Nous allons bien, tous. Le petit Desquers est enfin hors de peine et fait ses dents ; ma fille a une renommée de force, de sagesse et de grâce, et de promptitude, qui ne me touche pas peu. Elle a six dents ; elle va marcher tout à l'heure, elle dort douze ou treize heures par nuit. Lorsqu'on lui dit : « Où est le bon Jésus ? » elle jette de tous côtés ses regards, les arrête sur le crucifix, et joint ses petites mains ;

1. Du Lac devait rendre compte des *Guerres de la Vendée* dans l'un des recueils que dirigeait M. Bonnetty.

ce qui nous fait pleurer, ma femme et moi. Votre souvenir est toujours ici vivant, plein de la même douceur et des mêmes regrets, surtout les jours de fricot et les jours de boston. Nous nous recommandons à vos prières, moi plus que tous les autres, *propter necessitatem*.

Adieu, adieu! Sept pages de petit texte, quand j'ai tant à faire! Voyez si je vous aime!

LOUIS VEUILLOT.

XXXIII

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

Avril 1847.

MON CHER FRÈRE.

Balthazar Canetti, un peu plus ganté, aura l'honneur d'être reçu par M^{gr} de Veyssière, en audience publique, un des premiers jours de la semaine¹. Il y a un feuilleton commencé et des articles composés (vous savez ce que c'est) qui le feront attendre deux ou trois jours. Je voudrais voir la figure du *prelatuccio* lorsqu'il lira ces humbles remontrances. Soyez persuadé qu'il aura des inquiétudes quelque part, malgré le moelleux de ses fauteuils.

Willaume, l'ami de Barrier, est malade, et je

1. Sous le pseudonyme Balthazar Canetti, Du Lac avait fait une vive critique d'un travail de monsignor Veyssière.

n'ai pas le livre de Cousin pour le lui porter. Faites donc votre article sur Vanini tout seul et sans le secours du Code pénal : il n'en vaudra pas un quart de centime de moins.

Nous attendons la suite de Digne, et nous espérons qu'elle aura le même mérite et le même succès que la liturgie. Profitez de votre séjour à Solesmes pour nous envoyer de petits traités sur les questions importantes : les questions s'en trouvent bien, et le journal aussi.

Je vous envoie une lettre adressée d'Aire à Henry de Riancey ; je pense qu'elle ne sera pas désagréable au Père abbé.

On nous demande toujours la collection des articles sur la liturgie : il ne faudrait pas laisser vieillir cela.

Rien de nouveau, d'ailleurs. L'abonnement se soutient, et Taconet se prépare avec un certain calme à la réunion des actionnaires. Ce qui ne laisse pas de le rassurer un peu, c'est que M. de Coux doit y assister, et moi aussi. Nous aurons peut-être occasion de rire.

Rien de nouveau non plus pour X... On instruit. Je vous assure que le médecin et sa femme sont admirables : ils supportent en vrais chrétiens l'écrasement de leur fortune et toutes les odieuses misères qui accompagnent de telles chutes, les trahisons, les abandons, les mépris, enfin, le cortège entier que la pauvre humanité sait mettre sur pied en de telles circonstances.

Montalembert est toujours rugissant, tonnante

et foudroyant; personne n'y prend garde. J'en suis à me demander si une rupture éclatante nous ferait perdre un seul abonné. C'est un grand avantage pour nous; mais quel malheur de n'avoir qu'un homme, et qu'il se conduise de manière à exercer si peu d'influence!

De Jouenne nous aura trouvés trop durs pour Lamartine¹. Je vous affirme que nous n'avons rien exagéré. Depuis Thiers, il n'y a pas eu de si mauvais livre que l'*Histoire des Girondins*, et Thiers lui-même n'est pas si mauvais. Du reste, la clameur est générale; et Lamartine, qui est un mendiant d'éloges, s'en montre fort importuné. Ces pauvres gens-là sont toujours les mêmes : *hardis contre Dieu seul!*

Adieu, cher frère. Présentez mes très humbles respects à notre bon et cher Père abbé. Je n'ai garde d'oublier que Solesmes m'est ouvert, et j'ai un congé de ma femme; je n'attends plus qu'un sourire du soleil et un mot de Salvandy². Marie continue de fleurir, en dépit de la pluie et du froid. Elle a marché le jour de Pâques; j'étais là avec Mathilde; il fallait voir le tableau.

Mon bonheur me fait penser à une grande infortune, dont je suis depuis hier tout troublé et tout navré. Priez Dieu pour le pauvre ami dont je vous ai déjà parlé.

1. M. de Jouenne, comte d'Esgrigny, intime ami de Du Lac, par qui nous l'avions connu, était très lié avec Lamartine.

2. Le projet de loi sur l'enseignement secondaire.

XXXIV

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

17 avril 1847.

MON CHER BALTHAZAR,

Il faut que je vous porte les félicitations de *l'Univers* et des autres parties du monde. Vous avez un succès fou. Les dames mêmes vous ont lu, et prétendent que Monsignor peut bien dire la messe, mais qu'évidemment il n'y va jamais. Quant aux abbés, je ne vous en parle pas. Tous se récrient contre l'ignorant, surtout ceux qui n'en savent pas plus long que lui.

Vous aviez pourtant fait une faute, qu'heureusement nous avons pu corriger, nous trouvant tous fraîchement embaumés des exercices de la Semaine sainte. Le Jeudi saint, le Parisien porte le saint Sacrement au tombeau en *silence* et revient en *silence*, comme Veyssière l'a dit. Ne nous en rapportant pas à nos souvenirs, nous avons consulté nos *Quinzaines de Pâques*, et elles nous ont confirmé la chose.

J'ai retranché ce qui concernait l'*apôtre* Vaure, par déférence pour M. de Coux et pour Taconet. Les deux lettres de Balthazar les faisaient trembler. Pourquoi? Je vous le demande. Dites-le moi, si vous le savez. Ils prétendaient que nous n'avons pas d'intérêt à démolir *l'Ami*, parce qu'on va déci-

dément fonder le journal épiscopal. Il paraîtra sans remise le 15 octobre prochain; il aura douze cents abonnés pour commencer, chaque évêque lui en garantissant quinze: donc... — Donc, Monsieur? — Donc il ne faut pas démolir *l'Ami*. — Mais, Monsieur, si nous pouvons le démolir tout de suite, ce n'est pas l'épiscopal qui en profitera. — N'importe, ceci est très grave, car... d'ailleurs...

Enfin, mon frère, pour que ces lettres passassent, il a fallu laisser voir que je le *voulais*. Je vous dis cela pour vous amuser. Ce sont des mystères; riez-en et n'y pensez pas davantage. Le succès a d'ailleurs si bien justifié *il Canetti*, qu'on me loue de ma violence.

Je ne doute pas que vous n'ayez lu la justification de Veyssièrè dans son avant-propos à la lettre de M^{gr} de Hercé, et que cette justification ne vous ait plus amusé que M^{gr} de Nantes, qu'on a l'air d'excuser.

S'il y revient, je compte que vous y reviendrez aussi.

Serez-vous discret? je vous dirai le nom du futur rédacteur du journal épiscopal; mais, *sérieusement*, il ne faut pas le divulguer. C'est l'abbé Chéruel. Que voulez-vous? il n'a rien à faire. Il est vrai que, s'il en croit ses patrons, sa situation ne sera pas grandement changée. Il faudra laisser de côté les questions liturgiques, ultramontaines et politiques. On donnera des nouvelles et des articles philosophiques de MM. Cœur et Maret: ce sera gai. Je me sens très disposé à leur procurer

les joies que Canetti vient de procurer au mélancolique Veyssièr¹.

Adieu, frère. Voici les épreuves : il faut vous quitter. Mille tendresses, dont cinq cents et plus pour le très cher et très bon Père abbé. Nous allons avoir une nouvelle brochure de Dupanloup, mais terrible. Montalembert nous a dit naïvement au Comité que ledit Dupanloup avait eu, quelques jours avant le public, confidence des plans de Salvandy par Salvandy lui-même : ne trouvez-vous pas cela bien singulier ?

Mathilde vous fait ses amitiés. Marie marche décidément, et elle a sept dents superbes.

XXXV

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

Avril 1847.

MON BON FRÈRE,

J'ai tant de peine à finir quand je vous écris, que je ne veux jamais commencer une lettre quand je n'ai pas une petite heure devant moi, et je trouve rarement cette petite heure. Aujourd'hui même je ne l'ai pas ; mais il y a trop longtemps que je me

1. Ce journal ne fut pas fondé. L'idée fut reprise trois ans plus tard par M^{sr} Sibour ; et l'on eut *le Moniteur catholique*. Il ne réussit point ; sa vie fut même fort courte. Pour qu'un pareil journal fût possible, il faudrait qu'il y eût accord absolu entre tous les évêques, non seulement sur les questions doctrinales, mais aussi sur les questions de conduite. C'est un rêve.

tais. Parlons premièrement d'affaires. Je vais passer chez Lecoffre pour qu'on vous envoie le Gioberti. L'article dont vous me parlez sur ce sujet nous irait très fort : il faudra le faire en bonne et ample forme. Il faudra faire aussi votre Vanini, et me laisser réimprimer tout le feuilleton. Nous en déguiserons l'origine ; mais ce serait un malheur de laisser perdre ces bonnes choses-là. Il me sera facile de vous envoyer la brochure de l'évêque de Langres, que j'aurais voulu insérer tout entière dans *l'Univers* ; je doute que je puisse mettre la main sur celle de l'archevêque¹. J'ai été très fâché qu'on ne pensât point comme moi à *l'Univers* ; mais on n'a plus cette vieille coutume de l'ancien temps, où nous consentions à nous être quelquefois trompés. Présentement, nous sommes infailibles, et c'est pourquoi le Pape ne l'est plus autant ; mais il le redeviendra, soyez-en sûr.

Il n'y a pas entente cordiale entre Paris et Langres ; si cela éclate un jour, nous aurons un vilain moment à passer. L'archevêque n'est pas non plus très content de Montalembert. Il ne sait pas, dit-il, s'il ne devra pas lui donner quelque jour sur les doigts. Cependant, je doute qu'il s'y décide et que Montalembert lui-même s'y expose trop. En cas de rupture, nous prendrons, je crois, la liberté d'en appeler à la modération qui fait (ils le croient) le fond de tous ces caractères, perpétuellement irrités de la difficulté et de l'absolutisme du nôtre.

1. Il s'agissait d'un ancien écrit de M^{sr} Affre, où la tendance gallicane était marquée.

Le besoin du journal épiscopal se fait de plus en plus sentir ; mais la difficulté est de trouver un rédacteur. Chéruel a refusé, l'abbé Hiron aussi. On a eu l'idée de nous demander la moitié de Henry ; nous l'avons offert tout entier avec son frère, mais alors Henry n'a plus voulu. En conséquence, ils nous restent, et l'archevêque cherche toujours. Son but, a-t-il dit à M. de Coux, n'est pas de nous nuire, il en serait au désespoir ; mais l'archevêque de Toulouse trouve et il trouve aussi que les journaux ecclésiastiques à trois fois par semaine sont exécrables, et qu'il s'en faut débarrasser par une concurrence épiscopale. N. avait eu une idée lumineuse : c'était de faire un comité de rédaction, pour cette haute feuille, composé 1° de tous les archevêques, 2° de tous les évêques, 3° de beaucoup de vicaires généraux, 4° de certains pairs de France, 5° de deux députés, 6° de M. de Coux. Il avait oublié le primicier de Saint-Denis. L'archevêque n'a pas accepté. J'ai conseillé à M. de Coux de vous proposer. En somme, le journal épiscopal ne paraîtrait point, que je ne m'en étonnerais pas.

Les fureurs de Montalembert continuent et, ne sont rien auprès de celles des gens qui l'entourent. On se répète dans ce petit cercle des petits propos qu'on assure que j'ai tenus et qui sont charmants, entre autres celui-ci : *Je démolirai Dupanloup et je materai Montalembert.* Voilà ce qui court dans le parti catholique et ce qui me fait passer pour un Tamerlan. Vous verrez que je serai bientôt comme

Fénelon, une bête féroce et le plus grand ennemi de l'Église. J'ai eu envie d'écrire à M. de Montalembert, pour le prier de ne croire que ce que je lui ferais dire positivement et par des gens d'esprit ; mais ces cancanes me dégoûtent, et je les laisse circuler. Il n'est pas jusqu'au pauvre Taconet à qui l'on ne prête des paroles pittoresques ; il aurait dit : *L'Univers doit faire la polémique dans la rue et en sabots*. Et M. de Montalembert, qui connaît Taconet, gobe cela !

Je ne vous ai pas donné des nouvelles d'Édouard : sa situation est la plus triste du monde. Il est d'une résignation, d'une patience, d'une charité, d'une ferveur, qui nous arrachent des larmes d'admiration ; il n'accuse ni Dieu ni les hommes. C'est le juste sur la croix. Tout cela, dit-il, m'était nécessaire ; je l'ai mérité ; Dieu fait bien ce qu'il fait : voilà ses discours. Ah ! que Dieu est grand dans le cœur de l'homme ! Adieu, mon frère. Tout va très bien chez moi. Ne m'oubliez pas auprès du Père abbé.

LOUIS VEUILLOT.

XXXVI

A M. l'abbé Delor.

Mai 1847.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je rougis de répondre si tard à votre bonne lettre. Ce n'est pas ma faute, en vérité : les affaires nous accablent tous au journal, et moi un peu plus que les autres, à cause de l'immense fatigue que je ressens depuis près d'une année. Usez donc, je vous en prie, à mon égard d'une charité égale à votre bienveillance.

Je voudrais bien, pour vous faire tout à fait agréer mes excuses, vous dire que j'ai une place pour le jeune homme que vous me recommandez ; mais, hélas ! je n'ai ni place, ni rien qui s'en approche. Nos pauvres bureaux sont pourvus au delà du nécessaire. Ailleurs je ne puis rien. J'ai l'air de donner une défaite en disant que je n'ai point de relations dans Paris : telle est pourtant la pure vérité. Il n'y a point d'hommes qui voient moins le monde. Ma femme, ma fille, mon frère, deux ou trois amis et mes collaborateurs, voilà toute ma société. Je passe toutes mes journées chez moi, mes soirées au journal, et je ne me promène guère que pour aller et revenir de ma maison à la rue du Vieux-Colombier. Cette rude vie m'est imposée par l'œuvre que je fais : plus répandu, je serais plus inutile, et, pour tout dire, je ne parviendrais

pas, à porter toutes les charges qui pèsent sur ma pauvreté. Figurez-vous bien que je suis à la lettre un ouvrier qui n'a que son outil pour fortune, que ses compagnons pour amis et que son dimanche pour plaisir. Aussi le dimanche est-il consacré à la correspondance. Dans cet isolement, je ne puis aider personne que par hasard, et ce hasard se présente rarement.

Je ne puis non plus vous répondre sur les faits relatifs aux quêtes de Monville. Ce que je sais, c'est que l'archevêque de Rouen est un saint et digne prêtre, et que les démocrates pacifiques se divisent en deux catégories : ou fous, ou spéculateurs. Ces derniers sont méchamment inventifs ; les autres, sottement crédules. En admettant, ce qui n'est pas, je le jure, que M^{sr} Blanquart eût fait quelque chose d'indigne d'un prêtre de Jésus-Christ, qu'est-ce que cela prouverait en faveur des doctrines de Fourier¹ ?

Je vous remercie beaucoup de l'*idée* que vous me donnez. Un livre sur ce plan serait certainement utile, et quelque chose d'analogue à cela me roulait depuis longtemps, surtout depuis que je suis marié, dans la tête. A votre voix, il me semble que le fantôme prend un corps ; mais, indépendamment de tout le reste, il faudrait d'abord du temps, et je n'en ai pas. Néanmoins j'ai grande en-

1. *La Démocratie pacifique*, organe de l'école phalanstérienne, alors en vogue, avait accusé le vénérable M^{sr} Blanquart de Bailleul d'avoir distribué arbitrairement des secours, qui devaient être, disait-elle, autrement répartis.

vie d'essayer : le bloc est beau, mais... sera-t-il dieu, table ou cuvette ? ferai-je un roman ? ferai-je des lettres à une inconnue ? une correspondance entre hommes et femmes vieilles et jeunes ? ou un livre didactique, avec introduction, chapitres, etc. ? Toutes les formes se présentent à la fois. Vous seriez bien aimable de m'envoyer votre avis sur la *forme*. Une fable romanesque me gênerait ; je craindrais qu'une correspondance ne fût monotone ; quant à dogmatiser par chapitres, j'en ai horreur.

Vous voilà curé. Je serais tenté d'en féliciter votre paroisse plus que vous ; mais nous ne sommes pas ici pour nous divertir, et tout travail qui nous est imposé de Dieu est bon. Que ne puis-je aller à Limoges, pour avoir le plaisir d'embrasser un curé pétitionnaire ! Est-ce que votre bon évêque n'y voit pas un peu à redire¹ ?

Adieu, Monsieur l'abbé. Prions les uns pour les autres ; prions et obtenons la grâce de bien travailler contre vent et marée, malgré les indolents, malgré les timides, malgré nous-mêmes.

Votre tout dévoué en N.-S.,

LOUIS VEUILLOT.

1. M. l'abbé Delor avait pris l'initiative, à Limoges, du pétitionnement contre les projets de loi qui, sous prétexte de donner une certaine liberté de l'enseignement, devaient affermir le monopole universitaire.

XXXVII

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

Mai 1847.

Comment? je n'ai pas mis la troisième Canetti! Vous ne l'avez donc pas reconnue? Il me semble cependant que je ne l'ai pas si fort gâtée, sauf à la queue. Elle a paru, parce que je l'ai trouvée bonne, et parce que j'aime à rendre quelquefois un peu des ennuis que l'on me cause. La figure de M. de Coudré était à voir quand je lui ai offert cette suite; mais il n'a pas fait grande objection. Quant à Taconet, il a renforcé sa douleur, et, Vital et Toupenay¹ ayant ensuite pris plaisir à cette lecture, comme tout le public, il a été content.

Édouard est revenu, bouffi, jaune, triste. Mon frère et moi, nous avons eu peine à retenir nos larmes en le voyant. Ou je me trompe, ou c'est une existence perdue. Il le voit lui-même, et c'est le pire. Peut-être ne serait-il pas désespéré dans d'autres conditions morales; mais les douleurs poignantes qui le menacent du côté du cœur, et auxquelles je crains qu'il n'échappe pas, l'achèveront probablement.

Je n'ai aucune nouvelle de M^{gr} Polding; je vais le chercher; si je le trouve, je le dirai au P. Jean.

J'ai les articles du P. Pitra. Je voudrais qu'il se défît un peu (pour le journal) de trop d'érudition.

1. Deux employés du journal.

Il y a plus de notes et de latin que de texte : ce qui gâte fort ce texte, d'ailleurs excellent. Je lui ai écrit tout cela.

Mon logement est trouvé : rue du Bac, 44, au troisième étage d'un magnifique hôtel, entre cour et jardin; vue sur les terrasses de Montalembert : nous pourrons nous tirer la langue sans sortir de chez nous. Cet appartement est le plus bizarre du monde, godiche et sauvage, mais, à tout prendre, commode, aéré, spacieux. C'est le grenier d'un palais. Aucun bourgeois n'en voudrait; et Mathilde, qui est un peu bourgeoise, a fait un peu la grimace devant ces mansardes magnifiques. Eugène prétend que la chose me va, parce que je suis paysan et grand seigneur. Excusez!

Vous demandez ce qui fait rugir Montalembert? Tout, et rien de plus. Lorsque O'Connell passa ici, et qu'il fut question de lui donner un banquet, Montalembert y vit ce grand inconvénient qu'il y faudrait inviter les rédacteurs de *l'Univers*, et qu'il ne pouvait pas s'asseoir à la même table que ces gens-là. Henry de Riancey eut le courage de lui répondre qu'il fallait pourtant qu'il s'y décidât, s'il voulait faire ses pâques à Notre-Dame.

Vous me divertissez tant sur le journal épiscopal, que j'ai peur qu'il ne paraisse point. Sérieusement, je voudrais que cet essai encore fût tenté : nous en avons besoin. Pouvez-vous douter que la mouche en question ne s'y trouve¹? Cette mouche

1. Un abbé qui avait beaucoup d'action sur MM. de Coux et Taconet.

pousse toujours à l'affaire de Saint-Denis, que je voudrais laisser là; mais je ne suis pas toujours le plus fort. Seulement, je lui arrache tantôt une patte, tantôt une aile, quelquefois la tête; mais le propre de ces bêtes-là est de vivre sans tête.

Je me sens soulagé par votre opinion intime sur le livre de Digne¹ : j'étais tout embarrassé de mon sentiment, qui se rapprochait fort de celui-là. O frère ! qu'il est difficile que nous ne pensions pas de même !

Les *Grands Problèmes*² méritent d'être lus. C'est un bon résumé, souvent piquant dans son inculture, avec des idées, non pas neuves pour vous, mais pour le public, et souvent très habilement vulgarisées. L'auteur est un saint prêtre, très romain, très théologien, qui comprend tout, et qui dit des choses bien exorbitantes pour ceux au milieu desquels il vit : il est Savoyard, et vous conviendrez que c'est une chose assez forte aujourd'hui de plaider pour la liberté de l'Église, lorsqu'on est prêtre et sujet d'un roi capucin. Vous n'ignorez pas que Charles-Albert est du tiers ordre de Saint-François.

Marie marchait à Pâques; elle court aujourd'hui. Je l'entends d'ici qui fait des caresses au bon Jésus en passant sa petite main sur la croix. En général, elle cesse de pleurer lorsqu'on lui

1. Mgr Sibour.

2. Ouvrage de M. l'abbé Martinet.

montre un crucifix. Le petit Desquers va très bien : nous le nommons Trompe-la-Mort.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

Je vois avec douleur le beau temps venir et mon voyage reculer. Il faut que le sort de la loi Salvandy se dessine, et que nous sachions si on la discutera cette année.

XXXVIII

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

5 mai 1847.

Il ne vous sera pas indifférent, mon cher ami, d'apprendre en deux mots le résultat de l'assemblée des actionnaires. Le comité de surveillance était venu armé de toutes pièces, avec l'intention bien déclarée, par son rapport, de s'imposer à la rédaction ; il comptait qu'elle ne l'accepterait pas, qu'elle se retirerait, partant qu'il resterait maître. M. de Montalembert était entré dans le plan ; *il avait chargé M. de Lavau de le représenter* ; et de demander pour lui l'impression du rapport, qui était injurieux au dernier point sur notre compte¹.

1. M. de Lavau avait été le directeur de *l'Union catholique*, feuille fondée contre *l'Univers*, et que celui-ci avait absorbé. Il était très légitimiste, et par conséquent ne s'entendait nullement en politique avec M. de Montalembert.

Il avait la majorité des têtes ; mais, grâce à Dieu, par les actions que Taconet représentait, nous avions la majorité des votes. On a formellement dénié à l'assemblée le droit de gouverner la rédaction. Après une discussion très orageuse, ces messieurs ont pris le parti de se retirer en masse, déclarant qu'ils ne pourraient plus être membres du comité. On leur a dit d'en nommer d'autres ; ils ont préféré s'en aller, et, séance tenante, on leur a donné des remplaçants. Un autre jour, vous aurez plus de détails ; mais, pour aujourd'hui, qu'il vous suffise de savoir que nous triomphons sur toute la ligne. Notre résolution était prise de plaider, si nous étions battus. Ils disent à leur tour qu'ils plaideront ; mais, légalement, ils ne le peuvent pas, et il ne leur reste que la triste ressource d'un scandale dont ils auront la responsabilité. Je ne crois pas qu'ils s'y résignent.

Adieu, mon frère. Le bon Dieu nous a bien assistés. Une bonne fille de *l'Union*, qui faisait la majorité, s'est déclarée *neutre*. C'est une dévote à qui l'abbé Dupanloup, qui était sous jeu, avait fait donner (pour *l'Union catholique*) trente mille livres.

Mille tendresses à notre Père. Taconet a été superbe.

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

XXXIX

Au T. R. P. dom Guéranger, abbé de Solesmes.

Mai 1847.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Combien je suis touché de voir qu'au milieu de tant de travaux et de soucis, vous ayez pu vous *oublier* à m'écrire une si bonne et si longue lettre; et pour me dire que j'aurai le buste, encore! car je l'aurai; ce moule perdu se retrouvera quelque part, et, dès qu'il sera trouvé, je me présenterai, votre lettre à la main, pour vous sommer de tenir votre parole. Ce sera ma charte, mon article 69. Nous verrons si l'on fait la sourde oreille à Solesmes comme aux Tuileries. Je ne le crains point : aux Tuileries, on peut, à la rigueur, douter de mes sentiments; on n'en doute pas à Solesmes¹. Mais ne me sachez pas mauvais gré, Très Révérend Père, d'avoir parlé de ce buste à d'autres qu'à vous. En l'annonçant dans le journal, je me proposais bien de vous présenter ma pétition; mais j'avais un autre but moins innocent, et que vous êtes forcé de me pardonner : au milieu de tout ce fracas des articles liturgiques, je saisisais une occasion de prononcer votre nom avec cet accent

1. Allusion au langage du roi Louis-Philippe, qui déclarait ne pouvoir donner la liberté de l'enseignement aux catholiques, parce que ceux-ci servaient les rancunes et les espérances des légitimistes.

de respect et de tendresse que doit avoir, en pareille circonstance, le vieil et véritable *Univers*. Les *Parisiens* ne s'y sont pas trompés : ils n'ont pas cherché si je visais au buste, mais ils ont très bien compris que c'était un pan de la robe abbatiale qu'on faisait flotter en guise de bannière ; que ce n'était pas seulement affaire de liturgie, mais aussi affaire de cœur ; que grandes ni petites lettres, manifestations officielles ni manifestations officieuses ne sauraient affaiblir notre dévotion pour *un religieux qui...*

Là-dessus, mon bon Père, vous m'absoudrez ; et, si vous ne m'absolvez pas, je m'adresserai à frère Du Lac, qui n'est point rigoriste. Il me donnera pour pénitence de faire au buste une belle place d'honneur, et de ne point crier dans le journal que je l'ai. J'y consens. Une fois au rang des privilégiés, on supporte plus aisément les privilèges.

Oui, mon Père, je résiste et je résisterai de toutes mes forces aux petits déboires que je rencontre, et qui ne sont que des niaiseries, mais quelquefois cruelles. En somme, l'œuvre marche ; elle conserve son esprit, et je crois qu'elle ne le conserverait pas si je me retirais : on aurait peur de toutes sortes de fantômes que j'ai appris à braver, et on se jetterait dans la mort pour éviter les inconvénients de la vie. Cette grande raison est toujours présente à mes yeux. Je serai donc ferme et patient, d'autant plus que je m'aperçois tous les jours que la plupart des hommes tiennent

beaucoup moins à maintenir leurs idées qu'à n'être pas contredits dans le moment même où ils les produisent. En général, celui qui se retire avec la volonté bien arrêtée de revenir à la charge, est sûr de passer une autre fois. Le zèle du bien apprend à faire cette petite manœuvre assez humiliante. Il faut songer au pêcheur à la ligne : il choisit son endroit et son moment ; il est immobile ; il attache à son hameçon les vers les plus friands, les mouches les plus luisantes. Dirait-on point qu'il est au service des carpes ? Oui ; mais, tôt ou tard, il les fera frire. C'est pour vous dire, mon Révérend Père, que les articles passeront comme les premiers, et qu'il en passera bien d'autres.

Je regrette bien le retard qu'a éprouvé la seconde partie du *Temps de Noël* ; mais je n'en vais pas moins la lire d'un bout à l'autre, de peur de mourir avant Noël prochain : car je soupçonne que ces livres doux et rafraîchissants pourraient n'être point reçus en purgatoire. Je me trouve d'ailleurs si bien de vous lire et de vous aimer, mon Père, que je suis et veux être à cet égard tout à fait intempérant. Daignez croire que je ne cesserai d'être, avec un sentiment tout filial, votre très humble et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

XL

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

4 juin 1847.

CHER FRÈRE,

Dom Pitra continue de m'envoyer ses articles sur les Bollandistes, qui sont un beau travail et dont je suis fort charmé. Faites-lui écrire, s'il vous plaît, si vous savez où il demeure, que le tout passera et sera payé à peu près ce qu'il demande, et ce qui, en vérité, n'est pas cher; mais que, vu la longueur, je me décide à attendre la fin de la session: car c'est pitié d'éparpiller des articles comme nous sommes obligés de le faire. D'ailleurs, comme il est nécessaire que ses épreuves soient relues par le P. Cahier, cela entraînera à des démarches qui demandent un temps calme.

On nous a aussi remis un compte rendu de la *Sainte Catherine de Sienne* du sieur Chavin de Malan. L'article est de ***!! Le P. Lacordaire, qui a la bonté de trouver Chavin un glorificateur de son Ordre, lui a demandé qu'on parlât de lui; mais je ne puis me résoudre à louer platement un plat livre. Voici ce qu'il faut faire. Demandez, à qui vous savez, de bonnes notes sur les plus grosses balourdises du Chavin, et, avec cela, en douceur, je referai l'article de ***, qui sera bien étonné, quoiqu'on n'ait rien négligé pour l'habituer à ces sortes de tours. Mais il faudrait se hâter: autre-

ment Chavin intriguera, le P. Lacordaire écrira, et la drogue finira par passer telle qu'elle est.

Vous pouvez voir, en lisant le journal, quelle est la gravité des affaires, et pourquoi je reste à Paris : il faut que j'attende la fin de la session, car il pleut des aventures. L'affaire de Girardin pourra être curieuse, si on ne l'étouffe¹. Il a des preuves écrites, et néanmoins on le dit très embarrassé. Ce qui l'embarrasse, c'est la manière dont il se les est procurées. Lorsqu'il enleva *l'Époque*, il prit tout, livres et meubles; dans un de ces meubles il y avait des tiroirs, et, dans un de ces tiroirs, la correspondance confidentielle du rédacteur en chef. Voilà les preuves, qui prouvent aussi qu'il eût été bon directeur des postes².

L'évêque de Langres est parti, après avoir échoué dans sa mission de conciliateur³. On nous demandait pourtant peu de chose : d'aller prendre quelquefois seulement, non tous les jours, le mot d'ordre chez M. de Montalembert et chez M. Dupanloup. Nous avons dit que si M. de Montalembert voulait apporter ses conseils, ils seraient reçus avec joie et honneur, et que l'on con-

1. Émile de Girardin accusait le ministère, surtout M. Guizot, de marchés suspects avec des hommes politiques. Cela ne serait rien aujourd'hui.

2. Ce tapage n'eut pas de suites.

3. Deux fois M^{gr} Parisis se laissa influencer par nos adversaires catholiques, non pas jusqu'à prendre parti contre nous, mais jusqu'à demander des concessions qui ne pouvaient être faites. Loin de savoir mauvais gré à Louis Veillot de sa résistance, il lui donna raison.

sentirait même à écouter ceux de M. Dupanloup, comme on écoute ceux de tout le monde. Les choses en sont restées là. Le bon évêque a été charmant dans toutes ces affaires, quoiqu'il incline un peu pour M. de Montalembert, qui est, à la vérité, plus aimable et plus illustre que nous. Quant à l'abbé Dupanloup, il trouve, je crois, que le chanoine porte un peu haut.

A propos de l'évêque de Langres, je n'ai pas besoin de vous dire que je ne suis pas l'auteur des articles qui ont paru sur sa brochure. Mon avis était qu'on mit purement et simplement cet écrit dans le journal. M. de Coux a pensé qu'il fallait faire quelques réserves. Ces légers dissentiments ne sont pas discussion entre nous ; nous nous entendons trop sur tous les points, nous avons l'un en l'autre trop de confiance, et l'un pour l'autre trop d'amitié, pour nous chicaner là-dessus. M. de Coux compense bien sa petite pointe *hironnienne* par les immenses services qu'il rend au journal : c'est lui, vraiment, qui l'a délivré des importuns¹.

Adieu, cher frère. Je présente mes tendres respects, mon amour filial au Père abbé.

Tout à vous en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

1. Cette bonne entente touchait à sa fin. M. de Coux s'avança du côté des libéraux ou plutôt des démocrates ; Louis Veillot voulut retenir le mouvement d'abord, puis rétrograder.

XLI

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

Juin 1847.

MON BON FRÈRE,

Nous avons ici un évêque missionnaire, M^{gr} Verrolles¹, qui ne refuse pas un miracle quand il voit qu'on en a bien besoin : nous lui avons demandé de faire quelque chose pour le pauvre Édouard ; je le lui ai conduit, il l'a béni avec beaucoup de dignité et de commisération, et nous a dit de faire une neuvaine à la sainte Vierge. Nous l'avons commencée hier ; soutenez-nous de vos prières, et faites prier autour de vous. Nous disons une dizaine de chapelet, un *Pater*, une invocation à Notre-Dame des Victoires. Il n'y a que le bon Dieu qui puisse guérir notre ami, non seulement de la maladie de son corps, qui est bien alarmante, mais surtout de ses autres souffrances. Pour lui, ce n'est pas lui rendre un grand service de le sauver : je le crois mûr. Jamais, je n'ai vu pareille résignation dans un tel malheur ; mais que deviendront son vieux père et ses pauvres enfants ?

Je n'ai pas encore songé à vous envoyer le numéro des *Annales de Rome*, que vous me demandez ; j'irai le demander à Bonnetty. Je m'aperçois tous les jours davantage que je suis mauvais pour les commissions.

1. Vicaire apostolique de la Mandchourie.

Je voudrais bien un article sur la troisième lettre de notre bon et bien-aimé Père¹; mais il le faudrait *bien prudent* : si vous ne pouvez pas tenir votre cœur, contentez-vous d'une réclame.

Vous verrez bientôt une lettre de l'évêque de Châlons à ses curés, où il redit un mot de Pie IX qui chatouillera vos cœurs antiparisien. Je vous recommande cette lettre comme un chef-d'œuvre de bonhomie épiscopale et de bon français. Ce vieil évêque est, à mon sens, le meilleur écrivain de tout le corps, sans en excepter, bien entendu, la nouvelle Éminence de Cambrai².

Il n'est pas du tout prouvé encore que ce ne sera point M. Dupanloup qui succédera au primicier (Cambrai ou Bourges), comme vicaire général, évêque *in partibus*.

Ce livre de Créteineau dont vous me parlez m'embarrasse fort. On le blâme extrêmement à Rome, et les adversaires des jésuites les accusent de l'avoir fait et payé. Cela est absurde; mais cela vous montre où en sont les choses. Les Pères passent pour être du « parti rétrograde ». Il paraît certain que l'un de leurs prédicateurs, le P. Grossi, n'a pas craint d'attaquer en chaire, pendant le mois de mai, tout le mouvement présent, et de faire remonter le blâme jusqu'en haut par des allusions très transparentes. Je vous assure que les lettres que je reçois me font grand'

1. Dom Guéranger.

2. M^{sr} Giraud, qui avait une légitime réputation d'écrivain, mais dont Louis Veillot trouvait le style trop fleuri.

peur¹. Les négociations de Rossi sont reprises sur le pied où elles étaient du temps de Grégoire XVI, et le gouvernement français semble ne pas désespérer d'un résultat qui nous ferait autant de peine qu'il en recevrait de plaisir.

On m'écrit aussi que Naples cède peu à peu au mouvement et se rapproche du Pape. L'Autriche multiplie les intrigues et les injures. Les journaux censurés de Milan et de Venise renferment les articles les plus insultants pour le Pape et pour le cardinal Gizzi, qu'ils comparent à l'acteur Lablache et à je ne sais quels autres pasquins.

Vous ferez très bien de mettre *l'Élection et le Couronnement du Pontife*², avec une belle réclame, sur la couverture de la brochure liturgique. Cette brochure ne manquera pas d'aller à la pêche.

Je me sers des notes que j'ai reçues à l'intention de Chavin; je les introduis dans le ventre de l'article de son ami, et elles y font bien. Comme Chavin voudra se défendre, j'en garde quelques-unes pour la réplique. Il faudra me soutenir.

J'aurai définitivement les *inédits* de M. de Maître. Cela consiste en quelques opuscules de philosophie badine et en un certain nombre respectable de lettres importantes sur les plus hautes matières. Il y a aussi un petit traité latin. Je vais

1. Ces bruits étaient transmis à Louis Veuillot par le correspondant de *l'Univers*, le comte de Messey, favorable au mouvement libéral.

2. Une brochure de Du Lac, composée d'articles qu'il avait publiés dans *l'Univers*.

proposer à M. Rodolphe de Maistre de vous en confier la traduction. J'aurai de plus les matériaux nécessaires pour écrire une biographie complète.

Tout mon monde va bien, et je le rappelle à votre souvenir. Ma fille grandit, et ma femme est enceinte. Espérons que, pour cette fois, ce sera Pierre, et que Pierre sera missionnaire. C'est à cela que Mathilde le destine, en pleurant de crainte et de joie.

Adieu, cher frère. Aimez-nous toujours comme vous le faites. C'est une des grandes consolations de mon cœur de sentir que j'ai votre amitié. J'embrasse l'anneau, les mains et les joues de notre bon Père abbé. Oh! que je voudrais le voir!

LOUIS VEUILLOT.

XLII

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

30 juin 1847.

MON CHER AMI,

J'ai remis votre lettre à de Blanche. Pour avoir plus tôt fait de trouver l'exemplaire de Balmès que vous demandez et vous le procurer à meilleur prix, il vous fait cadeau du sien pour un temps indéfini; moyennant quoi, vous prierez Dieu qu'il le bénisse.

Depuis longtemps le *Gioberti* vous est envoyé; je croyais que vous le teniez déjà. Lecoffre l'aura confié à quelque voie économique. Je mets un papier dans ma tabatière pour m'occuper de cela ce matin. Vous savez que ce *Gioberti* personnellement est détestable, qu'il est présentement à la solde de la Jeune Italie, et qu'il fait une *Histoire des jésuites* dans le genre Sue.

Bonnetty va enfin recevoir votre lettre. Pardonnez-moi ces surcroits d'oubli : j'ai un surcroit d'affaires, et, pour tout vous dire en un mot, je déménage, et je suis obligé de faire refaire mon nouveau logement. Vous me connaissez : jugez comme je m'en tire ! Mais, du reste, je serai fort bien établi, rue du Bac, n° 44, au faite d'un escalier du temps de Louis XIII, sur de beaux jardins pleins de palais, dans des chambres qui tiennent du paysan et du grand seigneur : vastes, claires, mansardées et mal pavées. Ma femme est tout ébouriffée de ce choix hétéroclite, mais je suis sûr qu'elle se plaira chez elle ; quant à moi, j'y pourrai travailler loin du bruit des voitures et de celui *des* enfants. Il y a une chambre d'ami, que vous habiterez lors de votre premier voyage à Paris.

Le journal se recommande à vous pour la saison d'été. N'ayant pas de feuilleton et n'en pouvant pas avoir, grâce à Dieu, nous comptons briller par la littérature sérieuse. Nous avons déjà quelques provisions d'une certaine saveur, mais vous devez fournir le principal régal.

Je cherche partout, pour vous l'envoyer, un

article de Saisset sur Giordano Bruno. Vous aurez plaisir à lacérer du même coup ces deux peaux de faquins.

On ne doute guère que le ministère ne soit renversé après la session. On ferait un cabinet intérimaire pour arriver à Thiers.

Nous allons notre petit bonhomme de train au journal et à la maison. Marie ne cesse de fleurir et de pousser; c'est la plus gentille enfant qu'on puisse voir et la plus facile à élever. Ma femme vous fait ses compliments, et moi mes embrassements, que j'étends à toute l'abbaye, en commençant par le Révérend Père. Je me flatte qu'il ne sera pas mécontent de ma chavinade. Quand vous m'écrirez, dites-moi, s'il vous plaît, en quel endroit des Psaumes se trouve : *Psallite sapienter*, que j'ai vu je ne sais où, et qui me paraît le conseil le plus sage et le mieux donné qu'on puisse entendre, lorsqu'on est sujet, comme Chavin, au dithyrambe.

Tout à vous en Notre-Seigneur. Louis.

XLIII

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

Juillet 1847.

MON CHER FRÈRE

Je vous envoie par la diligence le paquet de Balmès que Blanche m'a remis, car les expéditions de Lecoffre dorment en route, si j'en juge

par le *Gioberti*, qui est parti depuis longtemps. Blanche désirerait que, traduisant Balmès, Soulesmes se mit en rapport avec lui (Balmès.)

Si vous connaissez une voie moins coûteuse que la diligence, indiquez-la-moi, car il ne me faudrait qu'une occasion sous la main pour vous envoyer bien des choses.

Dans votre prochaine lettre, donnez-moi une description détaillée des moyens d'arriver à Soulesmes le plus vite possible. Ce n'est pas que je puisse partir encore, mais il est bon de savoir cela.

Adieu, cher frère. Je vous écris au milieu du plus piteux spectacle : on me déménage ; ma chambre a l'air d'un lendemain d'incendie. Que l'homme marié et père de famille est exposé à de cruelles nécessités ! Faites donc de la littérature au milieu d'un tel tohu-bohu ! Le génie, ce n'est pas la patience ; c'est le célibat.

Quand je vois notre pauvre X***, il me semble que le célibat est aussi la santé.

Tout à vous et au Père abbé et à tout le moustier soulesmien.

LOUIS VEUILLOT.

XLIV

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

24 juillet 1847. (Rue du Bac, 44.)

Me voici dans mon nouveau logement, non sans peine et sans ennui, grâce à cette sottise chrétienne qui nous fait croire que nous traitons avec des gens de bonne foi. Je viens de faire une dure épreuve des hommes d'affaires. Je suis d'ailleurs à mon aise, en bel air, sur de grands jardins et avec une certaine ampleur. Je n'ose souhaiter, cher frère, que vous veniez voir cela, puisque vous êtes si bien à Solesmes. Mais enfin, si Dieu veut que vous touchiez encore le pavé de Paris, vous serez ici le bienvenu, et vous trouverez même, au besoin, un pied-à-terre. Ce sera une chose bien précieuse à Mathilde et à moi d'exercer envers vous la sainte hospitalité.

L'affaire X... est toujours en voie d'instruction : c'est tout ce que j'en sais et tout ce que l'on peut en savoir. Le courage, la douleur et la résignation de Jacques sont toujours admirables. Rarement on rencontre de plus sensibles épreuves et on les porte plus chrétiennement.

J'ai écrit à de Blanche de vous envoyer l'adresse du docteur Balmès ; il ne tardera pas sans doute. J'applaudis fort à l'idée que vous avez de parler de cette *filosofia* dans *l'Univers* avant la traduc-

tion; mais annoncez ce travail, afin qu'on ne vous le vole pas.

J'ai enfin l'espoir d'aller vous voir dans le courant du mois d'août. Je porterai par la même occasion à Lanier le travail que je viens de finir, et à vous le traité latin de M. de Maistre, qu'on doit me remettre lundi. S'il en est encore temps, ne perdez pas les remarques du brocheur de M. de Lamartine. Je vous ai envoyé par mégarde cette plaisanterie, que j'avais prise pour moi.

Savez-vous que l'*Oraison funèbre d'O'Connell* a été relue par Pie IX, qui a voulu qu'on l'imprimât sans modification? Le P. Ventura doit nous envoyer une introduction et des notes pour le tirage à part que nous ferons de ce document, dont la seconde partie est plus extraordinaire encore que la première. Notre correspondant nous donne d'ailleurs les détails les plus alarmants, et ils sont confirmés de toutes parts. On craint à tout moment de voir le sang couler; les plus fermes esprits s'épouvantent; Pie IX seul est plein, en apparence du moins, de sérénité. Prions Dieu pour ce grand et saint Pontife, si mal compris, si mal secondé. Vous rappelez-vous ce que nous disions quand nous apprîmes son élection: « Si c'est un saint, il verra de terribles jours. » Et c'est un saint.

Ici la machine craque de toutes parts, et tombe véritablement en pourriture. Nul ne sait ce qu'il fait, ce qu'il veut, où il va, hors les fripons. Si Louis-Philippe mourait, je crois que nous serions

de plein saut en pleine révolution. Voilà notre situation : une vie de soixante-quinze ans qui ne prolonge le *statu quo* que pour rendre la débâcle plus formidable. Oh ! qu'il fait bon être chrétien ! mais qu'on sent cruellement le malheur de ne l'être pas assez ! Quand on pense que Louis-Philippe et Metternich vont mourir en même temps, et que cela ne peut guère tarder !

Nous allons bien à la maison. La petite Marie a eu quelques bobos qui pouvaient devenir dangereux, mais nous en avons été quittes pour la peur. Pierre s'annonce bien. Eugène, Élise et les Desquers sont à souhait. Adieu, cher frère. Ne me laissez pas oublier du bon Père abbé ; faites nos compliments à votre frère. Combien je regrette de n'avoir pas vu votre bonne cousine Coraly ! et que cette sainte fille doit être en excellente place maintenant !

LOUIS.

XLV

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

13 août 1847.

CHER FRÈRE,

Le bon Dieu ne veut pas que j'aille à Solesmes. Je comptais enfin partir, quand un accident domestique, trop fréquent à Paris et chez moi, m'a retenu ; il a fallu mettre une des servantes à la porte : et le moyen de laisser ma femme seule avec une domestique nouvelle et inconnue ! Quant à attendre

un peu et à venir plus tard, je ne le puis. Une occasion s'est offerte de passer des vacances très paisibles et sans frais avec mon frère : je l'ai saisie, et nous partons le 25 pour passer un mois chez M. de Bussierre, auprès de Strasbourg. Nous aurons beaucoup d'herbe, beaucoup d'arbres, beaucoup de silence ; une route nouvelle pour nous à parcourir : ces conditions m'ont décidé, outre quelques autres d'une nature trop confidentielles pour être couchées ici. Me voilà donc rejeté bien loin de tous mes plans, à moins qu'une circonstance favorable ne me donne un prétexte, déjà soigneusement ménagé, d'aller au Mans après mon retour. Je vous déclare que je ne suis pas content, et que, malgré le grand intérêt que j'ai à voir Strasbourg, je regrette de ne point tourner mes pas d'un autre côté. Vous connaissez trop ces *heurts* qui vous font changer de chemin, pour que je vous expose la difficulté de s'y soumettre et l'inutilité de s'en plaindre.

Taconet, de retour après une absence d'un mois, a demandé de vos nouvelles, c'est-à-dire, de votre copie. On lui a dit qu'on venait de donner encore un article de vous, et il s'est tenu coi ; mais il y reviendra. Si vous avez quelque chose, envoyez-le donc ; mais cependant terminez votre brochure.

Comme M. de Coux va se trouver seul au journal pendant un mois, il faut l'aider, et il faut aussi ne lui rien proposer de scabreux. Votre écriture lui fait peur ; il est vrai qu'imprimée elle le ravit : mais comment faire, si c'est lui qui doit imprimer

et s'il a peur ? Il frémit déjà de l'article sur Gioberti. On nous a écrit de Rome que ces articles seraient très périlleux : attaquer Gioberti, qui est très populaire, ce serait froisser le public ; le louer, ce serait lui donner trop d'importance, etc., etc. Je conclus qu'il faut tout simplement ne tenir compte de rien que de la vérité et de la justice, mais envoyer Balmès d'abord, et Gioberti ensuite, quand je tiendrai le gouvernail.

Nous avons déjà un article sur le livre du P. Bertrand. Je le mets de mon mieux en état de passer sans froisser personne : ce qui se peut faire, je crois, en laissant de côté ce qui est trop vif de part et d'autre dans l'intérêt de corps. Ces querelles nécessaires entre des saints me désolent toujours. J'entends par saints les partis, et non pas les hommes.

Adieu, mon cher ami. Tout va bien chez moi, hors moi-même qui me sens fatigué de corps et d'esprit au point d'en être sérieusement inquiet. Je vous le dis entre nous, bien entendu. J'aurais besoin d'un long repos, et je n'ai pour perspective que la prolongation indéfinie de ce travail qui m'accable. Oh ! que j'aurais besoin de m'endormir un an dans une solitude et dans une idée ! Dieu ne le veut pas : il faut donc croire que je me trompe. J'obéis sans y voir clair. Mes tendres compliments au bon Père abbé. Ce qui me déplaît le plus dans la nécessité où je suis de lui tourner le dos, c'est qu'il croira que c'est de ma faute.

Tout à vous en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

18. — Voici votre lettre qui revient de Nancy. Pardonnez-moi cette distraction, cher frère, et croyez que je ferai tout au monde pour aller prier avec vous à l'époque de mon retour; mais, hélas! ce ne sera pas le 8 septembre. Je serai à Strasbourg pour un mois. Il faudra que vous adressiez vos articles au journal, à M. de Coux, ou à Taconet. Vous ferez bien d'envoyer le plus tôt possible.

XLVI

Idées d'un absent à Barrier et à Coquille.

Septembre 1847.

(Ici un dessin représentant les flèches de l'absence.)

S'il vient une réponse à la Chavinade, on écrira au frère Du Lac.

— Il sera donné une réplique anonyme à la réponse de Martin (d'Angers); elle sera transmise par ma femme. L'insérer (la réponse) convenablement corrigée sur l'épreuve. En feuilleton.

— Coquille aura la bonté de faire corriger les épreuves de dom Pitra (les Bollandistes, *Variétés*) par le P. Cahier, rue des Postes. Il causera avec ce jésuite et se plaira à sa conversation.

— On ouvrira les lettres à mon adresse. Il en doit venir une prochainement de Genève. Elle de-

vra être relue, *francisée*, et imprimée en gaillarde interlignée. L'écriture étant très mauvaise, je prie qu'on veuille bien relire *l'épreuve*.

XLVII

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

21 octobre 1847.

MON CHER FRÈRE,

Je m'en veux extrêmement de ne vous avoir pas encore donné signé de vie depuis vingt jours que nous sommes revenus¹. Mais vous savez à peu près ce qui s'accumule de papiers sur un bureau durant un mois d'absence; joignez-y les devoirs de l'homme marié, dont vous ne pouvez avoir qu'une idée lointaine, mais que votre imagination ne saurait vous peindre sous des couleurs trop lugubres, et vous comprendrez mon silence. Je m'étais très bien habitué là-bas à ne rien faire que manger, flâner et dormir : ç'a été une galère pour me remettre à la plume; enfin m'y voici. J'ai grandement béni vos articles : outre le plaisir que j'ai pris à les lire, ils nous ont donné du bon temps².

1. Mon frère et moi nous avons passé le mois de septembre au château de Reichshoffen, chez M. le vicomte Théodore de Bussierre.

2. Ces articles discutaient un volumineux rapport de M. Liadières, député très universitaire, sur un projet de loi relatif à la question de l'enseignement.

On les trouve un peu longs ; vous avez dû vous attendre à cela ; les réclamations viennent surtout de ceux qui reprochaient à *l'Univers* de n'être pas assez solide et de ne point faire de doctrine. Ne vous en inquiétez pas : les connaisseurs sont pour vous, et ce petit noyau, qui a toujours soutenu le journal, lui sait gré de donner un travail qui n'est pas seulement instructif pour Liadières. Hélas ! cher ami, quels hommes *nous avons été* ! redeviendrons-nous quelque chose d'approchant ? Rien ne me consterne comme ces portraits de notre ancienne grandeur. Quels pygmées nous faisons en comparaison de nos ancêtres ! Ils avaient la tête et le cœur de plus que nous ; nous n'allons plus qu'au ventre.

Une seule chose me déplaît en lisant vos articles : c'est de penser que cela va rester perdu dans les colonnes d'un journal. Et dire que nous avons un comité qui ne se rassasie pas de réimprimer les moindres pontes de n'importe quel X... ! Non seulement nous sommes petits, non seulement nous sommes lâches, mais encore nous sommes bêtes.

Et à propos de bêtise, ne commencez-vous pas à trouver que *l'Univers* en a aussi sa part ? Voilà maintenant que nous n'osons pas parler de Gioberti. Ce qui nous occupe surtout présentement, c'est la crainte de nous compromettre : auprès de qui, s'il vous plaît ? Auprès des libéraux italiens. Ils ont Gioberti en singulière estime : donc ne blâmons pas Gioberti, et laissons lui faire des livres

infâmes. Je vous dirai, bien entre nous, que ces terreurs, mêlées d'anciennes rancunes rapportées de Louvain, m'impatientent affreusement, et que je fais tous les jours des sacrifices à la paix, dont je crains de me lasser¹. Si le Pape venait à dissoudre la Compagnie de Jésus, il y a des rédacteurs de *l'Univers* qui n'en seraient pas moins charmés que les rédacteurs du *Siècle*. Comprenez-vous une pareille aberration ? On dit : « Mais ils ne marchent pas avec Pie IX », et on ne s'aperçoit pas qu'on s'accroche à ce misérable prétexte pour colorer un immense fonds de lâcheté.

Les articles sur la Suisse que vous avez justement remarqués sont d'un jeune curé de Normandie ou de Picardie, qui se nomme M. Daras, et qui est, je crois, appelé à faire parler de lui. Il est doux, modeste et charmant.

J'ai retrouvé ma femme en bonne santé, très grossie, et ma fille également. Cette petite fille devient charmante, sans vanité. Elle ne voit pas une croix sans s'écrier : Ah ! Jésus ! Lorsqu'on la mène dans une église, elle se met à genoux et joint les mains pour la prière : à dix-sept mois, e'est gentil. Ma femme et moi, nous pleurons de joie quand nous la voyons donner ces signes de piété. Sa santé est parfaite, et elle a les plus beaux yeux qu'on puisse voir. Nous attendons pour la fin de novembre le deuxième, qui sera Pierre ou Agnès. Priez aussi pour ce survenant.

1. M. de Coux, comme professeur à l'université de Louvain, avait eu quelques difficultés avec des pères jésuites.

Adieu, cher frère. J'ai caressé jusqu'à ces derniers jours l'espoir d'aller à Solesmes; il y faut renoncer, hélas! Je ne puis laisser ma femme seule dans l'état où elle est; et ma belle-mère, sur qui je comptais, est retenue à Versailles par une indisposition. Présentez mes très tendres respects au R. P. abbé et au bon P. Gardereau, puisqu'il a fini ses razzias en Bretagne.

Tout à vous en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

XLVIII

A M. Albéric de Blanche-Raffin ¹.

29 octobre 1847.

TRÈS CHER AMI,

Votre lettre m'a fait grand plaisir, et surtout je vous sais gré de me l'avoir écrite: vous deviez cette bonne nouvelle à mon amitié. Il me semble que le bon Dieu pense comme moi sur l'emploi que vous devez vous donner dans le monde; vous pensez bien que je ne suis pas mé-

1. Albéric de Blanche était rédacteur de l'*Univers* lorsque son oncle, le marquis de Raffin, l'adopta, lui assurant, avec son titre et son nom, une grande fortune. Il quitta le journal pour aller vivre sur ses terres en gentilhomme chrétien et en homme d'études. Il était charmant, très pieux, très doux, bien que de formes un peu raides, et très ferme. Dieu le rappela avant qu'il eût pu réaliser aucun des projets qu'il formait alors, et que Louis Veillot encourageait.

diocrement fier de cette rencontre. Je le prie de bon cœur d'achever ce qu'il a commencé d'une façon si paternelle, par le moyen de votre excellent oncle. Qu'il vous donne maintenant ce que lui seul peut donner, une femme vraiment chrétienne, qui usera de sa fortune selon les vues du seul propriétaire de tous les biens d'ici-bas, et qui édifiera, dans le voisinage de vos fermes modèles, de petites écoles et quelque petit hôpital. Vous arriverez par ce moyen à servir immensément l'Église, votre prochain et vous-mêmes. Notre pauvre société, qui a besoin de tout, ne demande rien tant, après de bons prêtres, que des hommes capables de réconcilier les grandes existences avec les petites. C'était là, je crois, ce que Dieu voulait des débris du parti légitimiste; et c'est malheureusement ce qu'ils n'ont pas compris du tout, du moins le grand nombre. Devenez donc un seigneur, cher ami; et plus vous serez seigneur, plus aussi soyez peuple. Éclairez vos égaux, gagnez vos inférieurs; soyez parmi les gentilshommes ce que Pie IX est parmi les souverains. S'humaniser n'est pas la même chose que s'abaisser. Les préventions d'époque ne sont jamais qu'une couche légère, sous laquelle se trouve toujours le vieux fonds humain. Les plus fiers d'en bas sont souvent les plus faciles aux prévenances d'en haut, et l'on ne demande qu'aux sots d'oublier leur dignité pour devenir populaires. Vous êtes déjà ferme: prenez seulement garde d'être raide, et l'on vous aimera; on fera mieux, on vous obéira.

J'ai annoncé à nos amis, comme vous m'y avez autorisé, le changement survenu dans votre position. Ils en ont tous témoigné une joie qui vous aurait touché, et m'ont tous chargé de vous faire leurs compliments très sincères et très fraternels. Si la chose s'était rencontrée un de ces soirs où l'on boit de la bière, on aurait certainement porté un toast à M. de Raffin.

Vous avez vu qu'on a donné place à M. Habet. Eugène aura soin de votre agronomie; pour moi, je garde *Eusebia*¹ dans mon souvenir. Elle fera son entrée dans le monde après le feuilleton d'Ourliac, qu'il s'agissait de rendre payable au plus vite, car le pauvre garçon attend après: ce feuilleton si gai, qu'il a écrit la main tremblante de fièvre et le cœur plein de tant de tristesse, est destiné à payer la pension de ses petites filles. Priez pour lui: il est bien malheureux et bien admirable dans sa pieuse résignation.

Adieu, cher Albéric. Croyez à ma fidèle amitié.

LOUIS VEUILLOT.

XLIX

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

29 octobre 1847.

MON CHER FRÈRE,

Taconet est absent. Si vous ne voulez pas que j'oublie de lui demander l'ouvrage de Boré pour

1. Roman traduit de l'espagnol par Albéric de Blanche.

Solesmes, parlez-m'en dans une de vos prochaines lettres.

Le pauvre Ourliac est toujours dans la même situation, craignant fort de ne point passer l'hiver. Le croirait-on, à lire ce qu'il écrit? Quel charme dans ce petit feuilleton! quel esprit! quel joli style et quelle bonne grâce! Il y a quelqu'un à *l'Univers* qui trouve que cela ne vaut pas Stern : c'est Charles de Riancey.

Comment! notre très cher Père abbé ne sait pas ce que c'est qu'une annonce, et voudrait que nous lussions tout ce qu'on mentionne à la quatrième page? Vous *quoque!* bien-aimé Père. Pour faire la paix, je livre le vicaire général au bras régulier : que frère Du Lac le prenne et l'extermine. Une colonne pour Solesmes, une colonne pour *l'Univers*, et une demi-colonne en sus, afin qu'il y ait bonne mesure : voilà ce que j'ose me permettre en l'absence des ennemis, non pas de la liturgie, mais de la question liturgique.

Mon pauvre frère, où est le bon temps où nous tirions la langue aux contradicteurs; où c'était une raison pour nous qu'un point fût scabreux et déplaisant pour y appuyer de toutes nos forces; où Taconet, « prolétaire et laïc », ne marchait que revêtu d'une peau de lion? Maintenant, nous sommes en plein sous le régime de la prudence, et nous pourrions depuis longtemps parler de « notre réserve et de notre circonspection accoutumées ». Si Vital dit qu'un article est trop long, Taconet tremble et M. de Coux réfléchit; si Tou-

penay déclare qu'un autre article est inopportun, nous mourons de peur jusqu'à la prochaine échéance, et Faconet nous glisse que le renouvellement sera lourd. Or il a été dit par Vital et par Toupenay qu'on avait épuisé la liturgie, et Foisset écrit qu'il fut un temps où le concile de Lyon ébranlait la foi catholique. Pesez ceci; finissez votre Liadières et saint Bernard, et ne revenez sur Bossuet qu'en *Variétés*, dans un mois. Je rougis de ce que je vous écris; mais si vous saviez quelles couleuvres on nous fait avaler, à moi et à mon pauvre frère!

Voici la nouvelle du jour. Le P. Ventura a décidément écrit à Gioberti une longue lettre d'éloges sur son dernier livre, *le Jésuite moderne*. Si cette lettre devient publique, elle précipitera le dénouement d'une situation où je commence à me déplaire *intolérablement*. Ou *l'Univers* attaquera tout à la fois Gioberti et Ventura, ou je me retirerai. Ma résolution est prise. Je ne veux pas jouer le rôle de ces braves gens qui ferment leur fenêtre quand ils voient qu'on égorge quelqu'un dans la rue.

Avec quel chagrin, cher frère, j'ai lu les tristes nouvelles que vous me donnez de votre famille! et combien je m'estime malheureux de ne pouvoir entendre ces cruels détails que pour souffrir avec vous! Voilà de ces moments où l'on se reproche, avec une amertume inexorable, de n'avoir pas vécu de manière à envoyer au ciel une de ces prières qui font obéir le bon Dieu. Je lui demande

au moins de remplir votre âme du courage dont elle a besoin en de telles extrémités.

Je ne vous ai pas assez parlé d'Ourliac. Sa patience est toujours admirable au milieu de tant d'épreuves acerbes et renaissantes. Son père, qu'il a près de lui, est maintenant dans un fort triste état. Conçoit-on rien de plus épouvantable ? Il souffre à en mourir ; c'est à la lettre, car tout l'émeut, et la moindre émotion lui est funeste. Eh bien ! avec tout cela, il a le sourire sur les lèvres, la charité et l'espérance dans le cœur.

Adieu, mon frère. Priez bien pour nous, faites-nous part des bénéfices de votre croix. Voici que ma femme va accoucher : c'est un grand et terrible moment

LOUIS VEUILLOT.

L

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes

29 novembre 1847.

J'espère que vous êtes maintenant sorti de votre retraite, mon cher frère, et que je ne tarderai pas à entendre parler de vous ; pour moi, je suis au comble des embarras, et je vous écris faute uniquement de savoir quelle affaire pressée je dois aborder la première. Je viens de faire mes couches, et Eugène est parti hier pour la Savoie, avec

l'intention de pénétrer en Suisse¹ : en sorte que je suis tout à la fois maîtresse de maison, garde-malade, rédacteur en chef et maître queux de *l'Univers*. Heureusement que ma femme va bien, après nous avoir donné de sérieuses inquiétudes. J'ai passé hier une triste journée, ayant sur le cœur les tristes affaires de Lucerne, embarquant mon frère pour un voyage qui ne sera pas sans péril, et voyant Mathilde avec une sorte de délire qui ne promettait rien de bon. Tout est plus calme ce matin : aussi ai-je recommandé hier soir ma malade et mon voyageur à l'Archiconfrérie. La recommandation a du avoir lieu vers neuf heures. A neuf heures et demie, Mathilde s'est endormie d'un côté, sa fille de l'autre et toutes deux ont passé une nuit excellente. Pour Eugène, je suis sûr qu'il arrivera à bon port, tant la Providence nous a secondés durant toutes les affaires de son départ, qui se sont arrangées avec une merveilleuse facilité. Il va distribuer les fonds de la souscription. Je vous le dis en secret. Il est important qu'il n'ait point affaire à la police des radicaux.

Je pense que vous préparez vos articles sur Bossuet et Grégoire VII. Ils ne viendront pas mal après la polémique que nous venons de soutenir

1. La guerre civile, appelée guerre du *Sonderbund*, venait d'éclater entre les catholiques suisses et les radicaux. Le comité catholique et *l'Univers* avaient recueilli des fonds en faveur des premiers. Il s'agissait de les leur faire passer et de s'entendre sur leur emploi. Je m'étais chargé de cette mission, que le comité et mon frère croyaient plus difficile qu'elle ne le fut.

contre *la Gazette*. Que dites-vous de ces gens-là ? Il me semble qu'ils ne sont plus guère catholiques.

Vous avez vu comme le Pape nous a donné raison sur les jésuites. Le bref au P. Perrone a un peu modifié nos giobertistes de Rome et de Paris. J'ai posé nettement à M. de Coux, qui est absent, la question de cabinet sur l'affaire de la lettre déplorable du P. Ventura. Il a fini par se ranger à mon avis.

Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce que j'ai souffert depuis la prise de Fribourg. Assurément nous avons reçu, vous et moi, le même coup, et nous poussons les mêmes gémissements. Mais je vois pourquoi Dieu permet ces triomphes de l'iniquité. Il me faut, quant à moi, désirer de donner mon sang et ma vie à la cause proscrite. J'avais cru jusqu'ici être un ami des jésuites, mais ce n'est rien en comparaison de la vénération que j'ai présentement pour eux. Vous verrez que le congrès qui va s'assembler pour régler les affaires de la Suisse les chassera solennellement de la confédération, et que ce sera l'origine de quelque grand désastre européen, car ils portent malheur à ceux qui les frappent.

Adieu, mon cher frère. Je vous enverrai prochainement le petit traité latin de M. de Maistre, que vous aurez à traduire. J'ai lu ces manuscrits ; ils sont pleins d'admirables choses. Présentez mes tendres respects au Père abbé. Demandez-lui de prier pour Mathilde, pour Eugène, pour Agnès,

pour moi. Ourliac est toujours bien souffrant, et je n'ai guère d'espérance qu'il puisse se sauver. Quant à son âme, elle me semble dans l'état où nous pouvons désirer les nôtres.

Tout à vous en J.-C.

LOUIS VEUILLOT.

Taconet n'a pas un exemplaire de Boré, pas un seul¹. Il a tout vendu à Lecoffre. Je demanderai à Lecoffre s'il veut vous faire ce cadeau.

LI

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

5 décembre 1847.

MON BON FRÈRE,

Je n'ai pas reçu la lettre que vous m'avez écrite sur le nom d'Agnès dans les listes de souscription. Ou elle n'a pas été mise à la poste chez vous, ou elle s'est égarée chez moi sans que je l'aie lue. Si vous m'y disiez quelque chose d'important, ayez la bonté de me le répéter, surtout s'il y a quelque chose à faire.

Taconet n'a plus aucun exemplaire de Boré; mais Lecoffre, propriétaire de l'ouvrage, m'a promis de vous le donner; il vous l'enverra par Lanier.

1. *Le Voyage d'Eugène Boré en Orient*. M. Taconet, ami intime d'Eugène Boré, avait édité ce livre à ses frais.

L'évêque ou plutôt le coadjuteur de Syra nous a écrit une belle lettre en l'honneur de vos articles sur Liadières : il les trouve parfaits et en demande encore. Ils ont eu quelques approbateurs de cette force, mais les petits abbés n'en peuvent plus. Pour moi, je suis convaincu qu'ils nous ont fait grand bien. Je ne parle pas des petits abbés.

On dit que Pie IX, ayant réglé son état, ne tardera pas à s'occuper de l'Église universelle, et commencera par créer une effroyable fournée de cardinaux barbares, qu'il prendra partout, en France et ailleurs, et auxquels il imposera de venir résider à Rome. Gare à Solesmes ! Je vous donne ma voix, parce que je ne veux pas que dom Guéranger nous quitte. Le besoin se fait généralement sentir d'un rédacteur de *l'Univers* dans le Sacré-Collège. Sérieusement, comment trouveriez-vous cette idée ? J'avoue qu'elle me sourit.

Il se fait une belle chose à Paris. L'abbé Pététot, curé de Saint-Louis d'Antin, vient de vendre ses meubles, de se réduire au strict nécessaire, à la pauvreté même, et de convier ses prêtres à venir demeurer avec lui, où ils dîneront à raison de deux plats, sans plus. Deux ont accepté ; d'autres y viendront. Un second curé, qu'on ne m'a pas nommé, se prépare à l'imiter. Si cette réforme prend, il faudra, certes, bénir Dieu : ce ne seront pas seulement les pauvres qui vivront.

Eugène m'a écrit de Lyon, où il était arrivé bien portant. Il est maintenant à l'œuvre.

Mathilde va beaucoup mieux, grâce à Dieu. Ah !

j'ai eu une belle peur pendant deux ou trois jours. La petite Agnès pousse à ravir, grâce aux soins admirables de Jacques, qui a trouvé moyen de la nourrir sans lait : la mère n'en avait pas.

Remarquez-vous les noms d'évêques sur les listes du Sonderbund ? Rouen, Reims, Sens, Angers ! qui l'eût cru ?

Vous voyez qu'il a fallu tomber sur Gioberti. J'espère qu'on en restera là, et que ce malheureux nous permettra de le laisser mourir de sa belle mort, dans les bras des radicaux. Le capucin apostat, qui a imprimé son livre, était, en outre, son hôte. Il demeurait chez ce misérable, entouré de sa concubine et de ses bâtards.

Entendons-nous sur le Grégoire VII. Il ne faudrait pas une suite, comme Liadières : cela ferait crier ; mais trois ou quatre bonnes *Variétés*.

Adieu, mon bon frère.

LOUIS.

LII

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

18 décembre 1847.

MON BON FRÈRE,

J'ai enfin quelques meilleures nouvelles à vous donner de ma maison. Mathilde va mieux ; elle est en convalescence, et se lève aujourd'hui. Elle a été en danger pendant plusieurs jours. Agnès va

bien aussi ; ma mère est sur pied ; Marie, grâce à Dieu, n'a pas bronché, et fait des progrès continuels. Vous verrez par le journal d'aujourd'hui qu'Eugène est à Berne. Je n'ai pas d'autres détails, car il ne met rien dans ses lettres qui puisse éveiller l'attention de la police radicale, et il ne me les adresse pas. Prions la sainte Vierge pour qu'elle le protège parmi tous ces brigands. Je voudrais qu'il fût hors de là ; mais il a, grâce à Dieu, beaucoup de sang-froid et de courage, et les hommes de cette trempe-là courent toujours moins de péril que les autres. Le danger qu'ils affrontent les craint. Me voilà donc, à peu près, au bout de mon temps d'épreuves ; mais les suites en seront longues et dures. Déjà je dépensais plus que mes revenus ; vous pouvez juger si un mois de maladie, deux bonnes, une nourrice, une garde, les médicaments, deux enfants, etc., etc., m'ont mis à l'aise. Je vous assure que, jusqu'à ces derniers temps, je n'avais pas connu le sérieux de la vie. C'est quelque chose de terrible que le souci d'un époux et d'un père.

Pauvre ami ! vous pouvez croire que mes chagrins ne m'empêchent pas d'avoir le cœur tout chargé des vôtres. Combien je vous plains d'être ainsi ballotté par une mer qui ne vous laisse point apercevoir de port ! Le laboureur se console de ses peines, parce qu'il sème dans un sillon ; vous, vous semez dans l'océan : mais quoi ! c'est le champ que Dieu vous donne. Il faut plier la tête, et reconnaître que sa sagesse n'est point la

nôtre ; il ne voit pas notre bien où nous le voyons. C'est lui qui voit bien. J'apprends cela de ma petite fille. Que de choses elle me demande, parce qu'elle les juge bonnes, tandis que moi, malgré ses pleurs et ma tendresse, plus forte encore que ses désirs, je les lui refuse, parce que ces choses lui seraient mauvaises ! Nous sommes plus enfants et plus insensés devant Dieu que nos enfants ne le sont devant nous. Il nous aime infiniment plus que nous ne pouvons aimer ces petites créatures. Nous ne leur avons donné que le corps ; il nous a donné le corps et l'âme.

Adieu : je suis bien pressé, plus pressé que jamais. J'ai vu dom Gardereau. Vos articles sont très bons, et nous attendons, comme Gondon lui-même, l'examen de Newman. Les nouvelles de Rome sont tristes.

Savez-vous que j'ai la petitesse de souhaiter de vous voir, et de me réjouir en pensant que vous viendrez, tout en priant Dieu que vous ne veniez pas ¹?

LOUIS.

1. Les affaires de sa famille, dont il devait absolument s'occuper, faisaient craindre à Du Lac d'être obligé de quitter l'abbaye de Solesmes. Il dut la quitter, en effet.

LIII

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

18 janvier 1848.

MON CHER FRÈRE,

Je mets aujourd'hui même à la diligence l'ouvrage de Gioberti. Des raisons sérieuses et que je ne puis dire, même à vous, m'obligent à vous prier de vous occuper de cet homme, toute affaire cessante. Ne faites pas autre chose que vous n'ayez terminé ce travail : rien n'est plus pressé¹. Néanmoins, je crois qu'il faudrait que le premier article fût sur les autres ouvrages, et finir par celui-là.

Je suis toujours accablé de soucis : ma femme est remise, mais pas comme je le voudrais ; mes enfants vont bien, mais non cependant sans quelques alarmes. J'ai d'autres chagrins encore, dont je ne puis vous entretenir aujourd'hui. Attendez un peu. Je ne saurais avoir rien de caché pour vous ; et ce que je ne vous dis pas, c'est que je ne puis vous le dire. Quant à mon âme, votre lettre m'a fait du bien ; mais, grand Dieu ! que je suis loin encore d'être content de moi sous ce rapport ! Cependant j'espère. Il me semble que je ne veux pas périr.

Vous ne pouvez vous faire une idée du succès

1. Ces recommandations avaient trait, tout à la fois, aux dissentiments qui s'accroissaient dans la rédaction sur la ligne à suivre et à des avis confidentiels que Louis Veuillot avait reçus de Rome.

de Montalembert¹. Cela dépasse même l'immense mérite de son discours. On ne s'occupe pas d'autre chose. Le voilà, sans avoir rien perdu de son caractère catholique, à la tête des idées conservatrices. Il est puissant, et la Chambre des pairs devient puissante avec lui et par lui².

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

J'ai été aussi content des articles sur Newman que Gondon lui-même.

LIV

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

Janvier 1848.

MON BON FRÈRE,

J'avais fait ces jours-ci pour vous une lettre qui a oublié de partir, et que la vôtre rend heureusement inutile. Je griffonne en hâte celle-ci, pour qu'elle prenne aujourd'hui même la route de Solesmes. Je vous remercie de m'annoncer la visite de M. Lanier ; je le recevrai bien, et je mettrai entre ses mains vos articles liturgiques : car j'ai fait partout des propositions et reçu des offres de tout le monde ; mais je n'ai conclu avec personne. Ce

1. Discours sur la défaite du Sonderbund.

2. Je note qu'à cette époque M. de Montalembert faisait encore ou faisait de nouveau la guerre à *l'Univers*.

que vous me dites de M. Lanier me donne du goût pour lui. Je vous conseille de prendre l'engagement dont M. Lesobre a eu l'idée. Étant forcé au travail, vous travaillerez : ce sera double et triple profit pour votre bourse, pour votre plaisir, pour votre salut. Pour Dieu, ne lâchez pas la *Sainte Thérèse*, n'abandonnez point à Chavin cette belle figure.

Certes, je recevrai avec joie l'article du Père abbé, et je lui garderai le secret que l'on doit aux puissances amies. Je n'ai, Dieu merci, aucune rancune contre Chavin, aucun désir de lui faire de la peine ; mais je tiens que les saints méritent plus d'égards que lui ; et d'ailleurs, quel plus grand service que de le mettre à même de se corriger, au moins dans ses livres ?

Dites au P. Le Bannier d'attendre la seconde édition. Il doit bien voir dans quelle position je suis : il me faut un prétexte pour parler de lui sans blesser le concurrent.

Genoude s'est décidé à nous envoyer une sommation. Je doute encore qu'il fasse le procès ; mais, en tout cas, il l'a perdu devant le public¹.

J'espère faire passer la queue des articles liturgiques ; cependant, je ne réponds de rien. Je ne veux pas en faire une question de cabinet : ce serait trop grave, et mieux vaut attendre, puisque, dans six mois, je serai seul au gouvernail. M. de

1. M. l'abbé de Genoude, directeur de la *Gazette de France*, avait été accusé par *l'Univers* d'avoir publié une traduction falsifiée de la *Defensio*.

Coux n'attend que le premier terme de son bail pour se retirer sur le second plan. Alors nous ne craindrons plus la foudre, et elle ne tombera pas. Cette place qu'il quittera, je ne la prendrai, mon frère, que si vous n'en voulez pas. Ne répondez point là-dessus, et attendons ce que fera la Providence.

Je suis désolé des éclaboussures dont vous menace l'affaire X... Cette paix de Solismes vous était si nécessaire! j'en jouissais pour vous au point d'avoir perdu le désir de vous revoir. Mais ces tristes combats où votre vie semble enchaînée sont sans doute l'épreuve qu'il vous fallait; vous le verrez ici-bas de vos yeux mortels, car Dieu donne toujours à ses enfants cette consolation de sentir qu'ils ont passé par les *bonnes épines*. Vous le saurez mieux encore au grand jour de la joie parfaite et de la parfaite lumière. Cette paix que vous ressentez est d'ailleurs de bon augure. Ou le nuage passera sans éclater, ou vous aurez pour ce nouvel orage le bon manteau de confiance et de résignation qui met l'âme à couvert.

Je n'ai rien de nouveau à vous marquer sur le procès. Théodore est toujours au secret; Jacques est ruiné et plus que ruiné; car son frère lui laisse des dettes. Sa désolation sur le fait, non de la ruine, mais du déshonneur, est effrayante. C'est un taureau blessé dont on ne peut contenir les bonds et les mugissements.

Le succès de Montalembert a été tel que je l'ai

dit ; je n'ai rien exagéré. Il m'est venu voir après mon article sur la séance ; mais il n'a pas été reçu, et je prends le parti de considérer sa carte comme un accusé de réception de celle que je lui ai portée au jour de l'an. Nous nous sommes rencontrés au comité ; nous n'avons échangé qu'un sourire.

Vous me dites des choses bien sensées sur les Turcs. Il y aurait lieu de s'effrayer de la tendresse que nous avons pour eux, si l'intolérance chrétienne ne renaissait avec la foi dans quelques cœurs. Cependant cette affaire est bien épineuse. Les Turcs sont plus chrétiens que les Russes et que tous les autres schismatiques de l'Orient aux mains desquels leur pays menace de tomber. J'espère que la Providence donnera du temps au catholicisme. On aura beaucoup gagné le jour où Nicolas sera mort : il y aura, selon toute apparence, de telles affaires en Russie, qu'il sera possible alors d'aviser à quelque chose d'un peu plus sage et plus hardi que ce que fait aujourd'hui l'Europe.

Adieu, mon bon frère. Tout le monde ici va bien, et vous fait ses compliments du même cœur que je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

L'article sur Royer-Collard était de Coquille, revu par moi. Wilson en a pleuré, et a envoyé deux députations chez M. de Coux, pour lui faire remarquer le tort que se fait le journal.

LV

A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes.

14 février 1848.

MON CHER FRÈRE,

J'ai tardé à vous écrire, parce que nous sommes en pleine crise, et que je voulais vous donner un résultat; mais le temps se passe, et il n'y a rien de positif encore. Cependant je puis vous dire que la semaine ne finira point sans que M. de Coux se retire, ou que je me retire moi-même¹. Ce pauvre M. de Coux est tout à fait giobertiste. Il n'y a plus rien à faire. S'il ne croit pas encore que les jésuites ont empoisonné Clément XIV, il n'en est pas loin, et il croit du moins que ce sont les plus grands, les plus astucieux, les plus mortels ennemis de Pie IX. Il ne veut pas qu'on attaque les giobertistes; il veut qu'on dise dans le journal qu'on peut être très bon chrétien et détester les jésuites. Je le crois, puisqu'il en est là; mais je ne veux pas qu'on en fasse un axiome dans *l'Univers*, du moins tant que j'y serai. Il faut que Taconet prononce.

1. J'ai indiqué cette situation dans une note du premier volume de la *Correspondance*, p. 332. Des détails plus complets seront donnés ailleurs.

Du Lac arriva à Paris quelques jours après avoir reçu cette lettre. Il s'y trouvait le 24 février, jour de la chute de Louis-Philippe; et comme nous restâmes au journal, mon frère et moi, il y resta aussi, non plus en collaborateur écrivant de Solesmes, mais comme rédacteur en titre, le premier après Louis Veuillot.

Jugez s'il est embarrassé ! Pour moi, j'ai trop attendu. Ma résolution est signifiée. Je veux rester seul ou me retirer publiquement, et que cela soit réglé sous deux ou trois jours.

Si je m'en vais, mon pauvre frère, et c'est ma seule douleur, je vous entraîne avec moi : car j'ai lieu de douter que M. de Coux et l'abbé¹, qui deviendra le véritable maître du journal, reçoivent vos articles.

Taconet a eu, pendant un moment, et j'ai eu aussi l'espoir d'une solution moins dangereuse pour lui. La coalition Montalembert s'est reformée, forte de cinquante évêques (parole d'honneur d'Aurélien de Courson); elle va publier son journal, il sera merveilleux. Dieu a facilité toutes les voies, comme jadis pour *l'Union* et pour *l'Alliance*, et *l'Univers* mourra en trois mois. Néanmoins, on voulait bien encore faire à Taconet la grâce de lui marchander « son affaire »; et il s'est vu au moment de conclure. Mais, soit nouvel avis, soit qu'il manque quelque chose aux énormes sommes rassemblées pour cette grande entreprise, et qu'on espère avoir meilleur marché de tuer l'ours que de lui acheter sa toison, le marché s'est à peu près rompu. Alors, dites-vous, Taconet, pour soutenir la concurrence, renverra M. de Coux? N'en jurez point. Il calcule mieux. Renvoyant M. de Coux, il le renvoie seul; me renvoyant, il se délivre au même instant d'Eugène Veillot et de Du Lac.

1. L'abbé Hiron, mort curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Vous comprenez, mon cher ami, que je suis très embarrassé de vous dire maintenant combien vous devez faire d'articles sur Gioberti. Si je reste, faites-en quinze ou vingt : si non, n'en faites pas, à moins que vous ne puissiez les placer ailleurs.

Voilà la grande nouvelle, pour laquelle je vous demande un secret absolu, ainsi qu'au bon Père abbé, pour qui nous ne pouvons avoir de secrets. Il ne sera pas, d'ailleurs, nécessaire de se taire longtemps. D'ici à quelques jours, un entrefilet de *l'Univers* viendra vous délier la langue ; mais enfin, s'il y avait quelque lenteur, je ne veux pas que le fond de l'affaire soit connu par moi avant le moment où tout le monde pourra tout savoir.

Les petites nouvelles ne sont guère plus gaies. M^{me} de la Ferronnays, votre amie, est morte à l'hôpital. Elle s'était volontairement réduite à une telle pauvreté, qu'il a fallu faire à son cadavre l'aumône d'un linceul. Vous imaginez avec quelle joie, avec quelle sérénité elle est partie. S'il s'était trouvé là des yeux assez purs, on aurait vu les anges recevoir cette âme bénie et la porter au ciel par le plus court chemin.

Mathilde est bien rétablie, mes enfants vont parfaitement ; mais le pauvre Desquers est absolument ruiné par l'indélicatesse de X... Des dix mille francs que j'ai donnés à ma sœur, il ne reste pas un liard. Que vont devenir ces pauvres jeunes gens ? Dieu le sait. Du moins, ma sœur supporte ce désastre en vraie chrétienne.

Adieu, cher frère. J'ai le cœur gros et l'esprit

triste. Il y a bien un peu de quoi. Néanmoins, rien de tout ceci n'est mauvais au point de vue de l'éternité ; c'est une consolation à laquelle je ne suis pas insensible.

Tout à vous en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

Nous entrons dans une nouvelle phase de la *Correspondance*, celle qui s'ouvre après la révolution de 1848.

Par les lettres précédentes, on a vu avec quelle indépendance Louis Veillot jugeait le gouvernement de Louis-Philippe. Comme la plupart des catholiques militants, il était alors dans une opposition qui, tout en acceptant le régime établi, condamnait absolument sa conduite en matière religieuse et blâmait sa politique.

Le remède à cette situation, les catholiques le cherchaient dans l'application loyale de la charte de 1830, particulièrement dans l'article qui promettait la liberté de l'enseignement. Le monopole universitaire était le grand ennemi ; mais comment en finir avec ce monopole, auquel tenaient le roi, ses ministres et toute la classe régnante ? Le doute à ce sujet était fort grand. Le gouvernement de Juillet, fidèle à son origine, tendait de plus en plus à devenir une oligarchie bourgeoise, relevant uniquement de la haute banque et de la grande industrie. Selon le mot du temps, une nouvelle féodalité se formait : féodalité industrielle et financière, sans grandeur, sans générosité, sans véritable esprit politique, ne voyant que l'ordre matériel, et cherchant dans la religion un instrument de police morale contre le peuple.

Les catholiques condamnaient ces tendances, et Louis Veillot était de ceux qui le faisaient avec le plus de vigueur. La chute de Louis-Philippe put donc l'inquiéter, mais non

l'affliger. Ce sentiment fut général dans nos rangs. La royauté avait tellement méconnu sa mission, et le parti légitimiste était encore si imbu des doctrines gallicanes, que les catholiques pouvaient s'accommoder de la république. Aussi fut-elle, de notre côté, acceptée sans grand effort : les adhésions des catholiques notables et les mandements des évêques en font foi. On voulut espérer que les républicains seraient assez sages pour reconnaître la liberté de l'Église et donner aux classes ouvrières une organisation et des garanties que le régime censitaire leur refusait. Sans espérer que le nouveau gouvernement pût être chrétien, on voulait, en l'acceptant, l'empêcher de devenir révolutionnaire.

Voilà dans quel esprit et dans quelle mesure les catholiques, tout l'épiscopat en tête, se rallièrent au fait accompli.

Depuis lors, on a reproché à *l'Univers*, par conséquent à Louis Veillot, d'avoir mis trop de feu dans son adhésion. Il fut cependant de ceux qui en mirent le moins. On le trouva si défiant, il accentua si vite ses réserves et ses craintes, que l'on jugea nécessaire de donner aux catholiques un autre organe, et *l'Ère nouvelle* fut fondée.

Les lettres que Louis Veillot écrivit au lendemain de la révolution expriment, comme les exprimaient en même temps les articles de *l'Univers*, les sentiments nés des longs combats soutenus contre cette royauté voltairienne qui venait de s'évanouir, et aussi les espérances que donnaient les promesses du régime nouveau. On verra si les pensées intimes de Louis Veillot n'étaient pas conformes, ainsi qu'on l'a prétendu, à la ligne que suivait le journal, et si l'intérêt de l'Église ne fut pas, comme toujours, la règle de sa conduite. Répondant plus tard à des attaques que lui valurent son langage et certaines appréciations d'alors, il a dit : « Je n'aspire pas à l'honneur d'avoir prophétisé, je revendique seulement l'honneur d'avoir été sincère. » Si cette parole avait besoin d'une nouvelle confirmation, on la trouverait dans la *Correspondance*.

LVI

A M. le comte de la Tour.

9 mars 1848.

MONSIEUR,

Je ne me suis pas pressé de vous remercier de l'excellent article que vous avez envoyé à *l'Univers*: beaucoup d'autres choses, comme vous pouvez le penser, me pressent et me dispensent, jusqu'à un certain point, de la plus simple politesse. J'ai gagné, à cette lenteur, de pouvoir, avec mes remerciements, vous transmettre les félicitations de plusieurs de nos amis, qui ont extrêmement goûté ce que vous leur dites et qui vous engagent à continuer. J'espère que la retraite de M. de Coux ne vous empêchera point de conserver au journal votre utile concours. Il n'y a plus de questions de personnes aujourd'hui : il ne s'agit plus que de la société, qui est vraiment entre la vie et la mort.

L'attitude des catholiques a produit, jusqu'à présent, un excellent effet; mais il faut en tirer autre chose qu'un honneur stérile, et dont on nous tiendrait peu de compte. Agissons. Si nous n'introduisons pas un nombre assez considérable de nos amis dans cette Constituante, nous perdrons tout ce que nous pouvons gagner, et quelque chose avec encore. Nous avons, en ce moment, la paix et la liberté; mais nous sommes à deux pas de la

Terreur, et nous y pouvons passer du matin au soir. Les hommes du gouvernement provisoire ont, en général, de bonnes intentions; mais ils sont, en général aussi, ou faibles ou incapables quant à l'action, sinon quant à la parole. Ils ont grand' peur de ce peuple qu'ils ont déchainé, et qui se déchaine de plus en plus chaque jour, leur demandant de résoudre à l'instant même les terribles problèmes qu'ils ont agités et tranchés dans leurs actes précédents, uniquement pour se faire une popularité. Ils ressemblent à l'apprenti sorcier de Gœthe, qui sait bien la formule pour évoquer le démon, mais qui ignore celle qu'il faut employer pour le renvoyer. En même temps, ils veulent conserver le pouvoir. S'ils ne trouvent pas, parmi les honnêtes gens, un appui qui les contienne, ils chercheront et trouveront ailleurs une force qui perdra tout à la fois l'ordre, la liberté et la république.

On commence à faire courir ici des bruits de conspirations. On dit qu'il y a un parti pour la régence. Ce serait une si grande folie, que j'ai peine à y croire. Je crains davantage l'entêtement des espérances légitimistes. Prenons-y garde! Il me semble que ce que nous devons chercher avant tout, après la liberté de l'Église, c'est le moyen de faire doucement et régulièrement, dans la constitution sociale actuelle, les changements que réclament les classes pauvres et laborieuses. Voilà justement ce que la bourgeoisie ne fera pas, si elle retrouve sa force.

Permettez-moi de vous demander, Monsieur, si vous avez déjà songé à organiser vos départements pour les élections, et si vous avez quelque moyen de faire passer chez vous un certain nombre des hommes qui ont franchement et généreusement adopté la cause de l'Église. Avez-vous place pour M. de Montalembert, pour le P. Lacordaire? Il me semble que ces noms doivent passer avant tout, et que les plus dignes doivent s'effacer devant eux. Il n'est pas permis à un catholique de leur préférer même son frère. Le clergé, s'il le veut bien, parviendra sans peine à les faire nommer. Il n'y a pas d'ecclésiastique dans vos diocèses qui ne dispose d'un certain nombre de voix: en portant toutes ces voix sur deux ou trois noms, on leur assurera la majorité. Cette tactique, suivie partout, ferait entrer dans la Constituante au moins une centaine de francs catholiques, qui, manœuvrant bien, pourraient sauver la liberté, la religion, la France elle-même, de l'effrayant péril qui les menace aujourd'hui. Vous ne doutez pas de l'empressement avec lequel *l'Univers* vous secondera dans tout ce que vous allez entreprendre.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes cordiales sympathies.

LOUIS VEUILLOT.

LVII

A M. le comte de la Tour.

24 mars 1848.

Je pense, Monsieur, que vous devinez parfaitement la cause de mon silence. Ni les jours ni les nuits ne suffisent plus aux travaux qui nous pressent; tout se précipite à la fois : courses, correspondances, affaires publiques, affaires privées. Voilà pourquoi je ne vous ai point accusé réception de votre article, qui est excellent, et que j'aurais inséré sans attendre la suite, si les faits ne venaient, à chaque instant, couper la parole aux théories. Que vous préparez-vous à dire de l'Europe? voilà des nouvelles d'Allemagne qui vont vous obliger à retoucher vos articles; quinze jours plus tôt, vous auriez été prophète. Nous en sommes tous là. Le 23 février, j'allais porter à l'imprimerie un volume qui n'était plus bon à rien le 25. Tout ce que nous écrivons ressemble à ces fruits de printemps qu'un orage fait tourner avant qu'ils soient mûrs.

Ne vous découragez point cependant; au contraire, pressez-vous. Tâchons de gagner d'un jour la chute des empires, afin de poser quelques faits qui montrent bien à tous la grande et terrible main de Dieu; afin aussi de planter en terre des jalons qui servent, dès aujourd'hui, à construire le nouvel édifice.

Nous ne construirons pas sans labeur. Nous allons à la démocratie, nous y sommes; mais allons-nous à la liberté? Voilà la grande question. J'espère, je crois; mais pas assez pour ne point trembler. Ce qui se passe en Italie est effroyable. La secte qui mène tout est antichrétienne, soyez-en sûr: par conséquent, elle est antilibérale. Les pauvres jésuites sont traités avec une barbarie qui consterne. Il n'y a plus de congrégations religieuses en Piémont; combien de temps encore y en aura-t-il ailleurs? combien de temps cette épidémie de la persécution s'arrêtera-t-elle sur les frontières de la France?

N'importe! aimons la liberté. La gloire du martyr vaut mieux que le péril de l'apostasie. Après cette tourmente, qui aura couvert le sol de débris, les germes de vie se trouveront partout répandus en abondance, et la moisson sera magnifique.

Je suis, Monsieur, votre tout dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

LVIII

A M. le comte de la Tour.

14 juillet 1848.

MONSIEUR,

J'ai vu par votre dernier envoi que vous me pardonnez mon apparente impolitesse, et que vous ne m'en voulez pas d'avoir reçu de vous tant de

bonnes lettres sans y avoir répondu. Je vous en remercie tout d'abord et avec une véritable joie. Je vous assure que je ne regardais pas sans terreur les dates déjà si éloignées de ces diverses communications, et je me demandais si je saurais assez vous faire comprendre ce que c'est que la vie d'un journaliste en un temps comme celui où nous sommes. Le fait est que je n'aurais pas assez de toutes mes heures pour lire et pour écrire, et qu'il faut en donner les trois quarts à la Chambre ou à la garde nationale. Les soldats se plaignent quelquefois d'être « chagrinés de service ». Je sens maintenant toute la valeur de cette expression, qui m'a musait beaucoup sous la monarchie. Je ne suis plus écrivain ; je n'ai plus de parents, plus d'amis, plus de relations : je suis un malheureux, occupé de remplir péniblement un tonneau percé par les deux bouts.

J'ai lu votre mémoire ce matin, d'un bout à l'autre, avec beaucoup d'attention et de plaisir. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'en accepte les principes, la conclusion et presque tous les détails. Nous nous sommes, comme tout l'univers, perdus par l'impiété : nous nous régèrerons par l'Église. C'est ma conviction chaque jour plus profonde depuis que je vois clair. Cela est très bien déduit par vous, Monsieur, en bons termes, en fermes et clairs raisonnements. Cependant deux motifs me portent à vous prier de trouver bon que ce travail ne soit pas publié par nous. Le premier est la longueur. Nous serions obligés de

le couper en huit ou dix morceaux au moins ; et comme il nous serait *impossible*, avec la meilleure volonté du monde, surtout par le temps et par les événements qui courent, de donner chaque jour régulièrement un de ces huit ou dix tronçons, la publication intégrale pourrait durer plus d'un mois. Vous voyez vous-même tout ce que vos idées y perdraient. Elles s'enchaînent rigoureusement : elles ont besoin de se présenter avec suite à l'esprit du lecteur. Lu sans désemparer, vous êtes court, vous ne dites rien de trop ; ainsi mutilé, vous paraîtriez mortellement long.

En second lieu, il y a quelques endroits où vous ne considérez pas tout à fait les choses comme nous l'avons fait ; il y en a d'autres où vos espérances s'expriment avec une vigueur que les nôtres n'ont point ; partout vous produisez votre sentiment avec une liberté que je vous envie, mais que le journal ne peut imiter. Vous êtes seul, nous sommes plusieurs. Pour maintenir ce faisceau d'abonnés que j'ai tenu à former et à grossir, parce que j'y attache des espérances que vous comprenez parfaitement, je me suis imposé toujours des réserves et des sacrifices dont le temps n'est point passé. Il y a des vérités primordiales que je présente et présenterai toujours de front, grâce à Dieu, quelque mal reçues qu'elles puissent être ; il y a des conséquences et des corollaires que je fais glisser, d'autres que je voile, d'autres que j'ajourne absolument ou que je ne formule jamais, me fiant au grain que j'ai semé pour qu'elles ger-

ment naturellement dans l'esprit du lecteur. Si vous saviez quel prix j'attache à n'éloigner personne sans absolue nécessité, et comme je suis fier d'être arrivé de quinze cents abonnés à huit mille ! Ces huit mille sont le bataillon sacré. Ne me demandez pas d'y jeter l'incertitude et la désertion. Vous concevez que, d'un autre côté, je ne tiens pas du tout à gâter votre travail par des notes qui auraient pour effet d'indiquer une sorte de dissentiment entre nous, lorsqu'en vérité il n'y en a point.

Je ne vous donne pas non plus le conseil de vous adresser au *Correspondant*. C'était déjà peu de chose comme publicité, ce n'est plus rien. Mieux vaut donc publier une bonne brochure, que nous annoncerons suivant son mérite et dont nous donnerons aux lecteurs de *l'Univers* une bonne analyse, avec reproduction intégrale de deux ou trois chapitres. C'est plus qu'il n'en faut pour inspirer l'envie d'en connaître le reste.

Je vais aujourd'hui même, pour ne point perdre de temps, consulter un imprimeur, afin de savoir ce que ce que cette impression pourra vous coûter. Ce sera, je crois, peu de chose. J'aurais attendu de pouvoir vous donner un chiffre exact, si j'étais moins pressé de vous faire mes compliments et de vous rassurer sur le voyage du manuscrit.

Puisque vous me donnez l'espérance de vous voir à Paris, Monsieur, j'évite d'entrer avec vous dans de plus longues explications sur les points très secondaires où nous ne nous accordons pas

complètement : une demi-heure de conversation nous mettra, j'en suis convaincu, du même avis.

Daignez croire aux sentiments dévoués et tout fraternels de votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

LIX

A M. Albéric de Blanche-Raffin.

21 juillet 1848.

MON CHER AMI,

Je pense qu'en ce moment même la poste est chargée de nous apporter un bon et bel article de votre façon, sur ce digne et regrettable Balmès. Si par hasard vous aviez négligé ce devoir envers vos amis de France et d'Espagne, remplissez-le au plus vite, et donnez-nous en même temps de vos nouvelles. Les nôtres sont bonnes, comme la lecture de *l'Univers* vous l'a sans doute fait penser. Si l'un de nous était mort, vous pouvez croire qu'il n'aurait pas manqué de s'en vanter, pour faire plaisir aux autres et avoir des prières. Nous étions cependant sous les armes, Eugène et moi, et si attaché à nos buffleteries, qu'enfin Barrier et Coquille s'en sont mis ; mais la paix est faite. Oui, Barrier monte la garde. La révolution n'a rien fait de plus merveilleux.

L'Univers va admirablement, pour un person-

nage de son poids : il tire à sept mille six cent cinquante. O révolutions ! si je me rapprochais davantage de Girardin, nous vendrions dans les rues et nous tirerions à vingt mille ; mais nos pudeurs en seraient un peu choquées. Vous savez qu'il y avait un fond de républicanisme à *l'Univers* avant Février ; il s'y trouve actuellement un fond d'aristocratie.

Le particulier va très bien, comme le général, sauf que nous sommes plus ou moins ruinés. Pour mon compte, je ne comprends pas ce qui m'empêche de mourir de faim.

Dieu me laisse vivre, afin sans doute que je puisse nourrir un troisième enfant, que je suis susceptible d'avoir dans quelques mois, et que je recommanderai bientôt à vos prières.

Adieu, mon cher ami. Nous vous faisons toutes nos amitiés, et moi plus que les autres.

Tout à vous, en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

LX

A M. Eugène Veillot.

Tours, 26 août 1848.

Je suis encore à Tours, par la faute de ce nigaud d'Aubineau, qui a toujours un peu de fièvre, et qui ne sera que demain en état de partir. J'ai

mieux aimé l'attendre que de m'enfermer tout seul au Croisic. Mon séjour sur le bord de la mer ne sera pas long, et le poisson que j'y mangerai sera puissant, s'il opère. Mais le tout est de tourner, virer, respirer, se coucher de bonne heure et dormir. Mes forces reviennent sensiblement.

J'ai trouvé un prophète aussi ferré sur la prophétie d'Orval que peut l'être Ch. Ch. lui-même, et qui veut absolument que la capitale de la civilisation soit réduite en cendres. Je lui ai conté comme quoi Ch. Ch. avait marqué l'heure de la révolution : il est entré en extase ; mais quand j'ai ajouté que tout cela se ferait pour Louis XVII, il a été consterné : car il tient, lui, pour *jeune oignon*¹, avec la condition que Tours deviendra le siège de l'omniarchat. Le ravage que font ces prophéties dans les intelligences est incroyable. On ne voit personne qui n'en ait trois ou quatre en poche, et il n'y a point d'écrivain moderne que l'on considère autant que M. Baresté, auteur de *l'Almanach prophétique*. Le même Barestadamus² a moins de succès comme rédacteur de *la République*. Il n'y a d'autres républicains ici que quelques gueux et quelques bourgeois dont l'influence diminue tous les jours. Que veut-on ? Cela est

1. Ainsi était désigné le futur roi de France dans un commentaire de la publication dite : « Prophétie d'Orval ». Le Louis XVII d'alors avait soixante-trois ans : nul moyen de lui appliquer les mots de « jeune oignon ».

2. M. Baresté prétendait, comme tant d'autres, avoir interprété exactement les fameux quatrains de Nostradamus.

moins clair. Il n'y a point de *régenciens* ; mais les légitimistes ne me paraissent pas si forts qu'on le croit généralement. Si les rouges triomphent à Paris, on peut compter sur des coups de fusil dans toute la France.

Je crois que je te parle politique. C'est bien bête. Je devrais au moins me reposer avec toi des discours qu'on me force à tenir constamment. C'est un grand honneur d'être rédacteur de *l'Univers* ; mais on ne laisse pas de payer cela assez cher lorsqu'on se promène en province. J'entends sans cesse : *Dis, Veillot ?* comme si notre ami était là. J'admire l'abbé Morisseau, qui écoute toutes ces répétailles sans se fatiguer, et qui devient effroyablement proudhonniste.

Je ne sais si j'aurai le temps d'écrire aujourd'hui à Mathilde ; demain je serai toute la journée en bateau. Dis au président¹ de lui envoyer un petit mot.

Adieu, cher frère. Je serai probablement de retour de lundi ou mardi en huit. Ce sera douze ou treize jours au lieu de dix ; mais je ne puis guère m'en tirer à moins. Je t'embrasse. Fais mes amitiés partout.

LOUIS.

1. Notre sœur Élise, qui demeurait avec moi.

LXI

A M. Eugène Veillot.

Nantes, 29 août 1848.

Je t'écris sur le chemin du bateau à vapeur. Président me compte des choses bien merveilleuses, et je grille de savoir si vous avez reçu la visite de Proudhon. Voilà ce qui arrive quand on s'en va. Si Proudhon venait et que les journaux en parlasse, je pense que vous raconterez l'affaire¹.

J'approuve bien que tu te sois rendu à la réunion des journalistes, persuadé que tu n'y feras rien que de sage, et que nous saurons protester contre l'arbitraire, sans même paraître donner la main à ces misérables rouges, qui n'ont jamais servi qu'à perdre toute liberté. Il est bien entendu que nous protestons, non en faveur de la licence, mais pour avoir des lois².

Adieu, petit frère. Je pars pour Saint-Nazaire et Guérande, et demain nous serons enfin au Croi-

1. Proudhon avait demandé à notre collaborateur Roux-Lavergne, son collègue à la Chambre, si *l'Univers*, qui l'avait plusieurs fois attaqué, consentirait à lui ouvrir ses colonnes pour une polémique à fond sur ses idées et sur nos doctrines. Il lui avait été répondu qu'on y consentirait volontiers, pourvu qu'il s'abstînt des grossiers blasphèmes dont il usait habituellement. Il avait accepté cette condition, et devait venir au journal pour s'entendre avec nous. Il ne vint pas.

2. Depuis l'insurrection de Juin, les lois sur la presse étaient suspendues : l'état de siège régnait.

sic. Je vais bien toujours, sauf les jambes. Le mal de tête paraît m'avoir définitivement quitté. Je pense que l'air de la mer me débarrassera aussi des sueurs, et je me trouverai en état de t'envoyer promener à ton tour. Que je le désire !

Tout à toi.

TON FRÈRE.

LXII

A M. le vicomte Albert de Calvimont.

7 septembre 1848.

Que ta lettre est bonne, mon vieil ami ! Je ne sais si l'affaire de mes enfants Desquers s'arrangera comme nous le souhaitons tous deux ; mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit, et je t'écris cette fois pour mon propre compte¹. Je le fais au débotté, car j'arrive d'un petit voyage de convalescence, auquel la fièvre m'a contraint. Ta lettre a été un second embrassement, après celui de la famille, et aussi doux. Tu as bien de l'esprit et du cœur ; et tout cela ne te fera pas comprendre la bonne joie que tu m'as donnée, et je ne te le ferai pas comprendre non plus : il y faudrait les mains, les yeux et la parole. Si je t'avais là, quel baume nous mettrions sur nos vieillesse et sur nos infortunes !

1. Calvimont voulait fonder un journal à Périgueux, et Louis Veillot lui en avait demandé l'impression pour notre beau-frère, Stanislas Desquers.

Tout le monde a lu ta lettre, et tout le monde en est ravi comme moi : Eugène, Élise, Annette ; ma mère en a pleuré. Ma femme seule se plaint que tu ne l'aies que presque embrassée. Moi aussi, je proteste. Crois-tu que si je tombais chez toi un beau matin, je m'empêcherais d'embrasser M^{me} de Calvimont sur les deux joues ? une personne que tu aimes, et à qui tu ne reproches que d'être exposé à la quitter !

Mon pauvre Albert, prends en patience la République : si chancelants que nous soyons, elle a bien des chances pour durer moins que nous. C'est une expiation terrible, mais qui sera courte, à moins que la France ne doive périr, ce que je ne crois pas. Je viens de faire deux cent cinquante lieues en zigzag : je n'ai pu rencontrer un seul républicain parmi les gens de toute espèce que j'ai vus ; mais nous ne pouvons sortir du borbier où nous sommes qu'en retournant franchement aux conditions éternelles de la société. Ni la propriété ni la famille ne se sauveront elles-mêmes : il faut appeler Dieu au secours.

Cher ami, en invoquant Dieu pour les dangers publics, ne négligeons pas de l'invoquer aussi pour nos petites affaires à nous. Il en prend soin tout comme des grandes ; et, puisque tu veux savoir pourquoi tu t'es marié, c'est lui qui l'a voulu, afin de mettre à côté de ton cœur, qui avait trop lieu de douter de la vertu, un cœur bon, chaste et pur, dont l'étude t'a fait comprendre bien des choses que ni toi ni moi ne savions à l'époque où nous

causions de tout, en riant à peu près de tout. Tu vois Dieu : il est auprès de toi, dans son œuvre la plus parfaite, une bonne âme. Je ne sais où tu en es ; mais cela seul suffira pour te mener loin, et jusqu'où je demandé à Dieu de te conduire. Mais mourir, et laisser cette chère âme abandonnée au milieu de tant d'atroces bandits ! je connais cette angoisse, je l'éprouve parfois. Il y a dans Paris cent mille fusils qui sont pleins de maladies terribles et mortelles. Qui sort de sa maison sans appréhender d'y laisser une veuve et des orphelins ? Mais Dieu reste, dans le ciel, maître de la vie et de la mort, aussi bien que si la justice et la paix régnaient en ce monde, et sa protection n'est point un vain mot ; elle est plus sûre que la nôtre, elle est moins onéreuse. Confie-toi à sa main puissante, et rends-lui grâce de tout. Je te dis cela, parce qu'il faut toujours le dire. J'ajoute que tu n'es pas plus malade que tu ne l'as toujours été. Tu conduiras ton cœur comme le maréchal Grouchy a conduit sa poitrine : il a été phthisique pendant quatre-vingt-quatre ans, et il a fini par quelque autre maladie. Va, tu ne t'en iras point que je ne t'aie revu et que tu n'aies été parrain d'un de mes enfants. Quelque chose me dit que si nous avons arraché l'herbe qui poussait sur le vieux chemin de notre amitié, c'est pour y passer en habits de dimanche. Adieu, cher Albert. Qui nous aurait cru si bêtes que de rester tant d'années sans nous écrire !

LOUIS VEUILLOT.

LXIII

A M. Émile Lafon.

7 septembre 1848.

MON VIEIL AMI,

L'Univers a déjà parlé, il y a peu de jours, du collège de Pontlevoy, et cité quelque chose du discours de M. l'abbé Peschoud.

Tu peux dire à M. de Vibraye que le concours du journal ne manquera jamais à cette institution, et que, toutes les fois que l'occasion se présentera d'en faire l'éloge, nous la saisirons avec empressement.

Je suis revenu lundi de mon petit voyage, qui m'a fait beaucoup de bien. J'ai passé bien près de toi ; et, si j'avais mieux ménagé mon temps, j'aurais pris le parti d'aller t'embrasser, assuré que ton hôte ne m'eût point trouvé trop indiscret.

Je te félicite d'être en si bon air et en si bonne compagnie. Restes-y le plus longtemps que tu pourras. Tu pries et tu travailles : ce sont les deux tiers de la vie ; l'autre est de rendre heureux ceux qu'on aime et de jouir de leur présence.

Toute ma maisonnée va bien. J'ai trouvé Marie plus grande, plus forte et plus gentille ; Agnès ne prospère pas moins. Quant à Mathilde, sa grossesse n'est pas moins heureuse que de coutume. A propos de ces joies d'intérieur, je ne t'ai pas remercié de celle que j'ai encore reçue de toi, et qui a été une surprise véritable.

Quel joli tableau ! et que je suis heureux de le posséder ! Non seulement j'y vois mes filles, mais j'y vois mon ami. Le sentiment qui t'a animé durant ce travail semble respirer sur les frais visages de ces chères enfants. Merci, mille fois merci, mon bon Lafon. Si mon amitié t'est aussi douce que me l'est la tienne, nous devons bien bénir le jour où Dieu a permis que nous nous rencontrions. Il nous a fait ce jour-là un cadeau sans prix, comme au surplus tous ceux qui viennent de sa main : car c'est lui qui a fait l'amitié, et qui donne aussi les amis.

Adieu, cher Émile. Je suis content de te savoir en repos. Jouis pour nous tous des dernières beautés de la saison. Meuble-toi la tête de beaux ciels et de beaux paysages. Tu reverras assez tôt cet exécration Paris. Pour nous qui sommes forcés d'y demeurer, le jour où nous t'y reverrons sera un jour de fête : la République ne nous empêchera pas de mettre la nappe.

Eugène t'embrasse, et Mathilde aussi, par permission de l'autorité.

Tout à toi en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

LXIV

A M. le comte de la Tour.

19 novembre 1848.

MONSIEUR,

Je me hâte de retenir pour *l'Univers* votre travail sur les Madgyars. Je crois que vous pouvez sans plus de scrupules que moi en priver *le Correspondant*, où il serait perdu. Ce qui vient de vous mérite un plus grand nombre de lecteurs. Votre premier article sur cette question a été très remarqué, et on nous en demande d'autres. Faites donc tout ce que vous aurez le temps de faire, et envoyez-nous tout ce que vous ferez.

Vous avez su que vos appréhensions au sujet de l'enrôlement de M^{gr} Parisis sous la bannière de Cavaignac n'étaient point fondées. Il se réserve, et tout le clergé politique de Paris suivra son exemple, bien qu'individuellement le plus grand nombre soit pour Cavaignac, considéré comme moindre mal. Ce qu'ils trouvent de *pire* à Napoléon, je ne le sais pas. Quant à nous, nous attendons les programmes; et, s'il n'y a pas de programme nous resterons neutres.

Je suis très aise d'avoir votre article sur M. Rousseau. Je souhaitais beaucoup que *l'Univers* pût parler de sa publication, et je ne savais à qui demander un compte rendu : car nous sommes tous très occupés de nos départements respectifs; et moi, qui

n'ai point de département, je suis plus occupé que les autres.

J'ai fait votre commission auprès de Lecoffre, et vous aurez bientôt *les Livres Penseurs*. Je vous abandonne les héros ; mais soyez indulgent pour le livre, qui n'a guère été fait avec plus de soin que la *constitution* de 1848. J'ai bien regretté de ne pouvoir vous en offrir un exemplaire ; mais Lecoffre m'en a fort peu donné pour ma part, et j'ai dû les distribuer suivant les lois de la politesse, non suivant mes sympathies.

Adieu, Monsieur. Mon frère vous remercie de votre bon souvenir. Il est convenu entre nous que le premier des deux qui aura des vacances se donnera le plaisir d'écrire à l'autre de Tréguier.

Croyez à mes sentiments bien dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

LXV

A M. *Albéric de Blanche-Raffin*.

3 décembre 1848.

MON BIEN CHER AMI,

Quoique vous n'ayez nul besoin de m'écrire pour que je vous aime toujours et que je compte très fermement sur la solidité de votre amitié, cependant je ne veux pas vous encourager au silence, et il faut que vous sachiez que c'est toujours avec un grand contentement de cœur que je

vois les rares apparitions de votre écriture. Votre billet passe de main en main, et on dit : Ce pauvre Blanche ! quel bon garçon ! Il aurait du plaisir à faire de temps en temps un tour par ici, etc., etc. Et moi, en rentrant au logis, je marmotte quelques *Ave Maria* pour empêcher que le temps ne coupe les fils de ce télégraphe invisible qui met nos cœurs en communication sans que nous le disions à la poste et sans que nous y prenions garde.

Il me semble que vous menez assez paisiblement la vie dans votre nid du Languedoc. Dieu soit loué, et qu'il vous maintienne longtemps en cette douce paix : l'essentiel n'est pas que vous fassiez grand'chose, mais que vous vous teniez prêt à faire ce que Dieu voudra.

Par cette même grâce de Dieu, je jouis à peu près d'une égale tranquillité au centre du trouble et des affaires. J'admire comme l'âme chrétienne peut s'habituer aux épouvantes. Qui m'aurait dit que je verrais sans perdre la raison ce qui se passe aujourd'hui dans le monde ? Voilà le Pape à Marseille¹, et je n'y trouve que des raisons d'espérer. Quelles preuves de la divinité du christianisme nous recevons tous les jours !

Mais aucune de ces preuves ne me ramène à la thèse de l'abbé Maret : elles ne me prouvent pas la divinité de la démocratie.

1. Une dépêche venait d'annoncer que Pie IX se réfugiait en France et allait débarquer à Marseille. Le ministre de l'instruction publique et des cultes, M. Freslon, partait pour le recevoir. On sait que la nouvelle était fausse.

Ma petite maison va très bien. Ma femme est enceinte d'un troisième enfant, qui viendra au mois de février et que je recommande d'avance à vos prières. Nous espérons que ce sera enfin le fameux Pierre si attendu, et qui doit être missionnaire.

En attendant ce garçon-là, j'en ai fait un autre, sous couverture jaune, que je regrette extrêmement de n'avoir pu vous envoyer. Mais Lecoffre ne m'en a donné qu'une trentaine d'exemplaires, qui ont été enlevés immédiatement par vos collaborateurs et quelques personnages importants, à qui la politesse oblige de donner des livres qu'ils ne lisent pas.

Tout à vous en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

LXVI

A M. Eugène Veillot.

Bruxelles, 20 décembre 1849¹.

J'ai vu mon homme et j'en suis charmé². La conversation a duré deux heures et demie. *Il demande à écrire dans l'Univers*. Oui, Messieurs ! et très sérieusement, et il écrira bien. Comme je suis

1. Par suite d'une transposition vue trop tard, cette lettre ne se trouve pas à sa place.

2. Le prince de Metternich, alors réfugié à Bruxelles. Louis Veillot fit ce voyage avec le vicomte Théodore de Bussierre, qui connaissait le prince depuis longtemps.

convaincu que vous ne pouvez manquer de trouver cela excellent, et que Taconet aime à témoigner sa joie et sa satisfaction à ses employés quand ils travaillent bien; estimant en cette circonstance avoir bien travaillé; — je m'offre de sa part trois douzaines d'huitres d'Ostende. C'est ma consommation.

La vérité est, mes bons amis, que M. de Metternich m'a fait notre éloge d'une façon bien douce à entendre d'un tel homme, qui est le plus doux, le plus modéré, le plus spirituel qu'on puisse voir, et qui s'est montré d'une bienveillance qui passe l'imagination. Quand je pensais que c'était Metternich que j'avais là devant moi, et qui me parlait ainsi, je croyais rêver. Il m'a dit qu'il était l'un des plus anciens abonnés du journal (sous le nom de Mispoulet); qu'il l'avait toujours lu avec soin, avec affection, le trouvant dans une bonne voie en tout, sauf au sujet de l'Autriche, où nous nous trompions, mais de bonne foi, et qu'il avait souvent cherché une occasion de nous éclairer qui ne s'était pas présentée. Il m'a répété, à deux ou trois reprises, que maintenant cela n'était plus nécessaire; mais que toutes les fois que nous aurions besoin d'un éclaircissement, je pourrais lui écrire, et qu'il se ferait un plaisir et un devoir de me répondre.

Les Belges abondent chez moi. J'ai retrouvé hier, en rentrant à quatre heures, une quantité de cartes qui m'attirent une excessive considération dans l'auberge. J'ai rendu plusieurs de ces visites,

et j'ai vu deux ou trois hommes très distingués, près de qui *l'Univers* est en grande estime, entre autres M. Dechamps, ancien ministre des affaires étrangères, auteur de presque toutes les lois sur l'enseignement, qui est entièrement avec nous. Il m'a donné un ancien rapport de lui fort précieux et maintenant fort rare, où nous trouverons d'excellentes choses sur la liberté comme en Angleterre.

A toi, mon frère Eugène :

Le chevalier Stas¹ est charmé du nom et des titres de son correspondant². Il m'a promis le plus profond secret. A Dieu le reste. Les numéros manquant vont être adressés chez moi. Quand Mallac voudra donner un nom et une adresse, on les enverra chez lui.

La *Petite Philosophie* est adoptée ici pour lectures dans les hautes écoles d'instituteurs ; il a été fait cinq ou six éditions de *Vindex*. Les cigares sont bons. Je t'embrasse et tous les autres.

Il paraît que la lettre de Guizot était soignée³.

LOUIS.

1. Directeur du *Journal de Bruxelles*.
 2. Éloi Mallac.
 3. Une lettre de M. Guizot au prince de Metternich pour lui présenter Louis Veuillot.
-

LXVII

*A M. Fayet, professeur de mathématiques au collège
de Colmar¹.*

Décembre 1848.

MON CHER MONSIEUR,

Vous pourrez tirer sur le journal pour la somme et à l'époque dont vous m'avez parlé dans votre première lettre. Je ne sais pas quelles formes on emploie ; mais il me semble que ce papier s'adresse à M. de Croze, caissier.

Je vous demande pardon de ne vous avoir pas répondu tout de suite : cette affaire regarde M. Taconet, et je m'étais reposé sur lui du soin de la régler ; je croyais tout terminé. Je m'en veux d'autant plus que les préoccupations de l'élection de la Présidence n'ont pas été très vives pour moi. Tout en inclinant personnellement pour Bonaparte, j'étais d'avance tout résigné au triomphe de l'autre, et j'aurais donné le choix pour une épingle. Ce que je n'espérais pas, c'est cette immense majorité, qui va changer bien des prévisions et ouvrir bien des yeux. Toutefois Bonaparte ne sera pas plus solide que Louis-Philippe, s'il marche dans la même voie. Il pourra être emporté par un coup de vent, et alors gare les rouges, ou

1. M. Fayet fut plus tard inspecteur d'Académie, puis recteur d'Académie départementale. Il est aujourd'hui en retraite.

plutôt les cramois ! nous tomberons en pleine Terreur et en plein communisme.

Tout à vous.

LOUIS VEUILLOT.

LXVIII

A M. Fayet.

26 décembre 1848.

MON CHER AMI,

Je ne veux pas aller me coucher sans vous donner une nouvelle que vous pourrez entendre avec quelque intérêt. J'ai dîné, ce soir, au ministère de l'Instruction publique, au grand scandale des murailles, si elles ont un peu de sentiment¹. Pensant qu'un événement de cette importance devait profiter à l'Université, j'ai pris le ministre à part, et je l'ai vivement pressé de faire quelque chose pour vous. Je croyais être le premier, mais on m'avait devancé. M. de Falloux venait de causer avec M. de Montalembert, qui l'avait précisément entretenu du même sujet. Comme M. de Montalembert pourrait ne pas vous écrire tout de suite, je

1. M. le comte de Falloux venait de prendre possession du ministère de l'instruction publique et des cultes. Pendant le dîner, où nous étions nombreux et tous ennemis de l'Université, il dit à Louis Veillot : « N'êtes-vous pas étonné de vous voir et de nous voir tous ici ? — Pour étonné, je le suis, répondit Louis Veillot ; mais je trouve que nous avons fait acte de faiblesse en entrant par la porte : il fallait jeter bas un pan de mur pour nous faire entrer par la brèche. »

le devance à mon tour. Vous ne regretterez pas de savoir quelques heures plus tôt que vos amis ne vous oublient point. Dormez là-dessus, excellent homme, et soyez persuadé que, si notre ami reste un peu au poste où le voilà, vous ne resterez pas à celui où vous êtes.

Adieu. Travaillez toujours, et vous verrez que Dieu n'oublie pas ses troupiers. Mille amitiés de moi et de tous nos collaborateurs.

LOUIS VEUILLOT.

LXIX

A dom Guéranger, abbé de Solesmes.

28 décembre 1848.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Je commence aujourd'hui mes visites de bonne année, de crainte de n'avoir pas le temps de les faire plus tard, et je les commence par vous. Je ne vous apporte pas mes vœux; je viens chercher vos bénédictions. Que pourrais-je vous souhaiter? Vous vivez et vous faites vos profits, dans votre monde, de choses qu'on ne désire pas dans le nôtre. Je me borne donc à vous apporter l'occasion d'une bonne œuvre. Vous savez que je suis toujours en pleine mer: priez Dieu qu'il me conduise au port. Nous y gagnerons tous deux, et moi plus encore que vous. C'est un vrai marché de moine.

Très Révérend Père, j'ai eu le cœur percé quand

j'ai vu, dans une lettre de vous au Frère Du Lac, que vous demandiez *les Livres Penseurs*. Votre nom était le *premier* sur la première liste d'envoi que j'ai donnée à M. Lecoffre. Je lui avais recommandé de vous envoyer le volume par la poste, afin que vous fussiez des premiers à le lire. Malheureusement, il a cherché une occasion, et mon pauvre bouquin se reposait encore au Mans quand je le croyais depuis longtemps entre vos mains. J'avais, en outre, prié le Frère Du Lac de vous faire mes excuses de ce que je ne vous écrivais pas, à cause du triste état de mes yeux. Je crains qu'il n'ait pas mieux fait ma commission que M. Lecoffre, et voilà comment j'ai eu l'air d'être coupable envers vous d'une négligence dont je suis fort innocent. Si vous m'en avez su quelque mauvais gré, rendez-moi vos bonnes grâces ; et ne me faites pas attendre la *Sainte Cécile*, surtout.

J'ai fait encore, ces jours-ci, un petit volume, qui va paraître bientôt. Celui-là, je ne le confierai point aux libraires ; je vous l'enverrai tout droit, en le recommandant très spécialement à votre indulgence. C'est un fagot que j'ai bâclé en grande hâte, pour *obvier* à la naissance d'un troisième enfant, dont ma femme va me faire cadeau tout prochainement. C'est un assaut de fécondité dont je souhaite que le monde n'ait pas trop à se plaindre.

Je termine, mon Très Révérend Père, en me recommandant de nouveau, moi et les miens, enfants, livres, femme, etc., etc., à vos bonnes prières. Vous ne pouvez donner ce secours devant

Dieu à quelqu'un qui vous aime davantage, et qui vous soit plus tendrement dévoué que votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

LXX

A M. le comte de la Tour.

29 décembre 1848.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre travail hier matin seulement ; je l'ai lu aussitôt, et nous allons le faire paraître sans délai. Il est plein d'intérêt et de clarté. J'ai seulement remarqué que vous vous trouvez moins à l'aise quand vous traduisez, que quand vous exprimez directement vos pensées. Je me suis permis de faire quelques corrections, et même quelques petits retranchements, dans les paragraphes un peu verbeux du comte Szechengi. Sa situation personnelle a plus d'intérêt pour vous, qui le connaissez, que pour le public. Moyennant ces suppressions, je pense que tout pourra passer en trois numéros. Vous vous trouverez, sans doute, engagé envers les lecteurs de *l'Univers* à les tenir au courant de cette question si peu connue et si digne d'être suivie. Vous dites, avec beaucoup de raison, qu'elle nous touche de fort près ; et je ne saurais trop vous louer de la façon dont vous le faites voir. Attendez-vous à recevoir beaucoup de

compliments, et prenez-les comme très mérités.

L'Univers va très bien. Nous gagnons des abonnés. Je doute que *l'Ère nouvelle* en puisse dire autant. Elle baisse visiblement dans l'opinion, et sa bonne foi même commence à paraître douteuse. Je crois que c'est une affaire perdue, et je n'en suis pas fâché. Nous n'avons pas besoin qu'on seconde cette prédisposition à la folie et à la lâcheté, qui est aujourd'hui une sorte du caractère général des esprits et des cœurs¹.

L'Assemblée se déconsidère partout comme en Bretagne. On dit que Cavaignac veut entreprendre de discipliner l'opposition, qui tombe en miettes. Je doute qu'il y réussisse, et, formât-il un corps de ces molécules qui se repoussent, il n'y mettrait pas la vie et encore moins la popularité. La France ne pardonnera pas à l'Assemblée ce qu'elle n'a point pardonné au Gouvernement provisoire.

Je ne m'étonne point que vous ayez remarqué l'article sur l'élection du 10 décembre. Mais, hélas ! ce bel article n'est pas de ma façon : c'est une improvisation de M. de Montalembert².

Adieu, Monsieur. Je compte les jours dans l'espérance que le printemps me permettra d'aller vous serrer la main chez vous. Je crois franche-

1. *L'Ère nouvelle*, que le P. Lacordaire et d'autres avaient quittée, faisait des concessions de plus en plus grandes aux idées révolutionnaires.

2. Article très virulent contre les vaincus du 10 décembre et très chaud pour le vainqueur, Louis-Napoléon.

ment que nous ne nous déplairons point ensemble.

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

Mon frère vous prie d'agréer ses sincères amitiés. Il se chargera d'envoyer les numéros de *l'Univers* contenant vos articles aux adresses indiquées. Nous attendons une brochure de M. Guizot. Il dit, dans une lettre écrite à un de ses amis, que M. de Montalembert et M. Veillot seront contents de son travail. Cela ne m'étonnerait pas extrêmement. M. Guizot a de grands côtés, et je l'ai toujours su meilleur que sa politique. Je m'attends à le voir marcher bien autrement que M. Thiers.

Voulez-vous une anecdote? J'ai diné, l'autre jour, au ministère de l'Instruction publique. O révolutions! Il m'a semblé que je faisais là le personnage de ces premières barques de Normands qui vinrent insulter les frontières de Charlemagne. Ainsi soit-il!

LXXI

A M. le comte Charles de Villermont.

Paris, 6 janvier 1849.

MONSIEUR,

Je ne veux pas vous laisser croire que nous n'avons pris aucun intérêt, ma femme et moi, au malade pour lequel vous avez bien voulu réclamer

nos prières. Nous nous sommes associés à vos vœux ; et, si je ne vous l'ai pas dit tout de suite, c'est que je n'ai pas toujours le temps d'écrire même un simple billet. Votre dernière lettre nous a fait craindre que Dieu n'ait disposé de la santé de votre ami autrement que nous ne l'avons tous demandé. Veuillez nous en instruire. Nous continuerons de prier afin qu'il guérisse, et s'il n'est plus, nous prions encore afin que Dieu lui donne la paix et console en même temps ceux qui l'ont perdu. Je profite de cette occasion, Monsieur, pour me recommander à mon tour à votre charité. Ma femme est sur le point de me donner un troisième enfant. C'est un terrible moment à passer pour elle et pour moi, et nous voudrions aussi que ce nouveau venu n'entrât dans la vie que bien environné de toutes les grâces qui pourront le rendre parfait chrétien. Vous ne me trouverez pas indiscret, j'en suis sûr, de vous faire cet appel. Je ne puis mieux vous témoigner combien je compte sur les sentiments fraternels que vous m'exprimez, et que je ressens moi-même si parfaitement pour vous.

Veuillez agréer, etc.

LOUIS VEUILLOT.

LXXII

Au R. P. Cahier, S. J.

26 février 1849.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Si je vous avais communiqué mon projet de faire causer deux statues du jardin des Tuileries, je ne l'aurais pas mis à exécution, et c'eût été tout profit pour le public et même pour moi. Maintenant il est trop tard, et il faut, bon gré mal gré, que le *ré-mouleur* redevienne *Vindex*¹. Comme Scythe, je n'ai pas besoin de lui et je ne le connais pas. Que la science se voile les yeux et me pardonne cette incartade. Hélas ! je crains de lui jouer bien d'autres tours ! Pour en diminuer autant que possible le nombre, j'aurai soin, quand je voudrai toucher aux personnages peu connus, d'aller vous visiter, mon bon Père, vous qui savez tant de choses qu'on ne sait pas. Je laisserai peut-être mon idée dans votre cellule, mais j'en emporterai le plaisir d'avoir causé avec vous. Je ne fais pas souvent d'aussi bonnes spéculations.

Agréez, Très Révérend Père, l'assurance de mon respectueux dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

1. Le R. P. Cahier, grand érudit, avait écrit à Louis Veillot que la statue dont il avait fait *Vindex* dans le dialogue qu'il venait de publier sous ce titre, ne représentait qu'un *ré-mouleur*.

LXIII

A M. Blanc de Saint-Bonnet.

2 avril 1849.

MONSIEUR,

Je prierai un de mes collaborateurs de rendre compte de l'ouvrage que vous avez bien voulu m'adresser ¹. Je regrette de ne pouvoir faire moi-même ce travail. Malheureusement, mes yeux, fort malades, encore plus que mes occupations, m'empêchent de lire la plus grande partie de ce livre. Il est fâcheux que des méditations si hautes et si sérieuses soient imprimées comme pour des yeux de quinze ans. Pardonnez-moi cette plainte : c'est probablement la plus forte critique que l'on puisse faire de votre ouvrage, mais elle est très fondée, car il ne peut être bien lu que par les yeux qui ont beaucoup pleuré.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma très haute considération.

LOUIS VEUILLOT.

1. *De la Douleur*, par Blanc de Saint-Bonnet.

LXXIV

A M. Rivalland, instituteur à Sainte-Hermine.

2 avril 1849.

Je regrette, mon cher Monsieur, d'avoir tardé à vous écrire. J'aurais dû me hâter pour tâcher de vous consoler un peu dans les nouvelles afflictions qui vous éprouvent; mais j'ai moi-même, outre mes travaux, ma petite part de tribulations. Ma femme garde le lit depuis un mois, et un de nos enfants est malade. C'est le prix infiniment douloureux dont il faut acheter toutes les joies domestiques, les plus légitimes et les plus douces, il est vrai, dont on puisse jouir en ce monde.

Votre lettre me fait craindre que vous ne songiez à abandonner vos fonctions d'instituteur. Si la nécessité vous y oblige, il n'y a rien à dire : la volonté de Dieu se fait ainsi connaître. Mais si vous pouvez lutter, lutez encore. Ne vous laissez pas vaincre par le découragement. Croyez-en un ami qui a passé par beaucoup de fortunes diverses : ce que nous regardons comme le repos et le bonheur n'est ni le bonheur ni le repos, lorsque pour y arriver nous sacrifions quelque chose du devoir. Où Dieu nous veut, où nous le servons, c'est là que nous sommes bien, en dépit de toutes les difficultés que nous y trouvons et de tous les désirs qui nous en éloignent. Dieu agit avec nous comme ces pères prévoyants qui forcent

leurs enfants au travail afin qu'ils acquièrent de quoi se reposer dans leurs vieux jours. Toute la vie n'est qu'un court moment, qui nous est donné pour faire notre fortune : je parle de cette fortune des chrétiens qui ne périt point avec eux, et se compose de trésors que la rouille ne peut entamer, et que les vicissitudes de la vie ne dispersent pas.

Je lirai avec bien de l'intérêt le petit récit que vous me promettez. Il aura pour effet, je n'en doute pas, de resserrer les liens que la divine Providence a formés entre nous.

Adieu, cher Monsieur. Bon courage, et priez pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

LXXV

A M. le comte de la Tour.

Jeudi saint, avril 1849.

MONSIEUR,

Je ne veux pas faire attendre aux lecteurs de *l'Univers* le plaisir de vous lire : la première partie de votre article viendra demain, la seconde suivra de près. Vous avez raison, vous avez trop raison, et je m'en veux d'avoir passé la plume sur quelques traits qui tombaient d'aplomb sur quelques-uns de nos anciens articles ou de nos an-

ciens discours¹. Il faut ménager l'amour-propre des gens, et ne pas trop leur tirer les oreilles dans le moment qu'on les passe au fil de l'épée. Certes, j'ai cru, pour mon compte, bien des choses sur l'Autriche que je ne croirais pas, et que, par conséquent, je ne dirais pas aujourd'hui. J'ai appris à connaître le *patriote* et sa manière d'écrire l'histoire. Vous ne feriez pas mal de revenir discrètement là-dessus. Les oreilles commencent à s'habituer aux louanges de l'Autriche. Le temps est venu de faire paraître la vérité, au moins à micorps : si elle se montrait tout entière, on ne voudrait pas la regarder ; mais on tolérera le buste, surtout si vous avez soin de ne pas ménager le josphisme.

Mille remerciements sur tout ce que vous me dites sur mes petits livres. J'en suis très content. J'aime bien que ce que je fais vous plaise. Croyez que je le ne dis pas à tout le monde, et que je serais aussi inconsolable de certains suffrages que malheureux de certaines critiques.

Je vous laisse brusquement : on m'appelle auprès de ma femme malade depuis un mois d'une troisième fille qu'elle m'a donnée. J'ai bien des soucis, et par conséquent bien des désirs d'aller à Tréguier. Cette envie me tient si fort, qu'elle passe de mes rêveries à mes prières. Mais de cela aussi

1. Ce travail du comte de la Tour traitait de la situation de l'Autriche, et montrait que le gouvernement autrichien avait souvent été attaqué injustement. Ce reproche atteignait M. de Montalembert et *l'Univers*.

il faut dire : *Que votre volonté soit faite, et non la mienne.* Mon frère est très sensible à votre bon souvenir, et me charge de vous en remercier.

Adieu, Monsieur.

Votre tout dévoué en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

LXXVI

A M. Fayet.

Lundi de Pâques 1849.

MON CHER AMI,

C'est par votre lettre que j'ai appris la détermination que M. Taconet a prise à votre sujet¹. Elle m'afflige encore plus que vous, je puis le dire ; et, si elle m'étonne moins, c'est que Taconet nous a déjà plus d'une fois joué des tours semblables. Je lui en ferai certainement d'amers reproches ; mais, hélas ! c'est tout ce que je puis faire. Quoique je l'estime, et qu'il ait de grandes et généreuses qualités, j'aurais depuis longtemps rompu avec lui, à cause de cette passion et de cette manière de diminuer les frais de la rédaction, si je l'avais pu sans compromettre une œuvre qui m'est plus précieuse que mes intérêts et ceux mêmes de mes amis. Hélas ! il m'est impossible de quitter le journal : c'est là mon grand souci. Il m'est impossible éga-

1. M. Taconet avait écrit à M. Fayet que sa collaboration ne serait plus rétribuée.

lement d'y attacher qui je voudrais. Je dispose de l'esprit, non du corps. Regardez-moi donc, mon cher ami, comme fort innocent du désagrément qui vous arrive. Ne l'imputez qu'à une rage d'économie maladroite, qui a fait au journal plus de tort qu'on ne saurait l'imaginer. Mais que voulez-vous ? Taconet est fait ainsi. Il a su sacrifier ou exposer de très fortes sommes, et jamais dépenser à propos quelques centaines de francs.

Régalez avec lui sévèrement, s'il ne revient pas sur sa détermination. Votre petit traitement vous est dû jusqu'au moment où vous avez été averti. Exigez tout. C'est votre droit : vous ferez bien de n'en rien relâcher.

Pardonnez-moi, si j'ai laissé plusieurs de vos lettres sans réponse : j'ai beaucoup d'occupations, beaucoup de soucis domestiques, et de très mauvais yeux. Mais vous pouvez compter que je désire toujours avec passion vous servir.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

LXXVII

A M. le comte de la Tour.

27 avril 1849.

CHER MONSIEUR,

J'ai appris avec la plus grande surprise et le plus grand regret que vous êtes *abonné* à *l'Univers*. Personne ne paye mieux que vous son abon-

nement en *copie*, et je croyais très fermement que vous receviez le journal à titre de collaborateur. Votre dernier renouvellement est payé, encaissé : il n'y a plus rien à dire, sinon que ce sera bien le dernier ; et j'espère que nous durerons tous assez longtemps pour que vous goûtiez le très faible plaisir de lire votre journal, sans qu'il vous en coûte rien que de l'encre et du papier.

Nous ne vous avons pas un moment considéré comme faux prophète à l'égard des affaires de Hongrie. Les événements confirment vos prévisions. Un homme seulement me semble avoir trompé votre attente. Ne croyez-vous pas que le rôle du prince Vindischgrätz est fini ? Si votre amitié croit avoir quelques consolations à lui donner, je n'ai pas besoin de vous dire que nous sommes tout prêts. N'oubliez pas que nous attendons la suite de vos considérations sur l'Autriche. Ce que nous avons publié a été extrêmement goûté, et des meilleurs juges. Je vous en citerai deux : le maréchal Bugeaud et M. Guizot, lecteurs assidus de *l'Univers*.

Je ne vous dis rien de vos élections ; seulement, entre nous, M. de Falloux me paraît avoir tort de pousser M. *** , qui est un honnête garçon, mais des plus incapables. Je ne me consolerais pas de le voir sur la liste, s'il y devait tenir votre place. Croyez-moi, votre désintéressement n'est pas de saison, et vous êtes de toutes les manières un des hommes que nous aurions le plus besoin de voir ici. Quant à M. Dupanloup, il a du mérite : il a

fait merveille dans les commissions d'enseignement ; mais plus son mérite est grand, plus je désire qu'il l'applique au gouvernement de son diocèse, un de ceux qui peuvent le moins se passer de la présence et du zèle d'un évêque. Mon Dieu ! que je regrette de ne pouvoir causer quelques heures avec vous, ou seulement passer un jour à vous écrire ! Mais je suis accablé d'affaires et de soucis. Ma maison est un hôpital. Je passe mes jours à verser des tisanes, et à noircir du papier pour les payer.

Adieu, Monsieur. Tout à vous.

LOUIS VEUILLOT.

LXXVIII

A M. Rivalland, instituteur.

1^{er} juin 1849.

MON CHER MONSIEUR,

Je vous remercie du récit que vous m'avez envoyé. Je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de sympathie, en prenant une part très vive à vos traverses. Il ne semble pas que la Providence vous ait accordé beaucoup de ces jours qu'elle prodigue souvent en apparence à ses plus grands ennemis, et que le monde appelle des jours heureux. Mais il faut se souvenir que les jugements de Dieu ne sont point les nôtres, et que, nous traitant suivant sa volonté souverainement juste et miséricordieuse, il fait toujours ce qui convient le mieux dans nos

vrais intérêts. Certainement, Monsieur, les enfants que vous soumettez le plus à la discipline et auxquels vous multipliez davantage les leçons, ne sont pas ceux que vous aimez le moins. Lorsqu'ils ne demanderaient qu'à jouer et à se divertir, vous, leur maître, plus sage qu'eux, sachant tout ce qui les attend dans la vie, vous les armez, fût-ce même de force, en vue des combats qu'ils devront livrer. Ainsi fait Dieu, à votre égard et à l'égard de tous ceux qu'il aime. Toutes ces épreuves vous serviront plus tard : elles deviendront une cuirasse dans le péril, une lumière dans les ténèbres ; elles seront un jour des ailes sur lesquelles votre âme, détachée des trompeuses promesses du monde, s'élèvera pour chercher les biens éternels.

Et puis, après tout, il faut se soumettre. C'est folie de vouloir éviter la croix. Rien de plus différent, en apparence, de votre vie que la mienne. Je suis sur le grand théâtre de Paris, je m'occupe de grandes affaires, je gagne ma vie honorablement, j'ai des amis, j'ai même une espèce de petite réputation ; enfin, je suis marié à une femme excellente, et j'ai de charmantes petites filles. Avec cela, point de ces peines d'esprit qui troublent souvent les hommes les plus heureux ; aucune ambition d'aucun genre ; point d'alarmes excessives, même en ces temps troublés ; une grande facilité de cœur à faire le sacrifice de toute fortune, à sacrifier même ma liberté et ma vie. Eh bien ! Monsieur, je voudrais être le dernier des paysans du Bocage, qui n'a pour vivre que son travail manuel, et pour dis-

traction que d'entendre la grand'messe tous les dimanches. Sans doute, c'est plutôt par lâcheté que par humilité que je forme ce vœu ; mais enfin cela vous montre, je pense, le fond des joies de la vie. Voilà ce que c'est. Les plus pures et les plus légitimes ne bannissent pas l'inquiétude du cœur le plus disposé et le plus facile à se sevrer de tout ce que Dieu défend. Jugez par là quel mensonge est le bonheur des impies. Et ce bonheur les conduit à la réprobation éternelle.

Puisque vous avez quelque confiance en moi, et que vous faites quelque cas de mes conseils, je vous engage à lutter avec un surcroît de vigueur contre tous les obstacles, et à vous livrer de plus en plus en plus aux devoirs de votre modeste et si utile profession. Après la vocation du prêtre, il n'en est point de plus grande que celle d'un instituteur qui sait ce qu'il fait. Vous avez élevé déjà douze cents enfants. Que de prêtres n'en ont pas tant fait, malgré tous leurs désirs ! Que de saints missionnaires ont traversé les mers et abandonné tout, dans l'espoir seulement de mettre sur la voie du ciel un troupeau bien moins considérable que celui-là ! Il ne faut point considérer vos fatigues, fussiez-vous en mourir. Souvenez-vous de cette belle parole de Tertullien aux chrétiens persécutés : *Il n'est pas nécessaire que vous viviez, mais il est nécessaire que vous serviez Dieu.* Adieu, cher Monsieur. Je vous laisse sur ce mot, que j'ai besoin de me répéter à moi-même.

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

LXXIX

A M. le comte de la Tour.

11 juin 1849.

CHER MONSIEUR,

Si nous n'avions pas aujourd'hui une séance révolutionnaire, je ferais passer votre article ce jour même. Il est excellent. Hélas! nous ne nous perdrons point faute de savoir comment nous sauver. Vos idées sur les affaires d'Allemagne et de Russie sont celles de beaucoup de gens de mérite que je connais, mais qui hésitent à les publier. Ils disent qu'on ne les écouterait pas, et, au fond, ils ont peur de heurter le préjugé. C'est ainsi que nous périssions par la muette complicité de la lâcheté avec le crime et la sottise. Je vous avoue que le triomphe du socialisme me paraît assuré, à moins d'un miracle que je n'espère plus. Par quelle vertu méritons-nous que Dieu fasse en notre faveur un miracle? L'excès de la peur n'égale pas en nous l'excès de l'orgueil. Nos bourgeois se rassurent au milieu de toutes leurs défaites, en criant d'une voix peureuse qu'ils sont les plus nombreux, les plus intelligents, les plus honnêtes, et que par tant ils doivent triompher. Aujourd'hui, ils baissent la tête : le maréchal Bugeaud est mort. Mais l'émeute qu'on attendait est remise, et demain ils seront rassurés.

C'est un grand événement que cette mort du maréchal Bugeaud. Elle me brise le cœur, et je serais

inconsolable, si je n'avais toutes les raisons possibles d'espérer que l'excellent maréchal trouvera grâce devant Dieu. Il n'avait jamais été incrédule, au contraire; et la foi, qui sommeillait dans son âme, s'est réveillée au dernier moment, pleine de force et d'espérance. Mais quel coup pour cette société qui voyait en lui son dernier rempart! La consternation est générale; et les rouges eux-mêmes, ceux du moins qui ne sont pas tout à fait abrutis, témoignent leurs regrets. Ils pensent qu'après tout, s'il se faut porter à la frontière, le sergent Boichot n'y remplacera pas le vainqueur d'Isly.

Je suis tout étonné des desseins que vous aviez sur moi¹. Je vous en remercie; mais consolez-vous de n'y pouvoir donner suite. Vaille que vaille, je me tiens à la place où Dieu m'a mis; je n'ai nul désir d'occuper un autre poste, et je crois sincèrement que je n'y ferais pas grande figure. Le rôle que j'aurais à jouer là, tout autre le peut jouer aussi bien, et la vanité de m'asseoir sur ces bancs serait plus que compensée pour moi par l'humiliation des sacrifices auxquels il se faut contraindre. Dans la presse, quand je fais cause commune avec les modérés, je puis du moins exposer mes motifs; dans l'Assemblée, je ne le pourrais pas; et peut-être même que l'asservissement du représentant finirait par déteindre sur le journaliste. Je suis

1. M. le comte de la Tour proposait à Louis Veillot une candidature à la députation, en Bretagne. Vers le même temps, le comte de Valori lui en proposait une dans le Midi.

plus faible que je n'en ai l'air, et je ne conserve ma liberté qu'en faisant un petit désert autour de moi. Si j'avais vu beaucoup de monde, les plus forts et les plus utiles articles de *l'Univers* n'auraient jamais paru. Par toutes ces raisons, je souhaite ne devenir rien : je n'ai pas d'autre moyen de valoir quelque chose.

La Bretagne fuit devant moi ; je ne vous verrai point cette année, à moins que vous ne veniez à Paris. Ma femme est toujours malade, et je n'ai pas besoin de vous dire avec quelles angoisses je la vois dans un état si dangereux en temps d'épidémie¹. Je n'ose m'absenter que pour aller au journal, et je ne me permets pas tous les jours d'aller respirer l'air aux Tuileries, qui sont à ma porte. Pour comble de disgrâce, mon frère est souffrant et garde la chambre. Nouveau sujet de terreurs, car j'aime mon frère de toute l'énergie de mon cœur. Vous avez un frère aussi, cher Monsieur, et il vient d'être blessé loin de vous. Combien je vous plains de ne pouvoir au moins lui rendre les services que j'ai le bonheur de rendre au mien ! La vie nous sera dure. Les hommes qui ont notre âge ont passé leurs beaux jours. Mais le ciel est au bout de cette triste carrière, et nous ne pouvons pas nous plaindre, nous qui voyons le but. Recevez les amitiés de votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

1. Le choléra de 1849.

Vous savez que le Message¹ s'occupe de certaines améliorations dans le régime de l'armée. Je vous ai réservé ce sujet, et *l'Univers* n'en parlera pas, à moins que vous ne refusiez de l'y traiter.

LXXX

A M. Fayet.

5 juillet 1849.

MON CHER AMI,

Je vous écris un mot en courant. Soyez sans inquiétude sur ce qui vous est dû. Tout sera payé, l'ancien et le nouveau : car il nous faut du nouveau. Nous avons besoin que vous nous fassiez au plus vite deux ou trois articles sur la partie primaire de la loi, notamment sur l'influence qui restera aux écoles normales. Nous voulons que cette malheureuse loi rentre dans les cartons, d'où jamais un ministre catholique n'aurait dû la tirer. Hâtez-vous : nous n'avons pas un moment à perdre².

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

1. On appelait alors Message l'espèce d'exposé de la situation que le chef du pouvoir exécutif adressait à l'Assemblée.

2. Ces articles ont paru dans *l'Univers* des 21 juillet, 27 juillet, 1^{er}, 14, 22, 27 et 31 août 1849.

LXXXI

A M. Buloz, directeur de la REVUE DES DEUX-MONDES¹.

Dimanche 29 juillet 1849.

MONSIEUR,

Je vous renvoie mes épreuves, rasées d'aussi près que je l'ai pu : j'ai retranché, à mon grand regret, la scène des constitutionnels, raccourci le ministre de la guerre, et un peu le ministre de l'instruction publique, et conclu à la fin un arrangement qui ne sera pas aussi facile à faire en réalité. Ne me demandez pas davantage, je vous en prie, et laissez-moi honorer tout haut les jésuites. C'est une petite réparation qui leur est bien due. Pour tranquilliser votre conscience, je vous jure qu'ils n'ont point empoisonné Clément XIV; vous pouvez en être convaincu. Je les aimerais moins s'ils avaient commis cette légèreté : je n'ai aucun goût pour les empoisonneurs. Je laisse également intacte la scène des paysans catholiques. Si c'est un sermon, vos universitaires en ont fait et en feront bien d'autres plus longs et plus ennuyeux. J'espère que vous accepterez ces accommodements : ils doivent être très bons, puisqu'ils ne satisfont complètement ni vous ni moi. Une autre fois, si

1. M. Buloz, poussé par M. de Rémusat, avait demandé « quelque chose » à Louis Veuillot pour la *Revue*. Mon frère écrivit *le Lendemain de la victoire*. M. Buloz, épouvanté, réclama beaucoup de changements; Louis Veuillot en fit quelques-uns. De là cette lettre.

nous faisons un second essai, je vous donnerai ma copie tout entière, et vous n'aurez qu'à prendre ou qu'à refuser; mais je vous préviens que je n'écrirai jamais rien qui puisse plaire entièrement à vos amis, car je ne suis au monde que pour penser et pour parler autrement qu'eux, et je n'ai nulle envie de manquer à ma vocation.

Mille compliments affectueux.

LOUIS VEUILLOT.

Seriez-vous assez bon pour me faire donner une épreuve de mon travail non perfectionné? Il y a deux ou trois choses que j'efface, et que je désire ne point perdre.

LXXXII

A M. le comte de la Tour.

11 août 1849.

MONSIEUR,

Je vous dois depuis longtemps une lettre, et je l'avais commencée; mais le surcroît d'obligations et de travaux, que m'impose la maladie de ma femme, m'a forcé de faire un article de ma lettre et de vous renvoyer au journal pour tout ce qui regarde la grande affaire de nos discussions¹. Je n'ai point d'arrière-pensée. J'imprime tout ce que

1. Les discussions sur la loi de l'enseignement, proposée en 1849, votée en 1850.

je pense, comme si j'écrivais à un ami. Je trouve la loi mauvaise et dangereuse ; il faut que j'en sois bien convaincu pour le dire, et je n'accepte pas du tout le reproche qu'on me fait de l'avoir dit avec trop de promptitude. Lorsque la loi parut, je ne la connaissais pas : on avait fidèlement gardé envers nous, comme envers tout le monde, le secret de la commission. Il fallait parler, parce que, si nous n'avions rien dit, on votait d'urgence et sans discussion ce projet, que tout le monde, excepté ceux qui l'ont fait, sent au moins la nécessité d'améliorer. Je dis : excepté ceux qui l'ont fait, car leur pensée avouée, à moi et à d'autres, est qu'il contient tout ce que nous pouvons obtenir, et *tout ce que nous pouvons désirer*. Ce sont les propres paroles de M. de Falloux, dans le sein du comité catholique. Il les a prononcées devant cinquante catholiques, dont aucun n'a réclamé. Et l'on me reproche d'être *intraitable* !

Je le suis, je l'avoue ; et, pour moi, je ne tiens pas aux améliorations. C'est la base, le système tout entier du projet que je repousse. Je n'ai pas cessé de croire à la liberté de l'Église ; j'y crois plus que jamais ; je crois que l'Église peut tout, étant libre ; je crois qu'elle ne peut rien, enchevêtrée comme elle l'est, dans le projet, avec l'erreur. Ma foi, mon cœur, ma fierté de catholique, se soulèvent quand je vois ce rôle de commensale et presque de concubine auquel l'Église est réduite par ses propres enfants. Je ne conçois pas qu'on ait eu la pensée seulement de ce que l'on veut faire. Com-

ment ! nous ne voulons pas d'évêques à la Chambre des pairs, et nous en aurons comme fonctionnaires de l'Université ? Comment ! un Zévort, par exemple, pourra être recteur de Rennes, et, en cette qualité, il présidera l'évêque ?

Et on règle cela, on veut bâcler cela sans que les évêques soient consultés ! Ils apprennent un jour par *le Moniteur*, qu'on le propose ; et quinze jours après, le même *Moniteur* leur aurait appris que c'était fait !

S'ils veulent ce mélange, qu'ils le disent ; et alors, quoiqu'ils aient dit manifestement le contraire, je me tairai, j'aurai la foi que cette chose est bonne. Mais le moins était bien qu'on les consultât avant de faire une chose si contraire à tout ce qu'ils ont demandé, et nous avec eux.

Du reste, je doute aujourd'hui du succès de ce projet. Vous avez pu voir qu'il a été mal défendu. On y a déployé plus de colère que de raison ; et maintenant, après avoir dit que notre polémique était une indignité (Montalembert), une impiété (Dupanloup), une étourderie et une sottise (Falloux), on se trouve abandonné de la très grande majorité catholique. Je l'avais prévu, je l'avais annoncé de vive voix lorsqu'il était temps encore, à ceux qui pouvaient le savoir aussi bien que moi, et qui n'ont pas voulu m'entendre. Ils n'en persévèrent pas moins : ils se briseront. J'en aurai d'amers regrets, mais pas le moindre remords : car j'aurai sauvé le drapeau, et autour du drapeau le parti qu'ils m'accusent de perdre, et qu'ils abi-

maient tout entier dans la masse ténébreuse des conservateurs à tout prix.

Je voudrais vous en dire davantage, je ne le puis : il faudrait trop de temps, et je ne dirais pas tout ; mais je ne crois pas trop m'engager en vous disant que si vous étiez ici, que si vous voyiez la situation, si vous saviez mille détails importants qu'il convient que je taise au public, vous seriez avec nous, pleinement avec nous, et que dans tous les cas, du moins, vous nous féliciteriez d'avoir enrayé le mouvement déplorable qui tient à nous jeter à la queue de Thiers et de Cousin.

J'ai achevé le travail que j'ai donné à la *Revue des Deux Mondes*, et qu'elle a publié, à son grand étonnement et au mien, non sans l'avoir mutilé à mon insu¹. Je vous conterai cela au mois d'octobre, et vous verrez quels sont ces gens-là : ils n'ont ouvert ni les yeux ni les oreilles ; ils n'ont pas même l'instinct de la conservation.

Je vais partir pour la Savoie. J'aurais bien voulu aller en Bretagne ; mais je suis contraint d'utiliser même mes loisirs, et j'ai commencé quelque chose sur la Savoie : il y a longtemps que je veux l'achever. Je serai de retour vers le milieu de septembre, par conséquent je ne vous manquerai pas.

Adieu, Monsieur. Je ne doute point de vos sympathies, et elles me sont infiniment précieuses, d'autant plus précieuses que je viens d'en perdre

1. *Le Lendemain de la victoire*. M. Baloz fit des coupures sur la dernière épreuve.

qui m'étaient très chères; mais je ne perdrai pas les vôtres, et je retrouverai celles-là ¹.

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

Pendant ces vacances, nous serons à la campagne, et nous aurons besoin d'articles. Je me recommande à vous, si vous avez quelque chose de prêt.

LXXXIII

A M. Émile Lafon.

Saint-Valery, 20 août 1849.

Vite, prends tes outils et viens. Tu trouveras bons visages et un joli pays. Notre homme voit qu'il fait une affaire d'or. Tu trouveras des figures d'arbres, de vaches, de maisons, qui te donneront envie de faire infidélité à l'histoire, pour te débaucher avec le paysage. Quant à la cuisine de M. Picart, successeur de Poupiche, elle est très suffisante, et l'estomac garni de sel marin en digérerait une qui ne la vaudrait pas. Cela ne ressemble plus du tout à Cuvigny (que sa mémoire soit maudite!).

Tu prendras le chemin de fer du Havre jusqu'à Motteville, où tu trouveras une correspondance

1. Louis Veillot retrouva momentanément la sympathie de Montalembert, et de bons rapports se renouèrent avec M. de Falloux; mais, s'il y eut rencontre courtoise avec M. Dupanloup, il n'y eut jamais véritable entente.

pour Saint-Valery. Le convoi qui correspond avec Saint-Valery est celui de *une heure vingt-cinq minutes*, trajet direct. Apporte des crayons : il y a des arbres qu'il ne faut pas laisser où ils sont. Je ne t'en dis pas davantage. J'écris sur une table branlante, avec une méchante petite plume de corbeau qui me fait bisquer tout plein. Si tu es un garçon déterminé, tu peux être ici demain soir.

Tout à toi, mon vieux.

LOUIS.

LXXXIV

A M. Eugène Vuillot.

Saint-Valery-en-Caux, 23 août 1849.

Il est pourtant temps que je t'écrive, mon pauvre petit frère. Je le fais à l'odeur des harengs qui m'arrive par la fenêtre, et aux chansons d'une voisine qui a la voix fausse. C'est pour te dire que je ne serai pas long. L'heure du bain, d'ailleurs, approche.

Ça va bien, pourvu que ça ne dure pas. Ils sont bien bons garçons et serviables; mais, dame! ils ont aussi leurs petits défauts, et la conversation est bornée. Ce n'est point que Loulou néglige de parler. Grand Dieu! quelle diarrhée! Il prononce constamment trois paroles à la fois, et il fourre, non pas trois idées, mais trois sujets dans la même phrase, avec un bout-ci bout-là plus amu-

sant à conter qu'à entendre. En voilà une imagination ! Tu crois le connaître, mais ce n'est rien de le voir à la ville. Il faut jouir de ses extases sur les bords de la mer et de ses idées sur l'art de la peinture. Émile ne vient pas. Je l'aurais cru moins avisé. Loulou ne sort point sans une longue-vue, avec laquelle il regarde et découvre à l'horizon des navires qui n'y sont point. « Mais, dit-il, on ne voit que l'extrémité des mâts, ce qui prouve que la terre est ronde. » Il n'a pas moins de physique que de littérature, le gueux ! Il s'est fait suivre d'une bibliothèque : il a des livres latins, des livres anglais et des livres italiens. Il en emporte un de chaque espèce dans sa pancarte quand nous sortons ; et comme il n'entend ni les uns ni les autres, il fait faire un métier de chien à ce pauvre Jean, qui prend de l'humeur. Dans ces moments-là, Jean refuse absolument de regarder au loin avec la longue-vue de son bourreau. Loulou est fort sensible à cette offense.

Néanmoins, cette vie, ne devant pas se prolonger indéfiniment, est supportable. Je mange bien, je digère bien, je me promène bien, je dors à merveille. Rien de plus ne m'est possible ; et certainement, sauf quelques lettres, je ne parviendrai pas à écrire une panse d'*a*. Je suis sous un éteignoir de vie matérielle et de discours insipides, et, de plus, fort mal outillé pour écrire : ma table est petite et branlante, l'auberge est bruyante et sent le hareng. Si je ne marchais pas à outrance, je m'ennuierais fort ; mais le moyen de *composer*

après avoir marché au soleil cinq ou six heures.

C'est une grande ressource que *l'Univers*. Nos deux amis ne peuvent s'en passer. Juge de la consommation que j'en fais ! Mille compliments pour la réponse à Montalembert¹ : elle est parfaite. Il le veut, il le veut, et il aura ce qu'il veut ! *L'Ordre* aussi est très bien arrangé. Pauvres frères, que vous devez être éreintés ! J'en gémis au milieu de mes plaisirs. C'est un remords pour moi de songer que vous travaillez dans cette chambre chaude tandis que je digère à l'ombre. Sachez bien pourtant que je ne suis pas tout à fait sur des roses. J'entends Loulou et Jean se disputer sur l'heure. Leurs montres ne sont jamais d'accord, et chacun vante la fidélité de la sienne. L'un dit : Il est trois heures moins dix ; l'autre : Non, il est trois heures dix. Il finit par être trois heures.

Adieu, mon frère. Dis à Président de m'écrire, et ajoute un post-scriptum. Je ne t'en demande pas davantage.

TON FRÈRE.

P.-S. — Notre table d'hôte n'a rien de curieux : trois ou quatre chafouins de petites femmes qui ne sont pas même ridicules, et autant d'employés, l'un desquels ressemble extrêmement à M. l'abbé Dumarsais. Dieu, qu'il est drôle en jeune employé ! Si Élise le voyait ainsi, elle n'en voudrait plus².

1. Nous étions en polémique avec M. de Montalembert au sujet de la loi sur l'enseignement.

2. M. l'abbé Dumarsais, homme de grand mérite et notre ami, était curé des Missions étrangères, notre paroisse.

LXXXV

A M. Eugène Veillot.

Saint-Valery, 25 août 1849.

MON PETIT FRÈRE,

Veux-tu mettre cette lettre à la poste ? J'avais oublié l'abbé Sallavaud en écrivant à l'évêque d'Annecy.

Vous faites merveille, mais vous ne nous écrivez guère. J'espère qu'Émile m'apportera une lettre.

La situation n'a pas changé : toujours beau temps, toujours bon appétit et assez bon somme. En ce moment, nos amis discutent pour savoir s'il est quatre heures : ce qui m'avertit d'aller me jeter à l'eau, avec toute la prudence que tu peux désirer.

Si tu as lu l'épître de la messe de Saint-Louis, tu auras vu que Judas Machabée faisait brûler les ennemis de son peuple. Voilà comment il faut entendre la tolérance. Dis cela à Maurice¹ quand il reviendra.

Aubineau va bien !

1. M. Maurice de Foblant, député. Il m'avait reproché, à propos de je ne sais quelle polémique, d'être intolérant.

LXXXVI

A M. Eugène Vuillot.

Saint-Valery-en-Caux, août 1849.

Bête que je suis ! je ne comprenais pas du tout pourquoi tu me parlais de la force du P. Deschamps en m'annonçant la lettre de l'abbé Combalot. Je suis *arrivé* au troisième paragraphe. Il est vrai, ce P. Deschamps est fort, et j'ajoute que le coup est bien joué. Tire-toi de là, Riancey et compagnie¹ !

Nous avons Prosper en passant. A peine arrivé et bien qu'il fit nuit, il demande à voir la mer. On l'y mène. Là, il s'inquiète d'une chose : c'est de savoir si, quand on se baigne dans la mer, il faut se mouiller la tête. On le satisfait. Aussitôt, il déclare que la mer est bien plus belle et plus grande à Royan. Loulou soutient le contraire, et prend feu pour la mer de Normandie. Après une demi-heure de contestation, il se trouve que Loulou n'a pas vu Royan et que Prosper ne voit point Saint-Valery. Jean est mon refuge. Je laisse Loulou et Prosper causer ensemble, et je me cramponne à Jean. Prosper aime à

1. *L'Univers* avait publié contre le projet de loi sur l'enseignement une lettre de l'abbé Combalot, où le P. Deschamps, jésuite et auteur d'un livre contre le monopole universitaire, avait mis la main. Henry de Riancey était l'un des défenseurs du projet de loi.

questionner, Loulou aime à répondre. Ils se repassent la longue-vue avec un plaisir toujours nouveau.

Nous avons enfin Émile, et le portrait a commencé aujourd'hui. Loulou n'a pas manqué son coup. Il sera représenté sur le bord de la mer, une main dans sa poche, et de l'autre tenant sa canne et son chapeau.

Si tu voyais la malle de Loulou ! Il a deux nécessaires : l'un de toilette, dans lequel il y a des bougies ; l'autre est une pharmacie : on y trouve des ciseaux, du thé, du sucre, et une instruction pour se traiter du croup et de la morsure des chiens enragés.

Il a deux habits, trois paletots et une veste du matin. Tout cela est rangé dans des tiroirs. Plusieurs flacons sont disposés symétriquement sur la commode. Toutes les fois qu'il rentre, il les remplace correctement, déplorant le peu de soin des servantes et la négligence de cet *artiste* de Jean, qui a touché aux flacons et qui a négligé de les remettre en équilibre.

Adieu, petit frère. Nous partirons mercredi pour le Havre, et nous serons de retour le mardi suivant. J'espère que tu pourras presque immédiatement reprendre ton vol. Je t'embrasse, ainsi que le melon présidentiel.

LOUIS.

Loulou a deux sortes de bonnets de nuit : des serre-tête en toile par les temps chauds et des

bonnets de coton pour les nuits fraîches. Par principe, il ne prend rien entre les repas, et soutient que le cassis fait mal aux reins. Il est grand chasseur et fort archéologue. Il disserte de la perdrix, du cul-blanc et de l'ordre ionien. Nous avons vu un reste d'église de village, où l'on remarque deux chapiteaux grossièrement taillés par un maçon de campagne. « Oh ! oh ! dit-il, voici qui est roman ; ces débris sont de la plus haute antiquité et nous prouvent..... — Non, dit Jean, ils nous prouvent que la terre est ronde. » Dispute.

LXXXVII

A M^{sr} Parisis, évêque de Langres.

8 septembre 1849, fête de la Nativité ¹.

MONSEIGNEUR,

J'étais en voyage lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; et depuis mon retour, qui a eu lieu cette semaine, tant d'affaires de tout genre

1. Les lettres de Louis Veillot à M^{sr} Parisis, publiées dans le premier volume, s'arrêtent au 10 octobre 1844. Celle-ci est du 8 septembre 1849. C'est une lacune de cinq ans. Je crains qu'elle ne puisse être comblée. Les papiers de M^{sr} Parisis, que l'éminent prélat avait chargé M^{sr} de la Tour-d'Auvergne de remettre à M^{lle} Élise Veillot, étaient à l'archevêché de Bourges lorsqu'il fut incendié. Beaucoup de papiers importants furent alors brûlés. La liasse où se trouvait une partie de la correspondance de Louis Veillot a-t-elle subi ce sort ?

m'ont accablé, que j'ai dû, bien malgré moi, tarder jusqu'à présent de répondre à Votre Grandeur. J'espère, Monseigneur, que votre inaltérable bienveillance m'a déjà remis cette faute apparente et toute involontaire. Ma pauvre femme, quoique en voie de rétablissement, est toujours malade à Versailles; mes enfants sont dispersées çà et là; plusieurs de nos collaborateurs sont en vacances à leur tour; et moi, malgré mon temps diminué et ma besogne quotidienne accrue, il faut que je travaille encore pour les libraires, pour suffire aux médecins et aux pharmaciens qui me rongent depuis sept mois. Pardon, Monseigneur, de ces détails un peu trop intimes; mais je tiens à vous montrer que je ne suis pas sans excuse.

Avant d'avoir vu votre lettre, j'y avais déjà préparé une réponse. J'avais rapporté de mon voyage deux articles sur la position personnelle de M. de Falloux, sur les sentiments particuliers qui lui ont inspiré son projet, sentiments qui ne sont pas nouveaux chez lui, et sur le péril, suivant moi très grave, que ce projet converti en loi fera courir à la religion. Je crois que vous n'auriez pas été mécontent de ce travail, où, sans contester aucune des qualités de M. de Falloux, et en lui rendant au contraire pleine justice, j'établissais cependant qu'il n'est *pas des nôtres*, qu'il n'a pas l'esprit catholique. Vous m'entendez bien, Monseigneur. On peut avoir, et trop souvent en ce temps-ci, on a le cœur catholique et l'esprit rationaliste. On croit, on prie, on pratique, on est un

très bon chrétien, et on doute de l'Église. On aime sa mère, on la vénère, on mourrait pour elle ; mais on la voit vieille et défaillante ; et, au lieu de lui demander des lois, on lui offre, on lui impose des appuis qui la chargent et qui l'accablent. C'est le caractère de M. de Falloux, qui est un homme tout politique, et, en dehors des convictions religieuses, un homme de ce temps-ci. Il a le malheur de se croire un peu plus sage que l'Église.

Je n'avais plus qu'à relire mon travail, et il aurait paru demain ou après-demain. Les événements m'obligent d'attendre, et je ne suis pas fâché, puisqu'ils devaient arriver, qu'ils m'aient prévenu. Si M. de Falloux donne sa démission, le projet tombe avec lui, et mon article devient, quant à présent, inutile. Puisse-t-il l'être toujours ! Si M. de Falloux, malgré la déplorable et stupide lettre du Président¹ reste dans son conseil, alors tout le monde jugera comme moi, et ce qui aurait excité parmi nos amis tant de clameurs recevra leur assentiment unanime. Ils verront tous combien l'esprit politique l'emporte en M. de Falloux sur l'esprit catholique.

Je souhaite ardemment pour lui qu'il donne sa démission. J'espère qu'il la donnera, et que ses yeux seront enfin ouverts sur les gens à qui il voulait nous livrer. Je ne doute pas du retour de

1. La lettre du prince Louis-Napoléon à son aide de camp Edgard Ney, sur les réformes que le Pape devait faire dans ses États.

Montalembert. Il acceptera avec douleur, mais sans hésitation, le sanglant démenti que la lettre de Bonaparte donne à son discours de Besançon, et il ne voudra point faire un pas contre le Pape, pour le plaisir de marcher plus longtemps sous le même drapeau que M. Chambolle. Voilà *le grand parti de l'ordre* démantibulé, et en même temps le parti catholique reconstitué, en face de périls un peu plus sérieux que ceux qu'il a courus jusqu'ici. Je suis plus triste qu'étonné de cette aventure : j'ai toujours eu la conviction que la bourgeoisie s'obstinerait à se perdre ; j'ai toujours eu la conviction qu'elle inaugurerait elle-même la persécution contre l'Église.

Je me recommande à vos prières, Monseigneur, et je suis, avec les sentiments du plus profond et du plus tendre respect, de Votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

LXXXVIII

A M. Eugène Veillot.

Paris, 17 septembre 1849.

Pendant que je suis en train de lâcher des flots d'encre, je ne vois pas pourquoi je n'en ferais pas couler un peu vers le Bas-Rhin¹. Je n'ai pas le

1. J'étais alors en Alsace, chez un de nos amis.

temps de t'écrire, mais qu'est-ce que cela fait?

Tu me juges mal, petit frère, en supposant que je ne ferai pas tes commissions touchant les amis du roi futur. Je me propose, au contraire, de les faire, et voilà déjà plusieurs fois que je me souviens d'avoir voulu en parler. Du reste, je ne sais pas si l'abbé Bouix pourra me répondre. Je crois que Vintras n'est pas pour le Louis XVII de notre ami, mais pour un autre qui est censé mort, tandis que celui de P. est censé vivant. Ça fait une différence. Ce pauvre P. ! Mais tu crois qu'il finira par prêter de l'argent à son monarque ? C'est toi qui es drôle !

Point de nouvelles politiques.

Falloux est sérieusement malade et à la merci d'un accès de fièvre. M. Récamier dit que son état est grave, qu'il faudrait trembler si la fièvre venait.

Rien de Rome. Le nonce est muet.

La ligne de *l'Univers* est généralement et chaudement approuvée. Taconet triomphe, il est content.

Point de Coquille. S'il ne paraît pas ce soir, on lui adressera demain ses lettres de rappel.

L'abbé R*** continue de nous scier. Il vient fidèlement tous les jours ; il s'installe à ta place, et lit, sans rien passer, tout Paris et toute la province. Du Lac enrage. Il accourt de grand matin au bureau, et coupe avec fureur tout ce qu'il peut couper avant que son ennemi n'arrive. Hier, il lui a fait une bonne farce : il lui a commandé un ar-

ticle contre *la Presse*, et l'a renvoyé ainsi deux heures plus tôt que de coutume. J'étais là, et j'ai vu rire Du Lac pour la première fois de ma vie. Il est devenu tout rouge, il a ouvert la bouche toute grande et a tiré la langue. C'était silencieux et terrible.

Nous avons hier célébré l'arrivée de Mathilde : Du Lac, Barrier, Roux et le gigot d'Hortense. Au dessert, chanson de Marie¹, kirsch et curaçao, discussion philosophique, préparatifs de Mathilde pour un voyage aux Indes², *picolo*. Mathilde a demandé huit caros, et, ayant passé dix, s'est traitée tout haut de Barrier, à sa grande confusion : c'était Barrier lui-même qui la conseillait³. Du Lac a fait misère des quatre as ; moi, j'ai été mouche.

Nous avons chacun soixante-quinze cigares, procurés par l'ami de l'évêque d'Amiens. Ce sont les mêmes que la première fois, mais ils ne coûtent plus que deux sous. Viens vite, si tu ne veux pas que j'entame ta part. Je ne défume plus, je suis comme mes cheminées.

Adieu, frère. Je m'aperçois que je ne t'ai rien dit de bien important. Ça t'est bien égal. Quand je t'écrirais que je me suis cassé la jambe, je ne te

1. La fille aînée de Louis Veillot ; elle avait alors quatre ans.

2. Disposition au sommeil.

3. Louis Veillot avait alors une passion pour le boston, que nous appelions le *picolo*, parce qu'il tentait toujours ce coup, que toujours il perdait. Nous reprochions à notre ami Barrier de ne jouer qu'à coup sûr, et nous traitions de Barrier tout joueur trop prudent.

ferais pas plus plaisir. Amuse-toi bien. Je ne voudrais pas être à ta place, mais je voudrais bien être à côté de toi. Toutes sortes de compliments et d'amitiés à tes excellents hôtes. Trouve quelque chose à dire de ma part à ton évêque¹. Je ne doute pas de son estime pour *les Livres Penseurs*; mais je remarque que tous les gens qui t'en parlent en sont toujours plus contents que d'autres, et ont plus d'esprit. Tu traduis joliment.

Je t'embrasse.

LOUIS.

LXXXIX

A M. le comte de la Tour.

24 septembre 1849.

MONSIEUR,

Votre travail est excellent : nous le publierons bientôt. Puisse-t-il être lu et médité comme il le mérite ! On voit et on sent que vous avez parfaitement raison. Je suis enchanté de pouvoir donner cette suite à la lettre de Berlin, et je suis persuadé que le principal auteur de cette lettre n'en sera pas moins charmé que moi. C'est Donoso Cortès, en effet, qui m'a donné, lors de son passage à Paris, les renseignements dont je me suis servi pour faire ensuite une correspondance. J'aurais bien voulu que vous eussiez vu et entendu,

1. M^{sr} Rœss, évêque de Strasbourg.

comme moi, cet homme si excellent et si distingué. Il a une piété douce et courageuse, qui ne ranime pas moins le cœur que ses hautes pensées n'élèvent l'esprit.

Vous recevrez bientôt *le Lendemain de la victoire*, considérablement augmenté. Je vous l'annonce d'avance, car je ne sais pas si j'aurai le temps de vous écrire. La saison où nous sommes rogne les heures sans alléger la besogne, et je ne puis pas souvent me donner la douceur de causer avec mes amis. J'espère que vous me pardonneriez d'avoir laissé quelques-unes de vos lettres sans réponse. Je vous ai répondu quelquefois par le journal.

Adieu, Monsieur. Je regretterai toujours de n'être pas complètement d'accord avec vous sur toutes choses ; mais je sais bien que nous ne verrons jamais entre nous un dissentiment par-dessus lequel nous ne puissions plus nous serrer la main. Bénissons Dieu, qui nous donne en ce monde l'union des cœurs ; nous ne goûterons que dans l'autre l'union des esprits.

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

XC

A M. Eugène Vuillot.

2 octobre 1849.

Il faut que je t'écrive, quand ce ne serait que pour ne pas te laisser perdre de vue que nous existons et que nous t'attendons. Nous commençons à geindre, moi plus que les autres. Pour moi, les absences comptent double.

Tu n'as guère reçu de mes lettres, d'où tu dois conclure que j'ai labouré. Oh ! oui, je n'ai pas *su réunir le travail et le plaisir* : je ne fais point de ces mélanges quand tu n'es point là ; mais j'ai abattu de la besogne assez gentiment. *Le Lendemain de la victoire* est aux mains de l'imprimeur, augmenté d'une longue introduction et de trois nouvelles scènes, en sus des scènes supprimées. Buloz m'a très gracieusement accordé la permission de paraître, tout en me disant que ma « sacrée machine » lui attirait encore des reproches tous les jours. Il a profité de l'occasion pour me demander mon Bugeaud¹, et j'ai vu qu'en somme il ne croyait pas avoir fait trop grand tort à *la Revue*. Bergounioux m'a dit, de son côté, que cette sauvagerie avait réussi ; et Lecoffre, enfin, en espère monts et merveilles. Nous avons fait le même marché que pour *les Livres Penseurs*, avec trois cents francs de

1. Un article sur le maréchal Bugeaud, que Louis Vuillot ne fit pas.

moins. A propos des *Libres Penseurs*, Lechevalier¹ m'a dit que peu d'auteurs reçoivent dix sous par exemplaire, et que les libraires n'achètent plus cher que les grands noms et les propriétés.

Ce Lechevalier te fait penser aux cent volumes². Que deviennent-ils? Je te le demande. J'ai vu l'homme une fois, plein d'ardeur et de hâte. Il allait chez Mame; et puis, je ne l'ai point revu. Je me suis dispensé de toute démarche, et j'attends avec une philosophie naturelle dont je suis charmé; j'aime à voir combien je me sens peu d'ardeur pour la chasse aux billets de mille.

Nous sommes ici constamment en fête. On a dû te parler de deux pères capucins qui me sont venus voir. Ils ont amené les festins et les ris, et sont une occasion pour attirer toutes sortes d'autres robes et d'autres barbes. Nous les avons hier, avec l'abbé de la Trappe de Staouëli et le vicaire général d'Alger. Un nouveau panier de la petite Blond fit les principaux frais de la fête. Au dessert, Marie, élevant la voix, se mit à chanter : *Père capucin, confessez ma femme*. Il fallait voir la figure du trappiste!

Notre cuisinière nous quitte, pour cause de maladie : elle a le sang appauvri, et ne peut faire son service. Nous nous regrettons réciproquement : elle nous convenait fort. Notre guignon n'est pas épuisé.

Mais Bergounioux? que veut dire Bergounioux?

1. L'éditeur de *l'Illustration*.

2. Idée première de la *Bibliothèque nouvelle*.

pourquoi Bergounioux dine-t-il chez moi ? Le mystère est simplement que Bergounioux, s'étant converti, à la suite d'un coup des *Libres Penseurs*, confirmé par un coup de choléra, m'a fait part de la chose, sur le conseil de son jésuite, et m'est venu voir. Il est fort bien, ne rêvant que retraites, confession générale, prédication ; enfin, un homme empaumé, et joliment content de l'être. C'est moi qui ai fait des cabrioles quand j'ai su cela !

Adieu, mon petit frère. Songe à tes paquets. Le pauvre Du Lac est sur les dents. Tu sais en quoi le peut soulager le retour de Coquille. Nous t'attendons vers le 10, n'est-ce pas ? Tu trouveras un nouveau visage à *l'Univers* : c'est le neveu de l'abbé Duthilt, d'Arras, qui est en apprentissage, et qui n'a pas l'air maladroit.

Tout va bien à la maison, à Bercy et aux Bati-gnolles. Je t'embrasse.

LOUIS.

XCI

A M. Eugène Veuillot.

Amiens, novembre 1849.

Tu sais, petit frère, que ce n'est pas ma faute si je suis encore ici. Une lettre de Mathilde m'apprend ce matin que je pourrai revenir demain. Dieu soit loué ! Je suis trop bien, voilà mon malheur. La pose est sans relâche : partout appelé, partout caressé, partout admiré, partout embêté !

Enfin, le jour de la Toussaint, j'étais tranquillement au sermon. Paf! un compliment me tombe sur le nez du haut de la chaire, et c'était l'évêque qui prêchait. Je n'eus pas un pareil coup de soleil le jour où l'abbé Duquesnay, parlant des journalistes, les peignit aux fidèles, nous présents, faisant leurs articles « dans les flammes de l'orgie ». Du reste, cet évêque est charmant, spirituel en tous sens, aimable, ayant soin de ses hôtes, pratiquant l'hospitalité comme les patriarches, et envoyant tuer un veau toutes les fois que le moindre moineau vient percher sur son toit. Si le temps était à la promenade, ce qui permettrait d'esquiver les visites, il n'y aurait pas d'évêché où l'on fût si bien, et je lui ai promis de lui envoyer Coquille.

L'ange qui préside aux vacances ne m'a pas cependant tout à fait abandonné. Au milieu de tant de visiteurs importuns, il en est arrivé un hier qui est un vrai présent du bon Dieu : c'est M^{gr} Manning, l'ex-archidiacre de Chichester. Il se rend à Rome, et il s'arrêtera deux jours ici pour voir l'évêque et M. l'abbé Gerbet, qu'il a connu avant sa conversion. Il est prêtre, et j'ai eu le bonheur d'assister à sa messe ce matin même, où j'ai communiqué en union avec vous, dans les bonnes intentions du curé de Notre-Dame des Victoires. Quelle grâce de Dieu ! et comme j'ai senti cela ! Au moment même où l'Église anglicane outrage la sainte Vierge, ou tout au moins la laisse outrager, l'homme qui était, il y a peu de temps,

la gloire de l'Église anglicane, disait la messe dans un couvent français, en l'honneur de la sainte Vierge, et donnait la communion à un militant catholique. Cela ne laisse pas de retentir au fond du cœur, et d'inspirer une certaine confiance contre les misérables qui promènent des mannequins pour divertir et fanatiser la canaille anglaise. Puisse Dieu agréer ces réparations ! quant à moi, comme catholique, j'ai la mienne.

M^{gr} Manning est édifiant à voir et à entendre : c'est le calme, la piété, la douceur et l'ardeur d'un saint. Il est à l'autel comme un ange. J'ai beaucoup causé avec lui hier au soir et ce matin. Il m'a donné de longs détails sur son ancienne Église. L'édifice anglican est encore bien solide. C'est un rocher, mais le marteau qui en fait tomber de pareils fragments est encore plus dur. Pauvres anglicans, qui ramassent des Norfolk et qui laissent tomber des Newman et des Manning ! Nous étions hier à l'évêché une quinzaine de catholiques, prêtres et autres, qui avons passé une des meilleures soirées de notre vie.

Si Gondon n'est pas parti, dis-lui que M^{gr} Manning arrivera jeudi soir (demain) à Paris. Il descendra à l'hôtel Windsor, près de l'hôtel Meurice, et repartira lundi. Je désire beaucoup que Gondon le voie, et lui aussi le désire ¹.

Je crois qu'on ferait plaisir à l'évêque d'Amiens

1. M. Jules Gondon était plus particulièrement chargé à *l'Univers* des questions religieuses et politiques relatives à l'Angleterre.

et à M. Gerbet, en disant que M^{gr} Manning, se rendant à Rome, a voulu s'arrêter deux jours à l'évêché. Prie Gondon de rédiger cet entrefilet, qui n'est pas inutile pour montrer aux Lequeux qui se trouvent encore dans le monde la considération dont les ultramontains jouissent à l'étranger.

A propos de Lequeux, l'évêque de Châlons a donné une sortie à son grand séminaire, en réjouissance du décret de l'Index.

Adieu. Mille tendresses à tout le monde. Ça va bien, et je dis comme Taconet : Je suis content de vous.

LOUIS.

XCII

A M^{gr} le comte de Chambord.

Décembre 1849.

MONSEIGNEUR,

C'est un devoir pour tout Français qui croit avoir exprimé une pensée un peu sérieuse, de la mettre sous les yeux de l'homme à qui la Providence semble réserver la gloire de rétablir enfin la France sur les bases éternelles de l'ordre social.

J'ai toujours cru à la monarchie, jamais autant que sous la République. Mais la monarchie elle-même ne peut rien qu'avec la religion, par la religion, pour la religion. Dieu, par qui seuls nous sommes capables de liberté, est le premier maître auquel il faut obéir. Telle est la pensée qui m'a

inspiré l'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse¹. Cette pensée, dans ma conviction, devra être celle de l'homme dont le monde a besoin. Elle lui conquerra le dévouement désintéressé de quiconque aimera véritablement Dieu et la France.

Daigne Votre Altesse agréer l'hommage de mon profond respect.

LOUIS VEUILLOT.

XCIH

A M. Rivalland.

24 janvier 1850.

MON CHER RIVALLAND,

Je reçois avec beaucoup de reconnaissance vos souhaits de bonne année. Puisse Dieu les exaucer, non quant au temporel, mais quant au spirituel ! Il faut désirer la vie éternelle, et rien de plus que ce qui peut y conduire ; or il est certain qu'en général les biens de cette vie n'assurent pas ceux de l'autre. C'est un grand péril d'être riche en quoi que ce soit : les grands talents sont un péril comme l'opulence ; et Dieu s'est montré père en cela plus qu'en toute autre chose, lorsqu'il a fait en si petit nombre ceux que l'on appelle les illustres et les heureux. Bénissons-le donc d'être en tout dans la médiocrité, et souhaitons qu'il

1. *Le Lendemain de la victoire.*

nous y laisse, si un plus large partage des choses que le monde envie devait nous rendre plus pauvres de celles qu'il dédaigne, et qui sont tout pour nous.

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

XCIV

Au R. P. dom Guéranger, abbé de Solesmes.

Février 1850.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Je sou mets à votre science et à votre *paternité* le programme ci-joint, qui est encore provisoire¹. Soyez assez bon pour le lire et pour m'en dire votre avis. Ce n'est pas tout. Je voudrais quelques lignes de votre main pour me servir d'encouragement : que l'idée vous paraît bonne, que vous avez confiance en moi, etc. Et tout cela n'est encore rien. Remarquez, s'il vous plaît, dans la nomenclature, ce titre : *De la Papauté*. Dans mes rêves les plus ambitieux, j'ai pensé que cela pourrait devenir l'étiquette des articles que vous réserviez à *l'Univers* pour faire suite à une certaine longue babiole introduite dans *l'Ami de la Religion*, par vous savez bien qui¹.

Est-ce qu'il ne serait pas très utile de parler

1. Le programme de la *Bibliothèque nouvelle*.

2. L'abbé Dupanloup.

convenablement de la papauté dans une boutique de la place Louvois?

Je suis, mon Révérend Père, avec tout le respect et toute l'affection que vous me connaissez,
 Votre très humble et tout dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

XCIV

A M. l'abbé Verniolles, à Servières.

Paris, 12 février 1850.

MONSIEUR L'ABBÉ.

Je vous remercie beaucoup des encouragements que vous voulez bien me donner, et qui me sont infiniment précieux. La majorité est avec nous, nous n'en pouvons douter; mais nos adversaires sont ardents et nombreux; ils nous font expier le tort d'avoir raison. Ces luttes sont cruelles, et elles provoquent les plus tristes déchirements. Mais il faut aimer avant tout l'Église et tout sacrifier à la justice¹.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,
 Monsieur l'abbé,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

1. Il s'agissait de la lutte engagée entre catholiques sur la loi de l'enseignement.

XCVI

A M. le comte de la Tour.

Février 1850.

MONSIEUR,

Vous ne pouvez être plus affligé que moi du dissentiment qui nous sépare. Il se manifeste envers nous d'une façon particulièrement pénible, puisqu'il nous privera désormais du secours que vous nous donniez, et qui devenait tous les jours plus précieux¹. Je n'ai rien à dire. Il est juste qu'une œuvre qui a cessé de remplir vos vues n'ait plus l'avantage de votre appui. J'espère néanmoins que cette séparation ne sera pas de longue durée. La querelle avec les catholiques finira sans doute avec la loi qui en est la cause. Je crois que le moment n'est pas éloigné où nous nous trouverons tous d'accord sur cette loi. Elle aura des résultats bons ou mauvais, qui nous réuniront nécessairement. Si elle est mauvaise, ceux qui l'ont faite l'abandonneront : c'est à quoi je m'attends. Si elle est bonne, ceux qui la combattent aujourd'hui s'y rattacheront, vous pouvez en être certain. Je ne désavouerai pas une opposition trop consciencieuse et trop inefficace pour que je la regrette jamais ; mais je confesserai de très bonne foi, et avec un entier contentement, que je me suis trompé. Un bref du

1. Le comte de la Tour, ami de Montalembert et de Louis Veillot, voyant de très vifs dissentiments entre eux, crut devoir suspendre sa collaboration à *l'Univers*.

Pape ne sera pas nécessaire. Et à ce propos, qui donc a pu vous donner des alarmes sur l'orthodoxie future de *l'Univers*? qui a pu vous dire que si plus tard le Saint-Siège se prononçait contre quelqu'une des doctrines que *l'Univers* soutient, nous ne nous soumettrions pas à l'instant? qui nous juge ainsi sans nous connaître? ou qui, nous connaissant, nous calomnie ainsi? Je vous avoue que je crois reconnaître à ces insinuations détestables ces esprits calmes et modérés qui ne se trompent ni ne se fâchent jamais, mais qui, infailliblement, accusent d'emportement, de mensonge et d'hérésie, quiconque ne se range pas à leur sentiment. Ces procédés sont odieux, et je les méprise. Je vous engage, Monsieur, à faire comme moi. Ne prenez pas la peine de me défendre, lorsque vous verrez qu'on les emploie; laissez dire et voyez faire. Si l'on me condamne, je ne serai pas même tenté de désobéir; je croirai fermement que je me suis trompé. Dieu sait pourtant que je suis loin d'avoir aujourd'hui, à cet égard, le moindre doute.

Je lis avec grand plaisir vos articles sur la Lorraine, qui comblent de joie M. de Dumast. Il y a longtemps que je songe à vous prier de nous donner une histoire des événements de la Hongrie. Je voulais vous prier de faire cela pour une grande publication que je vais entreprendre, et dont je vous adresserai incessamment le prospectus¹. Ce

1. La *Bibliothèque nouvelle*. Quelques volumes seulement furent publiés. Le temps manquait à Louis Veillot pour

sera un terrain neutre, où j'espère que vous ne refuserez pas de me seconder : car, certainement, l'hostilité que vous me déclarez ne s'étend pas jusqu'à ma personne.

Vous ai-je dit que je suis allé voir à Bruxelles M. le prince de Metternich, qui est un vieil abonné de *l'Univers*, et qui m'a grandement félicité de vos articles ?

Croyez, Monsieur, à ma vive et fidèle amitié, et à tout mon dévouement. LOUIS VEUILLOT.

XCVII

A M. le comte de la Tour.

14 février 1850.

Voici, Monsieur, le prospectus annoncé dans ma dernière lettre. J'espère que vous voudrez bien le lire et m'adresser vos avis, qui serviront à la rédaction du prospectus définitif. Tâchez de vous laisser séduire par la pensée de lancer dans le monde un bon petit volume tiré à cinq mille exemplaires au moins, et qui arrondira votre bourse des pauvres. Les volumes auront environ trois fois l'étendue de votre brochure sur le mouvement social.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,
LOUIS VEUILLOT.

continuer une si vaste entreprise. Puis une opposition tracassière et violente, suscitée par M^{sr} Dupanloup, contribua à le décourager. Nous y avons perdu une encyclopédie catholique.

XCVIII

A M. Albéric de Blanche-Raffin ¹.

20 février 1850.

MON CHER AMI,

Méditez avec toute votre sagesse ce programme, qui est provisoire, et donnez-moi votre avis sur ce qu'il y faudrait changer. Je me persuade que la chose sera bonne, si elle est menée suffisamment bien.

Je compte sur vous pour l'*Histoire d'Espagne*. Il s'agit d'un volume dont le premier chapitre serait consacré au passé, le second au présent, et tout le reste au moment actuel : j'entends à la guerre civile, à la pacification, à la situation présente, politique et religieuse.

Vous connaissez les données de *l'Univers* : ce sera l'esprit de toute la publication.

On mettrait à votre disposition, pour ce petit travail, dont les éditeurs sont forcés de conserver la propriété, une somme de mille francs, et même on irait plus loin, parce que vous êtes rédacteur de *l'Univers*. Si l'on vendait deux éditions, on pourrait monter encore. Si l'on vendait toujours, il est probable que la reconnaissance des éditeurs

1. Lettre écrite dans les marges d'un prospectus-programme de la « Bibliothèque nouvelle. Religion, histoire, science, littérature. 100 volumes in-18 à 1 fr. 50, par une société d'écrivains, sous la direction de M. Louis Veuillot, rédacteur en chef de *l'Univers*. »

n'aurait plus de bornes que la vente. Seulement, les éditeurs sont forcés de garder la propriété : c'est leur combinaison comme marchands. Répondez-moi, mon cher ami, et profitez de l'occasion pour me donner de vos nouvelles. Les nôtres sont bonnes, malgré tous les orages où vous nous regardez ramer, du sein de votre repos un peu stoïque. Taconet est content des rapports du bonhomme Toupenay¹. On vous complimente, on vous embrasse de tous côtés. Je vous envoie un beau discours de Donoso Cortès. Mais vous le connaissez déjà, et vous allez rire de la traduction de Barrier. Nous sommes encore bien heureux de l'avoir.

Adieu, mon cher ami.

LOUIS VEUILLOT.

XCIX

A M. l'abbé David.

Paris, mars 1850.

Je vous adresse ci-joint, mon cher Monsieur, une lettre dont vous pourrez faire l'usage qui vous plaira. J'admire qu'on me demande des autographes, à moi qui écris quatre ou cinq volumes par mois. Maintenant, je réponds à votre proposition touchant la *Vie de Notre-Seigneur*. J'ai déjà de-

1. L'employé chargé d'enregistrer les abonnements.

mandé un travail de ce genre, il y a un an, à M. Foisset. Il doit être maintenant bien avancé. Je ne puis donc accepter le vôtre pour ma *Bibliothèque*, et j'ai trop d'occupations pour pouvoir l'offrir ailleurs. Mais si M. Foisset, qui, depuis longtemps, ne m'a pas écrit, avait abandonné sa tâche, je pourrais alors vous demander votre manuscrit. Il me semble que vous avez travaillé sur un plan excellent, et que ce livre ferait du bien.

Mille amitiés.

LOUIS VEUILLOT.

C

Au R. P. dom Guéranger, abbé de Solesmes.

23 mars 1850.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Combien je serai heureux de vous compter parmi nos collaborateurs ! Oui, certainement, j'ai besoin, j'ai absolument besoin d'un coup de main de votre part. Prenez le temps qu'il vous faudra, mais donnez-moi quelque chose, et surtout, donnez-moi *l'Inquisition*.

Je ne m'attends pas à avoir toujours ni souvent des livres de la valeur de celui-là. Néanmoins, j'espère que notre collection ne fera pas trop mauvaise figure. Je ne demanderai rien qu'à des hommes solidement chrétiens, et, autant que pos-

sible, qu'à des hommes qui aient toujours ou longtemps étudié le sujet qu'ils devront traiter. Je me garderai bien, en outre, d'aventurer un volume sans m'entourer de conseils compétents. J'ai trop d'envie que cette *Bibliothèque* soit utile et honorable, pour faire un seul pas sans de grandes précautions.

Vous me pardonnez, mon Révérend Père, de ne pas vous avoir répondu immédiatement. Hélas ! si je n'ai pas fait couler un peu d'encre vers Solesmes, ce n'est pas que mon encrier soit fermé : c'est que mon cœur va d'un côté, et mon encre de l'autre.

Adieu, mon Révérend Père. Quand vous me dites que vous m'aimez *quand même*, cela me perce un peu le cœur, et je ne laisse pas d'en être bien content et bien reconnaissant.

Votre très humble et tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CI

A M. le comte de la Tour.

Paris, le 9 avril 1850.

La semaine sainte et une petite indisposition, qui m'a empêché pendant huit jours d'écrire, m'ont mis en retard, Monsieur. J'espère que vous ne me tenez pas rancune. Je suis enchanté qu'on ne vous

ait pas engagé avec M. Buloz pour l'*Histoire de la dernière guerre de Hongrie*, et je désire toujours *extrêmement* que vous me donniez ce travail. Pressez donc, je vous en prie, tous les amis que vous avez par là-bas, et qui peuvent vous donner des renseignements. Disons la vérité jusqu'à la dernière heure, et bénissons Dieu d'être forcés de la dire courte, car la pauvrete déplaît trop pour se permettre de longs récits.

Soyez sans inquiétude sur le caractère de la *Bibliothèque nouvelle* : elle sera neutre parfaitement, entre les catholiques, bien entendu. Grâce à Dieu, les questions qui nous divisent n'y ont rien à faire, et n'y seront pas même nommées.

Je comprends tout à fait comme vous me l'exposez le travail que je vous demande : un résumé de l'histoire extérieure, un tableau de la situation du pays avant les derniers événements, et enfin la guerre. Le but que je veux atteindre est précisément de montrer que les nations les plus braves, les mieux douées, dégénèrent et vont à leur ruine depuis que le protestantisme les a mordues. Je veux laisser à tous ceux qui nous liront cette conviction réfléchie, qu'il n'y a point de salut hors l'Église, et que les peuples sont d'indignes et faibles marmots, qui tombent dans la boue dès qu'ils lâchent la main de leur mère.

Tous les livres qui vous seraient nécessaires seront mis à votre disposition. Vous n'avez qu'à m'en envoyer la liste : l'éditeur de la *Bibliothèque* vous les adressera immédiatement.

Ci-joint un petit modèle de nos dimensions. Copiez cette feuille sur une page blanche, et trois cent soixante pages feront le volume. C'est peut-être un peu court; mais nous avons calculé que, plus longs et plus chers, nos volumes trouveraient moins de lecteurs, et que c'est un grand avantage de ne pouvoir s'adresser qu'aux écrivains qui savent se borner à trois cents pages. C'est le maximum; il y a un minimum : il est de deux cent quatre-vingt-huit.

Je suis fort content que mon travail sur M. Guizot vous ait plu. Mon frère et moi, nous sommes enchantés de votre erreur. Ce n'est pas la première fois qu'on s'y trompe. Il a reçu des compliments pour mes articles, et j'en ai reçu pour les siens. C'est que nous vivons dans une harmonie complète, et si contents l'un de l'autre, je dois l'avouer, que nous tâchons constamment de nous imiter.

Je vous remercie de m'avoir indiqué les *Conférences de Sainte-Valère*; je suis allé tout de suite les chercher, et ce que j'en connais déjà me plaît extrêmement. Si vous aviez le temps de m'envoyer une page ou deux sur cet excellent livre, je les accueillerais avec un vif plaisir. Il me semble que vous pourriez faire cela en dépit des regrettables scrupules qui vous éloignent de *l'Univers* : vous n'aurez qu'à ne point signer.

Je suis, Monsieur, avec les sentiments que vous me connaissez et qui croissent chaque jour, votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CII

A M. Albéric de Blanche-Raffin.

Paris, le 9 avril 1850.

Que voulez-vous dire, mon cher ami, en me demandant si on m'a parlé de la part du Comité pour le discours de Donoso Cortès? Je n'ai plus aucun rapport avec le Comité. Il a publié, comme vous l'avez vu, le discours, traduit par je ne sais qui; il y a ajouté une préface de Courson, contre laquelle j'ai réclamé, moins vivement que je ne l'aurais fait si je n'avais pas écrit mon article le samedi saint; et c'est tout.

Je n'accepte pas votre démission pour mon *Espagne*. Le bonhomme d'A***, que j'estime infiniment comme bonhomme, est un écrivain abominable. C'est vous qu'il me faut, et je vous demande de vous y mettre. Vous êtes trop présomptueux, mon cher ami, de songer à faire longuement un long ouvrage. Vous n'aurez pas le temps, et votre ouvrage, que vous ne ferez point, ne sera pas lu si vous le faites. Je vous demande, non une histoire, mais un discours sur l'histoire. *Comment le jansénisme en Espagne n'a pas réussi*. Je veux prouver qu'aucune nation ne s'est écartée impunément de l'Église, et que nous sommes tous, avec nos belles découvertes en tous sens, d'indignes et faibles marmots, qui tombons dans la crotte dès que nous lâchons la main de notre mère. Quand vous

aurez fait cela, qui sera répandu à cinq mille exemplaires, traduit en italien, en anglais, et peut-être en espagnol, rien n'empêchera que vous développiez à loisir vos idées, et que vous donniez ensuite autant d'in-octavo que les savants en voudront lire, s'il y a encore du papier, des imprimeurs et des lecteurs.

Mon cher petit frère, il faut mettre de côté la gloire de l'esprit et la prétention de laisser au monde de belles choses. Si nous voulons livrer des batailles rangées, nous sommes perdus. L'ennemi nous prendra pendant que nous étudierons nos manœuvres. Allons sur les bords du fleuve, ramassons-y cinq cailloux luisants, et courons vers Goliath, nos cailloux dans la pannetière et la fronde à la main.

Je vous embrasse en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

Ci-joint une petite feuille que vous copierez de votre main sur une seule feuille de papier. Vous remplirez ensuite deux cent soixante feuilles, ou un peu moins, de la même dimension, contenant, après une introduction historique de trente ou quarante pages, votre opinion comme politique et comme chrétien sur l'Espagne actuelle; et vous serez mon créancier pour douze cents francs.

Quand vous aurez terminé cela, vous retaillez votre plume, et vous m'écrirez un autre volume sur la littérature espagnole. Mettez-y un an, et deux, si vous voulez. Qu'avez-vous à répondre?

CIII

A M. l'abbé Delor.

Avril 1850.

Je vous remercie bien, Monsieur le curé, de la bonne lettre que vous m'avez écrite. Je voudrais y répondre à loisir, mais à quoi bon ? Je suis parfaitement de votre avis en ce point essentiel : que nous avons toujours l'avenir pour nous, et qu'il n'y a point de mauvais temps ni de mauvaise terre qui nous dispensent de pousser la charrue et de semer le bon grain. Nous faisons à notre profit tout ce qui profitera à ceux qui viendront après nous. Toutes les splendeurs de l'Église jusqu'à la fin des siècles sont la gloire des premiers martyrs. Nous devons comme eux creuser le sillon, le fertiliser de nos sueurs, et, s'il le faut, de notre sang. Ma conviction à ce sujet est si bien faite, que j'ai coutume de dire que si je savais que le monde dût finir demain soir, je m'occuperais d'abord de faire paraître le journal demain matin, persuadé que ce dernier effort ne serait pas inutile.

Je ne suis pas de ceux qui croient que le monde va finir. C'est une *curiosité* dont je ne m'occupe pas du tout ; mais je crois fermement à la fin de la société révolutionnaire. Elle finira comme un vase hors de service qu'on met au creuset pour lui donner une forme nouvelle. Or cette refonte ne s'accomplira pas sans douleur, et elle sera pour

beaucoup d'individus, probablement, *la fin du monde*. Voilà ce qu'il est nécessaire de ne pas cacher et de dire tout haut : car nul ne sait qui sortira du creuset, et il est bon qu'avant d'y entrer chacun, convaincu qu'on y passera, confesse la justice de Dieu et fasse son examen de conscience. Plus on saura que Dieu veut punir, moins il aura à punir ; plus on sentira la refonte inévitable, moins le feu qui doit l'accomplir sera ardent. Vos bourgeois voltairiens, je dis les plus sages, sont encore très assurés qu'ils peuvent se sauver eux-mêmes et que leur maladie n'est pas au-dessus de la science de leurs savants. S'ils ressaisissaient le pouvoir d'une façon un peu marquée, vous les verriez revenir incontinent à toutes leurs pratiques du bon temps de Juillet. Il importe de les détromper. C'est ce que M. Donoso Cortès fait à merveille, et je vous avoue que je bénis Dieu d'avoir suscité cette grande voix qui retentit parmi plusieurs d'entre eux comme la voix de Jonas. Nous sommes au quatorzième mille de ce terrible discours, et il s'écoule presque tout entier parmi des lecteurs qui n'ont jamais rien entendu ni rien voulu entendre de pareil¹.

M. Donoso Cortès, que j'ai l'honneur de connaître intimement, étant en correspondance régulière avec lui, est d'ailleurs un chrétien admirable par sa simplicité et par sa ferveur. Il fait en Espa-

1. Discours prononcé à la Chambre des députés de Madrid par Donoso Cortès, que *l'Univers* avait traduit et publié, puis reproduit en brochure.

gne le plus grand bien, et je ne doute pas qu'il n'y devienne assez puissant pour opposer une barrière solide aux entreprises voltairiennes que font sans cesse, dans ce pays, d'imbéciles publicistes formés à l'école française.

Je comprends parfaitement ce que vous me dites de vos deux vicaires, sans accepter la comparaison que vous faites de ces deux vicaires à deux écrivains, dont l'un au moins ne mérite pas cet honneur. Je réponds qu'il faut les employer tous deux suivant leurs mérites. L'un va mieux à ceux-ci, l'autre va mieux à ceux-là. Il y a des âmes rebelles à l'éloquence du docteur, qui se laissent gagner par les œuvres du saint ; il y en a d'autres que la simplicité du saint ne touche pas, et qui veulent être terrassées par la force du docteur. Gloire à Dieu, de qui viennent tous les dons, et qui les accommode non seulement à nos besoins et à nos faiblesses, mais encore à nos goûts, et, je l'oserais dire, à nos folies. J'avais une petite fille malade ; pour lui faire prendre la médecine, je suis allé lui acheter une belle tasse toute dorée, parce qu'elle ne voulait pas la boire dans un verre.

Adieu, Monsieur le curé. Priez le bon Dieu pour moi. Je sais à quel point et depuis quelle époque vous m'honorez de vos sympathies, et j'en suis bien fier.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

CIV

*A M. l'abbé Mislin*¹.

Paris, 29 mai 1850.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je rougis de répondre si tard à la bonne lettre que vous avez bien voulu m'adresser, et de ne répondre que pour vous prier d'attendre une réponse. Rien ne peut vous donner une idée de la vie qu'est forcé de mener un journaliste parisien, lorsqu'il veut s'occuper de son journal, et qu'il fait encore quelque chose par-dessus le marché. Or, je fais toutes sortes de choses en même temps qu'un journal; j'ai sur les bras différentes publications, une énorme correspondance, et enfin une famille. J'espère que ce détail vous fera comprendre et excuser de ma part un peu de lenteur.

M. Lecoffre m'a remis votre manuscrit; j'allais le lire, lorsque la discussion de la loi électorale est venue me dévorer toute une semaine, en m'obligeant de suivre les débats, besogne dont je me décharge ordinairement. Maintenant, je suis en retard pour diverses affaires qui ne souffrent point de délai. Je vais les terminer, et, dans quel-

1. M^{sr} Mislin, d'origine suisse, avait été attaché à la maison impériale d'Autriche, pour l'éducation des archiducs. Il s'était surtout occupé de l'empereur actuel, archiduc François-Joseph, et de l'archiduc Maximilien, fusillé au Mexique. Il avait fait un voyage aux saints Lieux, et en avait soumis le récit à Louis Veillot. Ce récit a été publié. C'est un des meilleurs que nous ayons.

ques jours, je pourrai faire avec vous le pèlerinage des Lieux saints. Je serais bien heureux si je trouvais que cet ouvrage pût entrer dans notre humble et petite collection.

J'ai reçu avec joie, Monsieur, et d'un esprit tout disposé à vous donner raison, l'avis que vous m'adressez concernant les Madgyars qui viennent ici déclamer contre l'Autriche. Je regrettais déjà que *l'Univers* se fût aventuré, à cet égard, dans les eaux d'un autre journal, qui, malgré le très respectable patronage dont il est honoré, me paraît, sous certains rapports, une sorte de continuation de la très démocratique *Ère nouvelle*¹. J'ai eu l'occasion de voir, il y a six mois, M. le prince de Metternich, qui avait beaucoup modifié mes anciennes opinions sur l'Autriche. Les actes récents du jeune empereur ont fait davantage encore. Ces actes sont ceux que vous m'annonciez. Ils nous commandent une réserve à laquelle nous ne manquerons pas, du moins volontairement, en face de tous les bruits qu'on pourra répandre désormais sur le compte d'un gouvernement si bien inspiré.

Permettez-moi, en terminant, Monsieur l'abbé, de vous offrir mes plus vifs et mes plus sincères remerciements pour l'appui que vous nous avez promis de donner à nos pauvres catholiques de Porrentruy. De quelque endroit et sur quelque sujet que vous nous écriviez, vos lettres seront

1. *Le Moniteur catholique*, que patronnait M^{sr} Sibour, archevêque de Paris.

reçues avec autant de reconnaissance que de confiance et d'empressement.

Je suis, avec le plus profond respect, Monsieur l'abbé, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CV

A M. le comte de la Tour.

Paris, 31 mai 1850.

Je vous vois avec bien du plaisir, Monsieur, me demander de nouveaux matériaux pour votre *Hongrie*. Vous les recevrez bientôt, je l'espère. Que l'ange protecteur de la *Bibliothèque nouvelle* (nous en avons un, j'en suis convaincu) vous donne assez de force et vous procure assez de loisir pour mener rondement ce travail, qui sera certainement très bon. Je me trouve presque toujours dans vos idées comme chez moi, et j'aime beaucoup votre manière de dire, même lorsqu'il y reste quelque chose d'inculte, parce qu'elle ne cesse jamais d'être forte et franche. Vous avez le très grand avantage d'avoir pensé avant d'écrire, et vous me rappelez de certaines simples herbes qui ont plus de vertu et de parfum que toutes les fleurs d'Académie. Je ne vous lis jamais sans songer à l'extrême plaisir que j'aurais de causer avec vous de tout ce qui nous occupe et de tout ce que nous faisons.

Mais quand Dieu me donnera-t-il ces quelques jours que je désire et que je guette depuis si longtemps ?

Il m'est très agréable d'apprendre que vous vous rapatriez un peu avec *l'Univers*, et que vous approuvez la façon dont j'ai parlé de M. de Montalembert dans ces dernières occasions. J'espère bien que vous n'en avez pas été surpris. Notre ami me semble encore un peu fâché. Je l'ai rencontré après tous ces articles ; il m'a salué très amicalement et s'est éloigné, je dirais presque enfui, sans m'adresser la parole. Néanmoins, le jour des grandes réconciliations ne peut pas maintenant tarder beaucoup. En attendant, nous nous brouillons avec *le Moniteur catholique*, ou plutôt nous nous séparons de plus en plus, car jamais il n'y a eu beaucoup d'accord entre nous. *Le Moniteur catholique* n'est rien ; seulement, il a un patron bien inquiétant. C'est un esprit faible et prompt, et singulièrement chimérique. Ah ! que l'homme est admirable par la quantité de ses imperfections ! et que la Providence est grande, qui dompte de tels instruments et s'en sert !

Nous sommes bien d'accord sur le gouvernement parlementaire ; mais je voudrais que vous en pussiez contempler la principale machine, comme je viens de le faire pendant huit jours, du sein de la tribune des journalistes : on sort de là avec des conclusions qui épouvantent l'esprit. De quel effroyable et stupide mensonge la France est le jouet depuis soixante ans !

Adieu Monsieur. Vos aimables invitations font de moi un autre Tantale. Je ne vous en suis pas moins reconnaissant.

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CVI

A M. Thomas de Morgan.

3 juin 1850.

MONSIEUR,

Veillez faire agréer à madame votre mère mes remerciements, mes excuses et mes regrets. Mes travaux ne finissent jamais, et je ne suis jamais sûr le matin d'avoir ma soirée. Depuis que j'ai eu l'honneur de dîner chez vous, après cette longue campagne de l'enseignement, j'en ai fait deux ou trois autres, et j'ai passé notamment toute une semaine sans pouvoir dîner, même chez moi, une seule fois¹. Vous voyez que je suis plus malheureux que coupable. J'ai eu, en outre, ma femme et deux de mes enfants malades en même temps. Maintenant, je suis tenu à la chaîne par les libraires; et enfin, je viens d'apprendre qu'il faut que je courre

1. *L'Univers* paraissait alors le matin. La copie devait donc être donnée le soir. Louis Veillot faisait son compte rendu de la Chambre en rentrant dans la soirée, vers sept heures, et prenait, tout en écrivant, une légère collation.

ce soir à Sceaux, où j'ai envoyé mes filles prendre l'air, et où elles prennent des rhumes.

Je vous envoie la seconde édition des *Libres Penseurs*. J'espère que vous voudrez bien accepter ce petit souvenir de ma vive reconnaissance pour la bonté que M^{me} de Morgan ne se lasse pas de me témoigner.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments très distingués.

LOUIS VEUILLOT.

CVII

A M^{sr} Mislin.

Juin 1850.

MONSEIGNEUR,

J'ai remis à M. Guyot, libraire, le manuscrit que vous m'avez confié. Cet ouvrage, d'ailleurs plein d'intérêt, si je m'en rapporte à ce que j'ai pu lire, ne rentrerait pas dans le cadre de la *Bibliothèque nouvelle*, qui se composera surtout de traités sur les questions de politique, de philosophie et d'histoire. J'ai à vous demander pardon d'avoir attendu si longtemps pour vous donner mon avis. Il n'y a point d'endroit sur la terre où les hommes soient occupés comme à Paris, et je suis certainement un des habitants de Paris les plus occupés. Chaque jour m'apporte un surcroît de besogne, qu'il faut faire immédiatement. L'imprévu pèse sur moi d'un poids tout particulier.

Vous êtes maintenant parti, mais j'espère que ma lettre vous rejoindra. N'oubliez pas, s'il vous plait, que vous m'avez promis quelques correspondances ; et daignez recevoir, pour le passé et pour l'avenir, mes vifs remerciements, ainsi que l'expression du profond respect avec lequel je suis, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CVIII

A M. l'abbé Sassier, au petit séminaire d'Orléans.

Paris, 30 juillet 1850.

Si vous craignez que mon nom n'éveille la curiosité de la poste, vous pouvez m'écrire sous l'adresse de M. A. Murcier, mon beau-frère, étudiant en médecine : il demeure chez moi, rue du Bac, 44.

Je me reproche bien vivement, Monsieur l'abbé, de n'avoir pas encore répondu à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire il y a deux mois. J'espère que vous voudrez bien me pardonner ce retard, en considération de toutes les affaires toujours pressées qui accablent un journaliste, et auxquelles s'ajoutent, pour moi particulièrement, une foule effroyable d'autres occupations. Je n'ai pas eu l'esprit de faire comme vous, et de me donner tout entier à la sainte Église : j'ai une fa-

mille, et j'y trouve, entre autres avantages, celui de comprendre clairement, par une expérience de tous les jours, que si tous les chrétiens s'étaient toujours mariés, le monde serait resté païen. Le célibat est le levier nécessaire de l'Évangile, *sicut erat in principio, et nunc, et semper*. Combien je vous félicite, Monsieur, de la résolution que vous avez prise, et combien je serais heureux, si, comme votre modestie le prétend, mes faibles écrits y étaient pour quelque chose ! Mais que j'y sois pour quelque chose ou que je n'y sois pour rien, l'essentiel est que j'aie part dans vos prières, et je vous remercie de tout mon cœur de vouloir bien ne pas m'y oublier. Je vous confesse en toute sincérité et sans phrases que j'en ai bien besoin. J'aurais de quoi être épouvanté, si je le voulais, quand j'étudie à fond mon cœur ; mais je suis au contraire ravi par cette considération que tant de faiblesse et une âme si prompte à toutes les séductions ne m'empêchent point de persévérer. Ma persévérance ne m'est pas due. Dieu me soutient et me retient par la grâce des prières qu'on lui adresse pour moi. Si ce secours venait à me manquer, je tomberais misérablement. Vous voyez, Monsieur, avec quel sentiment profond d'allégresse et de reconnaissance j'apprends que j'ai çà et là une place dans le cœur des vrais serviteurs de Dieu. Ce sont autant de branches tendues à un malheureux qui se noie.

Ma joie est augmentée de vous voir dans le diocèse d'Orléans. C'est mon diocèse. Je crois qu'il a

été fort négligé depuis longtemps, et qu'il a grand besoin d'un chef comme son évêque actuel, et de prêtres comme vous le serez un jour : car, sans doute, vous vous donnerez à cette Église qui vous aura élevé.

Merci mille fois des nouveaux documents que vous me promettez. Il y a d'excellentes choses dans les pages que vous m'avez déjà remises, et mon trésor s'accroît petit à petit. Je crois qu'il y a là tous les éléments d'un livre très honorable pour la foi et très utile pour les pauvres pécheurs.

J'espère bien, Monsieur, que mon silence ne vous a pas détourné de la bonne et charitable pensée de me venir voir aux vacances. J'aurai un plaisir infini à vous exposer de vive voix tous les sentiments avec lesquels je suis, Monsieur l'abbé,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CIX

A M. Edme Gugniard, docteur en médecine, à Avallon.

2 août 1850.

MONSIEUR,

Je suis bien touché de la demande que vous me faites, et bien désolé de ne pouvoir y répondre selon vos désirs. Je voudrais d'autant plus vous donner

un bon rédacteur, que je connais les immenses besoins religieux de votre pays, et que ce pays est un peu le mien. Je n'y suis pas né; mais mon père en vient, et sa famille y était établie de temps immémorial. Mon arrière-grand-père même exerçait votre profession, et, grâce à Dieu, l'exerçait dans les mêmes sentiments que vous, ce qui alors n'était pas si rare. Il était chirurgien à Argenteuil, d'où ses enfants vinrent s'établir à Noyers. La pauvreté en chassa mon père encore tout jeune. Mais j'y ai conservé des parents, que je compte aller voir cette année. Pardonnez ces détails, Monsieur, au désir que votre bonne et affectueuse lettre m'a inspiré de trouver entre nous un lien de plus.

Je serais donc très heureux, sous tous les rapports, de pouvoir vous aider à fonder dans votre département un journal vraiment catholique. Mais je ne puis par moi-même vous offrir aucun concours, étant déjà accablé d'occupations et de travaux, et d'un autre côté je ne vois, autour de moi, personne à vous proposer. Les écrivains religieux sont malheureusement fort rares, et je regarde comme un vrai miracle que la rédaction de *l'Univers* ait pu se compléter. Cependant il ne faut pas désespérer, et je chercherai. J'aurais besoin de savoir quels appointements vous pourriez donner. En général, il faut au moins deux cents francs par mois.

Ayez la bonté, Monsieur, de me dire où vous en êtes, et ce que vous pourrez faire, et comptez que

j'aurai, pour vous seconder, un empressement tout fraternel.

Votre très humble serviteur et frère en Jésus-Christ,

LOUIS VEUILLOT.

CX

Au R. P. dom Gardereau.

Paris, 5 août 1850.

MON TRÈS CHER PÈRE,

L'idée d'écrire l'histoire du diable est très bonne. Assurément ce n'est pas ce monsieur qui vous l'a donnée; mais c'est lui qui vous persuade que vous avez autre chose à faire pour le moment, et toutes sortes de précautions à prendre quand vous y serez. Ne craignez point le public ni ses sots propos; traitez-moi votre sujet largement, et prenez le diable par les cornes, en vrai moine *solesmien*. Nous n'entendons pas être plus timides dans la *Bibliothèque nouvelle* que dans *l'Univers*, où la Vérité a droit de tout dire, comme dans son propre puits.

Mais, cher Père, il ne faudrait pas remettre l'entreprise aux calendes grecques. Considérez que vos quêtes auront de la peine à produire autant que votre encre. Nous vous donnerons cent francs par feuille, comme à tout le monde, et deux cents francs de plus, parce que vous avez fait vœu de

pauvreté. Vous pourrez bien faire vos dix feuilles en deux mois, mettons qu'il en faille trois. Trouvez-vous tant de gros sous en trois mois de course? Notez que vous userez beaucoup moins vos chaussures qu'en voiture, et vos souliers beaucoup moins qu'en pèlerinage.

Mais vous voudrez faire deux volumes? Hélas! c'est le vœu de tous les auteurs; le vœu des éditeurs est tout contraire. Cependant, s'il fallait absolument deux volumes, on vous les passerait; mais je craindrais fort qu'alors l'ouvrage ne devint par trop scientifique: souvenez-vous que nous nous adressons à des bourgeois, et non à des gens éclairés, qui veulent toujours trente-six chandelles.

Tout à vous, Père.

LOUIS VEUILLOT.

CXI

A M. l'abbé Delacouture.

Paris, 31 août 1850.

MONSIEUR L'ABBÉ,

De retour ce matin même, je viens de lire la nouvelle réponse que vous faites aux critiques dirigées contre le *Dictionnaire* Bouillet. Je consens à la publier, mais j'y fais les mêmes conditions que la première fois. Je ne veux pas que la polémique puisse s'engager sur un certain terrain, où vous n'avez nul intérêt à la placer. Je vous prie

donc de supprimer tout ce qui est personnel ou pourrait le devenir. On s'occupe du *Dictionnaire* de M. Bouillet, et non pas des livres ou des écrits des rédacteurs de *l'Univers*. Moi-même, à qui vous vous adressez, j'espère n'avoir jamais rien écrit contre la foi ou contre les mœurs, ni à l'usage des écoles, ni à l'usage de personne, et je ne permettrai aucune insinuation semblable; toute insinuation serait d'ailleurs une calomnie.

Je ne permettrai pas davantage qu'on attribue l'examen que nous avons fait du *Dictionnaire* à un autre motif que celui qui nous anime. Nous voulons mettre les familles en garde contre un mauvais ouvrage. Cela suffit, et vous avez seulement à prouver que l'ouvrage n'est pas mauvais. Si plus tard on peut nous attribuer un but différent, alors il sera temps de le dire.

Enfin, Monsieur l'abbé, je ne veux pas laisser dire que *tout le monde sait que toutes les personnalités sont une ressource de notre polémique*. Si tout le monde sait cela, je sais, moi, le contraire; et je vous demande de vouloir bien supprimer cette personnalité-là.

Moyennant ces suppressions, qui laissent entiers tous vos arguments en ne leur enlevant aucune force, votre lettre paraîtra très prochainement. Si vous en exigez l'insertion textuelle, je refuse.

Agréez, Monsieur l'abbé, mes respectueuses salutations.

LOUIS VEUILLOT.

CXII

A M. Romieu.

Paris, 2 septembre 1850.

CHER MONSIEUR,

Un petit voyage que j'ai été obligé de faire impromptu, ne m'a permis que d'annoncer *l'Ère des Césars*. J'y reviendrai bientôt avec tous les soins que je devrais à un livre de vous, quand même je ne serais pas un ancien sujet, et un sujet très obligé. Il y a un certain accent aux bonnes choses que vous dites, qui ne peut faire à personne autant de plaisir qu'à moi.

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

Je reproduis ce billet, sans importance par lui-même, pour noter que Louis Veillot, qui, depuis sa conversion, n'avait vu M. Romieu que de très loin en très loin, renoua alors avec lui. M. Romieu devint vers cette époque un des confidents de Louis-Napoléon, en vue duquel il écrivit *l'Ère des Césars*. Son action sur le prince fut telle pendant quelque temps, qu'il lui avait fait accepter l'idée de supprimer, lorsqu'il serait le maître, tout enseignement d'État. Un projet de décret dans ce sens, avec exposé des motifs, fut même rédigé par M. Romieu, qui avait consulté mon frère.

CXIII

A M^{gr} Parisis, évêque de Langres.

4 septembre 1850.

MONSEIGNEUR,

Il faut tout d'abord que je vous demande pardon : depuis cette cruelle aventure¹, je n'osais espérer une lettre de vous. Mais tout à l'heure, en la recevant et avant de l'avoir lue, j'ose dire que j'ai deviné ce qu'elle contenait. Je l'ai lue en pleurant, je vous réponds en pleurant ; et ce sont les premières larmes, je l'avoue, que me fait verser cette affaire. Combien je suis heureux, Monseigneur, que notre attitude ne vous déplaie pas, et que mes sentiments vous soient si parfaitement connus ! J'aurais été vous les soumettre tout de suite, si vous aviez été présent à Paris. En votre absence, j'ai pris conseil de M^{gr} le Nonce et de M^{gr} l'évêque de Moulins², qui se rendait à son concile. Leurs pensées se sont trouvées d'accord avec celles que j'avais dans ce premier moment de surprise et de

1. L'archevêque de Paris, M^{gr} Sibour, venait de faire un premier acte public et officiel contre *l'Univers*. C'était un *Avertissement* donné comme appendice, en son seul nom, à la lettre pastorale par laquelle il promulguait les actes du concile provincial de Paris.

M^{gr} Parisis prit, par un mémoire, la défense du journal près du Pape. Ce mémoire fera partie d'un recueil de documents qui sera publié plus tard.

2. M^{gr} de Dreux-Brézé.

douleur. Ils ont lu au fond de mon âme : ils ont vu que je ne voulais que faire mon devoir.

Il m'a semblé que je ne pouvais pas, sur un premier acte si prompt et si imprévu, laisser étouffer dans mes mains, non seulement une œuvre qui a été utile et qui peut l'être, mais encore une *faculté*, sinon un droit des fidèles laïques, dont l'exercice avait jusqu'à présent paru offrir plus d'avantages que d'inconvénients. Par sa position, l'archevêque de Paris gouvernerait absolument toutes les plumes laïques qui écrivent en France. Je devais me souvenir et je me suis souvenu de *l'Ère nouvelle* et du *Moniteur catholique*, qui ont eu son approbation, et qu'il était pourtant bien urgent de combattre. Je me suis souvenu aussi, Monseigneur, de vos réflexions sur la presse, du bien que vous attendiez des journaux chrétiens ; et, tout en regrettant de n'avoir pas fait ce bien-là, tout en me souvenant avec une salutaire amertume de n'avoir pas pu toujours observer toutes les règles que vous nous avez tracées, je me suis cependant rendu le témoignage de n'avoir pas enfreint les principales, et de n'avoir jamais voulu obstinément et de dessein formé en mépriser aucune. J'en avais pour garants les témoignages qu'il vous a plu de nous donner, tout récemment, de votre indulgence et de votre affection. Et souffrez, Monseigneur, que je saisisse cette occasion de vous remercier de la bonté avec laquelle vous avez pris notre cause à Lyon. Je l'ai appris il y a quelques jours ; bien d'autres que moi en ont été consolés.

J'ajoute (je ne l'imprimerai jamais, mais je puis le dire à Votre Grandeur) que les reproches de notre archevêque m'ont paru exagérés, et mal fondés sur beaucoup de points. Il nous reproche, sur la question de l'enseignement, d'avoir tu les opinions contraires à la nôtre : cela ne nous est point arrivé ; d'avoir mis les évêques en avant : il fallait dire au moins que nous n'avons pas commencé, et que, dans ces supputations qui mettaient tant d'évêques d'un côté et tant de l'autre, l'exemple nous a été donné, et que nous n'y sommes venus qu'ensuite et pour rétablir les faits. Au sujet de l'Inquisition, nous n'avions nullement promis de n'en plus parler ; nous avons simplement promis de ne pas soulever la question, et de ne rien dire si l'on ne disait rien. Quoi ! il ne nous serait pas permis de rétablir la vérité historique au profit de l'Église stupidement calomniée et injuriée ! Quant aux miracles, nous n'avions reçu aucun avis qui nous défendit de soutenir qu'un miracle est toujours possible, et de prouver que le clergé de Rimini n'était pas un ramas d'imposteurs. Au reste, nous n'avons nullement qualifié le fait, tout en en soutenant la probité. Nous ne sommes sans défense qu'au sujet de nos articles sur le *Dictionnaire Bouillet*¹. Nous ne pouvons pas dire que nous avons

1. Ce dictionnaire, revu par un ecclésiastique très gallican, l'abbé Delacouture, était revêtu de l'approbation de M^{sr} Sibour. *L'Univers* l'avait critiqué comme renfermant des articles où se trouvaient des assertions hostiles à l'Église ou d'une doctrine douteuse. Il fut déféré à l'Index, qui le frappa. L'auteur s'empressa de le corriger.

annoncé ces articles plusieurs semaines à l'avance au secrétaire de Monseigneur : ce n'est pas assez. Nous ne pouvons pas non plus alléguer la conviction profonde où nous étions, que cette dénonciation confidentielle n'aurait abouti à rien. Il fallait essayer. Bien entendu que si Monseigneur, après le premier article, nous avait dit de cesser, le second n'aurait jamais paru. En ce moment nous faisons tous nos efforts pour éviter d'insérer une réponse de l'abbé Delacouture (lequel est exclu de la commission d'examen), qui constate cependant un fait bien grave à notre décharge : c'est que toutes les corrections indiquées n'ont pas été faites. Il y a quelque chose encore, et que nous ne voulons point dire : l'approbation n'est point canonique; l'abbé Delacouture a reçu de M. Bouillet, pour son travail, un honoraire de 1,500 francs.

Voilà, Monseigneur, un petit exposé des motifs de notre recours. Cependant tous ces motifs auraient pu ne pas suffire; mais, au moment où l'on nous frappait à Paris, on nous approuvait à Rome. Le 17 août, mon frère recevait le matin, du cardinal Antonelli, et le soir, du Pape lui-même, les témoignages de satisfaction les plus complets et les plus consolants. Le Saint-Père, après avoir dit à mon frère qu'il bénissait en lui notre œuvre et nous tous, a ajouté qu'il voulait nous donner à tous un témoignage de satisfaction paternelle. Assurément il nous est encore permis de croire à l'utilité d'une œuvre dont le Saint-Père parle ainsi, et nous ne

faisons rien de téméraire en lui demandant si cette œuvre a assez vécu.

J'ose dire, Monseigneur, que je n'ai jamais été plus qu'en ce moment pressé d'obéir. Je n'y suis pas seulement porté par des sentiments qui sont, beaucoup plus qu'on ne le pense, naturels à mon cœur; j'y suis poussé par un grand besoin de repos et par une grande lassitude de cette longue tension dans une ligne toujours diversement appréciée, et dont nos affaires présentes font bien voir la difficulté.

Mais, en demandant à obéir au Pape, je ne renonce pas pour cela, tant s'en faut, à obéir à mon évêque. Quand même Rome nous ferait dire doucement et secrètement (c'est tout ce que j'espère, et à Dieu ne plaise que je désire rien de plus!) de ne point nous inquiéter, je m'observerais encore avec une sévérité croissante, pour me dépouiller moi-même et pour dépouiller le journal des torts qui nous sont reprochés. Je me considérerais comme le dernier des hommes et tout à fait indigne de l'estime des chrétiens, si je voulais ici triompher d'une autorité qui ne perd en me frappant aucun de ses titres à mon respect et à mon amour. Quoi qu'il arrive, l'archevêque aura raison : car, si le journal ne succombe pas, il l'aura rendu meilleur.

Je vous donnerai une preuve de ces sentiments, Monseigneur, en vous disant, pour finir, que déjà je suis décidé et que mes collaborateurs sont décidés comme moi à ne rien publier des grâces qui

nous sont annoncées de Rome, et que nous attendons tous les jours. J'ajoute que ce sacrifice, qui peut paraître grand, ne nous a, grâce à Dieu, rien coûté. Vous voyez, Monseigneur, que nous voulons n'être pas indignes de l'estime qu'il vous plaît de nous accorder, et dont l'expression, toujours si précieuse, l'est cent fois plus en ce moment-ci.

Je suis à vos pieds, Monseigneur.

LOUIS VEUILLOT.

CXIV

A M^{sr} Parisis, évêque de Langres.

Paris, 8 septembre 1850.

MONSEIGNEUR,

Je viens de voir le nonce, qui nous témoigne toujours beaucoup d'intérêt, et qui prend notre affaire à cœur plus encore que nous-mêmes. Considérant le coup qui nous a frappés comme dirigé surtout contre les doctrines romaines, il désire que quelques évêques connus par leur attachement plus net et plus énergique au Saint-Siège fassent savoir ce qu'ils pensent des conséquences futures qu'auraient les actes de M^{gr} l'archevêque de Paris, si le journal y succombait. Il souhaiterait que ces lettres lui fussent adressées, et voilà ce qu'il m'a autorisé à communiquer à Votre Grandeur. M^{gr} l'archevêque de Reims¹ l'ayant consulté

1. M^{gr} Gousset, mort cardinal.

sur notre affaire, il lui a répondu dans le même sens.

Je n'ai rien à ajouter, Monseigneur, sinon que j'ai et que j'aurai toujours l'âme pleine de reconnaissance pour les marques de sympathie que vous avez bien voulu me donner.

De votre Grandeur,
Le très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

Mon frère, que j'attends ces jours-ci, a vu une seconde fois le Souverain-Pontife. Comme à la première audience, il n'a reçu que des paroles de bonté et d'encouragement.

CXV

A M^{sr} Parisis, évêque de Langres.

Paris, 14 septembre 1850 (9 h. du matin).

MONSEIGNEUR,

Je reçois à l'instant votre lettre du 12. Le mémoire que vous m'annoncez sera sans doute aujourd'hui chez le nonce¹; mais je n'ai pas besoin de le lire pour vous remercier, et j'interromps mon propre mémoire pour vous répondre. Je ne sais vraiment ce que j'ai à vous dire; mais mon cœur est plein, et je ne pourrais rien faire si je ne le

1. C'est le mémoire signalé p. 264.

répandais d'abord un peu. Hélas! Monseigneur, je ne sais comment je vous ai exprimé mes sentiments; ce qui est bien triste, c'est que des paroles aussi sincères, et qui convainquent des esprits habitués à lire dans les âmes, puissent n'être regardées par certains hommes que comme d'habiles mensonges. Mais, avec l'aide de Dieu, qui prend soin de l'honneur de ses enfants, et qui, même en les humiliant, leur donne la gloire humaine, nous convaincrons le monde entier de cette force de vertu que Dieu met en nous. J'ose parler ainsi, parce que je me sens non pas fort, mais fortifié et gardé par l'obéissance dans un rempart inébranlable. Beaucoup de gens m'écrivent, me croyant malheureux et agité. Ils voient la croix, ils ne voient pas l'onction. Dans cette tempête, je suis si consolé, que je craindrais plutôt l'orgueil, si je n'avais plus présent que jamais, au milieu de ces témoignages d'estime, le spectacle si vaste pour moi de mes misères.

De tous les sentiments que j'éprouve, le besoin d'obéir est celui qui me presse le plus. J'obéirai non seulement au Pape, mais à mon évêque. Quoique persuadé malheureusement qu'il n'a pas fait de son autorité un usage assez modéré ni assez réfléchi, cette autorité ne m'en est pas moins sainte, et je crois que je lui dois d'autant plus de respect, qu'elle s'exerce plus inopportunément et qu'une certaine résistance pourrait avoir plus de succès. Quelque petits que nous soyons, dès que les hommes nous regardent, nous devenons

grands devant eux, et nous leur devons de grands exemples. Il faut songer à cette foule qui ne réfléchit pas, qui juge sur l'apparence et qui se scandalise. Si j'étais le seul en cause, ou je n'aurais pas appelé, ou j'aurais déjà retiré mon appel, persuadé que l'Église profiterait bien mieux dans cette circonstance de ma soumission immédiate et évidente que de tout ce que je pourrai écrire jamais. Mais il y a une œuvre, une œuvre considérable, louée du Saint-Père, appuyée, malgré ses défauts, d'évêques tels que vous, et dont la place est plus grande en Europe que je ne pouvais le penser. Mon frère, qui revient d'Italie par la Suisse, et qui a vu beaucoup d'Allemands, me dit que tous les mauvais journaux d'Italie et d'Allemagne poussent le rugissement de joie qu'ont fait entendre ici les nôtres. De leur côté, les feuilles catholiques de France sont dans l'attente et dans l'effroi. Si *l'Univers* cesse de paraître, la plupart disparaîtront, et tous seront notablement affaiblis. Voilà ce qui me fait persévérer. Je n'échapperais pas à de grands remords, si je pouvais me reprocher d'avoir manqué de courage et d'avoir trop vu au bout de l'obéissance le repos, et même l'éclat de l'obéissance : car ce démon de la vanité prend toutes les attitudes, et sait aussi se mettre à genoux.

Toutefois, Monseigneur, une œuvre semblable à la nôtre, si délicate, si périlleuse, et si lourde de toutes façons, ne peut se faire sans une plus grande sécurité de conscience. Il faut croire pro-

fondément qu'on fait le bien, pour le faire longtemps à ce prix. Cette sécurité, je ne l'ai plus, ou du moins elle n'est plus aussi parfaite. Ce n'est pas que je sois troublé des reproches que mon évêque me fait : non, ma conscience n'a point failli ; non, je n'ai point menti ; non, je n'ai pas voulu outrager ni gouverner les saints pasteurs de l'Église. J'ai voulu, au contraire, former autour d'eux un parti puissant, capable de les protéger contre la pression du pouvoir ; j'ai voulu qu'il y eût sous le vaisseau de l'Église, dont ils tiennent le gouvernail, un fleuve d'opinion qui leur permit de nous conduire plus vite et plus librement vers nos destinées éternelles. Voilà ce que j'ai voulu. Mais mon évêque, agissant suivant son autorité, me dit que je me suis trompé, et que, ou je n'ai pas voulu ce que je dis vouloir, ou je n'ai pas su bien faire ce que j'ai voulu. De là, dans ma conscience, un doute que je ne puis supporter longtemps. Déjà je suis frappé d'une peine grave, et, quoique encouragé des meilleurs et des plus sages, je deviens un objet de scandale pour plusieurs. Que ferai-je si mon évêque, trouvant qu'il n'est pas assez obéi, renouvelle ses avertissements et y ajoute les peines qu'il fait prévoir ?

Ce n'est pas tout ; et, quelque fondé que je sois dans l'obéissance, la prudence ne me permet pas d'être sans alarmes sur tout ce bruit qui se fait autour de moi. Je me sens très fort, comme j'avais l'honneur de vous le dire tout à l'heure ; mais le serai-je toujours ? Mon âme plane au-dessus de ce

combat, détachée de la place que j'y ai mise ; mais qui me garantit qu'elle n'en recevra pas d'atteinte ? Un instinct secret m'a toujours averti de me cacher, et l'on a souvent pris pour de l'orgueil ce qui n'était qu'une grande répugnance, et poussée jusqu'à une sorte d'impolitesse, à me produire. J'aurais été à ma vraie place dans la foule des croisés ou dans le fond d'un couvent, et me voilà sur un théâtre. Cela n'est pas bon pour moi.

Or, je crains les lenteurs de Rome, et même les fins de non-recevoir. Je prends la liberté de vous envoyer la lettre que mon frère m'a écrite après sa première audience du Saint-Père ; une seconde fois le Saint-Père s'est montré aussi tendre et aussi bon. Mais mon frère est resté assez longtemps à Rome pour découvrir que nous y avons, *et en bon lieu*, beaucoup d'ennemis. L'expédition des petites grâces que le Saint-Père voulait spontanément nous accorder a souffert des difficultés incroyables, et est ajournée probablement à l'heure qu'il est ¹.

Vous voyez, Monseigneur, que, quoique tranquille d'une certaine façon, comme un homme et comme un chrétien résolu de faire son devoir, je ne laisse pas d'être dans de grandes perplexités. Je conjure Votre Grandeur de me donner tous les avis que lui suggérera sa sagesse et sa charité. Saint Jérôme écrivait au Pape, dans un doute

1. Ces difficultés venaient surtout de M^r de Mérode, alors très en faveur près du Pape. Elles furent impuissantes.

analogue : *Ne méprisez pas une âme pour laquelle Jésus-Christ est mort.* Si Langres était moins loin, ou si nous étions moins accablés de travail, j'irais trouver Votre Grandeur, ou j'enverrais mon frère. Mais nous sommes forcés de rester, plusieurs de nos collaborateurs, par surcroît de disgrâce, étant malades ou absents.

Je suis à vos pieds, Monseigneur, plein de reconnaissance et de dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

Je joins deux lettres de mon frère, en priant Votre Grandeur de nous permettre ces confidences et de vouloir bien me les renvoyer. Mon frère, par crainte des indiscretions de la poste, n'a pas dit combien M. de Mérode nous est défavorable. Il montre là-bas, contre nous, tout le ressentiment de M. de Montalembert, *moins la mesure.* M. de Montalembert ne nous a pas donné signe de vie dans cette circonstance, où un mot de lui m'aurait été si doux.

J'ai reçu une lettre bienveillante de la part de S. Ém. le cardinal de Lyon¹. M^{gr} de Beauvais² et M^{gr} d'Amiens³ ont dit qu'ils écriraient suivant le désir du Nonce. M^{gr} de Moulins⁴ le fera certainement. M^{gr} d'Amiens, dans un voyage qu'il vient de faire, a vu NN. SS. de Perpignan, de

1. M^{gr} de Bonald. Cet éminent prélat soutint toujours *l'Univers*.

2. M^{gr} Gignoux.

3. M^{gr} de Salinis.

4. M^{gr} de Dreux-Brézé.

Montauban ¹ et de Bordeaux ² : ils sont très fâchés de l'affaire et en expriment leurs regrets. D'un autre côté, M^{gr} de Paris visite ses suffragants, et il a déjà recueilli, me dit-on, l'adhésion du saint évêque de Chartres ³, qui est toujours fâché de la solution donnée à la question de l'enseignement, bien qu'il se soit rattaché à la loi et qu'il ait fort bien accueilli son recteur, M. Bouchitté.

Peut-être Votre Grandeur lira-t-elle avec intérêt quelques détails sur l'effet produit par les actes de l'archevêché. Ils n'ont bien plu, ce me semble, qu'au parti révolutionnaire et voltairien. Je vous envoie ci-joint un spécimen de l'approbation qui leur a été donnée : c'est un article de *l'Événement*. Il y en a eu de plus mortifiants. Les journaux du parti modéré, à l'exception de *l'Ordre*, qui n'en est guère, et du *Journal des Débats*, qui a publié les pièces le premier, ont laissé percer leur surprise, et même leurs regrets. *La Patrie* a publié un article très bien raisonné et aussi fort que respectueux, où elle prend notre défense. Je n'en connais pas l'auteur, mais je crois que c'est M. Forcade.

Personnellement, j'ai reçu beaucoup de témoignages d'affection, et, en général, la première surprise passée, on approuve la résolution que j'ai prise. On s'aperçoit même qu'elle est une preuve heureuse, quant aux incrédules de bonne

1. M^{gr} Doney.

2. M^{gr} Donnet.

3. M^{gr} Clausel de Montals.

foi, de la liberté que l'Église laisse à ses enfants. C'est la meilleure réponse à ceux qui disent, comme *le National* : *On n'est pas catholique impunément*. Généralement aussi le coup paraît bien dur, même à ceux qui ne sont pas fâchés que nous l'ayons reçu. Je crois qu'on le prendra partout à peu près ainsi, et que par là tomberont quelques exagérations sur nos exagérations.

De Votre Grandeur le très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXVI

A M^{gr} Parisis, évêque de Langres.

Paris, 15 septembre 1850.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu et lu avec autant de respect que de reconnaissance le petit et admirable mémoire que vous avez bien voulu écrire sur notre question. Je le porterai tout à l'heure à M^{gr} le Nonce, qui en sera charmé, car cette affaire l'intéresse toujours grandement. Pour ma consolation intérieure et pour ma justification à mes propres yeux, je n'ai plus rien à demander.

M^{gr} le cardinal de Bonald, qui m'avait d'abord fait écrire par son neveu, m'a depuis écrit lui-

même une lettre pleine de bonté. Par le même courrier, il écrivait à M^{gr} le Nonce, l'invitant à nous donner quelques paroles de consolation.

M^{gr} l'évêque de Moulins est tout à fait dans les sentiments de Votre Grandeur, et me répond qu'il fera tout ce que l'on jugera utile pour conserver une presse catholique. En général, nous ne recevons que de bonnes nouvelles sous ce rapport. On paraît regarder presque partout les actes qui nous ont frappés comme excessifs et de nature à faire plus de mal que de bien. Nous avons lu dans *l'Union franc-comtoise*, qui est entièrement sous l'influence de M^{gr} de Besançon, un article très significatif à cet égard. Les feuilles catholiques de Suisse, d'Italie et d'Espagne, témoins de la joie des mauvais journaux, se défendent et nous défendent par de fort bonnes raisons.

Il paraît malheureusement que ces bonnes raisons ne viennent pas jusqu'à l'archevêché, ou qu'elles n'y paraissent pas aussi bonnes. Des informations trop dignes de foi nous font appréhender quelque nouveau coup. On est enchanté de ce qu'on a fait, et on veut en finir. On nous regarde comme des protestants, à cause de notre recours à Rome, et on est décidé à écraser en nous une nouvelle espèce d'ultramontanisme, la plus dangereuse qui ait encore paru dans les Gaules. Je ne dis rien des tristes et douloureux jugements que l'on se permet de porter, même devant des laïques, sur le Nonce et sur les Évêques suspectés et convaincus d'ultramontanisme. Ce ne sont, il est vrai,

que des subalternes qui disent ces choses; mais ces subalternes sont du premier rang¹.

Votre Grandeur ne lira pas sans intérêt la lettre ci-jointe de Donoso Cortès. Je vous prie, Monseigneur, de me la renvoyer. M^{gr} le Nonce estime que c'est une pièce importante de notre dossier.

Voilà, Monseigneur, la *gazette* d'aujourd'hui.

Daigne Votre Grandeur agréer l'expression de mon humble et profond dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

CXVII

A M^{sr} Parisis, évêque de Langres.

23 septembre 1850.

MONSEIGNEUR,

J'ai eu ce matin l'honneur de voir M^{gr} le Nonce. Il m'a dit qu'après avoir bien réfléchi à notre affaire, il croyait un arrangement possible et nécessaire avec M^{gr} l'archevêque; que le Pape ne pourrait prononcer; qu'il fallait donc qu'un évêque — par exemple M^{gr} d'Amiens, qu'on attend à Paris — allât trouver M^{gr} Sibour et obtint de lui quelque signe en notre faveur, et qu'ensuite le Saint-Père pourrait nous donner un témoignage authentique de satisfaction.

A ce langage différent de celui que le Nonce

1. J'aurai plus tard et ailleurs d'autres renseignements à donner sur toute cette affaire.

nous a tenu jusqu'ici, j'ai cru comprendre qu'il avait reçu des instructions.

Comme il me demandait encore si, après l'intervention d'un tiers, j'aurais de la répugnance à me présenter à l'archevêque, même au risque d'une rebuffade, j'ai répondu, selon la vérité, qu'assurément cette visite me coûterait beaucoup, mais que cependant aucun obstacle ne viendrait de moi, et que je ferais tout ce qui serait nécessaire pour conserver *l'Univers*, ne me refusant qu'à promettre de le rédiger dans les conditions de *l'Avertissement*, ce qui me serait entièrement impossible.

Je ne vous cache pas, Monseigneur, que j'ai le cœur navré : car cet arrangement, à supposer que notre archevêque l'accepte, ne nous donnera aucune sécurité, et ne nous conduira qu'à être écrasés plus vite.

M^{gr} l'archevêque est content de ce qu'il a fait, on ne peut se le dissimuler. Les témoignages contraires qui ont pu lui être donnés du côté de l'épiscopat, semblent le toucher moins que les éloges de la presse européenne. Ses familiers annoncent qu'il en sera bientôt fini avec nous. Son *Mandement* et son *Avertissement* ont été répandus à profusion dans Paris; il y a une seconde édition, annonçant sur la couverture *l'Avertissement*, qui n'était pas annoncé sur la première; enfin, les propos qu'on nous rapporte sont des plus inquiétants.

Si maintenant Monseigneur témoigne pour nous quelque bonté et que nous retirions notre appel, quelle sera notre situation, lorsque, pour une rai-

son ou une autre, il trouvera que nous lui donnons des sujets de mécontentement? Une seconde monition ou une censure nous mettra dans l'obligation de nous retirer immédiatement, et nous paraîtrons des hypocrites, qui se sont une première fois tirés d'un mauvais pas par d'indignes et mensongers semblants d'obéissance.

Je n'écoute pas les conseils de mon cœur froissé : je n'abandonne pas un combat où je suis assuré d'être vaincu ; mais j'ai besoin de quelque effort pour tenir plus longtemps la place. Néanmoins, j'y resterai, espérant que Dieu, qui voit le fond des âmes, nous tiendra compte de tout.

Je me résignais à être frappé : c'était encore de la superbe ; je vais maintenant me résigner à être méprisé.

Je suis, Monseigneur, avec la plus vraie reconnaissance, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXVIII

A M^{gr} Parisis, évêque de Langres.

27 septembre 1850.

MONSEIGNEUR,

Mardi dernier, M^{gr} de Salinis a vu M^{gr} l'archevêque. Il l'a trouvé bien plus irrité encore qu'il ne s'y attendait. Le prélat croit nous avoir ménagés,

et il est convaincu que les évêques respirent depuis qu'il les a délivrés du joug que nous faisons peser sur eux. Il ajoute que nous formons une secte des plus dangereuses, où le laïcisme et le presbytérianisme s'unissent à l'ultramontanisme pour détruire l'autorité épiscopale. Il apporte à l'appui de cette thèse des paroles que nous aurions dites, et que je ne conçois véritablement pas qu'il puisse nous attribuer. M^{gr} de Salinis a d'abord pensé que sa négociation n'aboutirait à rien. Néanmoins, après avoir laissé parler longtemps Monseigneur, il a fini par le voir arriver à des dispositions plus conciliantes, et il est parti pour Reims emportant l'autorisation de consulter l'archevêque. M^{gr} de Salinis doit revenir aujourd'hui même. Si M^{gr} de Paris n'a pas cédé à des suggestions contraires, un accommodement peut être conclu très prochainement. Je ferai cependant en sorte de pouvoir vous consulter, car je crains beaucoup l'avenir. Quoi que nous fassions, et quelle que soit notre déférence, comme après tout nous devons rester à peu près ce que nous sommes, Monseigneur ne sortira pas de la difficulté où il s'est mis en passant sous un arc de triomphe. Il a voulu tuer le journal, et il ne le tuera pas; il veut le gouverner, et il ne le gouvernera pas; et, s'il s'attend aux louanges qui ont salué ses actes contre nous, il ne les aura plus. Voilà bien des levains qu'un peu d'habileté peut faire fermenter jusqu'à produire un nouveau coup, qui nous laissera par terre comme de misérables hypo-

crites, devenus plus coupables après avoir imploré leur pardon. C'est cette éventualité qui me fait souhaiter que la publicité donnée au raccommodement laisse notre situation aussi nette que possible, et ne paraisse pas nous engager au delà du strict nécessaire.

M^{gr} l'archevêque de Rouen¹, provoqué par une démarche intempestive et indiscrette de M. Taconet, m'a écrit hier pour m'offrir sa médiation. Il veut que nous exprimions du regret de notre appel. Si c'est là une des conditions de M^{gr} l'archevêque de Paris, je n'y consentirai point. J'ai agi par de bonnes intentions, par de bons conseils, dans le ferme désir d'être et de me montrer chrétien : il me semble que je ne puis condamner tout cela par une déclaration que n'approuverait pas ma conscience.

Je joins à cette lettre un mot que j'ai reçu hier de mon correspondant de Rome, et une nouvelle lettre de M. Donoso Cortès, non moins remarquable que la première. Je prie Votre Grandeur de vouloir bien me renvoyer ces pièces, que le Nonce n'a pas encore lues.

On nous assure que M^{gr} l'évêque d'Orléans², sans donner son adhésion à M^{gr} de Paris, a envoyé en son nom, à Rome, un mémoire contre nous, apostillé par M. de Montalembert. Je m'attends à tout de ce côté-là. M. de Montalembert, ayant eu l'occa-

1. M^{gr} Blanquart de Bailleul.

2. M^{gr} Dupanloup.

sion d'écrire une lettre qu'il savait bien qui nous serait montrée, l'a remplie de choses extrêmement amères contre nous. C'est le seul de nos anciens amis qui ait fait cela, et celui de tous qui en avait le moins le droit. Si jamais il y a eu dans *l'Univers* quelque allusion contre les évêques et même contre le Pape, elles sont de son temps et de sa main. Mais M. de Montalembert a été destiné à faire notre éducation, pour nous apprendre à supporter patiemment tout ce qui nous arrive aujourd'hui. Je le dis, grâce à Dieu, sans rancune. Lui et moi nous ne changerons pas, et nous serons, l'un envers l'autre, ce que nous avons toujours été. Je trouve que c'est un fort bon calcul de ne rien donner au ressentiment des injures, pour se remplir uniquement le cœur du sentiment de la reconnaissance.

Jamais tout le bonheur d'accabler un adversaire ne vaudra le moindre atome de la profonde joie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXIX

A M^{sr} Parisis, évêque de Langres.

28 septembre 1850.

MONSEIGNEUR,

Le vénérable archevêque de Reims est venu à Paris, exprès pour nos affaires, accompagné de

M^{gr} l'évêque d'Amiens, il s'est aussitôt rendu à l'archevêché. On y a trouvé des dispositions aussi irritées que celles qu'il avait déjà fallu combattre. Évidemment, les conseils qui poussent à l'extrême s'étaient fait entendre, et n'ont pas perdu leur crédit. Cependant l'autorité toute fraternelle de M^{gr} Gousset et la douce habileté de M^{gr} de Salinis ont triomphé une seconde fois, et M^{gr} Sibour s'est encore laissé vaincre par la force de la science et de la raison, aidées des armes que fournissait contre lui la bonté de son cœur. « Nous lui avons tout dit, » m'a dit à moi-même, hier soir, M^{gr} Gousset, et il ne pourra pas tout oublier.

M^{gr} Gousset et M^{gr} de Salinis voulaient que la rédaction de *l'Univers* écrivit une lettre, à laquelle l'archevêque aurait répondu. C'était aussi mon avis, et j'avais même préparé cette lettre pour la leur montrer. Mais l'archevêque n'accepte pas ce moyen, et eux-mêmes le jugent aujourd'hui mauvais, à cause des critiques intimes auxquelles la lettre serait soumise. Il a été réglé que nous irions lundi à une heure à l'archevêché, que nous aurions un entretien dont nous ferions ensuite une petite relation pour le public, et que les choses reprendraient leur cours avec indépendance et harmonie.

Je n'ai rien à ajouter, Monseigneur, ni à ôter aux sentiments que j'ai eu l'honneur de vous exposer dans ma dernière lettre touchant cet arrangement. Je manquerais de sincérité si je disais qu'il me convient. Néanmoins, puisque c'est le seul possible, c'est le meilleur.

Je m'attends à quelques rebuffades dans l'entrevue de lundi. Je les supporterai avec respect, et, j'espère, avec fermeté. En somme, il faut que de la relation qui en sera publiée résulte pour tout le monde la conviction que le journal reste libre. Je vous envoie, comme idée du caractère que je veux donner à l'entretien, la lettre que j'avais préparée. S'il y a quelque chose à dire de plus, ou à dire de moins, j'ose vous prier de me le faire savoir. J'aurai encore le temps de recevoir vos instructions. Je me recommande aussi, Monseigneur, à vos prières.

De Votre Grandeur,

Le très humble, très obéissant et très reconnaissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXX

*A M. Rio*¹.

28 septembre 1850.

MON EXCELLENT AMI,

J'attendais votre lettre : c'est vous dire avec quel plaisir je l'ai reçue. Je me demandais pourquoi vous ne m'écriviez pas, et je vous croyais ou

1. M. Rio, auteur de divers ouvrages distingués, notamment une histoire de la peinture et les *Quatre Martyrs*. Louis Veillot l'avait connu chez Montalembert. Il resta l'ami de tous deux.

Cette lettre fut écrite à propos de l'acte de M^{sr} Sibour contre *l'Univers*, dont parlent les lettres précédentes.

très malade ou très loin. Il fait bon être affligé : on sent alors la tendresse de Dieu, manifestée par tous ceux qui aiment Dieu. Combien il doit être bon, ce Dieu dont les amis sont si bons ! J'ai reçu de tous côtés tant de témoignages de sympathies, et si chrétiens, et si parfaitement exprimés, et si honorables, qu'il m'a fallu, dans mon humiliation, considérer de très près le spectacle de mes misères (celles dont l'archevêque de Paris n'a point parlé, mais que je connais), pour ne pas concevoir un peu d'orgueil. Grâce à Dieu, et me tenant un peu, j'ai pris tout cela comme je le devais prendre, c'est-à-dire, comme un encouragement d'en haut à maintenir une œuvre qui ne peut faire le mal dont on l'accuse, étant à ce point aimée de tant de bons esprits et de bons cœurs. J'avais besoin de ce renfort : car, tout en trouvant l'avertissement un peu dur et un peu prompt, j'étais fort loin de le mépriser ; et, malgré tout, *l'Univers* était en suspicion devant moi. Maintenant, assisté d'un grand nombre d'évêques et d'une multitude de vrais catholiques, prêtres et laïcs, je me rassure. Je sais d'ailleurs que le Pape, qui, peu de jours avant le mandement, avait exprimé lui-même à mon frère sa complète satisfaction, ne me blâmera pas. Enfin, notre archevêque lui-même, grâce à l'intervention spontanée de deux vénérables prélats (Amiens et Reims), qui sont venus exprès à Paris, veut bien entrer en arrangement. J'ai lieu de croire qu'une réconciliation ne tardera pas à être rendue publique. Elle se fera à nos dépens, bien entendu,

quant à la forme; mais, au fond, nous conserverons, dans la mesure nécessaire, notre caractère et notre liberté.

Si, contre notre attente, les conseils qui ont eu trop d'empire sur l'esprit de M^{gr} Sibour prévalaient, alors ou je continuerais la lutte dans les termes respectueux qu'elle doit observer de notre côté, ou j'abandonnerais un travail impossible pour moi. *L'Univers* sera ce qu'il est, ou il ne sera pas, ou du moins je n'y serai plus. Il ne deviendra pas dans mes mains un journal ecclésiastique et gallican; il restera un journal laïc et romain. Dans toute autre voie, je ne marcherais pas en pleine conscience, c'est-à-dire que je ne pourrais pas marcher. Je ne croirais plus faire une œuvre généreuse et utile, mais une œuvre à la fois servile et compromettante. Voilà ce qu'on ne peut exiger, et qu'on n'obtiendra jamais de mon dévouement; tout le reste est facile.

Je manquerais de sincérité si je disais que l'arrangement qu'on propose, et qui va probablement se conclure, me paraît complètement bon et me laisse sans alarmes pour l'avenir. Il me fait, au contraire, appréhender de nouveaux combats et de nouveaux coups, qui cette fois pourraient bien nous jeter par terre et nous y laisser. Mais on m'a dit que notre appel peut embarrasser Rome, et on invoque des sentiments qui ne parleront jamais en vain dans mon cœur. J'affronte ce difficile avenir, me confiant à Dieu. Si nous succombons, je croirai qu'il est meilleur de succomber que de

vivre. Rome n'a pas besoin de raisons ni d'excuses envers nous. Entre deux périls, elle est juge : nous la louerons d'avoir choisi le moindre, même quand son choix serait notre arrêt de mort, et paraîtrait honteux pour nous. Dieu ne règle pas son jugement sur la vaine opinion du monde, et c'est ce jugement qui fait la gloire ou l'ignominie. Il y a une manière de donner mal les soufflets : c'est l'affaire de qui les donne ; mais il y a aussi une manière de les bien recevoir, et c'est l'affaire de qui les reçoit : nous étudierons cette manière-là.

Du reste, on aura beau faire, je crois que notre œuf est pondu, et qu'il n'en sortira pas un serpent, mais de bons chiens de bergers, qui attaqueront les loups, quand même quelques bergers leur jetteraient des pierres. Il y a un esprit dans les fidèles qui les porte à aimer efficacement l'Église ; il y a un esprit dans l'Église qui la porte à abattre partout les vieilles cloisons nationales, à brûler ces débris avec les insectes qui s'y trouvent, et à n'avoir plus qu'une voix, qu'un cœur et qu'un nom. Voilà ce que nous avons, non pas fait, mais, grâce à Dieu, vigoureusement développé ; et, après tout, nous pouvons mourir, même d'un coup de foudre : nous avons, en dix ans de labeur, porté partout une semence de chênes, qui lève partout.

Adieu, cher ami.

LOUIS VEUILLOT.

CXXI

A M. le comte de la Tour.

Septembre 1850.

MONSIEUR,

Je vois qu'il faut me décider à vous écrire une petite lettre. Je voulais vous entretenir un peu longuement de notre affaire; mais cette malheureuse affaire m'a obligé à tant de démarches, d'entretiens et de correspondances, que jamais je n'eus moins de temps. J'ai été accablé de deux façons, et de cette inimitié si forte qui a inspiré les actes de notre archevêque, et des témoignages de sympathies qui nous ont été adressés aussitôt de tous les côtés à la fois. Je ne crois pas avoir écrit moins de cent réponses, car je n'avais rien demandé à personne, et je n'ai répondu que quand je ne pouvais pas m'en dispenser. En même temps, il a fallu brocher un mémoire au Nonce, qui contient cent grandes pages, et faire le journal sans autre concours que celui de Roux-Lavergne, tous les autres étant malades ou absents. Vous voyez, Monsieur, que je ne suis pas sans excuse pour avoir jusqu'ici gardé le silence envers vous. Vous connaissez assez les sentiments que je vous porte, et je n'ai pas besoin de dire combien ce silence m'a coûté.

Au milieu de cette bourrasque, Dieu m'a fait la grâce de rester assez calme, et je crois être un de

ceux que les actes de notre archevêque ont le moins émus. Ce n'est pas que je les aie pris avec indifférence; mais, ayant pris tout de suite une ferme résolution de sortir de là en chrétien, sans obstination et sans faiblesse, j'ai pu fermer aisément à tout le bruit qui s'est fait, sinon mes oreilles, du moins mon cœur. J'ai voulu ne pas laisser étrangler d'un seul coup entre mes mains une bonne moitié de la presse catholique, et en même temps j'ai visé à ne point devenir par ma résistance un sujet de scandale, même pour ceux qui ne demandent qu'à se scandaliser. J'ai eu la joie de voir ce double dessein parfaitement compris et entièrement approuvé par un nombre considérable d'excellents prêtres et par plusieurs évêques, qui ne sont ni les moins respectables ni les moins respectés. L'évêque de Langres est venu le premier spontanément à mon secours, avec une bonté inexprimable; ensuite le cardinal de Bonald, puis l'archevêque de Reims, et d'autres encore. Tout ceci est confidentiel. Je veux sauver ma cause, qui n'est pas la mienne exclusivement; mais je la veux sauver sans bruit et sans dommage pour une autorité qu'il faut respecter toujours, et encore plus sévèrement lorsqu'il nous semble qu'elle s'égare.

D'un autre côté, nous savions déjà, par une lettre de Rome arrivée deux jours avant l'*Avertissement* de Paris, que le Pape nous approuvait complètement.

Maintenant, que fera-t-on à Rome? Je crois qu'on ne fera rien, et je l'ai toujours pensé. Le recours

que nous avons mis en avant avait surtout pour but de nous empêcher de tomber et de nous dispenser de répondre. Nous pensions qu'au moins l'archevêque aurait le temps de la réflexion. Ce calcul était juste : des médiateurs épiscopaux se sont interposés, et j'ai lieu d'espérer qu'un arrangement délivrera le Pape de l'obligation de répondre qu'il ne veut pas répondre. Notre situation n'en sera pas moins difficile et périlleuse; mais, plus ou moins, elle l'a toujours été. L'essentiel pour nous est de bien recevoir les soufflets, même ceux qu'on nous donne mal, et de nous prêter ensuite à tout arrangement qui sauve les principes. C'est un art douloureux, dont nous avons fait une longue étude, et que nous finirons sans doute par bien pratiquer, avec la grâce de Dieu. *Amen.*

Un autre art que j'apprends bien malgré moi, c'est celui de me passer de vacances. Les actes de Monseigneur m'ont pris en quelque sorte sur le marchepied de la diligence. Je n'attendais que le retour de mon frère pour partir; j'allais en Bretagne, et, si l'*Avertissement* avait tardé seulement deux jours, je vous annonçais mon arrivée. Je perds l'espérance d'aller vous trouver cette année, et vous ne me laissez pas la joie de vous attendre. Je regrette bien que vous ne fassiez pas un voyage à Paris : j'aurais tant de choses à vous dire, et je voudrais tant que vous lussiez jusqu'au fond de mon cœur.

Adieu, Monsieur. Mille remerciements de toutes vos bontés. Je suis moins heureux de l'hospitalité

que vous m'offrez que si j'en avais joui, mais je n'en suis pas moins reconnaissant. Je ferais pourtant un sacrifice si j'allais à Tréguier, car M^{lle} de la Tour ne *raffolerait* plus de moi. Je ne dis pas cela d'après l'archevêque, mais d'après ma femme, autorité plus compétente.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT

CXXII

A Mgr Mistlin.

29 septembre 1850.

MONSEIGNEUR,

Votre excellente lettre a pris place dans le journal aussitôt que nous l'avons reçue¹. Envoyez-nous souvent d'aussi intéressantes nouvelles. Elles engageront tous les catholiques à prier avec ferveur pour que le jeune empereur d'Autriche marche et s'avance de plus en plus dans la glorieuse voie qu'il s'est ouverte; s'il continue, il sera le grand homme de ce siècle, non seulement selon Dieu, ce qui serait bien assez, mais encore selon le monde et aux yeux de l'histoire. Voilà longtemps que le monde n'a vu un souverain: le premier qui paraîtra sur la scène, juste, fidèle, croyant à son droit parce qu'il connaîtra son devoir, entendra

1. Correspondance sur l'Autriche, et particulièrement sur les sentiments du jeune empereur François-Joseph.

autour de lui une acclamation d'étonnement et d'amour qui retentira dans la postérité, et sa main sera assez forte pour rasseoir l'univers.

Je désire beaucoup, comme catholique et comme Français, que l'empereur d'Autriche soit tout à fait grand et tout à fait fort, parce que j'espère que nous-mêmes, revenant à la raison, nous rentrerons dans la voie catholique, et qu'alors il nous tendra sa puissante main. Une alliance politique et religieuse de la France et de l'Autriche me paraît être le seul rempart à l'abri duquel la civilisation européenne puisse braver la barbarie socialiste et païenne qui menace de l'envahir.

Je ne vous parle pas de notre affaire. Grâce à l'entremise de quelques évêques qui nous arrivent, et qui voient avec regret la marche périlleuse que de mauvais conseillers font prendre à l'archevêque de Paris, cette difficulté va probablement être arrangée ces jours-ci. En tout cas, je puis vous dire que nous resterons ce que nous sommes, ou que nous ne serons plus. Je trouverais absurde et inutile de faire un journal purement politique.

Agréez, Monseigneur, la parfaite assurance de mon respect et de mon dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

D'après les nouvelles lois sur la presse, les correspondances étrangères doivent être signées. S'il vous répugne de livrer votre nom, dites-nous-le, et ne cessez point d'écrire : nous trouverons un biais pour éluder cette disposition stupide.

CXXIII

A M^{gr} Parisis, évêque de Langres.

30 septembre 1850.

MONSEIGNEUR,

Nous avons vu aujourd'hui M. l'abbé Sibour¹ et M. l'abbé Bautain, plénipotentiaires de Monseigneur : car Sa Grandeur ne veut nous recevoir qu'après toutes les conventions faites et pour nous pardonner. M. Sibour serait très accommodant ; M. Bautain l'est fort peu. Malheureusement, il a l'influence. On nous demande de reconnaître la sagesse de l'*Avertissement*, de ne plus toucher aux points interdits, et de nous soumettre aux avertissements ultérieurs ; du reste, le journal est libre. En discutant un peu, j'ai fait comprendre qu'il ne serait guère possible de remuer une plume dans les limites de cette liberté. Mais je crois qu'on veut surtout *avoir eu* raison. J'ai obtenu que nous expliquerions notre situation dans une lettre. Il me semble que le brouillon que j'ai eu l'honneur de vous soumettre pourrait être accepté. J'ai eu l'étourderie de n'en pas garder une copie exacte, et les endroits corrigés sont les plus importants.

M^{gr} le Nonce n'est pas mécontent de la tournure que prend l'affaire. Il assure n'avoir reçu de Rome aucune instruction. L'idée de nous faire négocier

1. Cousin de l'archevêque. Il est mort évêque *in partibus* de Tripoli, après avoir été auxiliaire de Paris du vivant de son cousin.

lui a été, dit-il, suggérée par le P. de Ravignan.

Je n'ai pas vu ce digne religieux. J'ai trouvé plus discret de ne pas mêler, même indirectement, la Compagnie de Jésus dans cette affaire irritante.

J'ai pris la liberté de communiquer à Votre Grandeur la lettre de M. Donoso Cortès, parce qu'elle m'a paru intéressante. Je pense d'ailleurs tout à fait qu'il ne peut y avoir d'exemption pour les journaux, et qu'un tribunal pontifical *ad hoc* serait à peu près impossible. Que de conflits et de choses compromettantes sortiraient de là ! Ce qu'il faudrait, c'est beaucoup de prudence et de mœurs dans l'exercice du droit. Le décret de Latran est bien loin de la situation présente. Quand une loi excellente a des parties caduques, c'est au juge à ne pas appuyer sur ces parties-là. Sage-ment exercé, le droit pourrait suffire. Aucun journal catholique ne résisterait à une ou deux condamnations vraiment motivées, ou il ne serait plus catholique, et il aurait dans l'Église tout juste l'influence que sont accoutumés d'y avoir les bannis. La prudence, je l'ose dire, a manqué dans le cas qui nous occupe. Repris à bon droit, pour des fautes véritables et sérieuses, nous aurions dû nous soumettre immédiatement ou périr. Il n'a point fallu de mandement pour tuer *l'Ère nouvelle* ; et *le Moniteur catholique* est mort sur un matelas de recommandations épiscopales.

L'archevêque a manqué d'appuis, non seulement pour avoir frappé sans assez de raisons et de ménagements un journal bien intentionné, mais en-

core parce que ce coup impétueux compromet l'existence de toute la presse catholique. Voilà la cause de son insuccès dans l'Église, de son succès ailleurs, succès dont il est aujourd'hui très embarrassé, malgré le soin que nous avons pris de ne le pas faire retentir. C'est pourquoi vous dites parfaitement, Monseigneur, que la question à résoudre après ces actes est de savoir s'il faut laisser subsister le journalisme catholique ou le détruire, et que le Pape seul peut prononcer ce grand mot. Tel est aussi l'avis fortement motivé de M^{gr} l'évêque de Poitiers ¹.

Ce mot ne sera pas prononcé cette fois, mais je crois bien qu'il faudra le faire entendre tôt ou tard. Dieu veuille que ce ne soit pas à mon occasion ²!

Je suis à vos pieds, Monseigneur.

LOUIS VEUILLOT.

P.-S. — 1^{er} octobre. — J'ai reçu ce matin la lettre de Votre Grandeur. Je vais mettre à profit l'avis qu'elle renferme sur mon projet de soumission. Hélas! Monseigneur, quel dommage que vous ne soyez pas ici!

Mon correspondant de Rome m'apprend que le P. Lacordaire travaille fortement contre nous. M^{gr} l'évêque de Luçon a écrit directement au Pape en notre faveur, sans nous en rien dire.

1. M^{sr} Pie.

2. Ce mot fut prononcé plus tard, et il sauva *l'Univers*.

CXXIV

A M. le comte de la Tour.

13 novembre 1850.

Je ne vous réponds pas encore pour cette fois, cher Monsieur; je viens vous prier de ne pas vous laisser décourager par mon silence, et de continuer de m'écrire. Je vous lis toujours avec beaucoup de plaisir et de profit, et vous en verrez quelque chose dans le journal prochainement : car c'est là que je me propose de traiter avec vous, sans vous nommer, la question dont vous m'entretenez le plus souvent, je veux dire celle de mon légitimisme. Si je ne m'abuse, vous ne serez point mécontent de la manière dont je prétends repousser vos *animadversions*. Je suis convaincu que je suis légitimiste absolument comme vous, et que vous l'êtes comme moi. J'ai eu le tort de ne pas m'en expliquer assez encore; mais peut-être aussi que vous me lisez avec des lunettes. Ce n'est pas du parti que j'ai bonne opinion, mais du principe. Je ne sais pas trop s'il y a des légitimistes; mais il y a une légitimité, et il en faut une : voilà ma thèse. En soutenant cette thèse, j'espère la faire comprendre même des légitimistes; j'y mets quelques précautions nécessaires : c'est tout mon plan.

Permettez que je ne vous dise rien encore des *Lorrains* considérés au point de vue de la *Bibliothèque nouvelle*. J'ai besoin de relire votre travail,

pour voir s'il s'ajuste à mes dimensions en tous sens. Je crains que le sujet n'en soit un peu trop particulier.

Cette pauvre *Bibliothèque* a de la peine à se mettre en marche. Nous sommes tombés, pour commencer, sur un mauvais employé, qui a mis le désordre partout et qui nous a ensuite souhaité le bonsoir. J'espère que c'est un bon signe. En attendant, l'éditeur n'a fait venir d'Allemagne aucun des livres que vous aviez demandés, *mais* il en a perdu la liste. Pourriez-vous me la renvoyer? Vous les aurez cette fois.

Notre ami Roux-Lavergne m'a bien charmé, bien touché, et m'a donné bien des regrets, en me contant l'accueil si fraternel qu'il a reçu de vous et de M^{me} de la Tour. Ah! que je voudrais voir cette chambre si bien disposée, qui est ma chambre! J'espère que j'y entrerai, que j'y dormirai, et que j'y prierai Dieu pour mes hôtes. Mais, croyez-le bien, cher Monsieur, je ne ferai pas alors cette prière d'un cœur plus fraternel et plus reconnaissant que je ne le fais déjà.

J'offre à M^{me} de la Tour mes plus humbles respects, et à vous, cher Monsieur, mes plus sincères amitiés.

LOUIS VEUILLOT.

CXXV

A M. Eugène Veillot.

1850.

Voilà, cher frère, ce prospectus. Il est certain que je ne me suis pas adonné à la correction des épreuves en ce moment. Je n'écris point, je lis peu ; mais ce que je mange est incroyable. Tout espoir d'un chevreuil est perdu. Mon appétit n'en est point ébranlé. Je tombe sur le porc, je me dirige vers lui ; j'arriverai au porc.

Bonne vie, d'ailleurs. Le châtelain est charmant. Il y a en lui du grand homme embêté. Le fait est qu'on le taonne sans mauvaise intention plus que trop. Nos dix jours finissent lundi. Ce sera la bonne mesure, et je reviendrai avec joie, sans avoir eu le temps de rester avec peine. Vois-tu, le cuisinier n'est pas mauvais, et le temps est assez joli ; mais un frère est encore plus cuisinier et plus beau temps. Pardonne-moi ces fadeurs : la vérité est que rien n'est parfait où tu n'es plus. Ne va pas te marier loin, ça me gênerait diablement la vie.

J'ai lu l'abbé Morel, et je l'ai trouvé bon, quoique j'eusse passé la plume sur deux ou trois endroits, mais très légèrement. Je vois bien des gens, même des nôtres, que cet article agacera encore. Tant pis ! Nous aurions tort de nous priver pour eux d'un homme qui a de l'esprit, de la net-

teté, et qui nous complète fort bien. Toi, tu as fait deux chefs-d'œuvre : le résumé turco-russe est un des meilleurs morceaux de polémique politique dont le journal ait été nourri. Ton Fortoul, un peu dur, est cependant parfait. Bonjour au frère Du Lac. Il ne se déplairait pas ici, malgré l'absence totale des sardines. Je serre la main de Coquille, je t'embrasse et rembrasse.

LOUIS.

Mets-moi de côté le Michon, si quelque chose en vaut la peine. J'ai envie de me débarrasser de cette vipère¹.

Si tu vois à ôter ou à remettre dans le prospectus, fais-le. Je ne le trouve pas suffisant.

CXXVI

A M. Boissenin, curé de Valdahon (Doubs).

24 novembre 1850.

MONSIEUR LE CURÉ,

Vous m'avez écrit une bonne et aimable lettre, à laquelle je répons bien tard. J'espère que vous me pardonnerez ce silence involontaire : j'ai bien des choses à faire, et je suis souvent condamné à des semblants d'impolitesse, qui tombent toujours sur

1. Cet abbé Michon fit, pendant plusieurs années, au nom du « progrès », une guerre acharnée à *l'Univers*. C'est un des fondateurs du catholicisme libéral.

les personnes qui me montrent le plus d'affection. Je me suis dit en vous lisant : Celui-là est de mes amis, il ne se fâchera point. Et j'ai mis votre lettre sur le tas des patients. En la relisant aujourd'hui, je vois que vous m'avez donné une commission que je crains de n'avoir point faite, pour la *Revue de la Jeunesse*. Si vous n'avez point reçu les numéros parus, ayez la bonté de me le faire savoir : on vous les enverra, et on attendra votre mandat sur ma parole.

Je n'ai point oublié ma promesse de vous donner une petite part sur la seconde édition de la *Petite Philosophie*. Malheureusement pour votre église et pour mon amour-propre, la première édition n'est pas encore épuisée. Il est bien vrai que je n'ai pas le succès de M. Sue : lorsqu'il se vend trois mille exemplaires d'un de mes livres, c'est beaucoup, et le libraire est bien content¹; si on ne vend que vingt ou trente mille exemplaires d'un ouvrage de M. Sue, on se plaint. Vous voyez que nous avons de terribles adversaires : aussi ne les vaincrons-nous pas par des livres, mais par des prières. Un bon prêtre qui bâtit une église, et qui sait retenir ses paroissiens aux prônes, fait plus que tous les écrivains grands et petits. C'est pourquoi je voudrais tant m'associer à votre bonne œuvre; mais, hélas! je n'ai ni argent ni crédit, et je me présen-

1. Les livres de Louis Veillot ne tardèrent pas à se vendre beaucoup plus. Déjà *les Pèlerinages de Suisse et Rome et Lorette*, dont il ne parlait pas, en ayant cédé la propriété, avaient eu de nombreuses éditions.

terais devant Dieu les mains vides, s'il ne tenait pas compte de la bonne volonté.

Priez pour moi, Monsieur le Curé, et pour ma nombreuse famille. J'ai quatre filles s'échelonnant de quatre ans et demi à quatre mois. Mes désirs ne sont pas comblés : nous aurions voulu un garçon, et qu'il devint prêtre. Espérons qu'au moins une de ces quatre filles sera religieuse. C'est ce que je vous prie de demander en retour de votre prélèvement sur la deuxième édition de la *Petite Philosophie*.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXXVII

A M^{me} Camille.

Mercredi, 5 h., 1850.

CHÈRE MADAME,

Je n'aurai pas la joie de vous voir ce soir : il faut que j'aille à Bercy voir ma fille ; et demain matin, après avoir embrassé ma sœur, qui vient de tomber malade, il faudra que je coure à Versailles avec un médecin, pour examiner une nouvelle complication de l'état si douloureux où se trouve ma pauvre Mathilde. Le bonheur se paye cher. Il n'y a pas un endroit de mon cœur où je n'aie été blessé depuis quelque temps. J'espère

que demain, de sept à huit heures, il me sera possible d'aller auprès de vous, plus éprouvée que moi et plus innocente, chercher quelques consolations et quelque courage. Je crains d'en avoir de plus en plus besoin.

Je salue votre ange. Demandez-lui ce qu'il me faut dire.

LOUIS VEUILLOT.

CXXVIII

A M. Albéric de Blanche-Raffin.

15 janvier 1851.

MON CHER AMI,

J'ai fait traduire par Barrier l'article de *la España* dont vous me parlez. C'est un très beau sermon, que vous lirez ces jours-ci, et qui sera prêché dans plus d'une église. Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez de loin à nous. Vous contemplez nos orages d'un port tranquille, où je voudrais bien me voir, au moins pour quelques jours, assis à vos côtés. Nous causerions, ce qui ne m'est pas arrivé depuis bien longtemps ni avec vous ni avec d'autres. C'est une chose étrange que ma vie, et j'admire que j'y résiste, ayant toujours martel en tête, et toujours à faire quelque chose de plus pressé que la chose que je fais, et qui est pourtant la plus pressée.

Mes châteaux en Espagne sont d'être malade ou

de voir supprimer tous les journaux. Je n'aperçois que ces deux moyens-là de me reposer. Vous ne saurez jamais à quel point j'ai été héroïque en moi-même, lorsque j'ai défendu la vie du journal contre l'archevêque : car c'est bien à la vie de l'œuvre qu'on en voulait. Vous n'avez pas assisté aux entretiens que j'ai eus avec les plénipotentiaires du prélat. Vous me faites une part de torts beaucoup trop large.

Les griefs exprimés, pièces en main, nous n'étions répréhensibles que sur la question du *Dictionnaire* Bouillet, et encore les évêques les plus graves, l'évêque de Langres, l'évêque d'Amiens, l'archevêque de Reims, nous excusaient-ils là-dessus; et je me suis défendu par ordre exprès du Nonce et de quinze évêques, qui m'ont écrit spontanément et ont écrit au Pape sur cette question. Pour moi, je voulais mourir, et je ne voyais pas sans une secrète allégresse un peu lâche que j'allais passer aux Invalides. Quant au chagrin, quant à l'amertume d'être traité ainsi de but en blanc *sans aucun avis préalable*, et de m'entendre injurier dans toutes les langues de l'Europe, grâce à mon archevêque, je n'en dis rien : c'est pain bénit. Le monde n'a vu que la croix; j'ai senti l'onction, et le bouquet d'orties, par la grâce de Dieu, n'a été qu'un bouquet de roses.

Adieu, mon cher ami. Voilà une longue lettre, de qui en écrit plus de six cents par an, et qui en reçoit plus de deux mille. Portez-vous bien, et priez pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

Tous nos amis sont florissants, sauf le pauvre Du Lac, qui a des douleurs dans la main et qui ne peut écrire : je crains que nous ne soyons obligés de le faire reposer longtemps. Comme il n'est pas d'ailleurs malade, ce serait charmant pour lui ; mais pour nous, mais pour moi ! Vous savez le prix d'un tel collaborateur, et quel déplaisir ce serait d'en être privé.

CXXIX

A M. Rivalland.

15 janvier 1851.

MON CHER RIVALLAND,

J'ai appris avec bien du plaisir la nouvelle de votre mariage ; mais vous auriez dû me la donner plus tôt. J'aurais été heureux de m'associer aux prières qu'on a faites pour vous en cette occasion. Je demande à Dieu de vous donner la paix dans l'état du mariage comme dans tous les autres : c'est le plus grand et unique bien de la vie. J'espère que vous en jouirez, ou plutôt que vous continuerez d'en jouir. Vous et votre femme, vous avez les deux grands éléments de cette paix si désirable, je veux dire la foi et l'humilité. Dieu n'a pas mis le bonheur à d'autres conditions que celles-là, qui sont indispensables et que tout le monde peut réaliser.

Priez ensemble, travaillez ensemble, servez Dieu par votre travail et à travers toutes les misères inséparables de ce monde, où il n'y a ni joie parfaite ni petite joie durable ; vous serez cependant, votre femme et vous, plus heureux que ceux que l'on appelle les favoris de la fortune. Mais la fortune n'a pas de favoris, elle n'a que des jouets.

Je suis persuadé que votre établissement réussira ; et, s'il est vrai que j'aie pu vous porter à le conserver, je m'en applaudirai tous les jours, puisque j'aurai aussi une petite part au bien que vous ferez certainement.

Il faut servir où l'on trouve à servir, et ne pas perdre le temps à chercher ailleurs une occasion de mieux faire, que l'on risque de ne pas trouver.

Adieu, mon cher ami. Je salue M^{me} Rivalland, et suis votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

P.-S. — Parlez un peu à vos connaissances de notre fondation de capucins. C'est une belle et grande œuvre, qu'il faut faire le plus vite et le mieux possible.

CXXX

A M. le comte de la Tour.

15 février 1851.

CHER MONSIEUR,

J'ai reçu en leur temps vos articles, que vous avez vu passer dans *l'Univers* ; vos réclamations,

que j'ai gardées pour moi, et vos lettres, auxquelles je rougis de n'avoir pas encore répondu. J'espère que vous me pardonneriez comme vous l'avez déjà fait souvent. Quand vous viendrez ici, vous verrez quelles sont mes journées, et vous me tiendrez quitte de tout. Vous savez que *l'Univers* n'est que la troisième et plus faible partie de mon travail quotidien, une manière de délassement : quel délassement ! mais vous n'en savez rien encore ; vous ignorez combien la queue de cette poêle est rude à tenir. Voilà bien longtemps que j'y suis ; je n'ai pas encore eu le plaisir de faire un article qui ait contenté tous mes amis : quoi que je dise, quoi que je fasse, c'est toujours trop pour les uns, pas assez pour les autres. Je paraissais bien légitimiste il y a quelque temps ; aujourd'hui, les légitimistes m'appellent élyséen, et quelques-uns, fidèles échos de *la Gazette*, m'accusent de trahir. Pour changer, je suis toujours le même. Au milieu de tant de boussoles tournées vers tous les points de l'horizon, j'ai pris le parti de suivre la mienne.

Savez-vous que j'ai eu le très grand plaisir de dîner hier avec Montalembert ? Vous manquiez là. Nous avons causé de très bonne amitié, et nous nous sommes trouvés d'accord. Ainsi, voilà cette brouille finie. Puisse-t-elle ne recommencer jamais !

Je suis charmé, mais point étonné du raccommodement. J'ai toujours cru que nous finirions par nous [rencontrer dans le même carrefour, et que les [fidèles] sentiments que j'ai gardés à M. de

Montalembert arrangeraient tout, tôt ou tard.

Je songe sérieusement à faire le travail que vous m'avez demandé sur la presse. Ce sera le pendant du tableau que j'ai voulu esquisser du régime parlementaire. M. de Metternich a été fort content de cette dernière « chambre¹ », et il en a écrit une lettre destinée à passer sous mes yeux. Son suffrage me fait grand plaisir, et pour lui et pour moi.

Adieu, Monsieur. Je vous quitte pour mes chers capucins². Je les recommande à la charité de M^{me} de la Tour, à qui je vous prie d'exprimer ma reconnaissance pour le zèle avec lequel elle me protège auprès de vous.

Croyez, cher Monsieur, à mon affectueux dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

CXXXI

A M. le comte de la Tour.

21 mars 1851.

CHER MONSIEUR,

Je vous renvoie bien à regret votre article : il est trop bon. Je le dis très sérieusement. Vous avez une liberté provinciale dont nous ne jouissons

1. Les articles de Louis Veillot sur les séances de l'Assemblée nationale.

2. *L'Univers* avait ouvert une souscription pour installer à Paris un couvent de capucins.

pas, malgré nos grands airs. Les négociations pendantes nous gênent souvent. Nous en sommes là dans ce moment-ci. L'idée fait son chemin; il n'y a plus qu'à ne pas la pousser. Publiez votre article dans *la Bretagne*. D'ici là, les choses mûriront à Paris; et, si nous ne pouvons pas vous prendre tout entier, nous tirerons toujours de vous quelque bon morceau.

Me voici dans de nouvelles correspondances avec Rome et les diocèses de France, au sujet de l'affaire de l'évêque de Chartres¹. L'archevêque de Paris nous a défendu hier, *sous peine d'excommunication*, de rien publier désormais sur cette affaire. Ceci est un secret absolu. Nous n'avons rien promis. C'est la question de la presse catholique qui se représente dans toute sa gravité. Appartenons-nous à l'archevêque de Paris, ou appartenons-nous à l'épiscopat?

Outre les soucis et les correspondances dont m'accable cet incident, je prépare l'édition des *Œuvres inédites de M. de Maistre*, deux in-8°; je revois la traduction d'un ouvrage de Donoso Cortès; je relis l'abbé Rorhbacher; j'ai le journal. Vous voyez que je ne manque pas, hélas! d'excellentes raisons pour négliger mes amis et pour me consoler par avance de l'excommunication. Elle me ferait des loisirs, et j'ai peine à croire qu'elle m'enlevât beaucoup d'amis. Néanmoins, je vous

1. Le vénérable évêque de Chartres, M^{gr} Clausel de Montals, dans une lettre reproduite par *l'Univers*, avait blâmé un acte de l'archevêque de Paris, son métropolitain.

assure que j'ai assez de vertu pour ne la désirer point.

Je vous rends grâce des bonnes dispositions que vous me témoignez, et je suis content d'avoir personnellement des amis dans votre excellente Bretagne. Mais jamais je n'accepterai de candidature qu'après avoir proclamé bien haut que je ne suis d'aucun parti, que je n'en veux servir aucun, que je ne marche avec aucun, et que j'entends n'être pris que comme serviteur de l'Église. Je ne veux pas qu'il reste là-dessus le moindre doute à qui que ce soit, et, plutôt que d'accepter un autre caractère, je cesserais de parler, d'écrire et de voter. Aucune considération ne me fera sortir de là. Adieu, très cher Monsieur. Mes respects à M^{me} de la Tour. Pour Dieu! tâchez de venir à Paris ce printemps!

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

Je dîne ce soir chez M. de Montalembert avec Donoso Cortès.

CXXXII

*A M. l'abbé Sassier, professeur au petit séminaire
d'Orléans.*

Paris, 15 avril 1851.

CHER MONSIEUR,

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas encore remercié de vos offrandes pour nos pauvres capu-

cins, et de la manière aimable dont vous avez bien voulu me les envoyer. Ma vie est de plus en plus dévorée par les occupations : *l'Univers* n'est qu'une partie de ma besogne.

Cette œuvre des capucins languit. Il y a peu d'intelligence et peu de concours, et aussi peu de courage et peu de désintéressement ; mais qui dit peu d'intelligence, dit tout. Si nous étions assez intelligents, nous nous donnerions à Dieu avec une ardeur qui sauverait le monde, nous ferions tous les sacrifices, nous recevriions toutes les récompenses. Combien je vous loue, Monsieur, et combien je vous félicite du parti que vous avez pris ! Il me semble que, dans chacune de vos lettres, je vois davantage la grâce du sacrifice pénétrer votre cœur. Ce sentiment si humble que vous avez de vous-même, cette conviction profonde de votre inutilité, ce regret sincère et touchant de n'avoir donné à Dieu que le reste de votre vie, tout cela me peint l'état où je voudrais le plus sentir mon âme. Et en même temps que vous vous estimez si peu, vous avez fait ce que l'homme peut faire de mieux, et vous montez au rang le plus auguste où il puisse arriver. Je prie Dieu de vous continuer cette bénédiction d'humilité, qui est peut-être, de toutes les faveurs, la plus précieuse, et je vous prie vous-même très ardemment de la demander pour moi. Nous ne pouvons quelque chose pour nous ou pour les autres, qu'autant que nous nous prenons pour rien. Hélas ! je n'en suis pas là, et vous me jetez dans de cruelles angoisses

lorsque vous me parlez de l'estime que quelques personnes, qui ne me connaissent pas, veulent bien avoir pour ce que je fais. Je vois ce que Dieu fait, je vois se grossir le terrible registre où s'inscrivent les vaines louanges qui payent les œuvres vaines, et je songe combien je me trouverai pauvre quand les comptes seront arrêtés. Méditez sur cette situation, cher Monsieur, et que votre charité me vienne en aide.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

CXXXIII

A M. le curé de Courseulles-sur-Mer.

Avril 1851.

MON TRÈS CHER CURÉ,

Que de fois j'ai voulu vous écrire ! que de fois je me suis dit : Tu es une bête ; cet excellent curé va te prendre pour un ingrat¹. Je vous assure pourtant, Monsieur le Curé, que je suis plus malheureux que coupable. Mais, avant d'être venu me voir ici, vous ne saurez jamais quelle vie je mène : ce qui suffit pour occuper les autres journalistes n'est qu'une faible partie de ma besogne. Je suis toujours pressé, je n'ai jamais fini, et une année

1. La femme et les enfants de Louis Veillot avaient fait une saison de mer à Courseulles, et le curé leur avait montré beaucoup de sympathie.

s'écoule avant que j'aie trouvé une heure pour écrire une lettre aux gens que j'aime le mieux et à qui je dois le plus.

Cependant votre souvenir me presse, et devient un véritable remords depuis qu'il fait beau temps. Le soleil et les feuilles me rappellent cette route de Courseulles sur laquelle je m'avançais l'été dernier, avec un si vif désir de vous serrer la main. Que vous avez été bon pour nous tous ! Nous en parlons bien souvent, et nous ne sommes guère réunis en famille qu'on ne vous mette aussitôt sur le tapis. Vous êtes un des grands événements de ces dames. La mer, malgré ses charmes, les a moins charmées que le curé : et elles ont bien raison ; car la merveille des merveilles du bon Dieu, c'est un bon cœur. Aussi, depuis que Dieu s'est mis à travailler les cœurs, vous remarquerez qu'il n'est plus question des merveilles du monde. Temple de Diane, colosse de Rhodes et le reste, c'était bon pour le temps où il n'y avait pas de curé à Courseulles ni ailleurs. A présent tout cela est *enfoncé*. Dieu a rendu l'homme admirable. Il n'y avait que lui qui pût en venir à bout.

Donc, Monsieur le Curé, nous vous aimons tous et de plus en plus, et nous vous remercions toujours. Voilà ce que j'avais besoin de vous dire. J'espère que vous ne l'ignoriez pas. Quant au surplus, rien de nouveau. Les enfants poussent. Agnès, Marie et Louis préfèrent toujours un bon feu au plaisir de la natation. Luce fait ses dents. C'est la seule personne de la famille qui ne parle

jamais de vous; mais elle ne parle pas d'autre chose. Ma femme se prépare à me donner, pour les vendanges, un cinquième enfant. Si c'est encore une fille, elle ne comptera pas. Ma mère et mes sœurs vous saluent en bonne santé. Mon frère et mon beau-frère, inconnus qui vous connaissent parfaitement, y ajoutent leurs hommages; et moi, je vous serre très tendrement la main. Priez pour moi et aimez-moi.

Votre reconnaissant et dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

Je vous remercie de m'avoir fait connaître M. l'abbé Le Veneur¹. Il se recommande par lui-même et par ses œuvres si dignes de sympathie. Je serais bien heureux de pouvoir lui être de quelque utilité.

CXXXIV

A M. le comte de la Tour.

25 mai 1851.

MON CHER AMI,

Je vous renvoie la lettre de M. de Chamaillard, en vous remerciant de me l'avoir communiquée. Une part de mes remerciements s'adresse à M. de

1. Ce digne prêtre est toujours à la tête de l'orphelinat qu'il a fondé à Caen.

Chamaillard lui-même, et je vous prie de les lui transmettre. Je comprends mes devoirs de telle sorte, que je suis résigné à n'avoir que fort peu d'amis, et à braver même, vous le savez, le mécontentement du très petit nombre d'hommes dont les sympathies me sont chères; mais, malgré ce détachement, je sens vivement le plaisir d'être en si bonne position auprès de vos compatriotes, et tout ce que vous m'avez dit de M. de Chamaillard me rend doublement précieuse la bonne opinion qu'il veut bien avoir de moi.

Quant à l'objet de la lettre, cette candidature que votre amitié rêve pour moi, il en sera ce que Dieu voudra. Ne croyant pas avoir à jouer dans les assemblées un rôle bien utile à notre cause, je ne me présente point, je laisse faire. Je puis accepter, non demander. Si, sans démarches de ma part, je suis un jour élu, ce sera pour moi le signe que Dieu me veut là, et j'irai avec confiance, espérant que Celui qui m'aura donné la mission me donnera aussi ce qu'il faut pour la remplir.

Mais, si vous voyez que l'on pense sérieusement à moi, dites bien ma pensée, faites moi bien connaître, contentez amplement votre loyauté et la mienne.

Je ne suis, je ne veux être ni un homme d'affaires ni un homme de parti, d'aucune affaire, d'aucun parti. Je suis catholique d'abord et avant tout, et je subordonne tout à mes convictions catholiques. Ceux qui ne veulent pas cela ou qui ne comprennent pas cela, je ne suis pas leur homme.

Je vous l'ai dit souvent et longuement, je l'ai dit partout et je l'écris tous les jours : l'Église est mon parti et même ma patrie. C'est elle qui m'a fait connaître mes devoirs d'homme et de citoyen, qui a éclairé mon esprit, qui a fortifié mon cœur, qui m'a révélé ma voie et ma destinée. Tant que je n'ai pas connu sa loi, j'ai véritablement ignoré pourquoi j'étais sur la terre, je n'ai su ni ce que je devais aimer ni ce que je devais combattre. Ainsi je dois tout à l'Église, et je prétends n'être point ingrat. Je serai publiquement le serviteur très respectueux, très reconnaissant, très obéissant de l'Église, ou je ne serai rien. Voilà mon titre politique, et tout autre titre convient à tout le monde mieux qu'à moi. En un mot, mon cher ami, pour employer une expression de ceux qui me repousseront, je ne puis et ne veux entrer à la Chambre que comme *sacristain*. S'il fallait déguiser cette physionomie devant les électeurs, je croirais que je cherche les vingt-cinq francs; et, en vérité, ce ne serait pas la peine de déranger tant de braves gens pour moi et de me déranger moi-même.

Tout à vous.

LOUIS VEUILLOT.

CXXXV

A M. Albéric de Blanche-Raffin.

Paris, 19 juin 1851.

MON CHER AMI,

J'ai parlé à Donoso Cortes de votre désir au sujet de Balmès : il a dû vous répondre, à moins que le temps ne lui ait manqué. Il ne peut faire cette introduction ; mais il dit vous avoir écrit autrefois une lettre où il exprime son opinion et ses sentiments, et qui pourrait vous servir. S'il ne vous a point donné signe de vie, écrivez-lui directement : la politesse castillane l'emportera sur toutes les raisons de paresse et d'affaires, et, l'esprit philosophique passant par la porte que la politesse ouvrira, vous aurez ce que vous voulez.

Je n'ai pas eu cette politesse, moi. Votre billet est du 6 mai, et nous sommes au 19 juin ; mais j'ai publié M. de Maistre et fait ma petite besogne de tous les jours, qui est considérable, même quand rien ne paraît.

Tâchez de vous procurer ces deux volumes de M. de Maistre. C'est un ciel plein d'étoiles, et la lecture la plus littéraire, la plus politique, la plus chrétienne qu'on puisse désirer.

B. a bien mal traduit l'ouvrage de Donoso. N'ayant aucun chrétien sous la main pour faire cette besogne, j'ai dû préférer le mot à mot de notre camarade aux élégances d'un incrédule.

Maintenant, mon cher ami, écoutez un solliciteur. Le bruit court qu'il y a des peintures à faire dans la cathédrale de Bayonne : vous connaissez l'évêque; s'il dispose de ces travaux, recommandez-lui, je vous prie, très instamment un artiste que vous connaissez aussi, et qui a beaucoup de talent, beaucoup de foi et point d'ouvrage : c'est notre ami Lafon. La réaction catholique n'est pas assez forte encore pour le mettre en faveur à l'administration des beaux-arts : il faut que nous nous occupions de lui. Il est capable cependant de faire un chef-d'œuvre.

Tout à vous.

LOUIS VEUILLOT.

Vos amis de *l'Univers* vont bien et vous font leurs compliments. Quand vous viendrez nous voir, vous nous trouverez un talent de plus : nous sommes devenus joueurs de boule. Du Lac et Eugène font l'admiration de la galerie; quant à moi, je suis la honte de la rédaction.

CXXXVI

Au prince Louis-Napoléon, président de la République.

Paris, 30 juin 1851.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de vous adresser deux articles du journal *l'Univers*, sur lesquels je vous supplie de jeter les yeux.

C'est une peinture bien imparfaite de la douloureuse situation de Fribourg. Ce malheureux peuple, prêt à périr, demande un appui.

Monseigneur, la France n'aime longtemps que ceux qui lui permettent de s'honorer par des actions généreuses, et Dieu fait tout pour ceux qui servent la justice.

Daignez, Monseigneur, agréer l'expression de mon profond respect.

LOUIS VEUILLOT.

CXXXVII

A M. Eugène Veillot.

Dieppe, 4 juillet 1851.

Je suis ici à voir sauter l'eau, couler l'eau, tomber l'eau. Mais je ne me mets pas à l'eau, crainte de la pluie. Rien n'est ennuyeux comme de se mouiller au bain, et tu observeras que la chose est générale. Du reste, je ne suis pas malheureux. On me laisse tranquille, et je fume des cigares de quatre sous, dont il y a grande abondance.

Bien m'a pris d'emporter M. de Bonald et quelques autres bouquins. Je les lis vraiment avec plaisir. Depuis si longtemps cela ne m'était pas arrivé.

L'air me fait du bien. Je ne suis plus fatigué comme je l'étais; j'ai bon pied, bon œil, et un rhu-

matisme dans le dos; mais l'appétit n'en souffre pas. Veux-tu faire mettre à la poste, par un des Toupenay, les lettres ci-jointes, après que l'adresse aura été complétée?

Rien ne sera plus facile que de mettre le président¹ en sevrage à Bernay; mais ici il n'y aurait pas de place. La comtesse est à l'étroit, et il y a presque autant de lits dans sa chambre qu'il y en avait dans celle de Courseulles.

Adieu, mon petit frère. J'ai été à Arques, et tu n'y étais point! Mais ne te pends pas.

Fais mes compliments aux autres. Louis.

Les deux lettres ci-jointes sont les numéros 11 et 12! Mais quand j'en aurai bâclé cinq ou six encore, ce sera fini.

Toute réflexion faite, amnistions ce pauvre N., qui n'est pas un mauvais diable. J'ai écrit à C., qui ne tient nullement à désoler le malheureux, et je ne veux pas qu'il vienne m'inonder de ses larmes.

CXXXVIII

A M. le comte de la Tour.

28 juillet 1851.

MON CHER AMI,

Je viens de lire avec beaucoup de plaisir et de profit votre dernier *coup d'œil*. Il n'y a rien à changer. C'est excellent de fond et de forme. Il

1. Notre sœur.

plaira à tous ceux qui comprennent. Le nombre en est petit, mais qu'importe? J'aurai soin de faire adresser le numéro qui contiendra cet article aux personnages que vous m'indiquez.

Vous recevrez prochainement *la Gazette d'Augsbourg*. Je croyais que l'on vous avait abonné. Donnez-moi le nom et l'adresse du journal catholique de Brünn, afin que je vous le fasse envoyer aussi.

Je suis accablé encore du travail forcé que m'a imposé la discussion sur la revision; mais j'ai beau n'en pouvoir plus, il faut que je tire ma charrette. Je ne pourrai quitter Paris que vers la fin de septembre, après les couches de ma femme, si elles tournent bien. Vous serez alors dans le Finistère. Il y a quelque mauvais génie qui me défend de pénétrer en Bretagne.

Aubineau est à vos troussees. J'espère qu'il vous ménagera, quoiqu'il soit ami de Richelieu.

Adieu, mon cher ami. Vous devriez bien, quand vous m'écrivez, me donner quelques nouvelles de M^{me} de la Tour, que je me permets de regarder comme une amie à moi. Je fais en ce moment quelque petite chose pour l'amuser cet hiver au coin de son feu. Si elle y prend plaisir, elle en saura gré à mon cinquième enfant. Je n'aurais pas le courage d'ajouter la fabrication d'un livre à mes autres besognes; mais il faudra payer des mois de nourrice.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

Je vous fais les compliments du marquis de Valdegamas, que j'ai mené hier déjeuner à Seceaux, où ma fille rendait le pain bénit. Je lui ferai demain les vôtres.

CXXXIX

A M. Poinsel¹.

10 octobre 1851.

MON CHER MONSIEUR,

Je vous dois depuis bien longtemps des remerciements et des excuses. Vous avez bien voulu m'inviter à une cérémonie où j'aurais vivement souhaité de me trouver, et je n'ai pas pu même vous dire que je n'y serais pas. J'espère que vous m'avez pardonné ces apparences de négligence. Quoique vous soyez journaliste, vous ne connaissez pas encore la vie d'un journaliste parisien ; et celle de rédacteur de *l'Univers* a quelque chose de plus dur : depuis deux mois, j'ai à peine trouvé le temps d'écrire une fois à mon frère absent.

Au milieu de toutes mes préoccupations, je n'ai pas laissé de faire des vœux très ardents pour votre bonheur. Je les ai faits avec la certitude qu'ils seraient exaucés. Vous serez heureux, parce que vous avez en vous la règle de la bonne vie, et que le bonheur est à cette condition-là.

1. M. Poinsel, alors rédacteur de *l'Union de l'Ouest*, avait prié M. Louis Veuillot d'assister à son mariage.

Adieu, mon cher Monsieur. Présentez mes respects à M^{me} Poinsel, que je regrette de ne connaître pas, mais que j'honore en toute assurance, puisque vous l'avez choisie. Fiez-vous pour le présent et pour l'avenir à votre Père qui est aux cieux. J'éprouve bien délicieusement sa bonté, et j'admire tous les jours davantage comment il sait s'y prendre pour donner le pain quotidien à ceux qui le craignent. Sans avoir aucunement augmenté ma fortune, et sans que je m'en inquiète, il m'envoie maintenant tous les jours de quoi nourrir cinq enfants.

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CXL

A M. le comte de la Tour.

10 octobre 1851.

MON CHER AMI,

Je vois que mes projets sont encore une fois envolés. Il est clair maintenant que je n'irai pas en Bretagne, et il y a bien apparence que je ne quitterai point Paris, quoique je me sois réduit à huit jours. Ces huit jours, je ne les aurai pas. Aucun accident ne m'est arrivé. C'est le simple enchaînement du travail et des affaires qui me retient. Il court d'ailleurs en ce moment des bruits, et il règne une attente qui ne me permettent pas de quitter mon poste. J'ai peine à croire qu'il n'arrive

pas prochainement quelque chose. Tout le monde en parle, tout le monde s'y attend ; et, quoique très enclin à croire que les choses se passeront en cancan, néanmoins je ne veux point m'exposer à n'être pas là, ou du moins tout près.

Je ne saurais assez vous remercier de vos articles. Continuez. Vous êtes dans une voie d'avant-garde excellente.

Vous avez vu la condamnation de M. Lequeux¹. J'en ai reçu la nouvelle ce matin, directement de Rome. Que va faire l'archevêque ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, parce qu'il me l'a dit lui-même il y a dix jours, c'est qu'il prépare un nouvel acte contre *l'Univers*. Il m'a fait venir pour me demander d'adresser des excuses à M. de Girardin², et il voulait même que j'eusse soin de dire que c'était d'après son invitation ; je lui ai répondu que je m'en garderais bien, parce que cela lui ferait trop de tort dans l'esprit des catholiques.

J'espère que vous êtes content de l'évêque de Luçon.

Un évêque dont vous serez prochainement très content aussi, c'est l'évêque d'Arras³. Il va reprendre la vie commune avec les prêtres de sa maison.

1. L'abbé Lequeux, auteur d'un traité gallican à l'usage des séminaires et l'un des conseillers de M^{sr} Sibour.

2. Cette singulière demande de M^{sr} Sibour avait pour prétexte une polémique où Louis Veillot avait malmené Émile de Girardin, dont le journal, *la Presse*, était alors très répandu.

3. M^{sr} Parisis. L'éminent prélat venait d'être transféré de Langres à Arras.

Mes très humbles compliments et ceux de ma femme à M^{me} de la Tour. Nous prions pour elle de tout notre cœur, afin que les choses se passent chez vous aussi bien que chez nous. Adieu. Je suis pressé à ne savoir où donner de la tête.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

J'aurai demain trente-huit ans. Dimanche sera l'anniversaire de mon baptême. Priez pour moi.

CXLI

A M. l'abbé Delor.

9 novembre 1851.

MONSIEUR ET EXCELLENT AMI,

J'ai cru jusqu'à ces jours-ci que je prendrais une ou deux semaines de vacances, et ma résolution était d'aller passer dans vos pays une partie de ce temps de grâce. Je me faisais une véritable fête de voir M^{gr} de Tulle¹, pour qui vous m'avez inspiré un sentiment tout particulier de vénération : car un homme ne peut pas être aimé autant que vous aimez celui-là sans avoir quelque chose au-dessus de la grande mesure. Mais tous mes beaux projets sont par terre. Au lieu du loisir que j'espérais et que je croyais avoir bien gagné, il

1. M^{gr} Berteaud.

n'est venu qu'un surcroît de travail. Il faut porter sa chaîne, et non seulement la porter, mais la chérir. Je vois que je ne bougerai pas de mon atelier. Priez Dieu de m'y donner force et courage. Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

CXLII

A M. le comte de la Tour.

16 novembre 1851.

MON CHER AMI,

J'ai été chassé de ma maison par les ouvriers, et je me suis réfugié pendant quinze jours chez l'évêque d'Amiens¹. Ce n'est pas l'endroit qui me plaisait le mieux, mais celui d'où j'étais le plus à portée de revenir immédiatement. Je m'y suis reposé en faisant un pamphlet dans le genre de *l'Esclave Vindex*², pour redire certaines choses qui ne sont plus nouvelles, mais qui sont toujours oubliées. Mon frère, convaincu que je m'amusais beaucoup, n'a pas voulu me déranger : il ne m'a pas écrit, et ne m'a pas envoyé les lettres qu'il recevait pour moi, en sorte que je n'ai eu qu'à mon retour connaissance de vos événements de famille. Recevez mes félicitations, puisque tout s'est bien passé, et qu'une fille de plus ne vous fait pas peur,

1. Mgr de Salinis.

2. *La Légalité*.

en quoi vous avez bien raison. Nous avons d'autres sujets d'alarmes, grand Dieu ! Ma femme, aussi sensible que moi aux bons souvenirs de M^{me} de la Tour, et qui croit apprécier mieux que moi la situation d'où elle vient de sortir, joint ses compliments aux miens, et tous deux nous prions du meilleur de notre cœur pour vous tous. Dieu donne à nos filles, mon cher ami, le cœur et la foi de leurs mères !

Je vous remercie de m'avoir communiqué la lettre que vous avez reçue de Louis Bonaparte. Je suis arrivé à me faire sur son compte toutes vos opinions, et je crois comme vous que c'est un caractère. En tous cas, il pourrait valoir moins que nous ne pensons, et valoir encore mieux que ce chétif et vain ramas de parlementaires dont il brave en ce moment les efforts insensés. Voilà les hommes que fait la tribune ! Ils se conduisent, à ce qu'il me semble, de façon à ne laisser aucune illusion possible à ceux qui attendent d'eux quelque chose de sage ou simplement de hardi. C'est le comble de la vanité dans le comble de l'impuissance. Un homme de tribune met le feu aux poudres uniquement pour faire un discours ou par peur d'entendre dire qu'il a peur et qu'il trahit. L'homme de tribune obéit à l'homme de journal, et l'homme de journal obéit à tout. Je suis fermement résolu à soutenir le président. S'il n'est pas le bien, il est le moindre mal. Aux gens qui disent : *Tout plutôt que lui*, je réponds à cause de cela : *Lui plutôt que vous*.

Adieu. J'ai trouvé, en revenant ici, une masse effroyable de lettres et d'affaires, et il faut que je *rentre*. Merci de vos bons articles. Sous couvert d'Allemand, vous êtes le meilleur et le plus hardi soldat d'avant-garde que l'on puisse avoir.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

L'évêque d'Arras m'a dit qu'il avait écrit au Pape pour lui demander la permission de quitter l'Assemblée¹. Je vous en avertis pour le cas où vous auriez quelque chose à faire dans le Morbihan.

J'ai vu hier Donoso Cortès. Il vous fait ses amitiés.

CXLIII

A M. Albéric de Blanche-Raffin.

Paris, 21 novembre 1851.

MON CHER AMI,

Vous avez grandement raison de songer à nous et de vouloir nous donner un coup de main, et je vous remercie de tout mon cœur de ce bon mouvement. Vous nous serez fort utile. Absorbés malgré nous par la politique française et par le fait-Paris, nous avons besoin que quelque chose de plus haut et de plus large nous relève. Regardez un

1. M^{sr} Parisis était député du Morbihan depuis 1848.

peu par-dessus notre horizon borné. Vous avez le loisir de faire des promenades, et même des voyages. Nous, nous faisons des courses comme les voitures de place. Quant à vous indiquer un travail, je m'en garderai. Tout ce que vous ferez sera bon, et ce que vous ferez de vous-même sera meilleur. Si cependant vous étiez d'humeur à nous parler un peu de l'Espagne, il y a longtemps que nous n'en avons rien dit, et j'aurais comme vous quelque préférence pour un sujet que vous possédez si bien. Ne voulez-vous pas vous occuper de politique ? traitez quelque point d'histoire en feuilleton, ou de littérature en variétés. Est-ce que vous ne prendriez pas plaisir à une étude de Ximenès, par exemple ; ou, pour vous préparer à votre carême, à un travail sur Louis de Grenade, maintenant si peu connu parmi nous ? Il me semble qu'on pourrait intéresser le public et venger la piété, en montrant tout ce qu'il y a de philosophie et de science du cœur humain dans *cette Guide des pécheurs* dont s'est moqué Molière.

Si vous préférez vous occuper de quelque livre français, dites-le-moi : je vous le ferai envoyer.

Enfin, mon cher ami, j'en reviens à mon commencement. Tout ce que vous voudrez : vous nous serez utile, vous nous ferez plaisir. Vous avez une maturité de forme et de pensée que j'aime extrêmement, et qui tranchera d'une heureuse façon sur nos promptitudes obligées. Je vous avoue que je regrette souvent que votre éloignement et vos occupations vous induisent à ces longs silences

dont vous auriez vous-même quelque scrupule, si vous vous rendiez plus de justice. La croisade qui dure et qui durera toujours est là aujourd'hui dans le travail des journaux; elle n'est pas là seulement, mais elle est là plus qu'ailleurs. Vous auriez sans doute payé votre dette, si ces dettes se pouvaient jamais payer; mais, puisque vous êtes valide, vous devez quelque chose encore.

Adieu, mon ami. Je vous réponds bien tard : ce n'est pas ma faute. Je suis allé me reposer quinze ou vingt jours chez l'évêque d'Amiens, et j'y ai fait une espèce de pamphlet, que vous verrez bientôt. On ne m'avait pas envoyé votre lettre, et, de retour à Paris, j'en ai trouvé beaucoup d'autres, moins agréables, auxquelles il a fallu répondre premièrement. Tous vos amis d'ici vous serrent les mains, et moi je vous embrasse en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

CXLIV

A M. le baron de Morgan.

20 décembre 1851.

MONSIEUR,

A travers les coups d'Etat, les voyages, les barricades, et tout le reste, vous ne trouverez pas trop mauvais, je l'espère, que j'aie oublié de vous rendre compte de la commission dont vous m'aviez

chargé auprès de M. Donoso Cortès. Je l'ai faite cependant, et en voici le résultat. Aucun médecin en chef ni autre de la reine Christine ne s'est nommé ni ne se nomme Villanuova ; aucun personnage de ce nom n'a de logement à l'ambassade d'Espagne. Vous savez que M. Donoso Cortès est personnellement attaché à la reine Christine, depuis une époque antérieure à la mort de Ferdinand.

Je ne vous donne point de nouvelles : les journaux, quoique censurés, disent tout. A mon avis, tout va bien, et Dieu nous a sauvés plus que nous ne voulions et plus que nous ne méritions. Je parle pour les politiques. Mais, pendant que les politiques écrivent et font des sottises, les saints prient : voilà le mystère.

J'ai perdu les bonnes grâces de l'abbé S... : il m'a écrit une lettre furieuse ; l'injure même n'y manquait pas ; mais l'orthographe m'en a paru faible.

Faites, s'il vous plaît, mes compliments très respectueux à Madame votre mère, et agréez mes amitiés.

LOUIS VEUILLOT.

CXLV

A M^{sr} Parisis, évêque d'Arras ¹.

Paris, 3 juillet 1852.

MONSEIGNEUR,

Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ! Nous voilà sauvés, et vous serez vainqueur. Jusqu'à ce moment (dix heures du soir) je me suis proposé de partir demain pour Arras, ne sachant comment faire pour vous exprimer, autrement qu'à vos pieds, ma reconnaissance et mon admiration. Je réfléchis que je ferai mieux d'attendre un jour pour vous donner des nouvelles plus complètes de l'effet de ce grand coup et de ce grand chef-d'œuvre.

J'ose espérer, Monseigneur, que Votre Grandeur ne s'est jamais méprise sur le sentiment qui m'a empêché de lui écrire après cet éclat de l'évêque d'Orléans. On m'avait paralysé en m'accusant d'avance de remuer ciel et terre. Mais quels regards je jetais silencieusement vers Arras, et quels regards nous avons tous jetés ce matin vers le ciel !

1. Cette lettre se rapporte à la longue et vive polémique qui fut appelée « la question des classiques ». M^{sr} Dupanloup, après être intervenu dans cette question comme polémiste et comme évêque, pressa ses collègues dans l'épiscopat de signer une déclaration en quatre articles, assez anodine en apparence, mais dont le but était de tuer *l'Univers*. M^{sr} Parisis prit part alors au débat, et soutint hautement à la fois le journal et le principe même de la presse catholique indépendante.

Je n'étais pas à Paris hier soir, Monseigneur : ce n'est pas moi qui ai ouvert votre lettre. Je l'ai lue ce matin dans le journal, riant et pleurant à côté de ma pauvre femme, plus heureuse encore, s'il se peut, que moi. Nous venions de communier ensemble, pour nous réconforter mutuellement dans cette tempête bien redoutable pour nous, même au point de vue temporel, auquel j'avoue pourtant que nous ne songions pas.

Enfin, Monseigneur, nous voilà tous bien heureux : la justice est venue, et de quelles mains ! Ah ! comme Dieu prend soin des affaires de ceux qui ne se remuent pas, et qui lui abandonnent tout !

J'ai immensément de choses à vous dire, Monseigneur, et quelques-unes des plus tristes. J'espère que vous ne me trouverez pas indiscret de vous les aller porter.

M^{gr} le cardinal de Reims vient d'arriver. Il se propose de nous donner un passage de sa lettre¹ ; mais tout est fait.

Je suis aux pieds de Votre Grandeur, avec tous nos collaborateurs, avec tous nos amis, pleins de joie, de respect et de reconnaissance.

LOUIS VEUILLOT.

1. S. Ém. le cardinal Gousset, par une lettre en date du 30 juin, qu'il n'avait pas voulu publier immédiatement, avait dénoncé à d'autres évêques comme irrégulière et fâcheuse la déclaration que proposait M^{gr} Dupanloup.

CXLVI

A M. l'abbé Gerbet, vicaire général d'Amiens.

Paris, le jour des Morts, 1852.

CHER ET TRÈS VÉNÉRABLE AMI,

Je serais à Amiens, et je n'aurais pas attendu votre bonne invitation, si M^{me} Veuillot ne me retenait à Paris, par la menace de plus en plus rapprochée de me donner une sixième fille. En attendant ce dernier trait de la destinée littéraire, je m'escrime de mon mieux contre M. de Montalembert, tâchant de le ménager, hélas ! et de ne descendre qu'au pas, ou même de ne pas descendre du tout, ces terribles pentes où il m'a placé. J'espère que je laisserai toujours une planche sur le fossé. Mais quel homme !

Vous avez vu les traits de Bordeaux. Cela devient caraïbe. On nous annonce quelque chose encore de plus affilé. Il paraît que cette fois ce sera sérieux, et que nous devons périr. Priez Dieu pour qu'au moins nous fassions une bonne mort. Dès que ma femme m'aura délivré, je courrai à Amiens. J'ai besoin de voir un évêque qui ne me regarde pas avec des yeux farouches, et un vicaire général qui ne soit pas disposé à me noyer dans le premier bénitier venu. Vous et Monseigneur, vous êtes mes hommes : prenez-le comme vous voudrez. Adieu, très cher et très vénérable ami. Vous ne sauriez croire combien tout ceci me rend le cœur

tendre pour les gens d'esprit qui ont du cœur. Bien à vous et à Monseigneur, avec toute sorte de dévouement et de respect.

LOUIS VEUILLOT

CXLVII

A M. Émile Lafon.

30 novembre 1852.

MON CHER ÉMILE,

Ta digne femme a été des premières auprès de moi, comme tu l'avais bien deviné. Depuis, je n'ai pas passé un jour sans la voir. Elle m'apporte ses douces larmes et ses paroles pleines de compassion.

Que Dieu te la conserve, mon ami. Tu peux apprécier ma perte, toi, car Mathilde valait ton Aimée. Que puis-je ajouter pour te peindre mon malheur? Moi-même je n'ai pas achevé de le mesurer tout entier. Rien ne me console; mais une pensée me fortifie et m'arme d'un courage que je n'espérais point : c'est que tout ceci est la volonté de Dieu.

Pour être terrible, cette volonté n'est pas moins sainte et moins miséricordieuse. Tu sais que ma pauvre Mathilde l'a acceptée avec un sourire et l'a bénie en mourant. Elle a été admirable dans sa mort, digne au surplus de sa vie. Nous étions là tous, et tous nous formions le même vœu : Puis-

sions-nous vivre de manière à mériter une pareille mort!

Ta chère Aimée t'a dit le dévouement d'Élise et la tendresse d'Eugène.

Nous restons tous ensemble, et Arthur se joint à nous. Tout le monde m'a montré de la sympathie, même les adversaires.

Cependant, mon cher Émile, tu n'étais pas là, et, au milieu de ma douleur, je t'ai regretté. Adieu, bien cher ami. Quand tu reviendras, tu me trouveras bien triste, mais plus résolu que jamais à consacrer tout entière au bon Dieu cette vie désormais privée de l'unique joie que le monde lui pût offrir.

Je t'embrasse en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

CXLVIII

A M^{gr} Parisis, évêque d'Arras.

Rome, 10 avril 1853.

MONSEIGNEUR,

Je sais que mon frère et ma sœur vous ont fidèlement tenu au courant de nos affaires¹, et que per-

1. M^{gr} Sibour avait porté une sentence de condamnation contre *l'Univers*. Louis Veillot, qui se trouvait à Rome avec M^{gr} de Salinis lorsque cette sentence parut, en avait appelé au Pape. Une encyclique du Saint-Père, qui recommandait la presse catholique à la sollicitude des évêques, termina le procès.

sonne n'a besoin de vous parler de mes sentiments ; mais je n'en ai pas moins regretté de n'avoir pu vous écrire. J'étais venu ici pour chercher un peu de repos, et j'y ai trouvé un tourbillon plus violent qu'à Paris. Sur deux mois que j'y ai passés, il y a bien eu vingt jours d'antichambre, et le reste en très longues conversations : car d'ailleurs on me voit volontiers et on m'écoute avec intérêt. Mais le violet, comme il est juste, a le pas sur le noir, et il abonde autour des personnages que je vais visiter.

Du reste, tout va bien et tout me paraîtrait terminé, si je pouvais croire que M^{gr} l'archevêque de Paris se rendra à l'évidence de sa situation et de la mienne. On attend les effets de l'encyclique, convaincu qu'il va retirer son ordonnance, comme on le lui a demandé. Je le désire vivement et je l'espère peu. Je crains bien plutôt quelque nouveau coup de force qui me forcera de plaider. Si j'avais les sentiments que l'on me suppose, au lieu de craindre cette issue, je devrais la désirer ; car il me paraît que Rome, après avoir mis de son côté tous les ménagements et offert tous les accommodements compatibles avec la justice, ne reculera pas, et qu'au lieu de suspendre la sentence, elle la jugera. C'est ce que m'a fait entendre très clairement hier un membre de la Congrégation des évêques et réguliers, et je le savais déjà de plus haut encore. Pour moi, je voudrais éviter cette extrémité. Je regretterai toujours d'avoir été l'occasion d'un acte si sévère contre un évêque.

Mes pensées sont exactement celles que je vous ai fait connaître lors du premier avertissement. Mais il ne dépend pas de moi de faire plus que je n'ai fait, et je suis bien forcé de consentir que l'archevêque de Paris ait tort, si je ne puis lui donner raison qu'aux dépens de la vérité et de mon honneur, et en faisant le sacrifice d'une œuvre que le Saint-Siège ne veut pas laisser périr.

Depuis le premier moment jusqu'à celui-ci, l'opinion de Rome a été prononcée contre nos adversaires, et elle n'a pas varié. On voit la question du journal comme elle doit être prise, sans s'arrêter à des défauts inévitables, que beaucoup de nos amis en France croient plus considérables qu'ils ne paraissent ici. Je crains donc peu le mémoire que M^{gr} de Paris fait rédiger en ce moment, et dont l'annonce n'a point empêché la prudence romaine de prendre les devants en faveur de la presse catholique, par l'encyclique qui a paru la semaine dernière. Si ce mémoire est publié, ce ne sera qu'un scandale de plus ; s'il est tenu secret, il n'en sera pas question.

Voilà, Monseigneur, toutes les nouvelles que je puis vous donner dans une lettre ; le reste, grâce à Dieu, me forcera de faire le voyage d'Arras. J'y trouverai, sinon plus de consolation, du moins plus de joie qu'ici. Plaise à Dieu que ce soit bientôt !

Je ne veux pas oublier de vous faire les compliments de S. Ém. le cardinal d'Andréa, qui nous témoigne beaucoup d'affection et qui me parle longuement de vous quand je le vois, comme je

parlerais moi-même. Il m'a bien recommandé de lui envoyer sitôt mon retour une collection complète de tous vos écrits. C'est le plus jeune cardinal et une des grandes espérances de l'Église.

Daignez vous souvenir de moi, Monseigneur, dans vos prières; vous n'êtes jamais absent des miennes; ma reconnaissance nourrie par de si longues bontés vous donne le premier rang parmi mes bienfaiteurs, car personne n'a plus soutenu mon cœur que vous.

LOUIS VEUILLOT.

CXLIX

A M. l'abbé Méthivier.

7 mai 1853.

MONSIEUR LE CURÉ,

L'usage, et un usage établi sur de bonnes raisons, empêche un journal de reproduire les articles qui ont déjà paru dans un autre¹. *L'Univers* doit tenir à cette législation, et l'observer surtout à l'égard de *l'Ami*. Si vous réunissez vos articles, ce que je désire, nous rendrons compte avec joie du volume.

1. M. l'abbé Méthivier, alors curé de Neuville (Loiret), pressé par son évêque, M^{gr} Dupanloup, d'écrire dans *l'Ami de la Religion*, y avait consenti, non sans peine; il désirait que *l'Univers*, à la fondation duquel il avait contribué et dont il restait l'ami, reproduisit ses articles.

Je vous remercie bien des félicitations que vous m'adressez. Elles me sont très douces venant de vous. Je ne vous cache pas que, connaissant votre attachement pour notre œuvre, j'étais un peu surpris de voir votre nom de l'autre côté. J'en connais maintenant la raison, et je ne puis me dispenser de reconnaître que la volonté qui vous a imposé cette alliance a été plus habile en cette occasion qu'elle ne l'est ordinairement. C'est là le bon moyen d'affaiblir *l'Univers* en fortifiant ses rivaux. Si l'on savait toujours s'y prendre de cette manière, nous serions battus et nous n'aurions rien à dire. Il n'y aurait pas là matière pour une encyclique.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance des sentiments respectueux et dévoués de votre très humble compatriote,

LOUIS VEUILLOT.

CL

*Au R. P. Edmond, trappiste*¹.

25 juillet 1853.

MON CHER PÈRE,

Pardonnez-moi de vous répondre si tard. Je suis bien occupé, j'ai bien mal aux yeux, et, par surcroît, depuis deux mois, j'ai presque toujours

1. Le P. Edmond appartenait alors à la Trappe de Notre-Dame de Grâce, qu'il quitta pour restaurer en France l'ordre de Prémontré, abbaye de Frigolet.

un enfant malade. Je n'ai point vu dans les journaux l'attaque dont vous m'avez parlé : elle n'a certainement fait aucun bruit, et vous pouvez mépriser cela, si cela existe. Vos amis ne vous retireront ni leur affection ni leur estime, pour quelque sottise de ce genre qui aurait passé sous leurs yeux, et qu'on sera toujours à temps de démentir si elle prend quelque consistance.

J'aurais bien désiré, mon Révérend Père, profiter de l'invitation que vous me faites. Un voyage à la Trappe de Notre-Dame de Grâce me serait fort agréable, surtout si j'avais quelque moyen de le rendre utile pour vous ; mais je ne prévois pas que je puisse quitter Paris cette année. En tout cas, ce ne serait pas avant l'automne.

Adieu, mon Révérend Père. Je me recommande à vos prières, et je vous prie de dire au Très Révérend Père abbé que je lui demande sa bénédiction pour moi et pour les miens. C'est ma petite Agnès qui est malade en ce moment.

Votre très humble et tout dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLI

A M. Blanc de Saint-Bonnet.

Paris, 28 juillet 1853.

MONSIEUR,

En m'envoyant votre mémoire sur *l'affaiblissement de la raison*, vous m'avez fait un honneur et

un plaisir dont je vous remercie bien sincèrement. Malgré mes occupations et mes mauvais yeux, j'ai lu deux fois ce bel ouvrage, et j'en suis si charmé, que je me risque à le recommander aux lecteurs de *l'Univers*, comme vous le verrez dans le numéro de demain. Je vais soulever une tempête; et des gens très puissants, qui ont pris la bonne habitude de ne rien pardonner, sont bien capables d'éclater. Mais je regarde comme un devoir préférable à tous les périls de ne point mettre la lumière sous le boisseau. Aidez-moi, je vous en prie, à leur répondre, en donnant à votre travail cette pleine publicité que je réclame, et que vous avez moins encore que moi le droit de lui retirer.

Noblesse oblige. Vous êtes tenu d'aller à la mêlée, ayant de si bonnes armes.

Je suis tout à fait de votre avis, Monsieur, quoique vous sembliez n'être pas tout à fait du mien. Je regrette que, par concession aux cris des païens ou par malentendu, vous parliez quelquefois comme si nous avions demandé la suppression absolue des classiques actuels. Nous demandons seulement qu'on les relègue, qu'ils viennent tard et en petit nombre. Mais enfin, si quelqu'un allait plus loin et voulait que cette ordure païenne fût absolument exclue des écoles, mise du lazaret dans les bibliothèques, où ceux qui voudraient s'en frotter iraient les voir leurs classes finies, serait-ce une énormité?

L'éducation ne fera des esprits que si elle fait

des cœurs. Des cœurs chrétiens jaillira une littérature chrétienne. Quels cœurs fera-t-on avec les païens ? Ce qu'il faut savoir d'eux, je le mettrais dans la philosophie et dans l'histoire, et je ne verrais pas beaucoup de mal à ce qu'on étudiât leur littérature comme on étudie la médecine, pour en faire un métier. C'est une sottise de notre temps, de vouloir faire des gens de lettres au collège : les gens de lettres se font eux-mêmes, dans la vie ; au collège on ne fait que des grimauds. J'admire qu'on se pique de faire goûter Horace, Virgile, même Homère, dans les classes, quand Racine, la Fontaine et Bossuet ne peuvent guère être vraiment goûtés avant vingt-cinq ans. Pour moi, j'avais environ cet âge quand leurs beautés me sont apparues, et pourtant je ne peux pas me croire plus mal organisé qu'un autre. Jusqu'à dix-huit ans, je n'ai bien savouré que Paul de Kock ; jusqu'à vingt, que Hugo, George Sand, Musset, etc. Je me souviens encore du jour où, tout étonné, je pris plaisir au style de nos auteurs. Il n'y a pas dix ans que j'en suis en pleine jouissance ; et je ne rencontre pas tous les jours des académiciens, des écrivains et des professeurs avec qui je puisse en causer. Ces messieurs font semblant de déguster Virgile, et ils perdent la bonne moitié de M^{me} de Sévigné. Le latin est mort et restera mort tant qu'il ne redeviendra pas une langue quasi usuelle, ce qui ne peut arriver que par la fréquentation des auteurs chrétiens. Saint Augustin seul nous rendra Tite-Live et Tacite ; quant à Cicéron,

c'est le dieu des professeurs et des avocats, l'idole de la médiocrité qui n'arrivera jamais qu'à faire ronfler la phrase. Je ne connais point de perte qui m'affligeât moins.

Si j'osais, Monsieur, je vous ferais une prière : ce serait de consentir à dépouiller çà et là votre diction de sa raideur philosophique, et d'ajouter quelques mots qui pourraient ôter à la phrase de sa mâle concision, mais qui la rendraient plus accessible au vulgaire. Hélas ! au temps où nous sommes, le vulgaire est dans tous les postes de la science et de l'esprit ; et, si l'on veut qu'il entende, force est bien de lui parler un peu sa langue .

Votre très humble et tout dévoué en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

CLII

A M^{sr} Angebault, évêque d'Angers¹.

Paris, 16 août 1853.

MONSEIGNEUR,

Permettez-moi de le dire : pour maintenir la paix, ce n'est pas seulement à moi qu'il faut faire des reproches ; c'est à ceux qui la rompent les premiers, et d'une façon si déloyale, qu'il devient impossible de se taire et de ne pas leur répondre un peu durement. *Duris dura responsio*.

1. M^{sr} Angebault avait écrit à Louis Veillot pour lui reprocher des vivacités de polémique.

Depuis l'encyclique du 21 mars, plus jaloux de montrer notre respect que d'user de notre liberté, nous avons laissé passer bien des attaques sensibles. Cinq ou six abbés, dans Paris, font sans cesse des articles, des livres, des brochures où Rome, le Pape, les évêques qu'ils appellent ultramontains, sont l'objet des mensonges les plus odieux et des quolibets le plus indécents. Nous n'y sommes pas épargnés, et je suis personnellement honoré, de ces côtés-là, d'une haine sans scrupule. Que Votre Grandeur lise les articles de l'abbé Châtenay dans *la Gazette de France*, *la Presse religieuse* de l'abbé Michon, les brochures de l'abbé Prompsault, les *lettres cardinales* de l'abbé Cassan de Floyrac, etc., etc. Tout cela est célébré, commenté, exploité par les plus mauvais journaux de France et de Belgique, à qui ces auteurs donnent la main. Nous avons gardé le silence. Cependant j'ai cru, et de vénérables évêques consultés par moi m'ont dit qu'il fallait accorder plus d'importance au *Journal des Débats*, où M. Delacouture, le plus exalté et le plus capable de ce parti, prétendait prouver, pièces en main, que non seulement nous professons les doctrines *les plus contraires aux droits des puissances*, mais que nous sommes en cela soutenus par les synodes et les conciles. J'ai fait à M. Delacouture une première réponse, aussi brève que nécessaire. Il est passionné, il est poussé par le *Journal des Débats*; il a une haine insensée contre Rome, qui a osé mettre à l'index un livre de Bouillet corrigé

par lui : il a profité de l'occasion pour venir argumenter chez nous. C'est à lui, Monseigneur, qu'il aurait fallu dire de se taire. Refuser sa lettre n'était point possible : il aurait fait un procès. Ne point lui répondre, c'était lui donner raison devant la mauvaise galerie qu'il avait lui-même appelée. Je conviens qu'il y a, dans mon article, quelques mots de trop; mais, Monseigneur, qu'il est difficile de ne pas s'impatienter devant ces prêtres qui s'appliquent constamment à fournir des armes aux ennemis de l'Église ! La place d'un prêtre est-elle dans le *Journal des Débats*? et, s'il veut combattre les opinions des catholiques, est-ce là qu'il doit aller les attaquer? On leur permet bien des choses, et on est bien rigoureux pour nous !

Daignez aussi, Monseigneur, écouter un mot sur l'ouvrage de M. Du Lac¹. Je regrette que Votre Grandeur ne l'ai pas lu. Elle aurait vu que M. Delacouture l'a vraiment falsifié; elle aurait vu encore que si M. Du Lac a agité des questions brûlantes, c'est qu'elles *brûlaient*. Son ouvrage a été écrit en 1849. C'est la réfutation des thèses de *l'Ère nouvelle*, qui voulait identifier le christianisme et la démocratie. Publiées sous le patronage du P. Lacordaire et de M. l'abbé Maret, ces idées pouvaient faire de grands ravages dans le clergé et parmi les catholiques. On nous pressa de les combattre, et M. Du Lac fit son livre, qui est très modéré et très solide. Si c'est un malheur que

1. *L'Église et l'État*.

l'on touche à de pareilles questions, la faute, du moins, n'en est pas à ceux qui n'y touchent que pour rétablir les vrais principes audacieusement ignorés. Il n'y a que deux conduites possibles envers l'erreur : la suivre sur le terrain qu'elle usurpe et l'en chasser, ou la laisser s'y établir tranquillement. On nous a toujours dit qu'il fallait combattre l'erreur, que la vérité n'était jamais condamnée que par défaut, et qu'en dépit des cris de rage qui s'élèvent quand on la montre, il suffit de la montrer par assurer son triomphe. En effet, j'ai toujours observé qu'après ces fureurs, nous finissions par obtenir le silence sur les questions que les ennemis de l'Église agitaient le plus volontiers.

J'espère que Votre Grandeur me pardonnera la franchise avec laquelle je lui présente ces explications. Je ne puis en rien dissimuler mes sentiments, et il y a quelque chose de douloureux dans celui que votre lettre m'a fait éprouver. Quelques torts que j'aie eus, ceux de mon adversaire sont les premiers en date, et, je l'avoue, ne me paraissent pas moindres. Il est le provocateur, il est injuste, il s'adresse à l'ennemi commun, il falsifie nos paroles, il calomnie l'Église, et c'est moi qui suis accusé. C'est par là, je le prévois, que notre œuvre périra. Sans cesse attaqués, et toujours déclarés coupables de troubler la paix pour peu que nous osions nous défendre, nous finirons nécessairement par succomber. J'en gémis, parce que je crois que ceux qui resteront après nous, et

dans l'Église et hors de l'Église, seront plus redoutables que nous.

Je demande aussi pardon à Votre Grandeur de ne pas lui avoir répondu immédiatement. Plusieurs de mes collaborateurs sont absents, et lorsque la lettre de Votre Grandeur m'a été remise, j'avais, à la fois, quatre de mes enfants malades et alités ; le poids et l'embarras ordinaires de mes occupations sont, en ce moment, plus que doublés.

Daigne Votre Grandeur agréer l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et de mon inaltérable dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

CLIII

A M. le comte de la Tour.

Paris, 19 août 1853.

MON CHER AMI,

Depuis un mois ma maison est un hôpital. Nous avons eu à la fois nos quatre filles au lit et la cinquième malade chez sa nourrice. C'était la petite vérole volante, mais avec une physionomie et des grains qui ressemblaient bien à la sédentaire. Deux au moins, le numéro 1 et le numéro 4, en auront des marques. Cela est venu à la suite de la rougeole, et nous avons eu ainsi tous les baptêmes à la fois. Agnès marche lentement dans une convalescence

fatiguée, nous levons Marie aujourd'hui, demain Luce, après-demain Gertrude. En somme, plus de peur que de mal, mais beaucoup de peurs et une terrible fatigue pour la pauvre tante. Quant à moi, je suis, au milieu de tout cela, privé de ma main droite et de ma main gauche : Du Lac n'est pas revenu, Eugène est parti. Vous voyez que vos articles viennent à propos, pour soutenir ce pauvre *Univers*.

Il y a un réveil de gallicans dont l'abbé Delacouture et l'évêque de Troyes peuvent vous donner quelque idée ; mais il faudrait lire *la Presse religieuse*, où l'abbé Michon ne parle plus de moi qu'en m'appelant *le Pape* et en m'insultant comme si je l'étais. Ce journal est maintenant, dit-on, le seul qui soit lu à l'archevêché. Vous pouvez juger de la faveur qu'on m'y accorde. Il arrivera encore quelque chose : ces signes sont certains. Quand nous y serons, nous verrons ce qu'il faudra faire. Au fond, rien n'est plus triste ; mais nous ne sommes pas en ce monde pour nos plaisirs, et tout cela serait fort doux, si nous aimions assez le bon Dieu. Je vous envoie une lettre en haut allemand, qui vous est adressée, et dont j'ai par mégarde déchiré l'enveloppe.

Je vois avec douleur Montalembert se mettre à mépriser. C'est la triste ressource et la punition de ceux qui ont fait la folie de se réduire à l'impuissance. Assurément, il se fait bien des choses dignes de pitié ; mais, après tout, le gouvernement est, comme vous le dites, plus respecté et plus res-

pectable que celui de Louis-Philippe, si regretté de notre regrettable ami. Quant au peuple, j'admire qu'on le méprise et qu'on veuille en même temps lui donner les libertés parlementaires. Il faut plaindre les fous, désarmer les coquins, soigner les malades, et tâcher jusqu'à la fin de leur rendre la raison, l'honneur et la vie. Pussions-nous ne rien mépriser dans le monde, sauf la gloire du monde, que les méprisants ne méprisent pas assez !

Je vous serre la main, mon cher ami, et je salue fraternellement M^{me} de la Tour.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

CLIV

A M. Delcamp.

Paris, 21 septembre 1853.

CHER MONSIEUR,

Je vous remercie de vos bons souhaits. Conservez-moi votre amitié, priez pour moi : j'en ai bien besoin. J'ai des chagrins et des travaux de tous les côtés ; mais, si les bons chrétiens comme vous m'assistent de leurs prières, Dieu me fera la grâce de combattre et de vaincre, et je serai bien heureux alors d'avoir souffert un peu.

Je vous réponds tardivement. Quand vous m'avez écrit, j'avais quatre enfants malades à la

fois, et j'ai été moi-même un peu indisposé pendant quelques jours après cette secousse.

Votre ami en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

CLV

A M. l'abbé Méthivier, curé de Neuville-aux-Bois.

Paris, 22 septembre 1853.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous remercie de l'avis que vous avez bien voulu me donner au sujet du mécontentement de S. Ém. le cardinal Donnet. Le vénérable prélat s'est tout à fait trompé dans les conclusions qu'il a tirées de cette petite nouvelle où l'on mentionnait seulement son discours. Il ne sait pas comment se font les journaux, et il a vu des combinaisons où il n'y en a point. Tout simplement, le rédacteur chargé des nouvelles a pris celle-ci avec ses ciseaux dans un autre journal, et l'a donnée aux lecteurs de *l'Univers* sans y penser autrement. Pour moi, je ne l'ai pas même lue, et c'est par vous que j'ai su que le cardinal avait parlé à Langon.

Après cela, je n'ai point voulu raccommo-der la chose, d'abord, parce qu'elle n'en vaut point la peine; ensuite, parce que dans les dispositions où le cardinal se trouve à notre égard, il aurait pu croire que nous avions eu dessein de l'offenser.

Cette petite aventure vous montre combien il est aisé de blesser les puissances et de devenir criminel sans le savoir. J'y suis fait, heureusement, et j'ai pris le parti de ne pas m'en inquiéter autant que vous. C'est dans le métier de journaliste qu'il faut savoir se contenter du témoignage de sa conscience. La mienne ne me reproche, grâce à Dieu, aucun des ridicules ressentiments que l'on est si prompt à m'attribuer.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Curé, votre très humble et obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLVI

A M. l'abbé Blanc, curé de Domazan.

Bernay (Cher), 7 octobre 1853.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je vous remercie bien cordialement des sympathies que vous avez la bonté de me témoigner, et je vous prie de permettre que je les garde pour moi. Outre la difficulté générale que nous avons à publier des vers, ce que nous ne pouvons faire sans en attirer aussitôt de tous côtés, on me trouverait peu modeste d'imprimer ceux qui me sont adressés, et l'on me fait assez de reproches sans que je m'attire encore celui-là. Je ne suis pas de ces hommes qui peuvent être loués sans que le public se récrie, et

mon faible mérite paraîtrait écrasé par la moindre louange. Il vaut mieux que l'on proteste contre les injures dont je suis l'objet que contre les éloges de quelques amis trop bienveillants.

Ma reconnaissance n'en est pas moins vive, Monsieur l'abbé, et je vous prie d'en agréer la sincère expression.

Votre très humble et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLVII

A M. le comte de la Tour.

Paris, 23 octobre 1853.

CHER AMI,

Thayer¹ me demande de vous donner des nouvelles de sa femme. Elle va aussi bien que possible, et tout promet qu'elle ne sera pas estropiée. Elle a deux fractures à la jambe droite au-dessus de la cheville, avec plaie. La principale fracture est bonne et nette, ce qui sauve l'autre. Voici l'histoire de l'accident : M^{me} Thayer avait suivi la chasse à cheval. Le cerf vint se faire tuer dans une cour, où tout le monde s'entassa, cavaliers, piétons, voitures. La bête, après un premier coup, fit un

1. M. A. Thayer, qui donnait son temps et beaucoup de sa fortune aux bonnes œuvres, avait été, durant toute la lutte contre le monopole universitaire, l'un des membres les plus actifs et le trésorier du comité catholique.

effort, boussula cette foule, renversa Fould et son cheval. Dans ce brouhaha, le cheval de M^{me} Thayer eut peur ; il se cabra et la froissa contre une roue de voiture. Thayer la vit maintenir sa monture et rester en selle. Il crut qu'il n'y avait rien. Néanmoins, il lui conseilla de descendre. « Je ne puis pas, » répondit-elle : « j'ai la jambe cassée. » C'était vrai. L'empereur et l'impératrice leur donnèrent des marques d'affection dont Thayer ne peut parler que les larmes aux yeux. L'impératrice elle-même fit le premier pansement. Le mal, tel qu'il se présente, ne serait rien, s'il ne fallait pas si longtemps garder le lit. Notre amie trouvera un grand secours dans sa fermeté et dans sa patience.

Je vous remercie de vos bons articles et de vos excellents billets. Je suis vraiment heureux de me sentir aimé de vous, car vous avez une grande place dans mon cœur. Je voudrais bien avoir le temps de vous donner quelques détails sur la partie privée de la fête d'Amiens. Ce serait trop long pour mes besognes. Tout le monde m'a fait un très bon accueil. Mais tout le monde n'a pas été également sincère. Il y a bien des gallicans qui ne l'avouent pas, et d'autres qui le sont sans le savoir ; mais le torrent est plus fort que toutes les volontés. L'empereur a été parfait pour l'évêque. Ceux qui nous accusent de bonapartiser le clergé ne connaissent pas le fond des choses. L'empereur fait, sous ce rapport, heureusement beaucoup plus que nous.

Mes enfants sont toutes rétablies. La petite vé-

role de Marie et de Luce a été bien grave; celle des autres, légère. A présent, il n'est plus question que de rire, boire et manger. Bonne chasse et mille amitiés de tout le monde. Ma sœur, mon frère et moi, nous serrons la main de M^{me} de la Tour avec tous les sentiments que vous me connaissez pour elle et pour vous.

LOUIS VEUILLOT.

CLVIII

A M. le comte de la Tour.

Paris, 7 novembre 1853.

Je veux vous dire bonjour en passant, mon cher ami, sans autre raison. Je suis en train de faire des lettres, et celle-ci me reposera de beaucoup d'autres. Véritablement, je serai bien content quand les affaires vous ramèneront à Paris, et ce sera une joie de causer. Quel dommage que M^{me} de la Tour n'en soit pas pour cette fois !

Je trouve que nous allons assez bien, quoique je n'aime guère l'alliance cordiale de l'Angleterre. Mais tout est préférable à la honte de laisser la Russie faire la loi dans le monde. J'ai su de Constantinople, et très sûrement, que l'empereur a été très ferme et très fier, sans cesser de garder toutes les mesures. C'est vraiment un homme; et, si je pouvais m'irriter de quelque chose au monde, ce serait du plat et petit dénigrement auquel s'aban-

donnent quelques-uns de nos amis contre ce prince chrétien et français¹.

Nous avons depuis huit jours un temps magnifique, dont j'espère que vous jouissez aussi en Bretagne. Quelques phrases de votre lettre me donnent des inquiétudes dans les jambes. Je vois ce beau temps par ma fenêtre. Que je comprends bien le plaisir de courir à l'air libre et de se mouvoir en tous sens sans rencontrer une maison ! Rassasiez-vous-en, si la chose est possible ; prenez-en pour vous et pour moi. Prenez aussi des perdrix, s'il en reste. Voilà une joie que je ne connais point du tout. De toute ma vie, je ne crois pas avoir vu une perdrix vivante ; et l'autre jour, étant en Berry, j'ai arraché un pied de pommes de terre pour voir comment c'était fait. Notez que je suis fils de paysan. La civilisation fait véritablement des existences absurdes.

Adieu, cher ami. Recevez pour M^{me} de la Tour et pour vous les compliments de ma sœur et de mon frère. Nos enfants se portent bien, grâce à Dieu, et poussent autant qu'on le peut faire dans un troisième étage de la rue du Bac. Je vous embrasse en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

1. Nous savons bien qu'en jugeant ces paroles par la seconde phase du règne de Napoléon III, on les trouvera excessives ; il faut les juger d'après les actes que faisait alors l'empereur et le langage qu'il tenait.

CLIX

A M. le comte de la Tour.

Paris, 30 novembre 1853.

MON CHER AMI,

Je vous ai pris votre article sur la rétractation de la *Wolkshalle*, parce que j'ai cru qu'il convenait que je ne gardasse point le silence. J'espère que vous voudrez bien me donner quittance de cet emprunt forcé. J'admire votre humilité au sujet de l'autre article qui n'a point passé. Ce n'est pas du tout à cause de son peu de mérite, comme vous pensez à tort : je l'ai trouvé excellent. Vous ne dites jamais rien qui ne signifie rien, et vous exprimez avec clarté des idées fortes et vraies dans cet article-là comme ailleurs. Il n'a point paru tout simplement parce que je l'ai emporté chez moi et que je l'ai oublié au milieu des polémiques enragées que nous venons de franchir. J'ai peu de jour dans cette saison ; je travaille avec difficulté, dérangé sans cesse par cent affaires : voilà la cause de mon oubli. Pardonnez encore cela.

Nous avons fait une souscription pour les catholiques du Haut-Rhin. Je pense que l'Allemagne suffira pour payer leurs amendes et nourrir les prêtres fidèles ; mais il est bon que la France se montre aussi, ne fût-ce que pour la France. Nous vous avons mis sur la liste sans trop présumer de

vous, n'est-ce pas ? Si vous étiez ici, je vous prierais d'organiser un comité, et je tâcherais qu'on attende votre retour, dans le cas où il s'en formerait un. Je tremble que Montalembert ne se tienne à l'écart. Dites à M. de Cuverville de nous envoyer son offrande, et serrez-lui la main pour moi.

Nous avons mangé vos perdrix en grande fête : elles ont eu l'esprit d'arriver un jour de gala. Tout le monde en a pris sa part de bon appétit.

Nous n'avons pas un bobo dans la maison. La pauvre petite Madeleine m'a été apportée par sa nourrice le jour anniversaire de sa naissance. Elle est très forte et brillante de santé comme ses sœurs. Je l'ai prise et je l'ai élevée vers le portrait de sa mère, dans la chambre où sa mère est morte trois jours après lui avoir donné son premier et son dernier baiser. Elle lui a tendu ses petits bras. Le cœur se brise sous de tels coups. Le surlendemain, nous avons conduit les deux aînées au cimetière. Cet anniversaire m'a jeté dans une angoisse mortelle. Toute ma douleur me revient, et je l'étouffe, parce qu'elle n'est plus qu'en moi. On quitte le deuil. C'est une seconde mort, c'est la dernière. Je ne puis me décider à effacer les derniers vestiges publics de mon inconsolable regret. Pauvre chère créature, qui a laissé cinq enfants, qui est morte martyre de sa maternité, qui a tendrement aimé tous ceux qu'elle a connus, et dont il ne reste rien qu'un souvenir dans mon cœur et dans celui de sa mère ! Je proteste dans mon âme avec une sorte de colère contre cet oubli. Ah ! si

nous n'avions pas Dieu, quelle horrible chose ce serait que la mort, quand nous voyons combien complètement elle nous tue ! Mais Dieu l'a vaincue, et elle aussi mourra, et nous vivrons.

Adieu, très cher ami. Prions les uns pour les autres. Ne m'oubliez pas auprès de votre chère femme. Que Dieu vous la garde ! Ne sachez jamais ce qui se passe dans le cœur d'un père, quand il pleure sur ses enfants orphelins.

LOUIS VEUILLOT.

CLX

A M. le comte de la Tour.

Paris, 2 décembre 1853.

TRÈS CHER AMI,

Ma lettre était partie hier quand j'ai reçu votre billet demandant des nouvelles de M^{me} Thayer. C'était au moment des *épreuves* : j'ai négligé de vous répondre. Rassurez-vous : M^{me} Thayer va très bien. On devait la lever hier même.

Je vous recommande notre souscription. Montalembert a envoyé son offrande à *l'Ami de la Religion* avec une lettre. Il n'a pas su se défendre d'une déclamation contre les ennemis du régime parlementaire, dans une occasion si glorieuse pour ce régime. Il a perdu la sagesse qui lui enseignait jadis à se taire à propos.

Nous sommes entourés de cancanes et de gorges chaudes sur la fameuse « fête des Écoles », où nous n'étions pas, ayant eu seuls dans la presse la faveur de n'être point invités. Tâchez de lire les articles du *Siècle* et des *Débats* sur cette déplorable chose. L'article des *Débats* est de Rigault, mon Rigault dont j'ai fait la fortune dans le monde politique et religieux. Ils donnent tous deux à l'archevêque des louanges railleuses qui lui feront plaisir, et qui vous serreront le cœur comme à moi ¹.

Cousin, présent à la fête, a eu le plaisir de s'entendre louer en chaire, et il a salué.

Pendant ce temps-là, je faisais ma paix avec Sacy, mais en tout bien tout honneur. Il m'avait envoyé son *Imitation*. J'ai fait un article et je lui ai écrit un billet. Il est venu me remercier de l'un et de l'autre, et je lui ai rendu sa visite. Je vous avoue que j'ai été content de cette petite chevalerie. Au fond, je n'aime être mal avec personne, et cette vie de guerre que je mène est beaucoup plus un effort de ma foi que de mon cœur. Je me rabats à aimer d'autant plus mes amis, et je vous aime, frère, pour tous ceux qui ne m'aiment pas.

LOUIS VEUILLOT.

1. Cette « fête des Écoles » avait été inventée par M^{sr} Sibour et M. l'abbé Bautain, dans l'espoir d'établir l'accord entre l'Église et le monde universitaire. Elle fut abandonnée.

CLXI

A M. l'abbé A. Normand, curé de Sainte-Segrée.

Paris, 8 décembre 1853.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous remercie de la charité avec laquelle vous m'apprenez la mort de M^{lle} du Passage. Je m'y attendais, et j'en suis affligé. Cette bonne demoiselle, que je n'ai jamais vue, avait sa place dans mon cœur, et je la comptais parmi mes véritables amis. Je sentais qu'elle me portait un intérêt sincère, et j'en étais honoré. Jusqu'à ses derniers jours, elle m'a écrit des lettres pleines de sens, d'esprit et d'amitié. Malgré mes occupations, je n'avais pas grand effort à faire pour lui répondre, tant j'étais touché du zèle de ses prières pour moi et du cœur qu'elle me montrait, lorsque j'avais quelque grand chagrin ou quelque grande aventure. Ma consolation est de penser que si elle me trouve maintenant moins digne de son affection, elle sait mieux aussi combien j'ai besoin de son assistance, et qu'elle ne m'oublie pas devant Dieu. Je prie pour elle avec un sentiment profond de son bonheur. Ses lettres me peignaient une âme vraiment pure, humble et sainte. Parce qu'elle a aimé la gloire de Dieu, elle voit Dieu dans sa gloire. Je me réjouis, Monsieur le Curé, d'apprendre par vous que la mort de M^{lle} du Passage ne me laisse pas sans amis dans votre paroisse.

Conservez-moi cette affection, dont j'ai besoin. Je serai à Amiens pour la translation de sainte Theodosie; j'espère vous y rencontrer. Nous parlerons de notre vieille amie.

Daignez agréer mes sentiments respectueux et dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

CLXII

A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges.

15 décembre 1853.

MON TRÈS CHER CURÉ,

Je reçois toujours vos lettres avec une grande joie : je suis sûr d'y trouver l'accent du cœur. Des éloges, j'en rabats beaucoup; mais de l'affection, je ne rabats rien. Grâce à Dieu, je pouvais me passer d'encouragement : la cause que je défends est si belle et si sainte, et je suis si convaincu que je fais le devoir d'un chrétien, que j'irais droit contre les anathèmes du monde entier, pourvu, bien entendu, que l'Église le trouvât bon. Cependant je ne suis pas insensible, tant s'en faut, à l'honneur de voir autour de moi des hommes comme vous, et de sentir qu'au delà et en deçà de tant de niais et de garnements qui me maudissent, il y a des chrétiens, des prêtres, de vrais prêtres du vrai Dieu, qui m'aiment et qui prient pour moi. En somme, si j'aimais le bruit et que j'eusse la

sotte vanité de tant de charlatans, je n'aurais pas lieu de me plaindre. Quand ces ouragans d'injures n'abattent pas l'homme et l'œuvre contre lesquels ils se déchainent, ils les rehaussent et les fortifient. Grâce à Dieu, ni l'homme ni l'œuvre ne sont abaissés : je m'en aperçois tous les jours. Mon courage grandit, et le journal devient bien important par ces attaques sans mesure. Nous irons jusqu'au bout, honnêtement ; et, si nous succombons, ce sera d'une manière honorable, et qui sera encore utile à la vérité.

J'ai véritablement le plus ardent désir d'aller vous voir et de pousser jusqu'à Tulle ; je l'ai depuis longtemps. Faut-il vous dire ce qui m'a plusieurs fois arrêté ? Oui, afin de ne point passer pour un hâbleur ; mais vous verrez bien qu'il faut garder cela pour vous. Je suis trop pauvre, voilà le grand secret. J'attends toujours d'avoir deux cents francs de trop, et je les ai toujours de moins. Vous voyez ce qu'il faut penser des richesses énormes que j'ai acquises en calomniant « les penseurs qui rêvent sur les libres sommets », comme dit M. Hugo. La vérité est que j'ai toutes les peines du monde à gagner ma vie. C'est que j'ai neuf estomacs, et que le pain est bien cher. Comme les gens du *Siècle* me mépriseraient de bien meilleur cœur, s'ils savaient cela ! Quant à moi, vous me croirez sans peine, je m'en glorifie. Je suis pauvre par la grâce de Dieu ; je vis du pain de chaque jour, et si je mourais, je laisserais à la charité de l'Église mes enfants, qui ne trouveraient pas de

quoi me faire enterrer. Ainsi donc, cher abbé, ne soyez pas trop étonné si vous ne me voyez pas encore arriver cette fois-ci. Je comptais sur de braves gens, à qui j'ai fait un beau prospectus, et qui m'ont bien l'air de ne vouloir me payer que par la plus vive reconnaissance; je comptais sur un libraire, à qui je devais fournir un petit volume, que les polémiques du mois dernier ne m'ont pas permis d'achever, et je ne comptais pas sur le jour de l'an, dont ma ménagère vient de me dévoiler l'effroyable budget. Gardez-moi le secret et aimez-moi tout de même.

Votre bien dévoué en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXIII

A M^{gr} Gerbet.

20 décembre 1853.

MONSEIGNEUR,

Vive l'empereur¹! Il faut commencer par là. Toute la rédaction de *l'Univers* est vraiment dans l'enthousiasme, et même dans un enthousiasme difficile à décrire; mais vous vous en ferez une idée, et au besoin M^{gr} de Salinis vous y aidera. Perpignan est bien un peu loin, mais on ira tout de même. Recevez nos félicitations; nous avons

1. Le décret impérial nommant M. l'abbé Gerbet évêque de Perpignan venait de paraître au *Moniteur*.

déjà remercié le bon Dieu. Notre joie est pleine, elle se suffit à elle-même, et nous ne cherchons point à l'assaisonner des déplaisirs circonvoisins, qui auront bien aussi leur charme. Adieu, très cher et bien-aimé seigneur. J'ai tout dit pour moi et pour les miens, et je ne veux rien ajouter : j'extravaguerais.

Votre très humble, votre très fidèle, votre tout dévoué, votre bien content, LOUIS VEUILLOT.

CLXIV

A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre, à Limoges.

9 janvier 1854.

MON CHER MONSIEUR ET AMI,

Je suis confus de vous remettre encore ; mais vous ne savez pas de combien de manières je suis en prison et en tutelle. J'ai du travail sur les bras pour plus d'un mois, sans pouvoir me reposer un instant : il faut que je donne des articles à *l'Univers*, un manuscrit à un libraire, et que j'écrive enfin la *Vie de la bienheureuse Germaine Cousin*, comme je m'y suis engagé à Rome, le tout à la fois. Et puis, franchement, je ne puis pas accepter votre offre si bienveillante, et dont je suis d'ailleurs si touché. Une première indiscretion m'oblige à vous faire une confession entière. Comme l'argent fond dans ma poche sans que je sache comment, et même dans mon tiroir, j'ai pris le parti de n'en jamais

avoir, de n'y jamais toucher. On me blanchit, on me nourrit, on m'habille, on me chauffe, exactement de la même manière que les soldats; mais je n'ai pas le sou de poche, et je présente ma requête à ma sœur, qui tient ma caisse, même quand je veux acheter un bouquin de dix sous : ce qui me donne le temps de la réflexion, et me fait faire de ce côté-là de salutaires économies. Or, voulez-vous que j'explique à ma sœur tous nos accommodements, et que je commence à lui avouer que je vous ai mis dans le secret de notre indigence? Elle me ferait de beaux yeux! Non. Attendez un peu que j'aie fait un coup de fortune, et alors, comme on n'ignore pas mon extrême envie de vous aller voir, on me donnera généreusement mes frais de route; j'arriverai sans déranger personne et sans user d'un privilège plus nécessaire à d'autres qu'à moi. Je touche à la fin d'un petit volume de fantaisies littéraires et morales, tenant à la fois des *Pèlerinages* et des *Libres Penseurs*, très adoucis. Je vendrai cela, je l'espère, assez honnêtement, et ma sœur me fera ma petite part : c'est entendu. Vous ne pouvez pas vous déranger pendant le Carême; mais où serait le mal, si par tous ces délais nous arrivions à passer ensemble quelques-uns des premiers jours de printemps? C'est dans cette saison-là que j'ai vu Brives une première fois. J'y suis arrivé, venant de Terrasson, dans la Dordogne, à travers des bois et des collines qui m'ont laissé un souvenir délicieux.

Je vous désolé, mais je ne puis autrement faire. Songez à ma condition ; je ne suis pas un oisif, je suis un ouvrier commandé par l'ouvrage.

Nous avons une bien triste et bien mauvaise affaire en ce moment, celle du collège des jésuites de Saint-Étienne. Les Pères ont fait de grandes imprudences¹, et le gouvernement a été bien dur, bien prompt, bien arbitraire. J'aurais mieux aimé l'application sauvage de la loi, que cette suppression par acte de bon plaisir. C'est la voie où l'on tombe. J'espère que le bon sens de l'empereur le fera revenir, et que les jésuites en seront quittes pour cette dure leçon ; mais elle est bien inquiétante pour eux, quoiqu'on leur ait déjà dit de ne rien craindre.

Adieu. Bien à vous en Notre-Seigneur. Quand vous verrez M^{gr} de Tulle, mettez-moi à ses pieds avec tous mes regrets et toutes mes espérances. S'il fait un mandement pour le Carême, n'oubliez pas de me l'envoyer. Je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

Je recommande à vos prières une de mes petites filles, Agnès, qui n'est pas bien portante.

1. Un buste de l'empereur avait été brisé avec préméditation et en pompe par des élèves, et l'on prétendait que les Pères n'avaient rien dit.

CLXV

A M. le comte de la Tour.

20 janvier 1854.

CHER AMI,

Il y a un siècle que je ne vous ai dit bonjour. J'espère que vous me le pardonnerez. Je travaille plus qu'il ne semble : j'ai vingt besognes en dehors de *l'Univers*, des lettres à écrire de tous les côtés où n'est pas mon cœur, et parfois une lassitude à l'ouvrage qui allonge tout. Ce que je ferais en un jour, étant bien disposé, me prend une semaine et ne vaut rien quand je suis dans ces fatigues. Je devrais alors m'abstenir, me reposer par la lecture, écrire à mes amis ; je ne sais pas m'y résoudre, je m'obstine à forcer ma main et mon cerveau, et je m'épuise et me mécontente tout à la fois. Vous ne sauriez croire combien je travaille quand je ne fais rien.

Nous avons eu une bien triste affaire à Saint-Étienne. Les Pères avaient été imprudents. Il fallait, si l'on voulait sévir, leur appliquer la loi le plus durement possible. Mais cette suppression arbitraire est bien désolante, bien redoutable. Les Pères jésuites ont vu l'empereur. Il a paru content d'eux, ils l'ont été de lui. J'espère que son bon sens réparera encore cette faute inquiétante. Toutefois, Fortoul a bien la figure d'un mauvais génie. Il a tous les traits universitaires. S'il reste,

il élèvera des ennemis au Pape et à l'empereur. Persigny aussi tient un langage inquiétant et indécent sur ces « gredins d'ultramontains ». C'est à la princesse de Beauvau, qui cherchait à l'intéresser pour Nicolas¹, dont Fortoul veut se défaire, qu'il a parlé ainsi. Elle-même l'a dit à celui de qui je le tiens. Je ne crois pas que Persigny ait la pensée de l'empereur autant qu'on le dit, et surtout il n'a pas son grand cœur et sa haute raison. Mais jugez de l'effet de ces violences sur la simplicité qui le croit un confident du prince, et sur l'hostilité qui veut le croire.

Rien ne m'est connu des résolutions prises sur l'Orient. J'ai toujours la pensée qu'on aura la guerre ; mais j'ai aussi la pensée qu'on ne la veut pas, et qu'elle éclatera par un coup de hasard. On ne fait aucun préparatif sérieux, cela semble certain ; du moins on ne fait rien pour un but si prochain. L'empereur semble plutôt se disposer pour une échéance éloignée. Voilà ce que m'ont dit unanimement quelques marins et quelques militaires très intelligents, que j'ai pu consulter, et qui sont en position de bien voir. De son côté, l'empereur de Russie pousse son affaire avec une résolution, une politique et une magnanimité que je suis bien forcé d'admirer, tout en lui souhaitant toutes les humiliations imaginables. Hélas ! quel crève-cœur de voir tout ensemble ces deux puis-

1. M. Auguste Nicolas était alors directeur au ministère des cultes. Ce grand chrétien, ce savant apologiste paraissait « trop clérical » à une partie des amis de Napoléon III.

sants ressorts, la foi et l'autorité, dans les mains d'un ennemi !

Nous vous verrons bientôt. J'en suis bien content pour nous, affligé pour notre amie M^{me} de la Tour. Dites-lui qu'au moins nous aurons grand soin de son mari. Ma sœur et mon frère s'accordent avec moi pour vous prier de venir souvent faire carême chez nous. Nous vous servirons au moins des visages d'enfants et des cœurs d'amis. Nous parlerons du bon Dieu, nous comploterons pour le bien servir. Voilà le dédommagement que je lui offre, et je sais qu'elle l'acceptera. Adieu, chers amis. Priez pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

CLXVI

A M. l'abbé Al. Cazeaux, du diocèse d'Aire.

Paris, 25 janvier 1854.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je viens bien tard vous remercier de votre bonne lettre du 28 décembre dernier. Pardonnez cette lenteur, non à moi, mais à mes occupations, qui sont bien nombreuses et qui ne finissent jamais. Vous m'avez rendu un double service en obtenant la déclaration de M^{gr} l'évêque d'Aire, que je reçus à Rome, et en me fournissant l'occasion de vous en exprimer ma reconnaissance. Ce sont ces secours donnés par tant de mains amies, quoi-

que inconnues, qui ont permis au journal de sortir avec tant de bonheur du mauvais pas où ses adversaires l'avaient engagé trop adroitement pour lui, et un peu aussi pour eux : car ils ont fait alors bien des choses dont leur conscience a dû être gênée ; mais que Dieu me pardonne comme je leur pardonne, et comme j'aurais pardonné, lors même qu'ils auraient réussi. Ils m'ont cru bien irrité ; je n'étais que bien attristé, et bien fier en même temps d'avoir su garder une conduite qui me valait de si précieuses sympathies.

Vous me parlez, Monsieur, d'un livre intéressant, sur les travaux de quelques missionnaires espagnols dans la Nouvelle-Hollande, et vous avez la bonté de m'en offrir des extraits pour *l'Univers*. J'accepte avec joie. C'est une des plus chères parties de notre tâche, de faire connaître les travaux et les souffrances des apôtres de l'Évangile ; et j'y aurais d'autant plus d'empressement ici, que la couronne de la pauvre Espagne, sous ce rapport, est maintenant bien dégarnie et bien inconnue.

Agréez, Monsieur le Curé, les sentiments respectueux et dévoués de votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXVII

A M. l'abbé A. Normand, curé de Sainte-Segrée.

Paris, 25 janvier 1854.

MONSIEUR LE CURÉ,

La bonne M^{lle} du Passage me permettait de ne lui répondre qu'à de longs intervalles. Votre amitié, dont je suis si heureux, m'accordera le même privilège. J'écris à tout le monde, excepté à mes amis : ainsi le veut la tyrannie de mes occupations, et ce n'est pas vous qui me demanderez de m'y soustraire. J'ai cependant été bien heureux de recevoir votre lettre, et j'aurais voulu vous en remercier plus tôt. Je suis enchanté de ne pas perdre le plaisir que je prenais à ouvrir les lettres qui portaient le timbre de Sainte-Segrée. J'aimais vraiment cette excellente demoiselle, que je n'ai pas connue, et je pense souvent qu'elle daigne prier pour moi avec plus d'ardeur que de son vivant, quoiqu'elle me connaisse beaucoup mieux, et précisément à cause de cela. Vous, Monsieur le Curé, qui savez ce que c'est que la pauvre âme humaine et qui devez moins croire aux dehors que ne le faisait cette bonne et innocente fille, priez aussi : j'en ai besoin de toute manière. Vous me récompenserez par là bien amplement des bonnes intentions qui m'animent dans mes travaux, et vous acquerrez infiniment plus de droits à ma

reconnaissance que je n'en puis avoir à la vôtre.

Agréez mes sentiments respectueux et dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

CLXVIII

A M. l'abbé Godarol, curé de la Bazoche-Gouët¹,

5 février 1854.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je suis bien touché et bien édifié de l'empressement avec lequel vous retirez des paroles que je m'accuse moi-même d'avoir prises trop chaudement. *Felix culpa*, puisque tout se termine à me faire connaître votre vertu et me donne un si légitime sujet de vous admirer et de vous aimer. Vous me pardonnerez de ne pas entrer en controverse sur le reste. De part et d'autre, nos opinions sont formées. Si nous nous rencontrons un jour, nous n'aurons pas grand'peine peut-être à nous mettre d'accord. Pour moi, je crois être aussi monarchiste que vous ; mais je suis moins attaché aux

1. M. l'abbé Godarol, auquel je dois communication de cette lettre, avait écrit en termes très vifs à Louis Veillot pour se plaindre d'un article où divers actes de la monarchie bourbonnienne lui avaient paru jugés trop sévèrement. Louis Veillot lui répondit qu'il ne pouvait accepter de remontrances faites sur ce ton (cette lettre est perdue), et qu'il s'attendait à plus de modération de la part d'un prêtre. M. l'abbé Godarol répliqua qu'il n'avait pas voulu le blesser. De là cette seconde lettre.

personnes qu'à la chose, et je crois que la légitimité de Dieu, qui prime toutes les autres, fait ou défait très valablement les 'dynasties. Par pitié pour les peuples, Dieu a beaucoup de patience et de longanimité pour les races royales ; mais il ne les a assurées ni contre le péché ni contre la mort, qui est la peine du péché. Le sceptre qu'il ôte est bien ôté ; celui qu'il donne est bien donné. Charles Martel, qui fut le premier d'une race en France, était un grand coupable, et le service d'avoir battu les Maures n'est pas si grand que celui d'avoir rétabli le culte. Rien, sans doute, n'est définitif ni sur les Bonapartes ni sur les Bourbons ; mais il y en a assez pour nous conseiller de nous tenir sur une grande réserve, et d'attendre avec respect, en donnant autant qu'il dépend de nous, à ceux qui ont le pouvoir de fait, le moyen de se légitimer, comme tout se légitime, par le rétablissement et l'affermissement de l'ordre moral. C'est ce qu'on ne peut pas faire en leur montrant de l'hostilité. Si le clergé prenait une attitude ennemie, il pousserait le gouvernement à faire beaucoup de mal. J'aime mieux l'encourager à faire beaucoup de bien. Si les rois n'ont pas absolument abimé la royauté, elle ne peut renaître et se restaurer que par son intime union avec l'Église.

Dans ma conviction, tout pouvoir qui ne formera pas cette alliance, tombera ; mais tout pouvoir qui voudra la conclure, vivra et sera béni.

Agréez, Monsieur le Curé, les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être,
 Votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXIX

A M. l'abbé Clément, du diocèse de Bourges.

Paris, 26 février 1854.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous remercie de la lettre obligeante que vous m'avez écrite, en m'envoyant votre souscription pour le saint archevêque de Fribourg¹. De telles œuvres et de tels suffrages consolent de bien des épreuves et les font supporter avec joie, même lorsqu'elles paraissent près d'accabler. Daignez m'accorder toujours le secours de vos prières. C'est par là que je conserverai toujours la force dont j'ai quelquefois besoin, et vous acquerez à ma reconnaissance les droits les mieux sentis.

Je suis avec respect, Monsieur le Curé, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

1. *L'Univers* avait ouvert une souscription pour offrir une croix pectorale à Mgr de Vicari, archevêque de Fribourg en Brisgau, persécuté par le gouvernement badois.

CLXX

A M^{gr} Parisis, évêque d'Arras.

Paris, 22 mars 1854.

MONSEIGNEUR,

Je vous dois des remerciements pour la bonne petite lettre que vous avez bien voulu m'écrire en quittant Paris. Je croyais que vous y prolongeriez votre séjour, et je me proposais d'aller vous porter des nouvelles que vous saviez déjà. J'ai, en effet, reçu la visite d'un aide de camp de l'empereur, M. le général de Cotte, mon ami, qui est venu me trouver avec la mission expresse de me dire que l'empereur était très heureux d'avoir eu *mon approbation* (ce sont ses paroles), *qui lui garantit celle des honnêtes gens*. J'avoue que j'ai été satisfait du succès d'un article que j'avais écrit avec ma sincérité ordinaire, croyant bien qu'il fâcherait beaucoup de gens, mais n'attendant pas qu'il aurait par ailleurs une telle fortune. L'opinion en a été très frappée, et le peu d'amis que *l'Univers* compte parmi les légitimistes et les orléanistes ont eu fort à faire pour le défendre. On a dit, ce qui se dit toujours, que j'étais vendu décidément. Mais c'est une bagatelle, et il reste que le principal journal catholique, sans bassesse aucune, sans aucun marché, sans sortir de sa ligne, non seulement n'inquiète pas le gouvernement, mais lui inspire confiance. Voilà ce que je regarde comme un

avantage pour la religion, et ce qui pourrait m'en coûter personnellement n'est rien.

La visite de M. le général de Cotte a eu une petite suite, que je crois utile de vous faire connaître sous le secret. Quelques jours après, le Nonce a désiré me voir, et il m'a demandé, de la part du ministre de l'instruction publique, de quel œil je me verrais offrir la croix d'honneur. J'ai répondu que je la refuserais très poliment et très décidément, par la raison invincible que je ne voudrais jamais du plus grand avantage pour moi qui pourrait occasionner à la cause que je défends le dommage le plus léger. J'ai ajouté que je ne croyais pas faire ici un sacrifice, la décoration n'ayant véritablement aucun prix à mes yeux; mais qu'une fois pour toutes, j'avais en tout le bonheur d'aimer l'Église beaucoup plus que moi-même; que ce sentiment, m'ayant toujours guidé, avait fini par donner quelque autorité à l'opinion de *l'Univers* et lui en donnerait de plus en plus; que jamais je ne consentirais que ce bénéfice nous fût enlevé; qu'enfin le gouvernement n'aurait pas plus d'avantage que moi à ce que désirait M. Fortoul. Quand je me donne, pourquoi aurait-on l'air de m'acheter? Le Nonce a compris cela, et j'espère qu'il ne m'en estimera pas moins¹.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Monseigneur, qu'il m'a demandé le secret sur sa commission, et que je ne crois pas le violer en vous le confiant.

1. Ce n'était pas la première fois que Louis Veillot, qui ne voulut jamais aucune décoration, refusait la croix d'honneur.

Après les mauvaises affaires dont nous nous sommes tirés , en voici une nouvelle qui est bien fâcheuse : c'est cette poursuite contre M. de Montalembert. La lettre qui cause tout ce tapage n'en vaut pas la peine. Elle est seulement peu digne de lui, quoique très conforme à l'intempérance de ses communications familières. Le plus fâcheux est que ce sont nos ennemis qui ont monté ce coup. Si la Chambre le livre, elle se fera peu d'honneur ; s'il est condamné, les magistrats en recevront quelque atteinte ; condamné ou absous, il est lui-même amoindri. Tout cela pour quelques mauvaises épigrammes !

Adieu, Monseigneur. Ma sœur s'unit à moi dans un même sentiment de tendre respect et de profonde affection pour Votre Grandeur. Nous recommandons à vos prières nos enfants, qui, grâce à Dieu, se portent bien.

Votre très humble et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXXI

A M^{sr} Gerbet, évêque de Perpignan.

Paris, 22 mars 1854.

MONSEIGNEUR,

J'ai un ami nommé Lafon , qui a un ami nommé Thébaud, lequel m'a fait l'honneur de penser que j'avais un ami nommé évêque de Perpignan. Or, d'après l'axiome que les amis de nos amis sont

nos amis, l'ami Thébaud réclame très humblement l'amitié de Votre Grandeur. Ledit ami Thébaud est facteur d'orgues, employé présentement dans une paroisse de votre diocèse, où il a emporté une lettre de mon indignité qui le recommande à la bénignité de Votre Paternité. Mais ce n'est pas tout. Le bruit court parmi les organistes que vous avez reçu du ministère, pour don de joyeux avènement, une très jolie somme destinée à l'orgue de votre cathédrale, et voilà (peut-être!) ce qui enflamme l'ami Thébaud d'un nouveau zèle pour obtenir votre amitié. Il l'a dit à sa femme, sa femme a écrit à la femme de l'ami Lafon, l'ami Lafon est venu à moi, on me presse d'aller à vous : me voici. Requête à Votre Grandeur d'unir bien intimement dans son esprit l'idée de l'orgue de Perpignan et de l'ami Thébaud, organiste. Le prix sera une éternelle reconnaissance pour moi, et pour vous, Monseigneur, on me le jure, un orgue parfait. S'il suffit de beaucoup de vertus, d'une vraie piété et d'un grand besoin de vivre pour faire un bon orgue, vous avez certainement là tout ce qu'il faut; s'il faut quelque chose encore, je n'en répons plus, n'ayant jamais joué des instruments de mon ami Thébaud, ni d'aucun autre. Cependant on assure qu'il a du talent et de la probité. La probité est une partie essentielle du talent dans les arts qui requièrent, comme celui-ci, des fournitures. J'ose prier Votre Grandeur de ne pas perdre de vue cette considération morale et philosophique.

Voilà ma commission faite. Il ne me reste qu'à remercier mes amis de m'avoir fourni l'occasion de vous dire, Monseigneur, combien je suis toujours,

Votre très humble et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXXII

A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges.

Mai 1854.

MON CHER AMI,

J'ai lu deux fois cette magnifique pastorale de Tulle, que vous aviez, par parenthèse, négligé de m'envoyer. C'est sublime et ravissant. Nous en préparons de longs extraits. Deux raisons nous empêchent de donner tout : la première, son étendue ; la seconde, la véritable, l'excentricité littéraire de quelques passages, qui prêteraient au rire stupide de nos philosophes et de quelques petits abbés très occupés de la fusion des deux Sorbonnes. Que ces étrangetés sont malheureuses ! Il y a une quantité de gens pour qui elles détruiront, quoi qu'on fasse, l'effet sans prix de tant de beautés sans égales. N'y a-t-il aucun moyen de corriger cela, ou de faire accepter des corrections ? Mon rêve serait de raboter un peu ces aspérités qui ne sont point nécessaires, de réformer cette ponctuation qui gêne le lecteur, d'ôter à quelques

phrases leur concision qui bouche des fenêtres indispensables, et de faire réimprimer le tout en un joli volume, bien lisible aux yeux du corps et aux yeux de l'esprit. Si on voulait, j'ai un éditeur dans ma poche. Que ce petit volume donnerait de beaux et gros fruits ! Autrement, voilà, quoi qu'on fasse, un chef-d'œuvre enterré.

Répondez-moi là-dessus, cher ami, et profitez de l'occasion pour me donner de vos nouvelles. Je présume que vous avez travaillé ce Carême de manière à supprimer toute correspondance. Plaise à Dieu que vous soyez tout courbé sous le poids des gerbes ! Moi, je mène toujours mon petit train sans loisir. *L'Univers* va très bien : il a gagné huit cents abonnés depuis le 1^{er} janvier, et il est en paix avec l'Église gallicane. C'est l'effet du voyage de Rome. Nos affaires ne sont pas en mauvais état, malgré la fâcheuse aventure de M. de Montalembert, regrettable pour tout le monde, mais surtout pour lui. Le voilà jeté par là en plein dans la politique d'opposition ; et il parle amèrement des évêques qui n'ont pas épousé sa querelle. Priez pour lui, afin qu'il n'ait pas la faiblesse de croire qu'il a obligé des ingrats. Ses promptitudes de langage sont quelquefois effrayantes. Par bonheur, il est très inconséquent, et je lui appliquerais volontiers ce que mon cher Donoso me disait d'un autre : *il se sauvera par l'inconséquence*. Mais pourtant c'est une mauvaise planche. Hélas ! mon ami, M^{sr} Bertheaud parle admirablement de ceux qui ont la gloire de défendre l'Église. Néanmoins cette gloire, la

plus enviable qui soit au monde, a, comme toute gloire, ses effroyables périls. Que Dieu a fait un sort heureux à cette multitude qui n'a qu'à vivre tranquillement dans la foi! Que cette pauvreté est aussi précieuse que l'autre!

Je recommande à vos prières ma petite Agnès, ma seconde fille : elle a, d'une manière douce, il est vrai, une mauvaise fièvre, et je tremble aisément. Le reste va bien. Si aucun accident n'arrive, je ferai mon voyage. J'en ai un désir qui s'accroît toujours, et je prends mes dispositions avec une patience et une persévérance d'avare.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXIII

A M. Delcamp.

Paris, 8 mai 1854.

MONSIEUR,

Vous étiez sans doute déjà inscrit sur les tables de l'Archiconfrérie. Le vénérable M. Desgenettes m'a dit qu'il ne négligeait jamais de faire droit aux demandes qui lui sont adressées; mais il reçoit quelques centaines de lettres tous les mois, et il lui est impossible d'y répondre, ni d'envoyer des billets d'admission.

Pour plus de sûreté, j'ai fait écrire votre nom sous mes yeux, et j'ai retiré votre diplôme. Le

voici. L'usage étant de faire une petite aumône (toute volontaire), j'ai humblement donné une pièce de vingt sous, que je vous prie de rendre aux pauvres de Lambesc.

Je suis bien touché, Monsieur, de l'intérêt que vous inspirent mes travaux. Je compte reprendre prochainement mes *Vies de saints*. En attendant, je publierai d'ici à deux ou trois mois deux volumes ; *l'Esclave Vindex* y sera réimprimé : on ne le trouve plus. Quant à la *Petite Philosophie*, la seconde édition vient de paraître chez Lanier, 4, rue de Buci.

Je me recommande bien à vos prières, Monsieur, pendant ce mois de Marie et toujours : j'en ai besoin.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXIV

A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges.

9 mai 1854.

Il y a décidément un sort sur mon voyage de Tulle, très cher abbé. Ma fille à peine guérie, ma mère est tombée dangereusement malade. Elle nous a inquiétés pendant huit jours, et elle n'est pas encore rétablie. En ce moment, néanmoins, nous sommes au beau ; mais combien de temps ce

beau durera-t-il? Je n'ose plus compter sur un jour sans angoisses.

Au milieu de mes soucis, j'ai presque achevé deux volumes que je compte donner prochainement à l'imprimeur. C'est intitulé *Çà et là*. Il y a de tout, et surtout de la corde pour me pendre; mais qu'importe? Pardonnez-moi de n'avoir pas répondu à votre dernière sommation. J'étais si furieusement engagé dans mon labeur et dans mes ennuis, que je n'entendais plus rien et que je ne pouvais prendre sur moi d'écrire un billet.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXV

A Sa Grandeur M^{gr} Gerbet, évêque de Perpignan.

28 mai 1854.

C'est moi, Monseigneur: je viens vous demander pardon de n'avoir pas répondu à votre bonne lettre. Quand je l'ai reçue, Du Lac écrivait à M^{gr} d'Amiens, pour lui expliquer la situation critique où nous plaçaient les mandements sur la guerre; et moi, j'étais en plein dans le flot de bouquins et de papiers où je m'étais aventuré pour démanteler le fort Dupin. C'est un très petit Cronstadt, mais quelle Baltique! Si cette excuse ne suffisait pas, et que j'eusse besoin d'un avocat auprès de Votre Bénignité, je chargerais M. Bouthors de plaider

pour moi. Il a dû prendre quelque peu d'intérêt à ma campagne ¹.

Maintenant, Monseigneur, il s'agit de recommencer, de refondre tout cela et de le mettre en volume, à l'usage des curés qui ont un maire libre penseur. Pour faire aussi bien que possible, et sans prétendre aucunement à devenir le successeur de M. Dupin dans l'Académie des sciences morales et politiques, je voudrais avoir quelque texte, quelque canon, — je me contenterais d'un petit obusier de campagne, — sur la discipline religieuse de la continence dans le mariage, mais antérieur au quatrième concile de Carthage. J'aimerais bien aussi l'exemple de quelques saints du moyen âge; j'ai déjà celui de saint Louis. Vous devez avoir tout cela dans quelque coin de votre mémoire; et, s'il vous venait la moindre chose à ce sujet, vous m'épargneriez bien des démarches infructueuses dans un pays que je connais trop peu. Vous voyez, Monseigneur, que j'implore votre pardon sans éprouver la moindre alarme. C'est que je sais combien vous êtes bon et combien je vous aime.

Bien tendrement et bien respectueusement tout à vous, Monseigneur.

LOUIS VEUILLOT.

1. M. Bouthors, qui était d'Amiens, avait, par un travail soumis à l'Académie des sciences morales et politiques, soulevé le débat sur le « droit du seigneur ».

CLXXVI

Au R. P. dom Guéranger, abbé de Solesmes.

28 mai 1854.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

J'ai fait quatre longs articles sur *le Droit du seigneur*, que je voudrais mettre en volume, à l'usage des curés de campagne qui ont des maires libres penseurs. Pour être aussi complet que possible (possible à moi), je serais bien aise de savoir s'il existe quelque trace de la discipline qui recommandait la continence dans le mariage, mais antérieure au quatrième concile de Carthage. Je n'ai rien de plus ancien, et je ne sais guère chercher dans l'antiquité ecclésiastique. S'il y a quelque chose, vous l'avez certainement sous la main. Vous devez bien connaître aussi quelques saints qui ont observé cette discipline avant saint Louis. Enfin, si j'ai dit quelque sottise, je vous supplie de me l'indiquer. Ce n'est pas que je prétende à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ni à celle des sciences morales et politiques; mais j'aimerais bien que cette vilénie du *maritagium* fût coulée à fond et sans remède.

Dans tous les cas, Très Révérend Père, j'aurai eu le plaisir de vous écrire, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps, et de vous dire que je suis toujours votre très humble et tout dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXXVII

A M. Eugène Veillot.

Paris, 19 juin 1854.

J'ai eu ce matin des nouvelles de Tréguier : on est arrivé à bon port, en bonne santé¹ ; on jouait au départ du courrier comme si on avait dormi suivant l'usage ; du reste, Agnès dormait depuis la barrière du Maine, et Marie depuis Versailles. Il ne me reste plus qu'à te savoir au soleil. Ici nous ne savons plus ce que c'est ; mais de l'eau tant qu'on en veut. Le travail suit son train ordinaire. J'espère toujours ne pas faire deux volumes ; mais je n'espère plus finir cette semaine : il s'en faut ! A *l'Univers*, plus de boules ! car le duo de Du Lac et de Barrier, je n'appelle pas cela un jeu.

L'abbé Gaume est vicaire général de Reims et protonotaire *ad instar*. Il en jouit comme un enfant ; il est vrai que les autres seront assez tourmentés.

Je n'ai plus revu Lanier. Il finira par m'oublier comme ses autres affaires. Je n'en serais pas fâché.

Je tremble que tu ne sois dans l'eau comme nous, et je m'associe à ta peine du fond de mon désert. Je ne suis pas homme à me pendre ; mais, si

1. M^{lle} Élise Veillot et deux des filles de Louis Veillot étaient à Tréguier, chez M. le comte Gustave de la Tour.

je n'avais pas ce pauvre Dupin¹, je risquerais de me trouver bien seul.

Adieu, petit frère. Ne me néglige pas.

LOUIS.

CLXXVIII

A M. Eugène Vuillot.

28 juin 1854.

Je n'étais pas content du tout hier matin, frère : j'étais resté douze jours sans nouvelles ; et depuis quatre ou cinq jours, je trouvais que c'était bien long. Je me demandais comment tu pouvais être malade sans me le faire savoir, comment il avait pu arriver quelque accident aux voyageurs du Simplon sans que j'en fusse informé, etc., etc. C'est absurde, mais c'est comme ça ; et si tu avais tardé deux jours encore, je n'aurais pas manqué d'écrire à Milan et à Venise, pour savoir n'importe quoi.

J'ai bien travaillé : je ne ferai qu'un volume, et il ne sera pas gros ; mais que j'ai pris de peine ! L'ouvrage est aux deux tiers écrit et à moitié imprimé. Tu le trouveras fait et tout frais. Mon intention est de partir aussitôt ; mais, s'il fallait ne t'attendre que quelques jours, qui me ferait partir ?

Comment ! tu n'es pas content de l'article de

1. Mon frère développait son travail sur *le Droit du seigneur*, lequel était, dans l'origine, une réponse à M. Dupin, procureur général près la Cour de cassation.

Sacy¹? Il faut que tu sois bien enragé. Pour moi, j'en ai été charmé; j'ai trouvé que c'était le plus grand triomphe de *l'Univers* dans ce monde-là, et j'ai dit comme toi : voilà ce qui prouve que Bertin est mort. Et puis la figure de Janin ! J'ai été voir Sacy, je l'ai remercié, et ç'a été une vraie tendresse. Il m'a conjuré d'aller quelquefois le voir. Il m'a dit qu'il m'avait toujours beaucoup aimé depuis qu'il me connaît, — moi de même; — qu'il avait été quelquefois un peu vif à mon endroit, — moi de même; — que cela tenait à une maladie de nerfs qu'il avait faite, et qu'il me priait de l'excuser. Plus moyen de dire : moi de même ! mais je l'ai prié de m'excuser tout de même, parce que j'ai aussi les nerfs très agacés lorsqu'on dit du mal de l'Église. Je lui ai annoncé mon *Droit du seigneur*. Il m'a paru insensible aux effets de nerfs, qui se portent sur Alloury².

Rien de neuf au journal. Du Lac travaille avec la morne résolution d'un bœuf attaché au joug. Barrier a des clous au bras droit, et ils font leur partie de boules de la main gauche. N'ont-ils pas eu le front de me proposer ce régal ? Mais je ne joue pas, même du bras droit. Ne t'ayant plus là pour me surveiller, je me lâche et je deviens détestable. Pas de nouvelles d'Aubineau depuis l'heureux accouchement de sa femme. Il a une fille,

1. M. de Sacy, rédacteur en chef du *Journal des Débats*, avait fait dans ce journal un article sur la *Petite Philosophie*.

2. Rédacteur du *Journal des Débats*, très hostile à *l'Univers*, et que Louis Veuillot avait souvent malmené.

grosse, dit-il, comme une noisette. Ce ne sera tout de même pas une économie. Je ne sais où il en est avec Saint-Albin. Coquille s'endort. Bonnetty ne se réveille pas. Gondon a une bonne lettre du cardinal Wiseman, qui lui permet de faire fête à Cognat. J'en ai une très charmante de l'archevêque de Dublin, qui m'approuve entièrement au sujet de Tuam. Je mets aujourd'hui le comble aux vœux de Taconet en lui donnant un premier-Paris de belle taille.

C'est une allégresse à Tréguier : on y mange énormément. A Senlis, tout va bien¹; seulement, la mère Stanislas m'a fait une farce cruelle. Elle m'écrit que Luce est malade, sans aucune gravité, et que je ne m'inquiète pas, mais qu'elle viendrait pourtant me voir. Je me précipite au chemin de fer et je le manque. Le lendemain matin, nouvelle lettre, fruit du remords : Luce avait un rhume, et la mère Stanislas voulait bien me voir pour me faire dîner avec l'évêque de Beauvais. Petit monstre !

Bonnes nouvelles aussi de Clamart. A Sceaux, une pluie de douceurs. Bercy est florissant. Clichy est sage. Rosalie se gouverne toujours de même, et n'a point encore paru en camisole et en cheveux. Mon-Carthur ne se connaît plus ; il parle de manquer ses cours. Je le modère. Du reste, il est à pot et à rôti avec ses professeurs, et ce travail le mûrit de deux ans. C'est certainement

1. Les plus jeunes filles de Louis Veuillot étaient à Senlis, chez les dames de Saint-Joseph.

la meilleure étude qu'il ait faite. Il me semble que je n'ai plus qu'à signer :

(Signature monumentale, imitée d'un de nos collaborateurs.)

Cette signature me rappelle à la politique. On dit que Persigny s'est retiré à cause des tendances à la paix; on dit que ses collègues, désireux de l'évincer, le mettaient sur les questions d'administration, et lui faisaient débiter d'énormes bêtises à tous les conseils; on dit qu'ils ont été penauds quand ils ont vu Billault le remplacer, et qu'ils voulaient Baroche ou Rouher. Je dis, moi, que, malgré les brutalités de Persigny, nous pourrions avoir fait une perte, parce que Billault, s'il veut faire le mal, le fera sciemment et prudemment. Migne a reçu un avertissement pour avoir manqué à l'empereur¹. Il a inséré l'avertissement avec une note où il dit qu'il a mérité la suppression, et que l'infâme article qui lui a attiré ce malheur ne lui aurait pas semblé trop expié au prix de 185,000 fr. 30 c., que lui coûte son journal.

LOUIS.

1. M. l'abbé Migne publiait alors un journal intitulé *la Voix de la vérité*.

CLXXIX

A M. Eugène Vuillot.

16 juillet 1854.

MON PETIT FRÈRE,

Je te loue fortement de revenir par Marseille. Chuit est bon à embrasser en passant (choisis-les à l'ail). Quand tu auras pris ton café au vrai Rocas blanc¹, tu m'écriras tout de suite si tu reviens tout de suite, ou combien de temps tu comptes t'arrêter à la Pelonnière². Tu penses bien que s'il ne fallait t'attendre que huit jours, je t'attendrais. J'ai bien envie d'embrasser mes filles; mais rester deux mois sans te voir me paraîtrait vif. L'économie domestique m'engage d'ailleurs à prendre la commodité de ta malle. Tu l'avais bien prédit et « pronostiqué » : mon livre m'a tenu plus longtemps que je ne pensais. J'ai écrit *fin* hier au soir, et je suis parti avec Mon-Carthur pour aller brûler un cierge à Notre-Dame des Victoires. Qui fut dit fut fait. Un beau cierge de vingt sous. Le volume aura quatre cents et quelques pages. Vivès m'en promet pour samedi prochain. En somme, tu le verras naitre, et ça ne sera pas mauvais pour lui. Le comte du... n'a pas voulu en accepter la dédicace, crainte de se compromettre. Que t'en semble ?

Rien de neuf au journal. On t'attend. Du Lac a

1. Propriété de M. Chuit, près de Marseille.

2. Propriété de la belle-mère de M. Aubineau, près de Lyon.

pris son passeport pour tromper les ennuis de l'attente.

Les nouvelles sont bonnes de partout. Les tiennes sont bien gentilles. Qui diable a pu t'empêcher de répondre en italien à ces bibliothécaires ? Tu sais bien dire *macaroni*.

LOUIS.

CLXXX

A M. le comte de la Tour.

Paris, juillet 1854.

MON CHER AMI,

Je viens de lire votre excellent article. Il est parfait. Vous *savez* et vous *dites* avec une solidité admirable. Cela n'ouvrira guère certains yeux absurdes qui le liront, mais nous faisons notre devoir et nous défendons la vérité. Je devrai aussi rentrer en lice sur cette question : car le *Siècle* m'a répondu, il y a huit jours, par un article que je n'ai pas lu encore. Je voulais finir mon livre, et je ne me suis laissé déranger par rien, ni par le plaisir de taper, ni par la joie d'embrasser. Je vous dois cependant une belle étreinte, cher ami. Ma sœur me parle de votre hospitalité de manière à me faire pleurer. Que ne dois-je pas à M^{me} de la Tour et à vous pour les bons moments que vous faites passer à ces chères créatures ? et combien je remercie Dieu, qui a décidé de tout temps que nous aurions ce rafraîchissement et cette joie !

J'ai hâte d'en prendre ma part de plus près et en nature, mais j'ai encore quinze longs jours au moins à passer ici. Il faut que j'attende mon livre et mon frère. Vous me direz comment et par où il faut que j'arrive. Vous êtes mon propriétaire. Cependant, j'ai résolu d'aller à Sainte-Anne d'Auray, et Rio m'a dit que, pour la commodité du voyage et ne pas faire deux fois un long chemin, il faut arriver par là. Que vous en semble? Quant à moi, je tiens à Sainte-Anne, mais pas du tout au jour, et je n'ai même aucun désir de voir les pèlerins, malgré l'édification que j'y pourrais puiser. Je suis comme notre pauvre ami Donoso : je ne m'édifie jamais dans la foule. Il n'y a qu'une chose qui puisse donner quelque beauté aux masses : c'est le danger. Je doute qu'on puisse voir cent mille hommes sérieux à la fois, autrement que devant quelques centaines de bouches à feu. Pour moi, j'ai vu des pasquins et des pasquinades sur la place de Saint-Pierre au moment de la bénédiction pontificale. Ainsi donc, je m'arrangerais très bien de ne voir à Sainte-Anne d'autre pèlerin que moi-même.

Adieu, très cher ami. Je suis encore si encombré de lettres à écrire, d'épreuves à corriger et de volumes à rédiger, qu'il faut laisser tout pour y suffire. Ah! que je gagne bien le bon temps que je me promets auprès de vous! Présentez mes respects à M^{me} de la Tour. Je ne vous dirai jamais combien je suis heureux de votre amitié à tous deux.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXXI

A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges.

23 juillet 1854.

MON CHER AMI,

J'ai vu ce matin le premier exemplaire de mon livre sur *le Droit du seigneur*, qui me tenait aux travaux forcés depuis deux mois, et je pars à l'instant pour la Bretagne, où sont mes enfants. Vous voyez comme ma vie m'appartient peu. J'avais compté sur les deux mois que ce diable de Dupin vient de me prendre. Excusez-moi près de M. le supérieur de Felletin, à qui je n'ai pas le temps d'écrire. Jamais personne n'obtiendra de moi que je prononce un discours : je ne puis soutenir l'apparat.

Adieu, très cher ami. Bien à vous. Je ferai tout ce que vous voudrez pour vos poésies, mais je n'ai pas le volume.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXXII

A M. Eugène Veillot.

25 juillet 1854.

On ne passe pas du tout deux nuits, cher frère. Je suis arrivé à dix heures du soir, et La Tour m'attendait. Je t'écris après avoir bien dormi à l'hôtel

de « l'Univers », fort bon hôtel, mais on y a des plumes de fer : tu connais cette tristesse. Le voyage a été fort doux, en compagnie chrétienne. Ce qui m'a bien surpris, c'est que j'ai eu la colique. Une honne colique, sois tranquille.

Je dîne ce soir avec le clergé ; demain, déjeuner à Saint-Ilan, dîner chez le receveur général, où l'on me présentera le préfet. Hélas ! je ne pourrai partir pour Tréguier que mardi. Les santés y sont d'ailleurs fort bonnes ; tout va bien. Voici les visites qui abondent, et il n'est plus guère possible de continuer. Tu as l'essentiel. Je t'écrirai maintenant de Tréguier.

Tout à toi, cher frère.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXXIII

A M. Eugène Veillot.

29 juillet 1854.

Nous avons passé par le feu, mais nous voici dans l'eau. Il tombe une pluie parisienne. J'aime encore mieux cela, cher frère, que l'averse de compliments qui n'a cessé depuis que j'ai touché la Bretagne. Quel zèle ! quels dîners ! quels vins ! Je défie qu'un rédacteur de *l'Univers* puisse rester huit jours à Saint-Brieuc sans crever. L'évêque en est tout mélancolique. Il n'a pas voulu me voir ; et la grande question, ici à Tréguier, est de savoir si

je puis assister à la distribution des prix qu'il doit présider. Hier, les supérieurs du collège (petit séminaire) sont venus m'inviter en masse. J'ai rendu ma visite à l'établissement, on m'a donné une sérénade, et ensuite j'ai fait un discours et donné un congé. Quatre heures après, l'évêque arrive, et, dans la soirée, un professeur vient chez La Tour pour nous faire entendre que nous ferons bien, par égard pour le pontife, de ne nous trouver ni à la cérémonie ni au dîner : on craint qu'il ne soit tout à fait blessé de ma présence. Voilà, j'espère, un genre nouveau et qui ne s'était pas encore rencontré. La Tour est très empêtré de cela; M^{me} de la Tour est opprimée, parce que ce sera, dit-elle, un avantage pour les gallicans. Élise et moi, nous rions de bon cœur; et le fait serait vraiment bien amusant, si tant d'étroitesse ne méritait pas quelque regret.

Nos filles ne s'en inquiètent guère. Elles ont des mines superbes, Marie surtout. Agnès va très bien, mais sans abandonner ses sentiments secrets. Elle a découvert que les chiens marchent à quatre pattes en Bretagne. Titine¹ s'est fait une haine, pour n'en pas perdre l'habitude. Elle se trouve d'ailleurs très heureuse, et elle avoue que la Bretagne est un pays plus beau que son beau pays.

Je viens de voir l'évêque. Il ne s'est pas évanoui. Dans le cours d'une conversation d'une demi-heure, il a trouvé moyen de parler contre le go-

1. La bonne des enfants.

thique, contre les Petites Sœurs, contre les évêques qui croient devoir faire en personne le voyage de Rome, contre le patois breton, etc.; d'ailleurs, bon homme. Il craint que je ne veuille gouverner son diocèse, et n'a pas d'autre crainte. Je l'ai rassuré indirectement en lui disant que mon voyage ne durerait qu'un mois.

Veux-tu dire à Mon-Carthur que je le prie de porter un *Droit du seigneur* a Lebaudy et un autre à la poste pour Montsaulnin. Il faudrait aussi dire à Vivès d'en expédier dix au prince de Beauvau, sénateur, à Hatoué (Meurthe).

Adieu, frère. Après tout, ce pays est agréable à voir, boisé, pittoresque, nourrissant. On s'y baigne, on y boit, on y triomphe, et tout cela est loin de valoir un voyage entre frères de la rue du Bac à la rue de Grenelle. L'homme n'est bien nulle part; mais l'endroit où il est le moins mal, c'est chez soi, ou chez toi. Je t'embrasse comme si j'étais curé.

LOUIS.

CLXXXIV

A M. Eugène Vuillot.

Tréguier, 9 août 1854.

Tu m'attendris, frère, quand je te vois prendre le temps de m'écrire, au milieu des affaires que je te laisse sur les bras. Tu t'attendrais aussi si tu voyais ce que deviennent mes pauvres vacances.

Que Du Lac est heureux ! Il n'y a pas eu moyen d'éviter au moins trois ou quatre dîners par semaine. Je pars en ce moment pour le troisième de cette semaine-ci, à quatre lieues de Tréguier. Trente personnes inconnues qui vont me tenir à table trois ou quatre bonnes heures sans me donner de répit qu'au moment de la soupe ! et des questions dignes de Loulou, et des compliments terribles, et des plaintes sur les inexactitudes de *l'Univers* ! C'est un cruel métier, et j'en ai pour jusqu'au dernier jour. Où est ton arbre, dans le duché de Bade ? Mais surtout où est la rédaction ? C'est là que je voudrais être.

Quand ce sera fini à Tréguier, cela recommencera à Quintin. M^{me} de Cuverville m'organise des triomphes. Je n'en pourrai refuser que la moitié. Nous serons là vers le 18 ou le 20. Tâche de m'y écrire. Je ne pourrai pas être de retour avant la fin du mois ; mais il faut au moins que cela ne tarde pas davantage. Il est probable que je laisserai mon bagage en route, et que les melons passeront encore une dizaine de jours à Saint-Malo, chez les Petites Sœurs. Élise, qui n'est pas de tous ces dîners, s'arrange beaucoup mieux que moi du séjour de Bretagne, et trouve, d'ailleurs avec raison, qu'il ne serait pas convenable de brûler les Petites Sœurs après qu'elles ont, pendant deux ans, préparé des appartements pour la recevoir. Elle reviendra toute seule sans le moindre embarras ; et moi, je filerai par Vannes, Nantes et Tours.

Tu me parles de tout ce qui me regarde, et tu n'oublies que tes affaires. Est-ce que tu n'as pas encore réfléchi ? Tu es bien drôle quelquefois ; et, si l'on n'avait pas pris le parti de me regarder comme le plaisant de la famille, il y aurait de quoi blaguer sur toi. Tu es bien gentil tout de même, et je t'aime fameusement.

LOUIS.

CLXXXV

A M. Eugène Veuillot.

20 août 1854.

Me voici tout de même à Saint-Ilan, cher frère, et bien heureux d'y être, car nous n'y avons personne. J'y écouterai des vers, je l'avoue ; mais je préfère les vers à un diner. C'est tout te dire sur la mélancolie de mes digestions. Ils ont trouvé moyen de me faire faire un diner en diligence, pas plus tard qu'hier ! J'avais eu la simplicité d'écrire à un curé que nous prendrions une tasse de café chez lui, en relayant. Nous arrivons : seize couverts, six prêtres et les principaux de Paimpol. Au dessert, j'ai acheté une ferme de 35,000 francs. C'est un endroit charmant, de bon rapport, que j'ai visité d'une fenêtre à une lieue de là. Ils voulaient m'y conduire, ayant pris leurs mesures et corrompu le postillon ; mais là, j'ai tenu ferme, et je n'ai pas voulu voir mon acquisition, par la raison qu'on m'attendait à Saint-Brieuc. J'ai dit à mon ami qui

m'a fait faire l'affaire (je ne sais pas son nom) : « Puisque vous avez vu cet établissement et qu'il vous convient, quel besoin ai-je de le voir ? Il faut que j'aïlle dîner à Saint-Ilan. » Il y a une plage magnifique pour prendre les bains de mer, et mon ami se charge de rendre la maison très habitable à peu de frais. Nous y mènerons l'eau douce des fontaines. Ne t'inquiète pas : on a toute facilité pour le paiement. Si, parmi cette facilité, il n'y a pas celle de ne point payer, rien de fait ! Je redeviens libre de toute propriété, comme j'ai vécu jusqu'ici.

Saint-Ilan est un château très coquet. Titine, en y arrivant dans une voiture à deux chevaux conduite par Apollon, chevalier de la Légion d'honneur, a dit : « De mieux en mieux. » Elle fait des mots à la journée et des remarques de voyage profondes comme la mer. Après Paimpol, on sort de la partie bretonne de la Bretagne. Arrivant à Binic, elle a entendu parler des enfants : « Quien ! y parlont français dans ce pays-ci ! » La grosse bête et les autres petites ne s'étonnent plus de rien.

J'aime bien mieux t'écrire ces bêtises que de remercier Ségur. Je ferai mes remerciements au retour. Ce retour aura lieu vers le 1^{er} septembre, à moins d'ordres contraires de ta part, qui me feront briser tous les arrangements.

Si Arthur est à ta disposition, envoie-le à Vivès, et qu'il lui dise de faire promptement un dépôt à Saint-Brieuc, où va avoir lieu la retraite ecclésiastique. Les achats y seront considérables. La Tour fera ou fera faire un article. Ce La Tour est char-

mant, et nous avons passé de véritables heureux jours chez lui. Il m'a même épargné des diners. Les Cuverville, charmants aussi.

Je n'ai pas du tout fait de discours à Lannion. J'y ai diné entre une quarantaine de prêtres : tous ceux du canton et quelques autres. Montalembert y a été écrasé dans la personne de son unique ami, qui s'est proclamé vaincu : voilà tout. Ce n'est pas la peine d'en parler à Paris. Liscourt est sous-préfète à Lannion, sous le nom de Peybère. Nous ne l'avons point vue, mais on dit qu'elle n'est point changée. Peybère est venu dîner chez La Tour ; c'est un sous-préfet élégant et grêle. M^{me} Léocadie le trouve fort bien. Élise lui a dit : J'aime mieux nos hommes. Et elle a bien dit. Adieu, cher frère. A bientôt. Je ne suis pas triste et je ne m'ennuie pas, mais ça va venir. Tout à toi. Embrasse Nanon, comme on t'embrasse toi-même.

LOUIS.

CLXXXVI

A M. le comte de la Tour.

31 août 1854.

J'ai lu votre article sur les grands chemins, mon cher ami, et depuis lors j'ai tant couru, qu'il ne m'a pas été possible de vous remercier. Je le fais en arrivant. Mes remerciements ne signifieraient pas grand'chose. Un auteur est toujours content

ou doit l'être quand on vante son ouvrage. Mais Eugène, qui peut se montrer difficile, est très satisfait : ce qui me porte à croire que vous avez un peu passé la limite de la bienveillance ; mais je ne veux pas m'arrêter là-dessus. Tant pis pour vous, si la stricte justice réclame !

Nos amis sont charmés, en me regardant, des bons effets de l'air de Bretagne. Ils seraient presque de l'avis de l'évêque de Saint-Brieuc et du curé d'Uzel, dont ma sœur vous a certainement conté le propos. Il ne faudrait pas s'étonner si quelques-uns, par passion de se bien porter, se portaient chez vous. Ils n'y manqueraient pas, s'ils savaient combien vous vous entendez mieux encore à contenter le cœur que l'estomac. Combien vous m'avez été bons, mon cher ami ! (Ce pluriel est pour M^{me} de la Tour.) Soyez l'interprète de ma reconnaissance auprès de ces excellents curés, Tréguier, Lannion, Paimpol, et re-Paimpol. Je fais des récits qui enlèvent nos camarades. Ils auraient voulu être là. Je le crois bien. Le grand jour de Lannion s'est répété à l'île, et il y en a eu des reflets à Vannes. Véritablement c'est une douce chose d'avoir de tels amis, et cela fait bien passer ce qui peut se trouver de trop sur la table. S'il fallait donner autre chose que quelques milliers de francs pour habiter un pareil pays, je le donnerais bien.

J'ai trouvé *l'Univers* en bonne santé et ma famille aussi. J'ai vu sans douleur que *l'Ami de la Religion* s'était porté un rude coup dans l'affaire Wi-

seman. Il ne l'a pas voulu abandonner néanmoins, et il persiste dans cette voie, où il s'achèvera. Ce qui est plus fâcheux, c'est que le procès va recommencer contre le cardinal, qui en est fort importuné. Montalembert prend tout haut le parti de l'abbé Cognat. En certains moments, je me demande où s'arrêtera cette passion, et si elle peut s'arrêter. Il faut prier pour lui. Je ne vous dis rien de la politique : je n'ai pas encore pris l'air. Hélas ! je ne le prendrai que trop tôt !

Adieu, très cher ami. Je baise les mains de M^{me} de la Tour, et j'embrasse vos enfants. Rappelez-moi au bon souvenir de tous ces messieurs du collège, particulièrement de mon père Urvoy.

Tout à vous.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXXVII

A M. Rivalland.

Paris, 1^{er} septembre 1854.

J'étais absent quand vous m'avez écrit, mon cher Monsieur, et l'on ne m'a pas envoyé votre lettre. Je le regrette, car vous aurez cru que je vous oubliais. Il n'en est rien. Je tiens toujours à votre bon souvenir ; mais je suis bien occupé, et l'excès de travail m'empêche souvent d'écrire aux personnes que j'aime le plus.

J'ai le chagrin de ne pouvoir rien faire pour le

jeune homme que vous me recommandez. Les bureaux de *l'Univers* ne sont pas sous ma direction ; et d'ailleurs, il n'y a point d'emploi vacant. Je ne puis rien chercher au dehors, parce que mes relations sont très bornées et que mes devoirs quotidiens ne me laissent aucun loisir. Je vous dis la même chose pour vous avec plus de regret encore. J'y ajoute sincèrement le conseil de ne point chercher à venir à Paris tant que vous trouverez à vivre, si médiocrement que ce soit, là où vous êtes.

Vous n'y trouveriez aucun avantage de plus et beaucoup moins de bien véritable. Avec douze mille francs par an, que j'ai grand'peine à gagner, je vis dans la gêne ; et, si Dieu n'y pourvoit, je ne sais comment je pourrai élever mes cinq filles lorsqu'elles auront grandi. Voyez là-dessus ce que vous pourriez faire. Vous avez toujours de l'air, un abri et du pain. Si vous éprouvez des soucis, des peines, des tracasseries, personne n'en est exempt, et cela se rencontre à Paris, comme partout où il y a des hommes.

Adieu, mon cher Monsieur ! Bon courage, prenez votre croix et marchez. Il n'est pas digne d'un chrétien qui attend l'éternité bienheureuse de demander à Dieu une vie sans douleurs.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXXVIII

A M. Delcamp.

2 septembre 1854.

CHER MONSIEUR,

Vos intentions sont bonnes, mais vous perdez votre temps en essayant de faire revenir M. de Montalembert sur les idées qu'il s'est faites depuis la suppression du régime parlementaire. Ses sentiments, qui n'ont pas été tout de suite, après le Deux Décembre, tels que nous les voyons, tiennent à des circonstances sur lesquelles le raisonnement ne peut rien. Il faut le laisser se détacher lui-même de cela. Son esprit l'y aidera plus que le nôtre. Il verra bien, tôt ou tard, que la religion n'est pas compromise par *l'Univers*; et ce qui ne compromet pas la religion ne peut compromettre la liberté, j'entends celle que les chrétiens doivent désirer. Dans le fond, je ne puis croire que nous soyons réellement divisés; et, ce qui est certain, c'est que le moindre péril de la cause catholique nous réunirait. Souhaitons plutôt la continuation d'une situation qui n'a que le petit inconvénient de nous diviser de cette façon. Je conserve pour M. de Montalembert des sentiments que ces pécadilles ne peuvent altérer, et qui paraîtront avec éclat dès qu'il le voudra bien.

Je vous remercie de vos bons souhaits. J'ai grand

besoin que Dieu écoute vos prières et me prenne en pitié.

Tout à vous.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXXIX

A M. le comte de La Tour.

Paris, 13 septembre 1854.

Ma sœur est revenue, mon cher ami ; elle travaille à ses visites et fait la cueillette de ses nièces, éparses de différents côtés. Dans quelques jours, tous nos poussins seront réunis sous nos ailes, et nous n'attendrons plus que vous pour nous trouver en pleine joie. Vous serez bien reçus, je vous assure, et vous trouverez à parler de Tréguier, pour peu que vous vous adressiez à quelqu'un de la famille. On est au courant de tout : chacun sait votre maison, votre jardin et les alentours, comme s'il y était né. Nous ne vous remercierons jamais assez de ces trois mois de Bretagne, et nous n'en prendrons jamais assez pour notre goût. Les santés sont admirables ; la mienne se soutient ; j'ai même conservé quelque chose de cette opulence et de cette fleur qui furent si admirées à mon retour. Seulement, j'ai la plus grande peine du monde à me remettre au travail ; j'entends au travail de *l'Univers*, car je ne reste pas oisif. J'ai trouvé tant de choses à faire, tant de lettres à

écrire, qu'à peine, en quinze jours, j'en ai pu épuiser la masse. Cependant l'essentiel est *l'Univers*, et je m'y mets. Vous avez bien raison, c'est là ce qu'il faut faire, c'est pour nous le grand moyen du moment.

On est bien inquiet à Paris sur Sébastopol et sur l'Autriche. Les gens bien informés (vous savez ce qu'il en faut croire) disent qu'on est fort triste à Boulogne, et qu'on a grand'peur d'avoir besoin de la Révolution. J'aurais grand'peur, si je croyais qu'on a véritablement cette peur-là. L'homme ne reculera pas. Il le voudrait, qu'il ne le pourrait; et, que Sébastopol soit pris ou non, il faudra bien que l'Autriche se décide : car on lui parlera terriblement haut, dans l'un comme dans l'autre cas.

Le pauvre abbé de Ségur est tout à fait aveugle. Voilà nos projets de grande aumônerie finis avec ses yeux. Pour lui, il prend cela comme un saint. Il n'en est que plus regrettable, car il est ordinaire que les gens qui se trouvent assez forts pour les grandes adversités le soient aussi pour les grandes fortunes.

Faites nos compliments à M^{me} de la Tour, et ne nous oubliez pas auprès des amis. Ma sœur est bien touchée et bien charmée des bontés que M^{me} de la Tour a eues pour elle, et auxquelles elle a encore ajouté depuis notre départ par ses aimables et affectueuses lettres. Ah! que ce Tréguier est dans notre cœur! Je vous écris avec une plume ramassée dans vos parages. J'ai envie de la conserver pour les grandes occasions. Dites, s'il vous

plait, à Zoé¹, de ma part, que je n'oublie pas que je lui ai promis un prix et qu'il est tout prêt. Je pense bien qu'elle ne le démeritera pas en attendant que je l'expédie. *L'Univers* vous fait ses amitiés, et moi je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

CXC

A M. le comte de la Tour.

2 octobre 1854.

MON CHER AMI,

Voici cette note, qui m'a, je ne sais pourquoi, assez embarrassé. Je ne vois nul inconvénient à ce que vous la communiquiez à votre préfet, nul inconvénient à ce que vous la gardiez pour vous. Vous ferez ce qui vous semblera bon.

Ce n'est pas dans un journal corse que j'ai lu un éloge de M. Rivaud, c'est dans une brochure que je n'ai pas conservée. Il s'agissait d'un discours prononcé à l'installation du nouveau premier président.

J'ai enfin rassemblé ma famille; il n'y manque plus que Madeleine. Les classes sont dès maintenant en pleine activité. L'air de Bretagne soutient encore les tempéraments et brille encore sur les visages; il vivra plus longtemps dans les souve-

1. L'aînée des filles de M. de la Tour.

nirs. Nous en sommes toujours aux premiers enchantements, et nous vivons plus à Tréguier qu'à Paris.

Rien de neuf d'ailleurs. La parole, comme dit Riancey, est aux événements. Le cardinal de Reims est ici. Il va à Rome par le chemin des écoliers. Il est toujours notre ami, et il n'est pas de trop. Parlant de nous, il y a quelques jours, un autre cardinal a exprimé le vœu que Dieu nous *foudroyât* pour rendre la paix à son Église gallicane. Il y avait là beaucoup de prêtres, et un évêque, l'Ange d'Orléans. Je tiens la chose d'un témoin. Je n'en suis pas effrayé, mais navré. Est-il possible qu'on s'abandonne à ce point contre de pauvres gens qui veulent bien faire et à qui l'on ne trouve aucun mal à reprocher? Bast! Dieu n'en fera ni plus ni moins. Nous avons eu ce matin la messe de l'abbé Roux-Lavergne pour tout *l'Univers*. Que n'étiez-vous là!

Je vous embrasse.

LOUIS.

CXCI

Au T. R. P. dom Guéranger, abbé de Solesmes.

15 octobre 1854.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je suis bien heureux du suffrage que vous donnez au *Droit du seigneur*, et encore plus heureux des corrections que vous voulez bien me pro-

mettre. Souffrez que je vous les demande dès à présent, parce que ce livre sera réimprimé et que je travaille tout doucement à le refaire. J'espère qu'il sera bien meilleur, et que les traces de précipitation qu'on y voit seront effacées.

Pour moi, j'ai eu grand soin de ne pas lire les articles du philosophe, malgré le bien qu'on m'en disait. J'y ai été pris une fois, pour longtemps, peut-être pour toujours. C'est Du Lac qui en a la responsabilité. Je m'en étais remis à lui, non pour effacer l'ennui, mais l'erreur. A qui se fier? Votre lettre l'a consterné. Il prétendait admirer beaucoup ces articles. Entre nous, je crois qu'il avait simplement dormi. Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre!

Mille remerciements du Carême¹. Enfin, nous le tenons! Je compte là-dessus pour me convertir cette année. Il y a si longtemps que je remets!

Priez pour moi, mon bon Père. Je vous aime de tout mon cœur et vous suis dévoué filialement.

LOUIS VEUILLOT.

1. La partie des *Institutions liturgiques* relative au Carême.

CXCII

A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges.

15 octobre 1854.

TRÈS CHER AMI,

Je vous remercie de votre excellent article sur M. de Saint-Georges; il paraîtra prochainement. J'espère aussi ne vous faire pas trop longtemps attendre une petite page sur les poésies de Felle-tin. Mais je suis bien occupé, bien encombré, bien débordé, et je commence à ne plus travailler avec la même facilité qu'autrefois. Songez, s'il vous plaît, que j'ai à contenter le journal et les libraires, et que je me réveille tous les matins avec neuf personnes à nourrir, sans me compter. Il faut que je mène de front bien des choses à la fois. Tout cela veut dire, hélas! que je ne suis pas encore sur la route de Limoges. Qui a inventé cette torture de réduire la littérature au métier, et d'y jeter d'honnêtes gens nés pour caresser des pensées et ciseler des phrases? Moi, du moins, je combats; mais ceux qui écrivent uniquement pour vivre!

Adieu, très cher ami. Priez pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

CXCIII

A M. Louis Lallement, avocat à la cour de Nancy.

Paris, 15 octobre 1854.

Je ne saurais assez vous remercier, Monsieur, de la bonne lettre que vous avez bien voulu m'écrire sur *le Droit du seigneur*. Elle me sera très précieuse pour la seconde édition de ce travail, qu'il faudra, je crois, réimprimer bientôt, malgré une première édition de cinq mille exemplaires. Ce succès est trop engageant pour que je ne m'efforce pas de donner à mon livre toute la perfection possible. Vos remarques m'y aideront beaucoup. Toujours forcé de me hâter, j'ai dû faire en deux mois une besogne qui demandait davantage. J'espère effacer en partie les traces de cette précipitation.

Je pense que vous connaissez M. Lepage, et que je ne serai pas indiscret en vous priant de lui transmettre mes remerciements. J'ai déjà entendu parler de ses *Communes*. Si son libraire veut qu'on en rende compte dans *l'Univers*, il n'a qu'à envoyer un exemplaire : je serai enchanté de contribuer à répandre un si savant travail.

Pour vous, Monsieur, je vous demanderai la permission de vous envoyer un exemplaire de la seconde édition du *Droit du seigneur*, où je me ferai un devoir et un plaisir de vous citer. J'y réfu-

terai très solidement M. de Lagrèze, dont les prétendus documents ne signifient rien du tout ¹.

Agrérez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

CXCIV

A M. le comte de la Tour.

15 octobre 1854.

BONJOUR, FRÈRE.

Je viens d'achever trois pénibles articles sur l'histoire des jésuites, à propos du P. de Ravignan, et je veux prendre un moment de plaisir en causant avec vous. Ces bons jésuites ne nous aiment plus guère depuis l'affaire des classiques ; mais ce n'est pas une raison pour ne les point aimer, car ce sont de grands serviteurs de Dieu, et nous devons faire en sorte qu'ils ne nous reprochent rien avec justice. Pour le reste, qu'ils soient injustes tant qu'il leur plaira. Donc, après avoir été leur chanter pouille en tête à tête pour les particuliers, j'ai chanté la Compagnie. J'espère que je ne paraîtrai point trop long. Cependant je crains que la Bretagne ne m'ait épaissi : je travaille avec une

1. M. Bascle de Lagrèze, conseiller à Pau, auteur d'un *Essai sur le droit du seigneur, à l'occasion de la controverse entre M. Dupin aîné et M. Louis Veillot*. Paris, Charavay, 1855.

difficulté singulière, arrachant tout de mon pauvre cerveau comme à coups de pioche. Il faut produire pourtant, et même produire en double, vu la cherté des vivres. Vous parlez quelquefois de vous ruiner ; enrichissez-vous, au contraire, mon cher ami, car j'ai absolument besoin d'un ami riche qui m'assure une chambre chez lui à poste fixe sur la fin de mes jours, et je désire fort que ce soit vous, maintenant que j'ai goûté de votre manière : elle me plaît.

Et vous, vous chassez. Nous parlons de cela le soir à diner. Nous disons : Il chasse. Et quelqu'un ajoute : Mais qu'est-ce qui nous le prouve?...

Vous avez fait une bonne chasse d'ami dans le *Lloyd*, à propos du *Droit du seigneur*. J'ai pourtant hésité à mettre ce mot dans le journal, trouvant que vous vous abaissiez bien de faire de si petites choses, et de descendre des hauteurs du Corps législatif pour cette besogne d'ami intime ; mais, d'un autre côté, cela m'a paru si touchant et si fraternel, que j'ai cédé.

Je ne vous ai pas fait compliment de vos grands coups sur la question du Haut-Rhin ; mais vous devinez assurément ce que j'en pense, et combien j'aime cette solidité de sape et de tape. Il faut souffleter le gallicanisme et ne lui pas donner l'occasion de se plaindre. Le journal est excellent pour cette guerre. Il n'a presque jamais besoin de prendre le taureau par les cornes. Dans la variété des événements, l'ennemi ne manque jamais de lui offrir son côté faible.

L'empereur a été à Amiens, comme vous l'avez vu. L'évêque m'écrit qu'il est enchanté (lui évêque). On voulait que je fusse là. J'ai refusé, et vous m'en approuverez. Du reste, je n'ai pas cessé d'être bien en cour. L'empereur a lu lui-même à haute voix l'article sur le maréchal de Saint-Arnaud, disant à ceux qui l'écoutaient que c'était sa plus belle oraison funèbre. Le fait est que l'article n'est pas mauvais, grâce aux lettres du maréchal, et qu'il a réussi. J'avais plaisir à voir lire dans les rues cet acte de foi d'un homme qui vient de gagner deux si belles batailles, l'une contre les Russes, l'autre contre la mort.

Une dame d'honneur, sœur des Ségur¹, leur disait, et je le tiens d'eux, que l'empereur et l'impératrice font des progrès sensibles dans la pratique chrétienne : ils ont de petites parties de dévotion qui deviennent de plus en plus fréquentes. Ainsi soit-il ! ainsi soit-il ! S'il arrive que l'empereur veuille connaître Dieu, l'aimer et le servir, il fera les plus belles choses qu'on ait vues depuis saint Louis.

Mille compliments à M^{me} de la Tour. Vous ne sauriez croire combien elle a gagné le cœur d'Élise. Je ne parle pas du mien. Vous savez combien je vous aime, et je ne sépare pas ce que Dieu a uni.

LOUIS VEUILLOT.

1. M^{me} la baronne de Malaret.

CXC V

A M^{lle} Zoé de la Tour.

Paris, 15 octobre 1854.

MA CHÈRE ZOÉ,

Je suis enchanté que mon cadeau vous ait plu , et enchanté de la manière dont vous me le dites. Vous conjuguez très bien le verbe : *Je remercie M. Veillot de m'avoir donné un livre* ; conjuguez de même le verbe : *Je veux faire le bonheur de mes parents*, et vous serez parfaite. Ne trouvez pas que ce livre est trop beau : ce qu'il renferme le rend digne de tous les ornements, et la vertu d'hospitalité est si douce et si charmante, que tout ce qui la rappelle doit être charmant. Vous lirez ce livre, ma chère Zoé, quand vous serez un peu plus grande, et vous y trouverez des fruits meilleurs que tous ceux qui sont sur la terre, car ce sont les fruits mêmes du paradis. En attendant, comme c'est un prix d'hospitalité, rappelez-vous, quand vous le verrez, qu'il y a quelqu'un qui demande l'hospitalité dans votre cœur. Et ce quelqu'un, savez-vous qui c'est ? C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Il est toujours là ; il frappe, il demande à entrer. Oh ! chère enfant, recevez-le bien vite et recevez-le bien. N'attendez pas pour cela votre première communion. Comme vous voyez que votre père et votre mère reçoivent leurs hôtes, s'empressent à les servir, à leur être agréables, à

leur offrir ce qu'ils savent de meilleur, ainsi recevez Jésus. Mettez dans votre cœur tout ce qui peut lui plaire et l'engager à rester : l'obéissance, la simplicité, la complaisance pour vos sœurs, etc. Vous avez de l'esprit, et vous savez bien tout ce qu'il faut. Vous serez très heureuse, si vous voulez le faire. Jésus restera toujours avec vous; vous deviendrez bonne pour tout le monde, parce que vous serez bonne pour Jésus, et tout le monde vous aimera, parce que vous serez aimée de Jésus.

Adieu, machère Zoé. Priez bien pour mes petites filles, pour ma sœur et pour moi : car nous vous aimons tendrement.

LOUIS VEUILLOT.

CXCVI

A M^{sr} Parisis, évêque d'Arras.

Paris, 16 octobre 1854.

MONSEIGNEUR,

Mon libraire m'a dit l'autre jour qu'une petite recommandation d'évêque ferait grand bien au *Droit du seigneur*, et qu'il n'y en avait point dont l'effet fût plus sûr que celle de l'évêque d'Arras : c'est pourquoi je viens tout simplement, si vous n'y voyez pas d'obstacle, vous demander cette faveur et cet honneur.

Le livre va du reste fort bien, et nous en ferons bientôt une seconde édition, quoique la première

ait été tirée à cinq mille exemplaires. Cette seconde édition sera, de beaucoup, meilleure que la première, qui porte bien des traces de précipitation. Je suis novice au métier d'érudit et j'étais bien pressé. Cependant, on ne m'a encore averti d'aucune erreur tant soit peu grave. J'ai, au contraire, reçu d'un grand nombre de savants et d'archivistes des départements l'attestation que jamais, dans les pièces qu'ils ont compulsées, ils n'ont vu trace du droit du seigneur laïque, encore moins ecclésiastique. Fortifié de tous ces témoignages, j'espère que mon livre portera un coup décisif à ce vieux mensonge, et qu'il n'en sera plus question.

L'Univers continue d'être fort bien vu aux Tuileries. L'empereur a fait lui-même lecture à ses officiers de l'article sur la mort du maréchal de Saint-Arnaud; il en a parlé avec éloge à Amiens. M^{gr} de Salinis voulait que je me trouvasse à la fête de sainte Theudosie ¹, pour me présenter. J'ai cru mieux faire de rester chez moi. Il convient à ma position de ne point chercher la faveur, et que mon langage paraisse ce qu'il est; pleinement désintéressé.

Nous avons maintenant chez nous nos cinq enfants. L'ordre, l'étude, la prière et la joie règnent dans cette petite communauté, dont la mère abbesse grandit tous les jours en vertus. Nous serons bienheureux, Monseigneur, quand votre bé-

1. Cette fête eut lieu un an après la translation des reliques, qui fut une des grandes manifestations religieuses de ce temps, et à laquelle Louis Veillot avait assisté.

nédiction viendra se répandre sur ce cher troupeau.

De Votre Grandeur, avec un sentiment tout filial,

Le très humble et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXCVII

A Son Éminence le cardinal Gousset, à Rome.

31 octobre 1854.

MONSEIGNEUR,

Dans quelques jours se présentera chez vous M. Guessard, professeur de l'École des chartes, et mon ami. Il vous demandera votre protection auprès du cardinal Antonelli, pour obtenir communication d'un manuscrit de la bibliothèque Vaticane sur Jeanne d'Arc, qu'il désire copier afin de le publier en France. Il vous expliquera l'intérêt français de cette publication. Je supplie Votre Éminence de le bien accueillir, et de le protéger cordialement, comme elle sait le faire, pour l'amour de Jeanne d'Arc et de moi, et surtout pour l'amour de Dieu. M. Guessard, qui est savant, bon garçon et honnête, a encore le petit défaut de ne pas beaucoup s'inquiéter du bon Dieu. Mais j'espère pour son âme des relations qu'il aura le bonheur de former avec vous. On ne peut guère vous

connaître sans vous aimer, et de là à aimer l'Église, il n'y a pas loin.

Vous avez lu la mort de M^{gr} d'Évreux¹ : elle a été triste, à mon avis, par la pompe et l'appareil. Il est pleuré par le *Journal des Débats* et par le *Siècle*. Le diocèse est en feu, et l'on a bien besoin d'avoir là un homme prudent et saint. Ce ne sont pas précisément les qualités de ceux qui se présentent. Veuille Dieu inspirer à l'empereur de choisir quelqu'un qui ne se présente pas ! On s'attend encore à la mort très prochaine de M^{gr} l'évêque du Mans et de celui de Nîmes. Un autre événement très prochain, c'est la réception de M^{gr} l'évêque d'Orléans à l'Académie. Il ira ensuite jouir de son triomphe à Rome. Pour M^{gr} de Paris, il a remis son voyage, après bien des hésitations.

Si Votre Éminence avait le temps de penser un peu à moi étant à Saint-Pierre, j'oserais lui demander une petite prière pour un petit livre que j'achève en ce moment-ci, et que je destine aux soldats². C'est un choix de ce que nos orateurs sacrés ont dit de plus beau sur l'état militaire. Je veux me donner le plaisir de prouver que les évêques ont parlé là-dessus beaucoup mieux que les généraux.

Je suis aux pieds de Votre Éminence avec tout le sentiment filial qu'elle me connaît et qu'elle daigne agréer.

LOUIS VEUILLOT.

1. M^{sr} Olivier.

2. *La Guerre et l'Homme de guerre*.

CXCVIII

A M. l'abbé Urvoy, au petit séminaire de Tréguier.

Paris, 16 novembre 1854.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je vous fais de bien tardifs remerciements ; mais depuis un mois j'étais plongé dans un travail que je viens seulement de terminer, et auquel j'ai subordonné tous mes plaisirs et tous mes devoirs. Je suis persuadé que vous me le pardonnerez quand vous lirez mon ouvrage, dont l'intention au moins vous plaira.

Il faut pourtant que j'avoue que je n'ai pas poussé le zèle pour ma tâche jusqu'à me refuser le plaisir d'essayer les belles boules que vous m'avez envoyées. Là, j'ai été lâche, et j'ai fait ma partie de deux ou trois douzaines tous les jours, comme si je n'avais pas d'autre souci et que je n'eusse à craindre aucune humiliation. Hélas ! ces belles boules font l'admiration de tout le monde ; elles ne font pas ma gloire : elles sont battues, Monsieur l'abbé, battues, toutes boules bretonnes qu'elles sont, absolument comme l'étaient auparavant mes boules françaises. Ces boules, qui, lancées par vous, iraient si bien au but, n'y arrivent que rarement, sont poussées, sont chassées, et ne savent pas pousser et chasser les autres. Si elles pouvaient parler, elles demanderaient à retourner en Bretagne ; mais je ne les écouterais pas, et je les

garderais, parce que, si elles ne sont pas heureuses, elles sont belles, et surtout parce qu'elles me rappellent d'excellents et aimables souvenirs. Il me semble que je suis encore sous l'allée du séminaire, au milieu de vos bons confrères; et quand, par hasard, je fais un bon coup, je me rappelle *la gloire* que j'ai eu un jour l'honneur de réduire en fumée. Comment cela s'est-il fait? Dites à l'humble possesseur de *la gloire* qu'il est bien vengé, trop vengé, et que je ne l'en aime pas moins.

Soyez mon interprète auprès de tous ces messieurs, Monsieur l'abbé, et veuillez les assurer tous des sentiments affectueux et respectueux que je suis heureux de vous offrir tout particulièrement.

LOUIS VEUILLOT.

CXCIX

A M. Auguste Rivet, rédacteur du *Moniteur judiciaire*,
à Lyon.

Paris, 16 novembre 1854.

MONSIEUR,

A mon retour d'une assez longue absence, je trouve l'article que vous avez bien voulu consacrer au travail que j'ai publié sur *le Droit du seigneur*. Permettez-moi de vous remercier de cette appréciation si bienveillante. Mon travail, quoique fait trop vite et plein de défauts, atteindra le but que je me suis proposé, si la presse sérieuse veut lui

donner l'aide qu'il a reçue de vous, et nous aurons bientôt débarrassé l'Église et l'opinion de cette absurde ordure, dont l'esprit révolutionnaire a trop longtemps tiré parti.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de ma gratitude et l'assurance de ma considération très distinguée.

LOUIS VEUILLOT.

CC

A M. le comte de la Tour.

16 novembre 1854.

TRÈS CHER AMI,

J'ai remis ce matin à l'imprimeur deux cent cinquante feuillets intitulés, *la Guerre et l'Homme de guerre*. J'avais commencé cela il y a un mois, pour faire un article de *l'Univers*; puis j'ai vu qu'il serait bon de donner à lire quelque chose sur ce sujet à nos officiers et même à d'autres, et il en est né ce livre, dont la meilleure partie n'est pas de moi, mais de M. de Maistre, de Bossuet etc. J'ai pensé que je ne pouvais pas mieux utiliser mon loisir, pendant que l'armée rédige tous les journaux. En même temps, comme il fallait finir, j'ai laissé de côté toutes les correspondances, même celles où le cœur dispense de réflexion et d'apprêt. Mais Élise vous dit assez ce qui se passe dans la rue du Bac, et je crains même qu'elle n'aille jusqu'au babil. Passons cela

aux femmes. Elles ont surtout des amis pour causer, et Élise elle-même sur ce point est plus de son sexe qu'elle ne croit.

Je ne sais pas, cher ami, si vous avez bien fait d'envoyer ma note à l'empereur : quoique je l'eusse faite pour tout le monde, je ne l'ai pas cependant faite pour lui ; et, à cause de cela même, si je me la rappelle bien, elle semblait trop lui être destinée. Je crains d'avoir l'air de vouloir l'occuper de moi et de paraître jouer à la vertu, ce qui est la pire de toutes les attitudes. Vous l'avez bien averti que je ne cherche rien, que je ne veux rien ; mais le croira-t-il ? Il doit être en éveil sur toutes les manières de lui demander quelque chose, et celle-là est usitée comme les autres. Enfin, si vous m'aviez demandé conseil, je vous aurais dit non. Cela est fait : n'en parlons plus. Seulement, pour l'avenir, à cause de votre naïve droiture et de votre zèle pour ceux que vous aimez, dites-vous bien que la modestie et le détachement que nous professons sont invraisemblables, et que l'homme de qui l'on dit souvent : *il ne demande rien*, risque de passer pour avoir supplié ses amis de le dire.

Après cela, je conviens que la réponse que vous avez reçue est flatteuse, et qu'elle marque des dispositions consolantes et une heureuse intelligence de notre situation.

Je suis bien inquiet de Sébastopol, comme tout le monde. Dieu fait là quelque chose de plus grand qu'il ne nous semble. Ne trouvez-vous pas que

l'Angleterre, jusqu'à présent, est bien amoindrie par la Baltique et bien affaiblie par la mer Noire? Ah! que M. de Maistre dit bien : *La guerre est divine!* et même quand les hommes y font ce qu'ils veulent, il n'arrive pas ce qu'ils avaient prévu.

Adieu, cher Gustave. Je vous aime vraiment de tout mon cœur, et j'ai une chaude impatience de vous voir, ici pour causer un peu de la France, du bon Dieu et de nos devoirs. Je suis allé ce matin à Notre-Dame des Victoires, pour remercier la sainte Vierge de mon livre terminé. Savez-vous ce que j'ai fait pendant tout le chemin, hélas! et pendant toute la messe? Une chanson en l'honneur de la Bretagne, dont mes filles salueront votre bonne arrivée. Voilà ce que c'est qu'un homme sérieux et un chrétien à l'âge de quarante et un ans. Pauvre machine humaine! J'avais cet air et ces idées dans la tête, et je n'ai pu m'en défaire à l'église. Le tout s'est envolé au Palais-Royal, devant l'étalage d'un marchand de porcelaines. Ce monde n'est qu'une grande maison de fous, où Dieu fait luire quelquefois, dans quelques têtes, pour peu de temps, quelques moments lucides.

Je vous embrasse, et je suis sûr de ma raison quand je vous assure de mon amitié.

LOUIS.

N'oubliez pas mes tendres souvenirs à M^{me} de la Tour, mes amitiés à vos enfants, mes compliments à tous les amis de Tréguier, particulièrement à M. Urvoy. Je vais écrire à l'abbé Louis.

CCI

A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges.

4 décembre 1854.

MON CHER AMI,

Vous avez le droit de me tout dire et l'assurance d'être bien reçu. Dieu merci! je sais supporter la contradiction, et il s'en faut que je me croie infail-
lible. Je puis m'être trompé en parlant comme je
l'ai fait du discours de M. Dupanloup¹; je ne le
crois pas. Je suis assuré de n'avoir cédé à aucune
impulsion personnelle. Nos anciennes discussions
sont fort oubliées de moi. J'ai su qu'on ne le croi-
rait pas et qu'on m'accuserait de rancune; mais
j'ai résolu de ne rien concéder même à la subtile
tentation de paraître plus grand et meilleur que
ne l'exige mon devoir. J'ai agi par des considéra-
tions bien supérieures à tout cela; j'ai vu un
homme de dehors, avec peu de fond en réalité,
travaillant sans cesse et par tous les moyens per-
mis à se donner une importance qu'il ne doit pas
avoir, et j'ai réduit à leur juste valeur les pouvoirs
illimités que s'attribuait ce plénipotentiaire de la
religion dans l'empire des lettres, afin qu'on n'allât
pas imaginer que traiter avec lui, c'était traiter
avec tout le monde. Voilà mon but, et je crois qu'il
est atteint. Si vous aviez lu tout ce que cette séance

1. Discours de réception à l'Académie.

académique a fait vomir d'injures contre l'Église, vous m'approuveriez.

Je viens d'achever un nouvel ouvrage, qui paraîtra dans quelques jours. Je suis encore absorbé dans la correction des épreuves; quand j'aurai fini, je m'occuperai de votre livre à vous. Pardonnez-moi ces longs délais. Vous ne savez pas quelles sont mes occupations. J'extermine mes pauvres yeux sans pouvoir y suffire. J'avais donné votre compte rendu du livre de M. de Saint-Georges, et il attend son tour. Je vais dire à mon frère de le faire passer : il s'occupe plus que moi de la fabrication du journal. Pardonnez-moi toutes ces lenteurs, et songez, s'il vous plait, que je suis toujours dans un tourbillon, obligé de faire vingt choses à la fois. Il y a sur mon bureau des lettres reçues depuis plusieurs jours, que je n'ai pas encore lues.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

CCII

A M. l'abbé Blanc, curé de Domazan (Gard).

9 décembre 1854.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je n'ai lu qu'aujourd'hui le compte rendu que vous avez bien voulu donner aux *Annales* de mon petit travail sur *le Droit du seigneur*. Votre bien-

veillance va loin, mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de réclamer; je n'ai qu'à vous remercier, et je le fais de bon cœur. Je vous avouerai tout simplement que je suis fort heureux des éloges que vous m'accordez à propos de mon livre. S'il y a de l'excès, il y en a tant aussi quelquefois dans l'autre sens, que les lecteurs impartiaux pourront en prendre leur parti. La vérité est que j'aime ardemment l'Église et que je travaille de mon mieux à la défendre. C'est là ce qui peut rehausser le mérite de mes ouvrages à vos yeux.

Grâce à Dieu, *le Droit du seigneur* a fort bien réussi, et je ne crois pas que nos adversaires reviennent sur ce sujet, quoique M. Dupin et quelques autres annoncent toujours qu'ils répondront. Pour les en dégoûter tout à fait, je prépare une seconde édition, fortifiée d'un grand nombre de témoignages anciens et nouveaux, et qui fera mieux voir encore ce que c'était que le moyen âge, sous le rapport de la liberté, de la civilisation et de la morale.

Je suis avec respect, Monsieur le Curé, votre reconnaissant et dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CCIII

A M. l'abbé Bêlorgey, curé d'Esbarres (Côte-d'Or).

15 décembre 1854.

MONSIEUR LE CURÉ,

J'ignorais jusqu'à l'existence de la loterie nationale de bienfaisance. Je verrai s'il y a moyen de faire une note pour rassurer ou désespérer les porteurs de billets. Je crains que toutes ces loteries n'aient pris en pure perte bien de l'argent au clergé.

Je n'étais pas, malheureusement, dans une semblable ignorance sur les dispositions de M. de Montalembert et de ses amis sur une œuvre dont ils partagent au fond toutes les doctrines, et à laquelle enfin ils ne peuvent reprocher que de n'être pas faite par eux ou avec leur concours; ce qui est purement leur faute. Néanmoins je ne puis croire que leur déplaisir s'exprime parfois, comme on le rapporte, d'une manière qui ne serait pas digne d'eux. Il faut rabattre plus de la moitié de ce que l'on fait courir en ces sortes d'occasions. Entre tous les sons formés par la voix humaine, il n'y en a point qui grossisse et s'aigrisse en circulant, autant que celui d'une parole amère prononcée par d'anciens amis contre d'anciens amis. M. de Montalembert a le malheur d'être prompt et vif dans ses propos, et on a toujours sujet de critiquer un journal; mais il est homme d'honneur, et il ne peut oublier que tous les rédacteurs de *l'Univers*, sans m'excepter, sont di-

gues de son estime. Il les a toujours vus dévoués à la cause et même à lui, en dépit de tout sentiment personnel ; toujours désintéressés, même du côté de la réputation. Il ne peut donc rien dire qui en donne une autre idée. Le reste lui appartient. Qu'il croie et qu'il dise que nous nous trompons, c'est tout simple. Nous le croyons et nous le disons de lui, avec plus de mesure et peut-être aussi avec plus de regret, la voie qu'il a prise nous paraissant très préjudiciable aux intérêts de la religion et à sa propre gloire.

Le premier péril véritable dissipera ces fâcheux nuages ; devant le danger de l'Église, nos dissentiments n'existeront plus. Un instinct sûr nous réunira aussitôt. M. de Montalembert reprendra le commandement, et nous nous retrouverons à notre poste sous lui. Alors, je le connais, il oubliera tout ce qui a pu lui échapper de désobligeant contre les rédacteurs de *l'Univers*, comme s'il ne l'avait jamais dit ; et, s'il est possible que quelqu'un l'oublie davantage que lui-même, ce sera moi. Jusque-là nous contesterons : c'est le triste lot de l'humanité. Mais tant que vous verrez ces contestations sur le rempart, concluez que l'ennemi commun ne presse pas la ville.

Mille remerciements, Monsieur le Curé, de la sympathie que vous nous témoignez. Croyez à mes sentiments respectueux et dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

TABLE

	Pages
AVANT-PROPOS.	v
I. A M. Vidal, docteur médecin et conseiller de préfecture à Périgueux	1
II. A M. Parot-Lagarenne, à la Couture (Dor- dogne)	3
III. A MM. Armand d'Hautefort, Albert de Calvi- mont, Henri Parrot, Justin Peyret, Léonce Pessard, Eugène de l'Isle, Eugène Veillot, à Périgueux	5
IV. A M. le vicomte Albert de Calvimont. . .	20
V. A M. Émile Lafon.	24
VI. A M. le vicomte Albert de Calvimont. . .	28
VII. A M. Sassier.	30
VIII. A M. Barrier.	31
IX. A M. Émile Lafon.	32
X. —	34
XI. A dom Gardereau, bénédictin de l'abbaye de Solesmes	36
XII. Au baron de Gerlache, premier président de la cour de cassation, à Bruxelles. . .	39
XIII. A M. Rivalland, instituteur primaire libre, à Sainte-Hermine (Vendée)	40
XIV. A M. le commandant de Maisonneuve. . .	42
XV. A M. Fayet, professeur de rhétorique au collège de Colmar (Haut-Rhin).	47

	Pages
XXVI.	Au T. R. P. dom Gardereau, prieur de So- lesmes 48
XXVII.	A M. Eugène Veillot. 49
XVIII.	A M. le commandant de Maisonneuve. . . 52
XIX.	A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes. . . 54
XX.	— — . . . 56
XXI.	— — . . . 58
XXII.	A M. le commandant de Maisonneuve. . . 61
XXIII.	A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes. . . 64
XXIV.	— — . . . 67
XXV.	— — . . . 71
XXVI.	— — . . . 74
XXVII.	— — . . . 76
XXVIII.	— — . . . 83
XXIX.	— — . . . 86
XXX.	Au T. R. P. dom Guéranger, abbé de So- lesmes 87
XXXI.	A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes. . . 89
XXXII.	— — . . . 93
XXXIII.	— — . . . 98
XXXIV.	— — . . . 101
XXXV.	— — . . . 103
XXXVI.	A M. l'abbé Delor. 107
XXXVII.	A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes. . . 110
XXXVIII.	— — . . . 113
XXXIX.	Au T. R. P. dom Guéranger, abbé de So- lesmes. 115
XL.	A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes. . . 119
XLI.	— — . . . 121
XLII.	— — . . . 124
XLIII.	— — . . . 126
XLIV.	— — . . . 128
XLV.	— — . . . 130
XLVI.	Idées d'un absent à Barrier et à Coquille. 133
XLVII.	A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes. . . 134
XLVIII.	A M. Albéric de Blanche-Raffin. 137

TABLE

435

		Pages
XLIX	A M. Du Lac, à l'abbaye de Solesmes. . .	139
L.	— — . . .	142
LI.	— — . . .	145
LII.	— — . . .	147
LIII.	— — . . .	150
LIV.	— — . . .	151
LV.	— — . . .	155
LVI.	A M. le comte de la Tour.	160
LVII.	— —	163
LVIII.	— —	164
LIX.	A M. Albéric de Blanche-Raffin.	168
LX.	A M. Eugène Veuillot	169
LXI.	—	172
LXII.	A M. le vicomte Albert de Calvimont. . .	173
LXIII.	A M. Émile Lafon.	176
LXIV.	A M. le comte de la Tour	178
LXV.	A M. Albéric de Blanche-Raffin.	179
LXVI.	A M. Eugène Veuillot	181
LXVII.	A M. Fayet, professeur au collège de Colmar.	184
LXVIII.	— —	185
LXIX.	A dom Guéranger, abbé de Solesmes . . .	186
LXX.	A M. le comte de la Tour	188
LXXI.	A M. le comte Charles de Villermont. . .	190
LXXII.	Au R. P. Cahier, S. J.	192
LXXIII.	A M. Blanc de Saint-Bonnet.	193
LXXIV.	A M. Rivalland, instituteur à Sainte-Her- mine.	194
LXXV.	A M. le comte de la Tour	195
LXXVI.	A M. Fayet	197
LXXVII.	A M. le comte de la Tour	198
LXXVIII.	A M. Rivalland, instituteur.	200
LXXIX.	A M. le comte de la Tour.	203
LXXX.	A M. Fayet.	206
LXXXI.	A M. Buloz, directeur de la <i>Revue des Deux</i> <i>Mondes</i>	207
LXXXII.	A M. le comte de la Tour.	208

		Pages
LXXXIII.	A M. Émile Lafon.	212
LXXXIV.	A M. Eugène Veillot	213
LXXXV.	—	216
LXXXVI.	—	217
LXXXVII.	A M ^{sr} Parisis, évêque de Langres	219
LXXXVIII.	A M. Eugène Veillot.	222
LXXXIX.	A M. le comte de la Tour.	225
XC.	A M. Eugène Veillot	227
XCI.	—	229
XCII.	A Monseigneur le comte de Chambord.	232
XCIII.	A M. Rivalland	233
XCIV.	Au T. R. P. dom Guéranger, abbé de So- lesmes.	234
XCV.	A M. l'abbé Verniolles, à Servières.	235
XCVI.	A M. le comte de la Tour.	236
XCVII.	—	238
XCVIII.	A M. Albéric de Blanche-Raffin.	239
XCIX.	A M. l'abbé David.	240
C.	Au T. R. P. dom Guéranger, abbé de So- lesmes.	241
CI.	A M. le comte de la Tour.	242
CII.	A M. Albéric de Blanche-Raffin.	245
CIII.	A M. l'abbé Delor.	247
CIV.	A M. l'abbé Mislin.	250
CV.	A M. le comte de la Tour.	252
CVI.	A M. Thomas de Morgan.	254
CVII.	A M ^{sr} Mislin	255
CVIII.	A M. l'abbé Sassier, au petit séminaire d'Orléans.	256
CIX.	A M. Edme Gugniard, docteur en médecine, à Avallon.	258
CX.	Au R. P. dom Gardereau.	260
CXI.	A M. l'abbé Delacouture.	261
CXII.	A M. Romieu.	261
CXIII.	A M ^{sr} Parisis, évêque de Langres.	264
CXIV.	—	269

TABLE

437

	Pages
CXV.	A M ^{sr} Parisis, évêque de Langres. 270
CXVI.	— — — — — 277
CXVII.	— — — — — 279
CXVIII.	— — — — — 281
CXIX.	— — — — — 284
CXX.	A M. Rio. 286
CXXI.	A M. le comte de la Tour. 290
CXXII.	A M ^{sr} Misliu 293
CXXIII.	A M ^{sr} Parisis, évêque de Langres. 295
CXXIV.	A M. le comte de la Tour. 299
CXXV.	A M. Eugène Veillot. 300
CXXVI.	A. M. Boissenin, curé du Valdahon (Doubs) 301
CXXVII.	A M ^{me} Camille. 303
CXXVIII.	A M. Albéric de Blanche-Raffin. 304
CXXIX.	A M. Rivalland. 306
CXXX.	A M. le comte de la Tour. 307
CXXXI.	— — — — — 309
CXXXII.	A M. l'abbé Sassier, professeur au petit sé- minaire d'Orléans. 311
CXXXIII.	A M. le curé de Courseulles-sur-Mer. 313
CXXXIV.	A M. le comte de la Tour. 315
CXXXV.	A M. Albéric de Blanche-Raffin. 318
CXXXVI.	Au prince Louis-Napoléon, président de la République. 319
CXXXVII.	A M. Eugène Veillot. 320
CXXXVIII.	A M. le comte de la Tour. 321
CXXXIX.	A M. Poinsel. 323
CXL.	A M. le comte de la Tour. 324
CXLI.	A M. l'abbé Delor. 325
CXLII.	A M. le comte de la Tour. 327
CXLIII.	A M. Albéric de Blanche-Raffin. 329
CXLIV.	A M. le baron de Morgan. 331
CXLV.	A M ^{sr} Parisis, évêque d'Arras. 333
CXLVI.	A M. l'abbé Gerbet, vicaire général d'A- miens 335

	Pages
CXLVII.	A M. Émile Lafon. 336
CXLVIII.	A M ^{sr} Parisis, évêque d'Arras. 337
CXLIX.	A M. l'abbé Méthivier 340
CL.	Au R. P. Edmond, trappiste 341
CLI.	A M. Blanc de Saint-Bonnet. 342
CLII.	A M ^{sr} Angebault, évêque d'Angers 345
CLIII.	A M. le comte de la Tour. 349
CLIV.	A M. Delcamp. 351
CLV.	A M. l'abbé Méthivier, curé de Neuville- aux-Bois. 352
CLVI.	A M. l'abbé Blanc, curé de Domazan. 353
CLVII.	A M. le comte de la Tour. 354
CLVIII.	— — 356
CLIX.	— — 358
CLX.	— — 360
CLXI.	A M. l'abbé A. Normand, curé de Sainte- Segrée. 362
CLXII.	A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges. 363
CLXIII.	A M ^{sr} Gerbet. 366
CLXIV.	A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges 365
CLXV.	A M. le comte de la Tour 369
CLXVI.	A M. l'abbé Al. Cazeaux, du diocèse d'Aire. 371
CLXVII.	A M. l'abbé Normand, curé de Sainte- Segrée. 373
CLXVIII.	A M. l'abbé Godard, curé de la Bazoche- Gouët 374
CLXIX.	A M. l'abbé Clément, du diocèse de Bour- ges. 376
CLXX.	A M ^{sr} Parisis, évêque d'Arras 377
CLXXI.	A M ^{sr} Gerbet, évêque de Perpignan. 379
CLXXII.	A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges 381
CLXXIII.	A M. Delcamp. 383

TABLE

439

Pages

CLXXIV.	A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges	384
CLXXV.	A Sa Grandeur Mgr Gerbet, évêque de Per- pignan.	385
CLXXVI.	Au T. R. P. dom Guéranger, abbé de So- lesmes.	386
CLXXVII.	A M. Eugène Veuillot	388
CLXXVIII.	—	389
CLXXIX.	—	393
CLXXX.	A M. le comte de la Tour	394
CLXXXI.	A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges	396
CLXXXII.	A M. Eugène Veuillot	396
CLXXXIII.	—	397
CLXXXIV.	—	399
CLXXXV.	—	401
CLXXXVI.	A M. le comte de la Tour	403
CLXXXVII.	A M. Rivalland	405
CLXXXVIII.	A M. Delcamp	407
CLXXXIX.	A M. le comte de la Tour	408
CXC.	A M. le comte de la Tour	410
CXCI.	Au T. R. P. dom Guéranger, abbé de So- lesmes	411
CXCII.	A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges	413
CXCIII.	A M. Louis Lallemand, avocat à la cour de Nancy	414
CXCIV.	A M. le comte de la Tour	415
CXCV.	A Mlle Zoé de la Tour.	418
CXCVI.	A Mgr Parisis, évêque d'Arras.	419
CCCVII.	A Son Éminence le cardinal Gousset, à Rome	421
CXCVIII.	A M. l'abbé Urvoy, au petit séminaire de Tréguier	423
CXCXIX.	A M. Auguste Rivet, rédacteur du <i>Moni- teur judiciaire</i> , à Lyon.	424

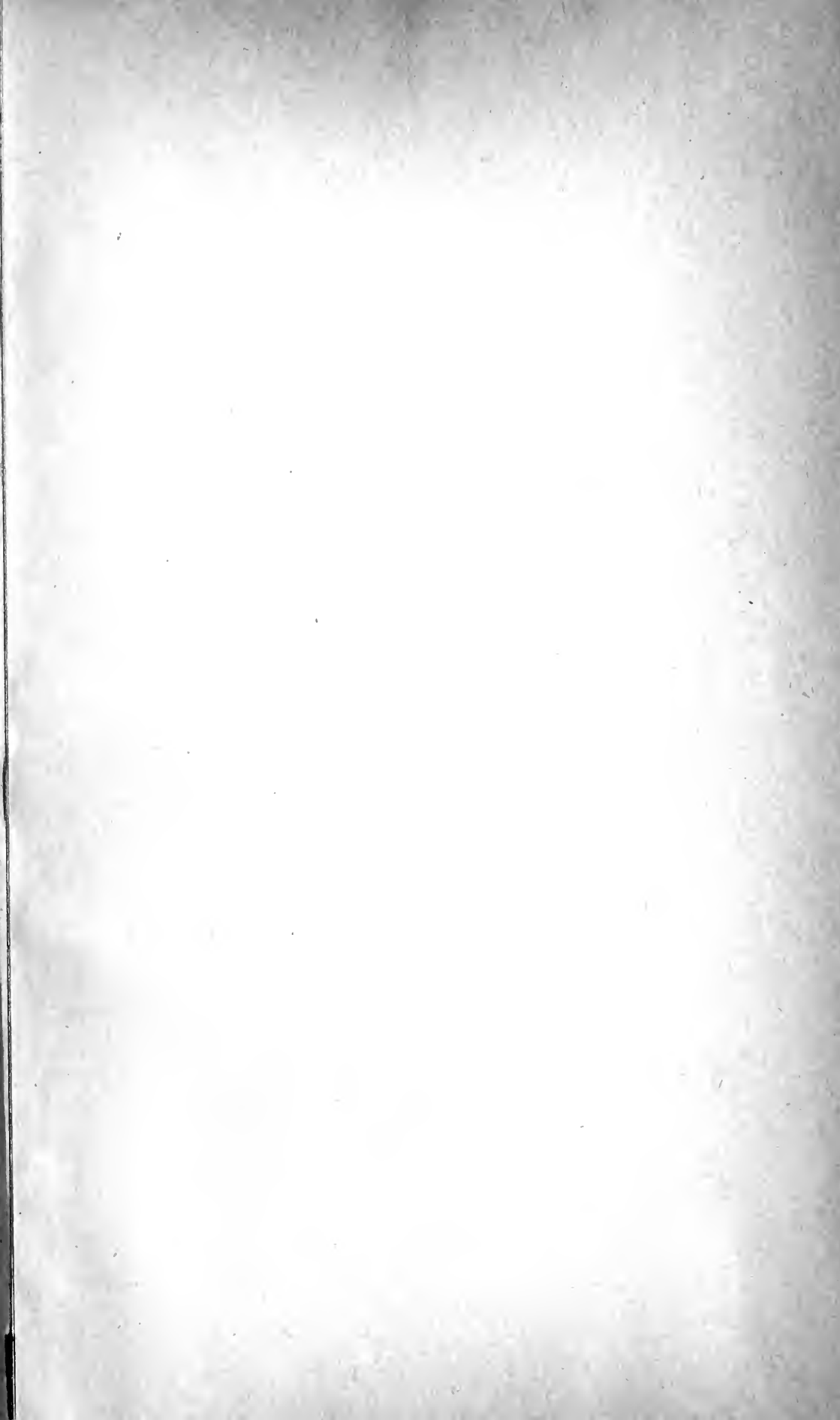
		Pages
CC.	A M. le comte de la Tour	425
CCI.	A M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges.	428
CCII.	A M. l'abbé Blanc, curé de Domazan (Gard).	429
CCIII.	A M. l'abbé Bélorgey, curé d'Esbarres (Côte-d'Or).	431

ERRATA

Page 193, ligne 1, au lieu de : LXIII, lisez : LXXIII.

Page 374, ligne 5, suscription de la CLXVIII^e lettre, et première ligne de la note au bas de la page, au lieu de : M. l'abbé *Godarol*, lisez : M. l'abbé *Godard*.

FIN DU TOME IV





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

u20-6-49

--	--	--	--

CE



a39003

003338125b

CE PQ 2471

.V7C7 1885 V004

COO VEUILLOT, LO CCRRESPONDAN

ACC# 1228204

